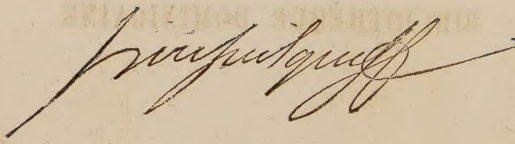
BIBLIOTHÈQUE DOMINICAINE

PROPRIÉTÉ



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/viesaintecatheri0001hyac

Portrait d'après nature, gravé en 1594.

Hélioğr. A. Durand

Eudes. imp

VIE

DE

SAINTE CATHERINE DE RICCI

DE FLORENCE

RELIGIEUSE DU TIERS ORDRE RÉGULIER DE SAINT-DOMINIQUE

AU MONASTÈRE DE SAINT-VINCENT-DE-PRATO, EN TOSCANE

(1522-1590)

PAR

LE R. P. HYACINTHE BAYONNE

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

TOME I

Property of
COSA
Please return to
Graduate Theological
Union Library

PARIS

LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES

RUE CASSETTE, 27

1873

AUG 2 X

APPROBATION

Nous avons lu, par ordre du T. R. P. Provincial, un manuscrit qui a pour titre : *Vie de sainte Catherine de Ricci, par le R. P. H. Bayonne, des Frères Prêcheurs.* Nous n'y avons rien trouvé de contraire à la foi et aux mœurs, et nous pensons que la lecture en sera édifiante pour les fidèles.

Paris, le 12 décembre 1772.

Fr. Th. Faucillon,
Des Fr. Pr.

Fr. de P. Monjardet,
Des Fr. Pr.

IMPRIMATUR

Fr. B. Chocarne,
Provincial des Fr. Pr.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Pour nous conformer aux décrets d'Urbain VIII, nous déclarons que nous ne prétendons pas devancer le jugement de l'Église en donnant le titre de Bienheureux à certains personnages de cette histoire ou en parlant de leur dévotion et de leur culte, ou en qualifiant de miraculeux certains faits qui leur sont attribués. Nous en parlons ainsi, après les chroniqueurs et les historiens, tout en demeurant humblement soumis d'esprit et de cœur à tout ce que l'Église en décidera.

Lc. 7800

AUX RELIGIEUSES DOMINICAINES

DU GRAND ORDRE ET DU TIERS ORDRE RÉGULIER EN FRANCE

TRÈS-RÉVÉRENDES MÈRES ET TRÈS-HONORÉES SŒURS,

Les saints sont l'honneur et la consécration des ordres religieux qui les produisent, et c'est la gloire de notre ordre d'avoir produit des saints dans chacune des fractions de sa puissante unité. Filles aimées de saint Dominique, vous êtes le premier jet de l'arbre dont il est le tronc généreux, et votre branche virginale se partage en trois rameaux, qui en accusent la vigueur et en composent la beauté.

Le premier, représenté par les sœurs de Prouille, c'est le grand ordre dont sainte Agnès de Monte-Pulciano, avec la manne du ciel qui couvre son manteau et les fleurs qui croissent autour d'elle, à l'heure de sa prière, reste le type le plus pur et le plus gracieux.

Le second, en rang de date, c'est le tiers

ordre séculier ou les sœurs de la Pénitence, vivant dans le monde. Sainte Catherine de Sienne, portant au doigt son anneau d'épouse de Jésus-Christ, avec la triple auréole de vierge, de docteur et d'apôtre, et parcourant la terre pour réconcilier les hommes avec son divin Époux, en sera toujours le modèle incomparable.

Le troisième enfin, c'est le tiers ordre régulier, qui n'est qu'une forme adoucie du premier par un mélange harmonieux du second, et il a pour idéal et pour gloire cette autre magnanime épouse de Jésus-Christ crucifié, sainte Catherine de Ricci, qui, avec son crucifix qui lui parle et ses grandes extases de sa Passion, fait de son monastère un calvaire, où toute l'Italie vient recueillir le bienfait d'une rédemption nouvelle.

J'offre à vos pieuses méditations la vie de cette dernière. Bien que n'appartenant qu'au tiers ordre régulier, elle n'en présente pas moins un modèle accompli aux âmes les plus austères et les plus contemplatives du grand ordre. Elle a de plus cet avantage commun à vous toutes, d'avoir paru dans l'Église dans des circonstances identiques à celles qui vous ont vues naître.

Venue au commencement du XVI^e^ siècle, dans un temps où notre ordre avait subi le contre-coup de la décadence universelle des mœurs chrétiennes, elle fut l'expression magnifique de cette rénovation religieuse qui rendit à l'Église la beauté de sa jeunesse, et dont le célèbre Jérôme Savonarole fut, en Toscane, l'ardent promoteur. Savonarole! à qui ses malheurs n'ont pu ravir la gloire du plus beau triomphe de l'éloquence chrétienne, celui d'avoir sanctifié le monde et fait refleurir le désert, d'avoir fait de Florence presque un cloître[1], et des cloîtres un paradis.

Quand l'Église de France sortit de l'abîme où l'incrédulité du dernier siècle l'avait précipitée avec toutes ses institutions religieuses, notre ordre ne s'en releva pas avec elle. La haine de l'impiété et les préventions de l'opinion publique le retenaient enseveli dans ses ruines, et les hommes croyaient que sa tombe était scellée pour toujours, lorsque après cinquante ans de silence et de mort un rayon de l'étoile de saint Dominique, tombant sur le front d'un fils de la France, y ralluma la flamme d'un

1 Il transforma un peuple vicieux et amolli par le luxe en une société austère et simple. (*Vie de Savonarole* par Perrens, Conclusion, p. 338.)

frère prêcheur. Paris comme Florence eut son Savonarole, dont la merveilleuse éloquence, plus grande peut-être que celle du Florentin, lui fit respecter et admirer le Christ, auquel l'opinion ne croyait plus, et dont le prestige non moins étonnant lui fit adopter les moines qu'elle détestait. Frère Henri-Dominique Lacordaire fut le promoteur et le Père de la renaissance dominicaine au XIX^e^ siècle, à laquelle vous appartenez; et vous êtes, très-révérendes mères et très-honorées sœurs, ses filles spirituelles, comme sainte Catherine de Ricci le fut du frère Jérôme Savonarole.

Puissiez-vous imiter les vertus de cette grande sainte, et eussiez-vous comme elle l'honneur de surpasser votre Père en ferveur et en sainteté, vous n'en seriez que mieux un des joyaux de sa couronne et un arome de son immortalité.

Frère Hyacinthe Bayonne,
Des Fr. Prêcheurs.

Nancy, couvent de Notre-Dame-du-Chêne, le 29 juin 1872, fête de saint Pierre et de saint Paul, anniversaire de la canonisation de sainte Catherine de Ricci.

PRÉFACE

Un des historiens de sainte Catherine de Ricci, du XVIII^e^ siècle, disait que « les biogra-
« phies et les mémoires composés avant lui sur
« elle étaient si nombreux et si variés, qu'il ne
« savait pas si, depuis deux cents ans, il y avait
« un autre saint qui eût obtenu, pour les vertus
« et les actions de sa vie, une publicité aussi
« considérable[1]. » Nous devons l'avouer, bon nombre de ces ouvrages nous ont fait défaut dans la composition de notre histoire. Cependant, en parcourant la notice biographique des écrivains de la sainte que nous avons sous les yeux, nous avons l'assurance d'avoir eu entre nos mains les auteurs les plus importants et les plus complets, et d'avoir ainsi suppléé à la quantité par la qualité. Aussi, ne craignons-nous

1 *Vita di santa Catharina de Ricci, descritta dal Padre Fra Dom. Sandrini*, introduzione al lettore.

pas d'avancer qu'il n'est pas un fait historique de quelque importance, dans la vie de sainte Catherine de Ricci, qui ait échappé à notre connaissance. Voici nos auteurs :

I. — *Vita della venerabile Madre suor Caterina de Ricci, vergine, nobile fiorentina, monaca nel monastero di San-Vincenzio di Prato, scritta dal Padre Fra Serafino Razzi, de' Predicatori.* In Lucca, Busdraghi, 1594, in-4°. Le dominicain Jacques Échard, dans son ouvrage intitulé : *Écrivains de l'ordre des Frères Prêcheurs,* Paris, 1719, parle de l'auteur, religieux du couvent de Saint-Marc de Florence, comme d'un homme aussi éminent par sa piété que par sa science et son ardeur pour le travail. Après avoir donné la longue liste de ses ouvrages, sous cette triple catégorie : dogme, exégèse, histoire, il ajoute : « Il est facile après cela « de comprendre qu'avec la vie la plus longue, « il n'a pas dû passer une seule minute de son « temps sans la consacrer au travail [1]. » De tous les écrivains contemporains de sainte Catherine, Serafino Razzi est sans contredit le plus remarquable, non-seulement par le charme du style et l'intérêt du récit, mais encore par l'a-

[1] Echard, t. II, p. 386.

bondance et la vérité des faits qu'il raconte, nul ne les ayant puisés plus près de leur source. Et en effet, nommé confesseur des sœurs de Saint-Vincent, en 1591, un an après la mort de la sainte, c'est sur les lieux mêmes où elle avait vécu, au milieu des souvenirs, des témoignages vivants et des monuments écrits de ses compagnes, qu'il a composé sa vie. Au terme de son travail, on aime à le voir, lui, vieillard sexagénaire et théologien consommé, protester de la vérité de ce qu'il a écrit, disant qu'il n'a rien dit de lui-même, ayant tout recueilli dans les écrits ou les paroles des religieuses de Saint-Vincent, en qui on devrait avoir toute confiance ; « car elles sont toutes, dit-il, filles de noble race « et de sainte vie. Plus d'une fois, ajoute-t-il, « dans le cours de mon travail, étonné des « choses merveilleuses racontées dans les mé- « moires et les écrits que j'avais sous les yeux, « il m'est arrivé de laisser la plume et de faire « appeler les sœurs les plus anciennes pour « leur faire part de mes doutes, et ce n'est « qu'après les avoir entendues m'attester elles- « mêmes la vérité des faits, que je me décidais « à les écrire [1]. »

Enfin, comme il avait soumis son manuscrit

1 Seraf. Razzi, dernier chapitre.

au contrôle de la communauté, voici ce qu'en dit la Mère prieure dans l'épître dédicatoire du livre adressée au cardinal Alexandrin, neveu du pape saint Pie V : « L'ayant trouvé conforme « aux mémoires laissés sur elle (sainte Cathe- « rine) par ses Pères confesseurs et par sa « gardienne sœur Maddalena Strozzi, comme « aussi aux relations verbales qu'en avaient « faites à l'auteur les sœurs les plus anciennes « qui avaient vécu avec la sainte, depuis son « noviciat jusqu'à sa très-heureuse mort, nous « avons ordonné qu'il fût livré à l'impres- « sion. »

Les mémoires manuscrits des Pères confesseurs dont il est ici question sont : 1° *Memorie di suor Caterina de Ricci, scritte dal Padre Fra Timoteo de Ricci, de' Predicatori.* Ce Fra Timoteo est l'oncle paternel de la sainte et son premier confesseur. Commencés dans les premières années après l'entrée de la nièce au monastère, ces *Mémoires* se terminent en l'année 1552, qui fut celle de la mort de l'oncle.

2° *Vita della beata suor Caterina de Ricci, scritta dal Padre Fra Tomaso Neri, de' Predicatori.* Ce Père commence son écrit en 1546, année où il devint confesseur du monastère, et il le termine en l'année 1549.

A ces manuscrits il faut ajouter, comme do-

cuments acquis à la connaissance de Serafino Razzi, deux ouvrages imprimés avant la publication de son livre : 1° Celui de *Monsignore Francesco Cattani da Diacetto,* évêque de Fiesole, sous ce titre : *Breve Raccolto della vita è costumi di suor Caterina de Ricci, dell'ordine di San-Domenico.* In Firenze, Marescati, 1592, in-4° ;

2° Celui du propre frère de Serafino Razzi, don Silvano, religieux camaldule. Son livre a pour titre : *Breve Raccolto della vita è costumi di suor Caterina de Ricci, dell'ordine di San-Domenico, etc. Sta dopo le vite di santi è beati Toscani.* Firenze, Giunti, 1593, in-4°.

Le livre de l'évêque, bien que n'étant, comme le titre l'indique, qu'une narration succincte et rapide de la vie de sainte Catherine, est cependant un monument précieux en grande estime, à cause de l'autorité de l'écrivain, et comme étant le premier hommage rendu par la presse à la haute sainteté de la vierge de Prato.

Le travail de don Silvano, quoique moins important, puisque de son propre aveu il n'est qu'un extrait et encore bien abrégé du livre de l'évêque, acquiert un certain prix comme témoignage contemporain.

II. — *Vita della venerabile Madre suor Cate-*

rina de Ricci, fiorentina, monaca nel monastero di San-Vincenzio di Prato, dell'ordine de' Predicatori, scritta dal Padre Fra Filippo Guidi, Fiorentino, del medesimo ordine. Firenze, Sermatelli, 1617, in-4°. Filippo Guidi, du couvent de Santa-Maria-Novella de Florence, était, selon le même Père Échard, un savant théologien doué d'une prudence tellement précoce, que, bien jeune encore, on lui confia la charge de confesseur du monastère de Prato. Il est le dernier écrivain contemporain de sainte Catherine qui en ait eu personnellement connaissance. Il écrivit son histoire avec soin et amour, à l'aide de ses souvenirs et de tous les écrits dont il donne la liste en tête de son livre. Voici ceux que nous n'avons pas cités :

(Manuscrits) 1° *Vita di suor Caterina de Ricci, scritta dal Padre Maestro Nicollo Alessi, de Predicatori, Perugino.* Cette vie, écrite en latin, avec autant de talent que de piété, et restée inachevée par la mort de l'auteur, était d'autant plus estimée que Nicollo Alessi était un des fils spirituels de la sainte des plus aimés, et mort lui-même en odeur de sainteté. Filippo Guidi le cite souvent avec préférence.

2° *De pluribus circa Catharinam, a Domino factis in conventu ac monasterio* (sic) *santi Vincentii de Prato, per Rev. Patrem Fratrem Ma-*

sium ord. Præd. compositis. Ce Père, d'une piété remarquable, était prieur de Saint-Dominique de Prato et supérieur du monastère de Saint-Vincent, en 1540, l'année de la guérison miraculeuse de sainte Catherine par l'intercession du bienheureux Jérôme Savonarole et de ses compagnons. Sa relation, commencée par ces paroles : *De puella sanctimoniali, hydropica et calculari morbo laborante, divinitus sanitati restituta, die* 23 *maii* 1540 (jour anniversaire de la mort de Savonarole), se termine par celles-ci : *Ad laudem Dei omnipotentis et beatissimæ Virginis et sanctorum martyrum. Amen.* On comprend quels sont ces martyrs.

3° *Breve Raccolto della vita di suor Caterina de Ricci.* Ce manuscrit est l'œuvre de la sœur Maria Maddalena Ridolfi, grande dame de Florence, devenue religieuse de Saint-Vincent après son veuvage. Elle vécut dans le monastère dans une grande intimité avec la sainte, et eut le bonheur d'entendre les voix des anges qui venaient célébrer sa bienheureuse mort. Filippo Guidi fait souvent mention de cette relation sans avoir connu le nom de son auteur, en déclarant que l'élégance du style en révélait l'habileté littéraire.

4° *Vita di santa Caterina de Ricci.* Cette vie anonyme fut donnée au monastère de Saint-

Vincent au commencement du XVII^e^ siècle, par le Père Maestro Bellucci, pendant qu'il en était confesseur. Il assurait qu'elle était l'œuvre d'un Père de l'ordre, qui l'avait composée dans le temps où le monastère était confié à ses soins, du vivant de la sainte.

5° *Vita di santa Caterina de Ricci, scritta da Scipione Ammirato, canonico fiorentino. — Nella parte delle notizie, delle famiglie nobile fiorentine.* Firenze, Giunti, 1615. Cette vie, à peu de chose près, n'est qu'une reproduction, une compilation de celle de don Silvano Razzi.

Ces deux vies de sainte Catherine de Ricci, par Serafino Razzi et Filippo Guidi, avec tous les mémoires ou biographies qui leur ont servi de documents, composent ensemble les monuments primitifs, les onze écrits des contemporains de la sainte, qui forment ce qu'on est convenu d'appeler sa légende merveilleuse : *Leggenda marivigliosa.*

Après ces œuvres capitales, les biographies qui apparaissent successivement dans le cours du XVII^e^ siècle, ont une bien moindre importance. A part la vie composée en 1669, par le Père Fra Carlo Garofani, de Pérouse, pendant qu'il était confesseur du monastère de Saint-Vincent, vie très-étendue, mais demeurée manuscrite dans les archives du couvent, toutes

les autres biographies publiées en ce temps ne sont que des abrégés, destinés à prendre place dans les *diario domenicano,* dans ces lectures de piété de tous les jours, sur les saints et les hommes illustres de l'ordre. Telles sont les œuvres de Fra Domenico-Maria Marchese, dominicain; de son frère, Francesco Marchese, prêtre de l'oratoire de Naples; de Fra Michele Pio, et de plusieurs autres religieux de notre ordre. Nous nous sommes contentés, dans ce genre, des auteurs français que voici :

III. — Le Père Jean de Sainte-Marie, Ciffre de Rechac. Il donne une courte vie de la sainte, dans son ouvrage intitulé : *Les Vies et Actions mémorables des saints de l'ordre de Saint-Dominique.* Il se trompe, quand il place sainte Catherine de Ricci dans le grand ordre, tandis qu'elle n'appartient qu'au tiers ordre régulier.

L'abrégé qu'en donnent les Pères Étienne-Thomas Souège et Jean-Baptiste Feuillet, dans leur *Année dominicaine,* est plus complet et plus intéressant, parce qu'ils ont puisé à la meilleure source, dans les légendes du Père Razzi et du Père Guidi.

Mais toutes ces esquisses légères de la physionomie des saints seront toujours insuffisantes, je ne dis pas pour remplacer le tableau

complet, mais pour en donner même une idée.

Ce n'est que dans le XVIII^e^ siècle, aux époques de la béatification et de la canonisation de notre sainte, que les biographies prennent un caractère plus précis et plus étendu en même temps, par suite des travaux d'investigation exigés par l'instruction de sa cause. Nous en avons eu entre nos mains une de chaque époque.

IV. — *Compendio della vita della beata Caterina de' Ricci, monaca ee., estratto da processi fatti per la sua beatificazione, autore Virginio Vassechi, Cassinense, Bresciano.* In Firenze, Paperini, 1733, in-4°.

V. — *Vita di santa Caterina de' Ricci, cavata dai sommari dei processi fatti per la sua beatificazione è canonizazione, proposti ed essaminasti nella sagra congregatione de' Riti.* In Roma, Per Girolamo, Mainardi, 1546, in-4°.

Dans ces études à fond de la vie des saints, faites dans ces solennelles occasions, avec la confirmation des faits acquis, on en découvre une foule de nouveaux, et les anciens et les nouveaux faits apparaissent ornés de riches détails, de nuances délicates, qui, sans cela, seraient demeurées dans l'ombre.

VI. — *Vita di santa Caterina de' Ricci, nobile fiorentina, monaca professa nel monastero di San-Vincenzio di Prato, dell'ordine di San-Domenico, descritta dal Padre Fra Domenico Maria Sandrini, dell' istesso ordine.* In Firenze, Francesco Moücke, 1547, in-4°.

Ce dernier historien se représente lui-même dans l'introduction de son livre, comme Ruth dans le champ de Booz, n'ayant eu qu'à ramasser sans effort les épis coupés et les gerbes formées par ses nombreux prédécesseurs. Et, en effet, sa moisson est belle; son histoire de sainte Catherine est riche et abondante en faits précieux. Malheureusement la paille y étouffe les épis et les phrases les idées. Les faits y sont noyés dans un style diffus et sous des flots de paroles. Le fond en est solide et vrai; mais le difficile, c'est d'y prendre pied.

VII. — *Le Lettere spirituali e familiari di santa Caterina de' Ricci, fiorentina, religiosa domenicana in Santo-Vincenzio di Prato, raccolte e illustrate da Cœsare Guasti.* In Prato, per Ranieri Guasti, 1861.

Ces lettres, au nombre de trois cent cinquante, inconnues ou négligées par les autres historiens, nous ont servi à mettre en lumière des côtés admirables de la vie intime de la sainte et de

son influence dans le monde. Les éclaircissements dont le savant et pieux éditeur les a fait précéder nous ont été d'une grande utilité. C'est à sa main bienveillante que nous devons la communication des précieux documents de cette histoire. Nous lui en témoignons ici notre vive reconnaissance, avec le regret de n'avoir pas su mieux les employer pour la gloire de Dieu et de sainte Catherine de Florence.

VIE

DE

SAINTE CATHERINE DE RICCI

CHAPITRE I

Famille de sainte Catherine. — Sa naissance. — Ses premières années. — Première formation de son âme.

1522-1529

La famille de Ricci, qui a donné naissance à sainte Catherine, comptait parmi les grandes familles patriciennes de Florence. C'était une de ces nobles et antiques races de banquiers et de marchands, qui passaient tour à tour du comptoir au fauteuil des magistratures, et qui, portant plus haut que le soin de leur fortune le culte de la patrie, le goût des arts, la passion de la vie publique, formaient l'énergique et brillante, quoique un peu turbulente, aristocratie de la république florentine. La gloire de ces illustres familles n'apparaît pas, il est

vrai, toujours pure dans l'histoire. A raison même de leur ardeur à servir la patrie, elles ne savaient pas toujours se préserver de toute rivalité, de toute ambition personnelle, et souvent elles jetaient le germe d'un désastre public, là où elles ne songeaient qu'à asseoir les fondements de leur gloire égoïste. Car, si partout ailleurs on disait :

C'est le courroux des rois qui fait armer la terre,

on pouvait dire ici : C'est le courroux d'un Albizzi d'un Pazzi, d'un Ricci, qui fait armer Florence.

On l'avait bien vu trois siècles auparavant, lorsque, en 1266, Uguccione de Ricci, retranché dans la tour féodale de son palais, s'insurgeait contre les grands et finissait, à l'aide des *Popolani*, par élever la fortune de sa maison au sommet de la puissance à la grande envie des fiers et puissants Albizzi, qui jurèrent de l'abattre. Cette formidable rivalité, rallumant les vieilles querelles des *Guelfes* et des *Gibelins*, devint la cause déplorable de ces discordes sanglantes entre citoyens, qui précipitèrent la république de chute en chute, de la tyrannie du duc d'Athènes, à la triste seigneurie des Ciompi (cardeurs de laine), et de là enfin, sous le despotisme mal dissimulé de la brillante dynastie des Médicis [1].

Le père de la sainte, Pierfrancesco de Ricci, homme de haute importance et de valeur personnelle, était entré de bonne heure dans les charges de l'État, et s'y était toujours montré plein de zèle pour les intérêts publics, de respect pour sa dignité.

1 Le Lettere spirituali è familiari di santa Catharina de Ricci. Raccolte e illustrate da Cæsare Guasti, proemio, pag. 1.

Sous la république, il avait successivement occupé les charges de prieur, de gonfalonier de compagnie, de membre des six de la *Mercanzia*. S'il s'était rallié, avec tous les Ricci, au pouvoir des Médicis, c'était moins par sympathie pour cette famille, dont la grandeur croissante et les allures princières excitaient toutes les jalousies, que par dévouement à l'intérêt capital de sa maison, le nouvel ordre de choses consacrant l'exil perpétuel de Rinaldo de Albizzi, chef de la maison rivale des Ricci [1]. A cette époque, ces *vendetta* séculaires devenaient le point d'honneur des familles, et tout pliait devant ses souveraines exigences. Sous le nouveau gouvernement, il devint membre du conseil des Deux-Cents, et tour à tour vicaire de province, commissaire de ville et consul maritime; tout cela sans préjudice des affaires de la banque de famille, dont il continua toujours de diriger les opérations, conjointement avec son frère aîné, Federigo de Ricci. Federigo n'avait pas moins d'importance que son frère au sein de la république, et dans des circonstances difficiles, il sut se montrer homme de cœur et de caractère. En 1527, au moment de la chute momentanée des Médicis, il occupait la charge de prieur, quand il fut mis en demeure de prononcer leur déchéance et leur bannissement; jamais on ne put l'y résoudre, et c'est pour se venger de son indomptable fermeté, que le gonfalonier, Jacopo Alamanni, s'oublia jusqu'à le frapper lâchement à la tête.

1 Le Lettere spirituali è familiari di santa Catharina de Ricci. Raccolte e illustrate da Cæsare Guasti, proemio, pag. 1.

La mère de sainte Catherine était de la nobl famille de Ridolfo de Panzano, branche de la mai son Ricasoli, dont elle fut le dernier rejeton et l'hé ritière. Personne n'ignore que la famille Ricasoli es une des plus anciennes et des plus illustres de tout l'Italie. On ne connaît plus rien de cette mère, qu vécut trop peu pour voir la sainteté de sa fille sinon qu'elle était profondément chrétienne et qu'ell avait un amour singulier pour les pauvres, deu qualités qui la rapprochaient de Pierfrancesco so mari, comme étant héréditaires dans la maison d Ricci.

Sainte Catherine naquit à Florence, le 23 avril d l'an 1522 de l'ère chrétienne, à l'heure de midi. S'i est vrai, comme le disent les poëtes toscans, que cett ville tire son nom des lis odorants qui croissent su les bords de son fleuve et des fleurs qui naissent e hiver sur les gracieuses collines qui lui servent d ceinture, elle ne dérogea pas à son titre de la vill des fleurs en donnant naissance à cette enfant; ca il n'y eut ce jour-là sur les rives de l'Arno qu'une fleu de plus, un vrai lis d'innocence, destiné à réjouir l'É glise par son éclat immaculé, et à charmer toutes le âmes par la douceur de ses parfums. Jésus-Christ qui se préparait en elle une épouse bien-aimée, s plut à écarter de son berceau tout souvenir, tout pré sage sinistre. Il ne permit pas qu'il fût placé dans l'antique palais des Ricci, situé sur le *Corso*, et où se dresse cette fameuse tour d'où partit avec son an cêtre Uguccione le mouvement devenu si fatal à la liberté de sa patrie. Son père habitait un autre palais, devenu la propriété de sa famille; c'était le palais *Ric-*

cardi, situé sur la place et près de la douce église de la *Nunziata*, où Julienne Falconieri avait autrefois établi le berceau des sœurs *Mantellate*, du tiers ordre de Saint-Dominique[1]. C'est là, dans ce voisinage pacifique, plein d'harmonie avec le mystère de sa prédestination, que sainte Catherine vint au monde et passa ses premières années.

Née le mercredi, elle fut portée au baptistère, qui était l'église de Saint-Jean-Baptiste, le jeudi 24 avril, et y reçut le baptême sous les noms d'Alessandra-Lucrezia-Romola[2]. C'était encore un signe de sa prédestination, que cette circonstance du baptême reçu un jeudi, jour où a commencé la Passion de Notre-Seigneur et à peu près à l'heure où commenceront plus tard ses grandes extases pour la contemplation de ce mystère. Elle indiquait qu'en venant puiser dans les eaux de la régénération cette innocence angélique dont rien ne devait ternir l'éclat dans sa vie, son âme allait se plonger en même temps dans le sang du divin Rédempteur et s'y embraser de ces

1 *Delle Case dei Ricci, è di quella ove nacque santa Catharina.* Le più antiche Case dei Ricci erano nel Corso ; è l'oratorio di Santa Maria degli Alberighi, per essere appunto vicino a quelle, fu denominato dei Ricci. Si veggono tuttavia le Loro Torri sulla Cantonata di via sant'Elisabetha. Anche il Palazzo Ginori sulla Piazza di Santa Croce che fa angolo con via de' Benci dimostra dalle armi che fu dei Ricci : Come appartenne a loro il Palazzo degli Agli dietro la chiesa di San Gaetano è quello de'Riccardi sulla Piazza della Nunziata, oggi proprietà del Cavalier Luigi Mannelli. In questo nacque la nostra santa. (Le Lettere spirit., etc. Documenti è Illustrazioni al proemio, p. 27.)

2 *Atto del Battesimo esistente nella Cancellaria dell'arte de' Mercantanti* : Alessandra, Lucrezia è Romola di Pierfrancesco di Ruberto di Giovanni de'Ricci, nel popolo di Santo Michele Bisdomini, nata il Mercoledi 23 Aprile 1522, a ore 18.

ardeurs généreuses qui devaient en faire ici-bas le séraphin du Dieu crucifié : deux caractères qui résument toute son existence et forment le trait saillant de sa sainteté. On pourrait lui donner pour symbole les armoiries de Florence sa patrie, au temps du Dante : un lis dans un champ rouge.

Elle eut trois frères et une sœur, nommée Lucrezia, qui mourut en bas âge. L'aîné des frères, Rodolfo, devint chevalier de Malte et lui donna toute sa vie, comme nous le verrons, de grandes sollicitudes. Le second, Andrea, mourut misérablement en France, en se noyant dans le Rhône, qu'il voulait traverser à cheval. Le troisième, Giovanni, mourut pieusement dans sa famille avant l'âge de vingt ans.

Dès sa naissance, Alexandrine, comme on l'appelait dans la maison de son père, porta des marques sensibles de son élection. Il y avait dans la beauté et les grâces de son visage, je ne sais quel air angélique, quel doux reflet du ciel qui lui gagnait tous les cœurs [1]. C'était comme l'aube des faveurs de Dieu qui commençait à colorer les avenues de son âme, avant qu'il vînt lui-même en prendre possession par le saint baptême. Le sacrement reçu, ce n'était pas seulement son visage, c'était encore son âme qui manifestait combien était profonde l'impression de la présence de Dieu au dedans d'elle-même, combien était abondante l'effusion de son

[1] Comparve la Bambina fino dal nascere, bella, graziosa amabile, è con una aria, che ebbe uno soche dell'angelico del celeste. (*Vita di santa Catherina*, da Fra Sandrini, lib. I cap. I, pag. 2.)

esprit. Contrairement aux habitudes troublées de ce premier âge, si prompt aux larmes, l'angélique enfant était d'une tranquillité surhumaine, d'une inaltérable sérénité. Quelles que fussent les personnes qui la prenaient dans leurs bras, elle se montrait également aimable à toutes, se donnant à toutes avec le même sourire, la même sécurité [1]. On voyait bien que, nourrie de la paix même du Saint-Esprit, elle échappait aux communes alarmes des tristes enfants d'Adam.

D'autres signes des opérations divines se faisaient encore remarquer en elle. Elle avait dans sa douce physionomie certaines expressions, dans ses manières enfantines certaines attitudes de piété, qui accusaient le mouvement intérieur qui la portait vers Dieu. C'était dans tout son état habituel une pente, une disposition à se recueillir qui n'appartient pas à cet âge, qui tend à s'épanouir au dehors [2]. Les premières paroles qu'elle articula furent celles de Jésus et de Marie ; mais elle les prononça, remarque un historien, non comme une leçon apprise du dehors, mais comme une inspiration venue du dedans, sous l'action du Maître invisible, qui présidait à sa formation spirituelle [3]. Comme on le voit, son éducation se faisait tout entière dans le sanctuaire de son âme ; non qu'elle ne rencontrât au foyer de sa famille et dans la piété maternelle tous les soins

1 Chiunque prendavala in brachio dall'esser cosi ferma, tranquilla è quasi moto alcuno puerile. (Sandrini, lib. I, cap. 1, pag. 2.)

2 Commincio a ricever impressioni ben alte di spirito, di devozione è di non ordinaria unione con lui. (*Ibidem.*)

3 Spinta cosi dalla grazia. (*Ibidem.*)

et tous les empressements nécessaires ; mais à mesure qu'on voulait proportionner les enseignements à sa capacité présumée, dans un âge si faible, on se sentait débordé par ses connaissances personnelles. On s'apercevait qu'elle en savait bien plus qu'on n'aurait osé tenter de lui apprendre. Il n'y avait qu'une voix dans la maison paternelle pour proclamer que tout, dans cette enfant bénie, connaissances, attraits intérieurs, pratiques de dévotion, dépassait outre mesure ce qu'on pouvait attendre de son âge [1]. Dieu, qui la voulait pour lui, avait pris place dans son âme avant toute autre connaissance, avant tout autre amour. Il y avait longtemps qu'elle s'avançait, aux clartés de la grâce, dans les choses du ciel, que son esprit sommeillait encore par rapport aux choses du temps dans les langes et les obscurités du berceau. Il y avait longtemps que son cœur goûtait les saintes suavités de l'amour divin, qu'il n'avait pas encore donné signe de vie du côté des affections terrestres.

Dès l'âge de trois ans, on la voyait s'exercer à la prière, rechercher la solitude et le silence pour s'y livrer à l'aise, et sa prière était si recueillie qu'elle y paraissait l'esprit absorbé en Dieu et comme plongé dans la contemplation de ses mystères. « C'était une chose merveilleuse, dit un pieux biographe, de voir une si petite enfant entretenir sa pensée et nourrir son âme de ce que sa langue était à peine

1 Sparsesi frattanto voce, tra familiari di casa, che la piccola Franciullina passava coll'espettative i limiti dell'æta (Sandrini, lib. I, cap. 1, pag. 2.)

capable de bégayer [1]. » Déjà le grand mystère de notre rédemption était devenu l'objet préféré de ses adorations prolongées et des vives ardeurs de son amour. Déjà, dans la ferveur de son oraison, elle préludait à ces touchants exercices qu'elle accomplira plus tard, d'une manière plus sublime dans les ravissements de l'extase, exercices qui consistaient à exprimer, par ses mouvements et par ses gestes, les actes divers du drame sanglant de la Passion de Notre-Seigneur. « Elle se montrait ainsi, par les élans de l'amour, la véritable fille de Jésus crucifié, avant de posséder la faculté d'en donner publiquement la complète et émouvante démonstration [2]. »

Que ceux qu'étonnerait une piété si précoce, des sentiments pour Dieu si vifs et si profonds dans un âge si tendre, veuillent bien remarquer que ce n'est qu'à ce prix que Jésus-Christ garantit l'innocence des âmes qu'il veut conserver à son amour. Il faut qu'avant l'heure de leur premier épanouissement, avant l'heure de la raison et de la liberté, elles soient totalement sous le charme de l'amour divin. Car si leurs affections étaient encore indécises, les séductions du péché pourraient, sinon les captiver du premier coup, du moins les blesser de leurs atteintes, les déflorer de leur souffle. Et comme Jésus-Christ est jaloux de leur beauté, comme il tient à cueillir leur innocence non-seulement dans

1 Si connobe chiaramente che sebbene non avesse tutta la facolta di spieger colla lingua aveva una compita capacita di meditar colla mente. (Sandrini, lib. I, cap. 1, pag. 2.)

2 Che la facevano vera figlia del Crocifisso, anco prima che avessa il modo, di potere in publico prostestarsene. (*Ibidem.*)

sa fleur, mais encore dans toute sa fraîcheur et ses grâces virginales, il se hâte. Il redoute les brises embaumées, les tièdes et molles haleines du jour naissant; il devance l'aurore, il est à leur porte avant le crépuscule du matin. C'est pour cela qu'en arrivant, il peut dire à chacune : « Ouvre-moi, ma « sœur, ma bien-aimée; car ma tête est pleine de rosée « et mes cheveux ruissellent des gouttes de la nuit[1].» Aussi, pour peu que l'on soit familiarisé avec la vie des saints, on est aussi heureux de le rencontrer si souvent à cette heure matinale auprès de ces âmes prédestinées, que charmé et attendri des divines condescendances, des familiarités aimables dont il use envers ses bienheureux enfants pour les séduire et les gagner à son amour. Sainte Catherine de Sienne n'avait que quatre ou cinq ans, quand il lui donna tant de goût pour la prière et en particulier pour la Salutation angélique, qu'on la voyait se faire un doux exercice de monter l'escalier paternel en saluant, à chaque degré, la très-sainte Vierge par les paroles de l'*Ave, Maria*. Puis à six ans, en pleine rue, au milieu du mouvement et du bruit du monde, à côté de son bien-aimé frère Stefano, il lui apparut au faîte de l'église Saint-Dominique, avec une si imposante majesté, mais avec un visage si doux et si souriant, qu'elle en oublia son chemin, son frère, tout ce qui se passait autour d'elle. De ce moment, elle aima Jésus-Christ comme l'unique époux de son âme, vivant au sein des occupations de sa famille aussi tranquille et aussi recueillie que

1 Cantique des cantiques.

dans un désert. A la bienheureuse Osanna Andreasi de Mantoue, à peu près du même âge, il se fit voir sous la forme d'un enfant plus brillant que le soleil, plus blanc que la neige, plein de grâces et de charmes, et exhalant un doux parfum, et il lui dit ces aimables paroles: « Ma fille, ma bien-aimée, je suis le Fils de la bienheureuse vierge Marie et ton créateur. J'ai toujours aimé les enfants, parce que leur cœur est pur. Je prends volontiers les vierges pour fiancées; je garde leur virginité, et quand elles m'invoquent en disant: O bon Jésus! je leur réponds aussitôt et je descends auprès d'elles. » La douce enfant s'offrit à Jésus pour fiancée et elle en fut agréée [1].

1 Jésus-Christ fut encore plus aimable envers la bienheureuse Jeanne Rodriguez de Burgos, dans la Vieille-Castille, à qui sainte Thérèse avait prodigué ses caresses quand elle n'avait encore que deux ans, prédisant à ses parents sa sainteté future. Dès l'âge de quatre ans cette gracieuse petite fille ne se plaisait que dans la solitude, dans la compagnie d'un bel enfant Jésus qui était dans la chapelle domestique de ses parents. Notre-Seigneur lui apparut un jour qu'elle était dans sa chambre, et lui demanda : « Que fais-tu? » Elle lui répondit : « Je prie avec saint Dominique. — C'est bien, ma fille, mais m'aimes-tu? — Seigneur, lui dit Jeanne, je ne sais ce que c'est qu'aimer; mais si je devais aimer quelque chose, ce serait l'enfant Jésus qui est dans la chapelle de mon père. — Eh bien, c'est moi que représente cette image, et tu dois l'aimer uniquement parce qu'elle se rapporte à moi. » Une autre fois, qu'elle était occupée à cueillir des fleurs dans un jardin, Jésus se présenta à elle, sans se faire connaître, sous la forme d'un bel enfant, et lui dit : « Petite, donne-moi des fleurs. — Bel enfant, lui répondit-elle, qu'as-tu besoin de fleurs? Il me semble que tu es toi-même une fleur belle et gracieuse. Cependant, si tu veux de mes fleurs, prends celles-ci, et je vais t'en cueillir d'autres. » L'enfant prit les fleurs et disparut. Plus tard, il revint à l'entrée de l'hiver, lui apportant les fleurs qu'elle lui avait données. Alors

On voit tout ce que Jésus-Christ est capable de faire pour obtenir de bonne heure l'amour des petis enfants. Il est probable qu'il aura employé quelques moyens semblables vis-à-vis de notre Alexandrine, et qu'il ne se sera pas contenté de son action intérieure et invisible sur son âme. Il est probable du moins qu'il lui aura donné une représentation sensible de sa Passion, pour lui en imprimer l'image dans son esprit, au point de lui en faire reproduire les traits, dans ses mouvements et ses attitudes extérieures, comme nous venons de le voir, et comme il l'a fait, du reste, pour beaucoup d'autres saints encore enfants comme elle [1]. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de certain, c'est que si Dieu n'est pas intervenu lui-même par des visions sensibles dans cette première période de la formation de son âme, il y a employé, du moins, l'intervention manifeste d'un messager céleste, de son ange gardien [2].

Ce qu'une mère fait par ses caresses et par sa parole pour éveiller la sensibilité et l'intelligence de son

Jeanne le reconnut; et, comprenant ce qu'il voulait d'elle (car qu'avait-il besoin des fleurs des jardins?), elle lui donna son âme, la seule fleur digne de lui qu'elle pût lui offrir. (*La Mystique divine*, par Görres, tom. I, liv. 2, chap. III, pag. 175-177.)

1 Jésus-Christ apparaissait souvent à la bienheureuse Osanna encore enfant, attaché à la Croix, ruisselant de sang, n'ayant ni forme ni beauté; et alors, prenant part à ses souffrances, elle sentait son cœur déchiré par les douleurs les plus atroces. Jeanne Rodriguez, à cinq ou six ans, voyait l'enfant Jésus portant sa Croix, et lui demandant de l'aider à la porter. (*Ibid.*, p. 176-180.)

2 Anche ne suo più teneri anni, gode dei familiari colloqui del suo Angelo. (Compendio della vita di B. Catharina. Cap. I, pag. 3.)

enfant, cet esprit bienheureux l'avait fait auprès de notre Alexandrine. C'était lui qui, lui apparaissant visiblement au berceau avec sa beauté et ses grâces célestes, avait hâté le réveil de son esprit et en avait obtenu ce premier sourire dont les mères sont si heureuses, et qui est le premier anneau de cette chaîne harmonieuse de tendres communications, d'épanchements ineffables, qui unissent l'âme de l'enfant à celle de sa mère. Seulement ce que les mères accomplissent du côté de la terre, l'ange l'avait accompli naturellement du côté du ciel. A partir de ce moment, il venait tous les jours s'entretenir familièrement avec elle, comme un frère avec sa sœur, et dans une langue inconnue de la terre, l'initier aux choses du ciel [1]. Non-seulement il lui révélait la connaissance de ses mystères, mais s'accommodant à l'infirmité de notre nature, il lui enseignait les moyens d'en nourrir sa pensée, d'en entretenir l'amour dans son cœur, comme les diverses formes de la prière, l'exercice de l'oraison et en particulier la dévotion du saint Rosaire, « afin qu'elle commençât tout enfant de mériter l'affection et la protection de la mère de Celui dont elle devait être un jour l'épouse [2]. » Et cet enseignement, ces connaissances n'étaient pas seulement un ornement de sa mémoire comme ce n'est que trop ordinaire à cet âge. Mais on s'apercevait qu'ils étaient la possession sereine de

1 L'Angelo custode, che avendo fin d'allora cominciato, *familiarmente et quotidianamente*, a praticar seco. (Sandrini, lib. I, cap. 1, pag. 2.)

2 Per cosi anche de Bambina meritarsi l'affetto è la protezione della Madre di Quegli cui devova essere un giorno sposa. (Compendio, etc., cap. 1, pag. 3.)

son entendement, à la manière dégagée dont elle en parlait, à cette facilité, cette abondance d'expressions qui accusent une intelligence aussi sûre que pleine de son sujet. Ce qui étonnait encore davantage, c'était la sagesse, la maturité des réflexions qu'elle laissait échapper, dans la conversation, sur toutes ces vérités, « signe évident de la puissance du Maître qui, en dépit des faiblesses de l'âge, élevait l'esprit du disciple à la hauteur de ses enseignements, en lui en donnant le discernement exact et la parfaite intelligence[1]. » C'est ainsi que, semblable à l'ange Raphaël, qui, prenant le jeune Tobie au foyer paternel, le conduisit à travers les chemins de la Mésopotamie, auprès de la fille de Raguel, que le Seigneur lui destinait pour épouse, l'ange gardien de notre Alexandrine s'emparant de son âme dès le berceau, la conduisait à travers ces révélations précoces, ces connaissances profondes des mystères de Dieu vers ces cimes tranquilles et pures de l'amour divin, où Jésus-Christ célèbre ses noces virginales avec les âmes qu'il s'est choisies pour épouses.

En attendant, elle croissait chérie de Dieu et des hommes. Bien que les grâces dont elle était l'objet fussent ignorées de tous, elles laissaient dans sa vie des traces assez profondes pour faire soupçonner leur passage. Les membres de sa famille qui en étaient journellement les témoins, étaient pénétrés de respect et d'admiration pour une enfance si merveilleuse. Elle leur apparaissait toute façonnée à des

[1] Signi evidenti di intenderne nell'atto dell'instruzione, tutto il significato di cibo adæquato de distintto suo intellecto. (Sandrini, lib. I, cap. 1, pag. 2.)

habitudes surhumaines et comme imprégnée d'une atmosphère toute divine. Sa pieuse mère, en particulier, ne se lassait pas des douceurs qu'elle goûtait dans le spectacle de ses vertus. Sans pénétrer plus qu'une autre dans les mystères des intimités de sa fille avec le ciel, elle en voyait assez de ses yeux pour garder dans son cœur la conviction que Dieu lui-même s'était fait le guide éminent et adoré de son âme, et qu'il la dirigeait par des voies inconnues vers les hauteurs solitaires d'une sainteté peu commune. Mais par respect pour l'œuvre du Très-Haut, elle se taisait discrètement auprès des hommes sur ses maternelles espérances, et n'en parlait qu'à Celui en qui elle s'abandonnait en toute confiance pour leur suprême réalisation. Elle ne devait pas avoir le bonheur d'en être le témoin sur la terre; car Dieu l'appela à lui quand elle ne faisait encore, comme les patriarches, qu'entrevoir et saluer de loin, dans les visions de la foi, la grandeur future de sa postérité.

Après la mort de sa mère, Alexandrine, à peine âgée de cinq à six ans, fut confiée aux soins de la seconde femme de son père, qui, dans la situation et sous le nom discrédités d'une marâtre, eut le rare mérite de porter avec honneur la difficile et délicate succession d'une mère. Elle se nommait Fiammetta da Diacetto, et était aussi remarquable par sa vertu et ses éminentes qualités que par sa haute naissance. Elle était fille de ce Francesco da Diacetto, à qui Marsile Ficin, mourant, recommandait la philosophie de Platon, et eut pour frère cet infortuné Jacopo, qui eut la tête tranchée dans la con-

juration contre Jules de Médicis. Ce second mariage de son père donna à Alexandrine quatre frères. Le premier, Giovambatista, entra jeune encore dans l'ordre de Saint-Dominique, au couvent de Saint-Marc, où sous le nom de Fra Timoteo de Ricci, qu'un frère de son père y avait déjà rendu recommandable par ses vertus, il se rendit non moins recommandable lui-même; le second, Francesco, mourut à Rome à la fleur de l'âge; le troisième, Ruberto, vint s'établir en France, et fonder à Lyon la célèbre banque de Ricci; enfin le dernier, Vincenzio, resta à Florence, où il posséda, avec la faveur des Médicis, l'honneur des plus hautes magistratures et la gloire posthume d'avoir pour arrière-petit-fils le célèbre évêque Scipion de Ricci. A ces quatre frères, il faut ajouter cinq sœurs, dont l'une, nommée Catherine, mourut dans la maison paternelle à l'âge de dix ans, et les quatre autres devinrent successivement religieuses au monastère de Prato.

Avec la sagacité d'esprit, la droiture de jugement, l'élévation comme la générosité de sentiments qui caractérisaient la noble Fiammetta, elle ne tarda pas longtemps à apprécier le trésor qui lui était confié. En voyant cette petite fille s'épanouir sous ses yeux dans sa grâce et sa modestie, sans donner le moindre signe de vanité, ni dans ses paroles, ni dans ses démarches, ni dans la manière de se vêtir, sans trahir la moindre préoccupation personnelle, la moindre volonté propre, toujours humble et douce, toujours prompte à accomplir ce qui lui était commandé, elle fut ravie de tant de perfection. Subju-

guée du premier coup, son amour pour cette enfant s'éleva jusqu'au respect. Elle ne la traita plus qu'avec cette vénération que l'on porte aux choses vouées à Dieu, aux âmes qui lui sont consacrées. On raconte que lorsque des hommes, des jeunes gens se présentaient à la maison, par un sentiment exquis de délicatesse chrétienne, elle se hâtait d'avertir préalablement la jeune Alexandrine de se retirer dans ses appartements, afin de la soustraire à leurs regards comme à une profanation. « En cela, dit un chroniqueur, Fiammetta faisait une chose bien meilleure qu'elle ne pensait; car, tandis qu'elle ne croyait que plaire au Seigneur en dérobant ainsi son arche sainte aux regards des profanes, elle se montrait tout aussi agréable à la pieuse enfant elle-même, qui, loin de perdre quelque chose en se retirant de la présence des hommes, y gagnait, au contraire, le plus souvent la visite de son ange gardien, avec le charme toujours nouveau de ses entretiens célestes [1]. »

Mais ce n'était là qu'une première révélation. Le temps devait lui en amener bien d'autres, et obtenir de cette âme généreuse d'autres respects et d'autres hommages. L'humilité d'Alexandrine était si ingénieuse à voiler ses mérites, qu'il y avait déjà longtemps qu'elle vivait sous les yeux de sa seconde mère, sans que celle-ci eût encore découvert le secret de ses mortifications. Dans une circonstance, elle crut avoir remarqué que l'enfant avait passé la

1 Faceva in tanto, senza saperne attro, cosa gratissima al signore è a lei, perchè piu volte, in quel sostrarsi che faceva della presenza degli huomini, vedeva quivi il suo angelo. (Sandrini, lib. I, cap. 1, pag. 3.)

journée sans prendre de nourriture. Elle se mit à l'observer de plus près pendant plusieurs jours, et elle finit par constater que non-seulement ces jeûnes prolongés entraient dans les habitudes de sa vie, mais que de plus elle en gardait l'observance avec un naturel, une sérénité qui trahissait une force d'âme peu commune, « ou plutôt qui démontrait que l'amour de Dieu donnait en compensation à son cœur une surabondance de nourriture spirituelle [1]. » Le spectacle de tant de virilité chrétienne, dans une petite fille de sept ans, émut profondément ce noble cœur. Jugeant aussitôt de la hauteur et des vastes proportions que prendrait l'édifice par la profondeur et la solidité de ses fondements, elle eut comme l'intuition de l'éminente sainteté que Dieu préparait en cette enfant. Elle se mit à pénétrer plus avant dans l'étude de son âme, à plonger un œil plus attentif dans l'eau pure de ce diamant, et elle y découvrit des beautés, des splendeurs qu'elle ne pouvait plus cacher dans son cœur. Elle se fit le héraut de cette vertu, le prophète de cette destinée, n'appelant plus notre Alexandrine « que le temple choisi du Dieu vivant, le sanctuaire privilégié du Saint-Esprit, un chef-d'œuvre de la droite du Tout-Puissant [2] ». Elle fit mieux : comme toutes les âmes vraiment chrétiennes qui ont la rare fortune de rencontrer un saint, un ami de Dieu sur

1 Che indicavano l'amore, che verso Dio nel di lei cuore nudrivasi. (*Vita di santa Catherina,* Anonyma. Stampata in Roma, anno 1746, cap. 1, pag. 2.)

2 La chiamava, sacrario dello Spirito, tempio adorabile di Dio viventi. (Sandrini, lib. I, cap. 1, pag. 3.)

leurs pas, elle s'appliqua à en bénéficier le plus largement possible. Elle recherchait avec avidité ses entretiens, où elle trouvait abondamment des lumières, des conseils pleins de sagesse, qui l'aidaient singulièrement à porter avec fruit le fardeau quotidien des peines et des tristesses d'ici-bas. Enfin, couronnant tous les témoignages donnés à ses mérites, par l'hommage attendri de sa reconnaissance, elle publiait hautement « qu'au lieu d'être venue pour servir de mère à cette enfant, c'était cette enfant qui était devenue son précepteur et son maître dans les choses de la vertu, son refuge et sa consolation dans les angoisses et les douleurs de la vie [1]. »

C'est ainsi que cette petite fille, en s'élevant vers Dieu, rayonnait sur les âmes. A l'âge où les autres enfants portent à peine autour de leur front, avec les premiers épanouissements de la raison, les premières fleurs de la conscience, elle portait déjà l'auréole d'une rare sagesse, les reflets des visions de Dieu qui remplissaient d'admiration ceux qui l'approchaient. Jésus-Christ, qui lui réservait dans son Église le rôle des anges dans le ciel, qui est de contempler toujours la face de Dieu et de s'unir à lui par l'amour, l'avait préparée à ce rôle céleste, en lui découvrant de bonne heure le secret de son visage, en la nourrissant du lait divin de sa grâce et de sa vérité. Il n'est pas étonnant *qu'en peu de jours elle eût rempli des temps nombreux*, qu'elle

1 In tutte le afflizione, si prostetava di non saper trovare citta di refugio più sicura, del cuore, di quella innocentissima virginella. (Sandrini, lib. I, cap. 1, pag. 3.)

eût accumulé la sagesse en son cœur, en la puisant à sa source, plutôt qu'en la recueillant goutte à goutte aux ruisseaux qui en découlent; qu'à force d'être attirée vers Dieu par les prévenances de son amour, son âme eût mis des ailes pour s'y envoler d'elle-même, et quand une main respectueuse, écartant les voiles de son humilité, réussit à découvrir les saintes intimités de sa vie, il n'est pas étonnant qu'un regard mortel ait été ébloui par de telles vertus dans une enfant et de telles splendeurs dans ses mérites.

CHAPITRE II

Vocation d'Alexandrine. — Séjour au monastère de Saint-Pierre de Monticelli. — Retour à la maison paternelle. — Recherche d'un monastère selon son cœur.

1529-1532.

Au point de formation précoce où Alexandrine est arrivée, les lignes de sa prédestination se dessinent nettement. A la voir, dirigeant toute son activité vers la vie du dedans, ne se trouvant à l'aise que dans les communications solitaires avec Dieu, tandis qu'elle ne manifeste que gêne, embarras au contact des créatures, et qu'une teinte de mélancolie trahit sa peine intérieure jusque dans la douceur de sa conversation, il est évident que ce n'est pas pour les labeurs et les agitations de la vie active qu'elle est prédestinée, mais bien pour le silence et la paix de la retraite, pour le repos fécond de la contemplation et de la prière. Or tout être ici-bas ayant son organisation, ses aptitudes spéciales, a aussi son lieu propre, correspondant au but de sa prédestination. Si Dieu a fait les régions de l'air pour l'oiseau, les

abîmes de la mer pour les poissons, il a aussi créé dans la vie humaine divers états pour correspondre aux diverses aptitudes des hommes. Aux caractères ardents, énergiques, il offre le théâtre des grandes agitations, le champ de bataille des passions et des intérêts. Aux pacifiques et aux doux, il creuse le sillon uniforme d'une carrière sans ambition, aboutissant à une existence sans troubles. Il établit les esprits vulgaires dans les obscures profondeurs des vallées, les intelligences d'élite sur les brillants sommets de la vie. Mais pour les âmes qu'un rayon de la beauté de Dieu a touchées jusqu'à leur faire prendre à dégoût le monde et toutes ses gloires, pour ces âmes blessées d'amour, qui n'aspirent qu'à vivre loin des bruits de la terre, dans un perpétuel cœur-à-cœur avec Dieu, il n'y a qu'un lieu qui leur soit propre ici-bas, un lieu qui soit en harmonie avec leur prédestination, c'est le monastère. Bâti au confluent de toutes les avenues du monde, il est en vue de toute âme, qui s'y trouve mal à l'aise et qui cherche vainement à y asseoir sa vie, comme un phare lointain, sur un rivage tranquille. Mais plus rapproché de l'âme qui a déjà quitté sa couche, comme l'Épouse des Cantiques, pour chercher son bien-aimé dans la nuit, à travers les rues de Jérusalem, dès qu'elle l'a rencontré et que, le tenant dans ses bras, elle s'écrie : « Je l'ai trouvé, je ne le quitte plus ! » le monastère se présente à elle aux clartés naissantes de l'aube, lui montrant sous les arcades recueillies de ses cloîtres la possession de son Dieu, dans la sécurité comme dans la plénitude de sa jouissance.

Tout entière à l'amour divin, Alexandrine n'aspirait donc qu'au lieu de son repos, et, instruite par l'Esprit-Saint, elle songeait au monastère. La maison paternelle, ce sanctuaire où Dieu lui-même avait été la lampe qui veillait sur son berceau, la lumière qui avait guidé ses premiers pas dans la vie, ne lui suffisait plus désormais. Elle n'y trouvait plus assez de silence, assez de voiles, assez de profondes obscurités pour protéger le mystère de ses intimes communications avec lui. Comme la colombe, elle regardait en dehors de son nid, prête à prendre son vol vers la solitude. Ce n'était pas chez elle un mouvement enthousiaste, un élan plus généreux que réfléchi, comme chez sainte Catherine de Sienne et sainte Thérèse, lorsque enfants héroïques, ravies de la vie angélique des Pères du désert, elles voulurent les imiter. Abandonnant furtivement la maison de leur père, elles s'en allèrent au premier endroit solitaire qu'elles rencontrèrent aux portes de leur ville natale, et, croyant être arrivées au bout du monde et avoir enfin trouvé le désert, elles s'y mirent en prières, comme si elles ne devaient plus le quitter; le soir du même jour, Dieu les avait rendues à leur famille. Le plan de retraite de notre jeune Alexandrine fut plus calme et mieux combiné, parce qu'il s'harmonisait davantage avec les desseins de Dieu, et qu'il était mieux favorisé par les circonstances. Elle avait bien compris qu'à son âge elle ne pouvait pas demander d'entrer dans un monastère pour s'y faire religieuse, pas plus que sainte Catherine et sainte Thérèse ne pouvaient demander à leurs parents de s'en aller dans la Thébaïde. Mais comme les mo-

nastères s'ouvraient pour d'autres que pour des religieuses, puisqu'ils servaient en même temps de maisons d'éducation à la plupart des jeunes filles, elle se mit à prier instamment son père de l'y envoyer à ce titre, sans lui révéler sa pensée intime et le but final de sa demande. Le père cependant ne se pressait pas, ne voulant pas encore se séparer d'une enfant si aimable qui répandait tant de charme dans son foyer. Mais Alexandrine ne cessait de supplier sa seconde mère[1] de l'aider à vaincre les résistances paternelles et de lui obtenir enfin cette grâce tant désirée.

Sur ces entrefaites, une de ses tantes, abbesse de Saint-Pierre de Monticelli, sous le nom de sœur Lodovica de Ricci, vint hâter la réalisation de ses désirs par son intervention inattendue. Frappée de la piété, de la gravité précoce de sa nièce, qu'elle avait remarqué dans les visites qu'elle venait lui faire avec ses parents, charmée d'ailleurs de tout ce que sa belle-sœur lui en disait, elle eut le désir de la posséder auprès d'elle et demanda à son frère, Pierfrancesco, de vouloir bien la lui confier pendant quelque temps. Celui-ci, voyant le désir de sa sœur coïncider si à propos avec les pressantes instances de sa fille, et songeant aux avantages que les jeunes filles de son rang retiraient de la brillante éducation qu'on leur donnait dans cette maison, ne se fit pas prier davantage, et il lui remit son Alexandrine.

1 Che però senza manifestare ad alcuno suo vivo desiderio, faceva molte è replicate instanze non solo a suo padre, ma anche alla matrigna, di porla, in qualche monastero. (*Vita di santa Catharina.* Anonyma, cap. I, pag. 4.)

Saint-Pierre de Monticelli était un monastère de religieuses bénédictines, des plus anciens et des plus considérés de Florence. Bien qu'atteint de la plaie générale de la décadence monastique, il était encore recommandable par une certaine régularité, et possédait, en outre, de vénérables traditions de piété, particulièrement vis-à-vis du mystère de la Passion de Notre-Seigneur. C'est par ces côtés qu'il va séduire, pendant quelque temps, le cœur de la sainte enfant; car il ne faudrait pas se persuader qu'elle va se renfermer dans le cadre étroit des exercices d'une pensionnaire et que ces petits travaux, ces petites études, toutes les préoccupations ordinaires de l'éducation vont occuper une part bien large dans sa vie. Non, tout enfant qu'elle est, la grande part de sa vie est déjà acquise à des préoccupations plus élevées. Sous la conduite du Saint-Esprit au dedans et de son ange gardien au dehors, son âme était montée sur les hauteurs de Dieu. C'est là qu'était désormais le centre de ses pensées, de toutes ses affections. Entrée dans le monastère, à titre de jeune élève, elle en bénéficiera comme une religieuse, et sans sortir de sa place et de son rôle de petite fille, sans rien négliger des devoirs, des exercices communs avec ses jeunes compagnes, excepté peut-être leurs récréations et leurs amusements frivoles, nulle religieuse ne profitera plus qu'elle de la paix, du silence, du recueillement de ces saintes maisons, où tout est ordonné vers Dieu, tout fermé du côté du monde et ouvert du côté du ciel.

Or il y avait dans l'église, en face du chœur des

religieuses, un grand tableau, représentant Jésus-Christ sur la croix, avec une telle splendeur de vérité, qu'il émouvait profondément les âmes, et, à ce titre, il était devenu l'objet de la dévotion la plus tendre et la plus assidue. Du premier moment qu'Alexandrine fut mise en présence de l'image vénérée, elle en fut si passionnément éprise, qu'elle semblait avoir fixé son séjour à ses pieds; elle ne pouvait plus en détacher ni ses yeux ni son cœur. A genoux, les regards fixés sur ce visage adoré, expression de tant de douleur, son cœur voyait s'y refléter successivement chacun des actes du drame sanglant de la Rédemption, avec une extrême vivacité. Ses impressions étaient si profondes, qu'elle en gardait l'émotion longtemps après avoir quitté sa présence, et elle n'en parlait qu'avec l'animation du visage et l'accent attendri d'une personne qui raconte une scène douloureuse dont elle vient d'être le témoin. En vain, pour la distraire d'une application si continue, l'obligeait-on de prendre part aux récréations et aux jeux des petites filles ses compagnes d'éducation; un moment elle faisait acte de docilité et de condescendance, et souriait de son mieux aux plaisirs des autres qu'elle ne goûtait pas elle-même. Mais bientôt, avec un art délicat, elle faisait naître à propos l'occasion de s'y soustraire et s'en allait où le poids de son cœur l'emportait, aux pieds de son crucifix. Là elle avait bien soin de se cacher sous le rideau qui couvrait la grille du chœur, afin de doubler la joie d'être avec son bien-aimé, du bonheur exquis de n'être aperçue que de lui. C'est là qu'on la retrouvait, après de

longues heures écoulées, le plus souvent toute baignée de larmes; et quand on lui demandait pourquoi ses yeux étaient enflammés et tout rougis de pleurs, elle répondait que c'était à cause des brins de paille ou des grains de poussière tombés des plis du rideau. « Prétexte ingénieux, ajoute son biographe, pour se dispenser de faire connaître la véritable source de ses larmes, qui n'était autre que son tendre et compatissant amour pour Jésus crucifié [1]. »

Sa tante, la voyant ainsi affectionnée au crucifix, s'empressa de lui apprendre un exercice de piété pratiqué en son honneur par les plus ferventes sœurs du monastère. Il consistait à réciter cinq fois l'Oraison dominicale, en méditant chacun des principaux mystères de la Passion, qui sont : l'agonie de Jésus et son arrestation à Gethsémani, sa flagellation, son couronnement d'épines, son portement de la croix, son crucifiement et sa sépulture. Ce fut une bonne fortune pour Alexandrine et l'occasion d'un phénomène aussi merveilleux qu'émouvant qui se manifesta dans sa dévotion. Pendant ce pieux exercice elle s'identifiait si bien aux souffrances de Jésus-Christ qu'elle en devenait, par l'expression du visage et l'attitude du corps, la vivante représentation. Aux premiers cinq *Pater*, elle apparaissait d'abord à genoux, les bras levés vers le ciel, le visage pâle et dans les angoisses de l'agonie; puis ses deux bras se collaient sur sa poitrine avec un maintien grave et majestueux,

1 Ella con sagace accortezza n'incolpava quelli, per non manifestare le sue lagrime spremute dall'amore del suo cuore verso l'appassionato suo Sposo. (Vita anonyma, cap. I, pag. 5.)

comme Jésus garrotté à Gethsémani. Au second mystère, elle se tenait debout, immobile, la main droite attachée à son épaule, comme Jésus à la colonne de la flagellation. Et ainsi des autres, proportionnant toujours ses mouvements aux scènes correspondantes des souffrances de notre divin Rédempteur [1].

Le spectacle de cette petite fille, de ce doux agneau, représentant à force de sympathie et avec tant de vérité, le véritable Agneau de Dieu, dans ses diverses attitudes de victime, faisait fondre en larmes d'attendrissement et d'admiration toutes ces âmes chrétiennes qui en étaient les témoins. Et comme si le divin Modèle se fût attendri lui-même devant la fidélité de sa copie, on raconte que, plus d'une fois, s'animant tout à coup sur sa toile et sous ses couleurs, le crucifix semblait devenir vivant pour s'entretenir avec elle et lui adresser les plus tendres paroles de satisfaction et de reconnaissance. Tous ces prodiges accrurent singulièrement la vénération que le crucifix inspirait déjà, et il fut acclamé d'enthousiasme, par la voix du monastère, du nom sous lequel il est devenu célèbre et populaire : *Il crocifisso della Sandrina*, le crucifix d'Alexandrine [2]. Son nom d'Alessandra, subissant le

1 *Vita della ven. serva Dei Catharina de Ricci.* Da serafino Razzi, lib. II, cap. I, pag. 52.)

2 (*Ibidem.*) Voici l'inscription qu'on lit au bas du crucifix; elle fut composée par le chanoine Salvino Salvini :

Beata Catharina è Ricciorum gente dùm piè
Sanctèque in hoc virginum collegio educaretur,
Ex adversa specula Christi crucifixi imaginem
Hanc ex ejus tunc puellæ nomine Alexandræ,
Exindè vocatam, non sine lacrymis et quandòque
In extasim rapta adorabat. (Le Lettere, etc. Document., etc., p. 38.)

cours du langage familier et des habitudes italiennes, avait pris la forme gracieuse du diminutif *Sandrina*, que nous ne pouvons traduire, dans notre langue, que par celui d'Alexandrine. La vénération publique obligea les sœurs de transférer le crucifix du lieu obscur qu'il occupait primitivement dans un lieu plus en évidence et plus honorable. Après la mort de la sainte, il fut placé dans la chapelle de saint Antonin, archevêque de Florence, où il continue encore de recevoir les hommages des fidèles.

En voyant notre Alexandrine ainsi favorisée dans ses goûts, qui ne la croirait au comble de ses vœux, au terme de sa vocation divine dans le monastère de Monticelli? Qui ne croirait que la Providence n'eût fait concourir les désirs de sa tante et la concession intéressée de son père, à la réalisation immédiate des desseins secrets de la pieuse enfant? Il n'en sera rien cependant. Dieu, qui la prédestinait à être un modèle accompli de la vie religieuse, devait lui en faire traverser toutes les épreuves, afin que son exemple s'y montrât éternellement pour y flétrir tous les relâchements et y encourager toutes les ferveurs. La première de ses épreuves était celle qu'elle subissait en ce moment, au milieu des séductions et des piéges d'un monastère dégénéré. Tel était en ce temps-là l'abaissement profond de l'esprit monastique, qu'avoir conservé certains débris d'observance et de régularité, ornés de quelques pratiques de piété, c'était, aux yeux de beaucoup d'âmes honnêtes et vertueuses vivre dans toute la perfection évangélique, et rien ne contri-

buait à maintenir dans leurs illusions ces tristes victimes de la décadence religieuse comme l'estime et la considération des gens du monde et les vocations que leur attirait encore la renommée de leurs vertus; elles étaient semblables à ces vieux arbres vermoulus qui, ne se tenant debout et ne vivant que par l'écorce, se couronnent encore d'un feuillage honorable qui attire les voyageurs sous leur ombre. Ces âmes et ces institutions décrépites méritaient bien que Dieu leur infligeât l'humiliation et le châtiment d'être repoussées par le dédain, ou plutôt par la sagesse d'une enfant. Tout en adoptant les pratiques de piété qu'elle avait trouvées à Monticelli, notre Alexandrine était loin d'approuver la vie religieuse telle qu'elle s'y pratiquait. Éclairée comme elle l'était de la lumière d'en haut, la vie religieuse n'était rien moins à ses yeux que le renoncement absolu, universel de l'âme à toutes les choses créées, afin de se maintenir libre et les ailes déployées dans la contemplation des choses célestes; ce n'était rien moins que l'imitation de Jésus-Christ, immolé sur les hauteurs de la croix, par le crucifiement parallèle de l'âme sur les sommets magnanimes de la perfection évangélique, et quand elle en cherchait la réalisation dans les faits accomplis autour d'elle, dans l'ensemble des habitudes du monastère, au lieu du crucifiement espéré, ses regards attristés n'en rencontraient qu'une ombre prête à s'évanouir. Au lieu de ces vertus qui descendent toutes vives des hauteurs de la croix, l'abnégation, le désintéressement, la charité, l'esprit d'humilité et de mortification, elle n'y voyait que

des vertus attiédies, des imperfections grossières, des actes d'égoïsme étroit, comme des disputes entre religieuses pour des causes frivoles, des goûts de propriété pour des objets sans importance, tout autant de signes de l'appauvrissement de l'Évangile et de l'invasion de l'esprit du monde sous ces cloîtres dégénérés

C'en était assez pour la déterminer à ne jamais choisir ce monastère pour s'y consacrer à Dieu, et, repliant ses desseins et ses espérances, elle songea à les emporter ailleurs. Sa résolution une fois prise, elle appela à son aide toutes les ressources de son esprit pour la rendre moins pénible à sa vénérable tante et à ses religieuses. Tout en réprouvant l'esprit de leur monastère, elle était pleine d'indulgence pour elles; elle sentait qu'elles n'en étaient pas, en partie du moins, responsables et que, plus malheureuses que coupables, elles subissaient les tristesses d'une situation qu'elles n'avaient point faite, et dont elles n'avaient pas même peut-être conscience. Outre l'estime, le respect que lui inspiraient leurs vertus personnelles, elle avait le cœur trop noble pour oublier les soins affectueux qu'elles lui avaient prodigués. Elle était particulièrement touchée de ce tendre dévouement à sa personne qui les avait portées à goûter, comme un bonheur anticipé, l'espérance de la voir un jour se consacrer à Dieu sous leur habit et sous leur toit. Par respect et par reconnaissance, autant que par cette bonté d'âme qui ne pouvait supporter chez les autres ni une larme ni un souci, elle aurait voulu leur épargner le chagrin de son départ. Elle sentait qu'elles

ne manqueraient pas de le regarder comme une déception pour leur cœur, une humiliation pour leur monastère. Dans la nécessité de s'expliquer, l'aimable enfant ne crut pouvoir mieux faire que de s'abriter derrière l'autorité de Dieu qui lui intimait ses volontés. Avec cette modestie, cette délicatesse de procédés qui lui étaient ordinaires, elle leur donna à conclure ce que ses lèvres ne voulaient pas prononcer directement, et elle leur fit entendre « que Dieu lui avait mis au cœur la ferme volonté de ne prendre l'habit religieux que dans une maison où la règle serait pratiquée dans toute son intégrité et sa ferveur primitives, et où elle aurait l'assurance de goûter la paix la plus parfaite dans la pratique de la plus exacte pauvreté[1]. » Pour leur démontrer ensuite que cette résolution ne changeait rien à ses sentiments pour elles, elle redoubla d'attentions et de délicatesse dans les témoignages qu'elle leur donnait de sa confiance, de sa tendresse et de ses égards respectueux; bien différente en cela de ces âpres zélateurs de la sainteté, qui se font de leurs maximes et de leurs pratiques une sorte de piédestal pour regarder les autres de haut et de loin, comme s'ils étaient jaloux de retrancher à l'amour du prochain ce qu'ils prétendent donner en plus à l'amour de Dieu.

Cependant un incident survenu dans le monastère fit éclater ses sentiments d'une manière plus vive, mais sous une forme encore indirecte et qui ne

1 Ma però di voler vivere in luogo dove fosse tutto lo spirito, con tutta la pace possibile è con ogni esattezza di povertà. (Sandrini, lib. I, cap. 2, pag. 6.)

pouvait que profondément édifier. Une religieuse d'un âge avancé étant morte, on trouva dans sa cellule un livre de dévotion orné de riches enluminures, de ces gracieuses miniatures que l'art naïf du moyen âge y avait introduites, et qui, perfectionnées par la Renaissance, étaient devenues de petits chefs-d'œuvre qui charmaient la piété comme le bon goût. Ces sortes de livres, objets de luxe recherchés, sans inconvénient, par la piété des gens du monde, étaient devenus, dans l'abaissement universel de l'esprit religieux, un écueil sérieux et une source d'abus dans les monastères de femmes. Le célèbre Jérôme Savonarole, ce promoteur aussi ardent qu'éclairé de la réforme religieuse à la fin du xv^e^ siècle, non-seulement dans son couvent de Saint-Marc de Florence, mais encore dans une multitude d'autres monastères d'hommes et de femmes de divers ordres, avait stigmatisé cet abus avec tant d'autres. Il le dénonçait comme une dérogation à l'esprit de pauvreté, une cause de vaines recherches, de curiosités profanes, comme une véritable mondanité indigne des épouses de Jésus-Christ[1]. Or ce livre,

[1] Lettre de Savonarole à la comtesse de la Mirandole. Dans cette lettre, véritable traité de la perfection religieuse, il signale, pour les flétrir, les abus du temps. « En quittant le monde, dit-il des religieux, ils ont fait de grands sacrifices, et, à peine entrés en religion, ils s'attachent à mille futilités, à une cellule, à une robe neuve, à un beau bréviaire, à des ciseaux, à des couteaux, etc. Tout cela met obstacle à la pureté de leur cœur; ils se troublent eux-mêmes, et vivent dans le cloître comme des arbres stériles dans un jardin. Misérable condition de la nature humaine! ils ont abandonné l'or et l'argent, et voilà qu'ils s'attachent au sable et à la boue. » Puis, passant aux leçons personnelles, il lui inspire cette héroïque perfection : « Dans le

devenu un objet d'envie pour deux jeunes religieuses qui désiraient également en faire leur propriété personnelle, suscita entre elles une discussion orageuse, suivie d'amers ressentiments. Notre Alexandrine ne put en être témoin sans en ressentir une vive douleur, et, se retirant à l'écart, elle exhalait ainsi ses plaintes auprès de Dieu : « Est-il possible « que le cœur des épouses de Jésus-Christ, qui est « tout douceur et tout humilité, s'ouvre ainsi à la « colère et au ressentiment? Où est, bon Jésus, la « pauvreté d'esprit, la mort intérieure, le détache- « ment de tout objet créé? Vous n'avez eu ni toit « ni asile dans la vie, et vous avez été si pauvre « dans la mort, que c'est dans un suaire d'emprunt « que votre corps a été enseveli. Et voilà que des « vierges sacrées, vos épouses, les bien-aimées de « votre cœur, se prennent de querelle pour quel- « ques feuilles de papier! Quelle folie, pour un « petit livre de rien, de s'exposer au danger d'être « effacé soi-même du livre de vie pour l'éternité[1]!» Comme elle se promenait ainsi sous le cloître en pleurant, elle fut aperçue par la maîtresse des jeunes filles, qui lui voyant, contre sa coutume, cet

monde, votre parure eût fait pâtir celle de vos dames de compagnie, vous devez dans le cloître porter les habits les plus pauvres; car il vous convient de surpasser dans la milice de Jésus-Christ celles que vous auriez cherché à surpasser dans la milice du monde. Vous n'aurez donc *ni robes fines* et *toujours neuves, ni livres richement enluminés, ni bréviaire magnifique, ni objets de prix.* Ayez un bréviaire simple, sans dorure, sans rubans de soie, sans miniature, et avec un signet de cuir ou de fil, etc. » (Année dominicaine, 1861-1862, p. 607.)

1 Sandrini, lib. I, cap. II, pag. 7.

air triste et abattu, s'empressa d'accourir à elle et de lui demander la cause de sa tristesse. « Mère, lui « répondit l'enfant, comment voulez-vous que je « ne sois point affligée? Ne voyez-vous pas comme « Dieu est offensé dans cette maison? comment « l'observance religieuse y est méprisée, non-seule- « ment quant aux règles, mais encore quant aux « vœux, aux conseils et même aux préceptes di- « vins? Pardonnez-le-moi, mais je suis bien résolue « de sortir d'ici, le plus promptement possible, « n'ayant pas le courage de vivre dans un lieu où « le démon sème la discorde et ruine la charité « comme l'esprit de pauvreté [1]. »

Tant de douleur pour des motifs si purs, si élevés, émut vivement sa maîtresse, qui, prenant l'enfant dans ses bras, la combla de caresses et s'efforça de calmer son chagrin par les paroles les plus affectueuses. Elle réussit à essuyer ses larmes, mais non pas à changer sa détermination; seulement la douce enfant, revenue de sa première émotion, s'efforça d'atténuer l'impression pénible que ses plaintes sur l'observance du monastère auraient pu faire sur le cœur de sa maîtresse; elle ne lui parla plus que de la voix de Dieu, de l'attrait de la grâce, qui l'appelaient à une vie plus parfaite, comme des vrais motifs de sa résolution. Elle vint ensuite auprès de sa tante, qui était avertie de tout ce qui venait de se passer. Elle lui exposa ses raisons de quitter son monastère avec sa modestie, son respect accoutumés, mais avec tant de fermeté

1 Sandrini, lib. I, cap. II, pag. 7.

et un tel accent de persuasion, que celle-ci n'hésita pas à croire qu'elle ne fût conduite par un mouvement particulier de l'Esprit-Saint. Elle adora humblement les desseins de Dieu sur cette enfant, et, acceptant avec une noble résignation le douloureux sacrifice que lui imposait son éloignement, elle fit connaître discrètement à sa belle-sœur, Fiammetta, les desseins de sa nièce, afin qu'elle vînt la retirer du monastère. En quittant ces bonnes religieuses, Alexandrine leur témoigna la reconnaissance la plus vive pour toutes leurs bontés pour elle, leur exprimant, avec une grande sincérité, tous ses regrets pour une séparation que la volonté de Dieu avait pu seule lui commander. Tels furent ses adieux aux sœurs de Monticelli, et rien dans la suite ne vint en démentir la vérité; car elle garda toujours un silence discret sur les graves motifs de son éloignement, ne parlant en toute occasion des personnes et des choses de ce monastère qu'en des termes affectueux et pleins de vénération [1]. Admirable discrétion, que ne devraient jamais oublier ceux qui ont à traverser des situations semblables, se rappelant qu'on ne se montre jamais plus digne d'honneur qu'en respectant l'honneur des autres, et que ce n'est pas faire preuve de vertu, que de ne savoir pas être juste ou magnanime!

Elle avait à peu près neuf ans quand elle rentra

1 Ma fu tale è tanta la prudenza della giovenetta, chè nel partisene e partita chè fu, non paléso mai a personna vivente, la ragione della sua ritirata di là, è fin chè visse, se ne monstro assai parziale è obligata parlando semprè benè di quelli madri. (Sandrini, lib. I, cap. II, pag. 7.)

dans la maison paternelle. En arrivant, elle posa, pour ainsi dire, sa candidature à la vie religieuse, moins par ses paroles que par toute sa conduite. Elle disposa son temps et ses heures de manière à se rapprocher le plus possible de la vie du monastère, et faisant de sa chambre un pieux oratoire, elle y passait ses jours et la meilleure partie de ses nuits dans le recueillement et la prière. Heureux de son retour, son père souriait à ses goûts de solitude et à toutes ces allures monastiques, comptant bien n'accorder son suffrage à rien de définitif. Il était si loin de ces pensées qu'il songeait sérieusement à lui trouver dans Florence une alliance honorable, afin de la fixer auprès de lui, ne voulant pas s'éloigner d'une enfant qui faisait le charme de sa vie, la seule fille qui lui restât de sa première femme, dont elle lui rappelait le souvenir et l'image chéris.

Cependant cette vie austère avec ses habitudes érémitiques n'ôtait rien à notre Alexandrine de son aménité et de ses grâces dans ses rapports de famille. Elle était si affectueuse et si douce, et répandait tant de charme dans ses entretiens avec ses jeunes frères, qu'ils ne voulaient plus s'en séparer [1]. Elle prévoyait les occasions où elle pourrait se montrer utile dans la maison, ou seulement agréable, et ne manquait jamais de s'y prêter de bonne grâce. On la voyait toujours apparaître à propos, se mettre à la disposition des événements et des personnes, prodiguant à chacune les attentions et les prévenances d'une

1 Contuttocio attesa la di lei bonta è dolcezza nel tratarli, le portavano tanto affetto, chè non averessero voluto mai da ella distaccarsi! (Vita anonyma, cap. II, pag. 7.)

bonté aussi ingénieuse qu'inépuisable[1]. Il n'y avait ni traverses ni contrariétés qui pussent lui ravir la douce possession d'elle-même. Elle se pliait à toutes les exigences avec une souplesse merveilleuse. On eût dit que son bon naturel, loin d'y subir quelque atteinte, en sortait rajeuni et ne s'en montrait que plus aimable. On raconte que son père, commençant enfin à s'alarmer de ses goûts obstinés pour la retraite, se décida à prendre des mesures de prudence pour en arrêter les progrès menaçants. Sous prétexte de l'avoir plus près de lui, il lui retira l'appartement lointain dont elle s'était fait un ermitage au fond du palais, et lui fit préparer une chambre à côté de la sienne. Il la mettait là sous ses yeux et au centre de tout le mouvement qui se fait dans une grande maison. Assurément rien n'allait plus directement contre les goûts de sa fille, contre les habitudes et les besoins de sa vie. Néanmoins l'admirable enfant n'en parut pas déconcertée. Recevant du Ciel cette nouvelle situation, elle s'étudia à en tirer le meilleur parti possible pour s'y montrer agréable à son père, sachant bien que rien ne serait plus agréable à Dieu. Or s'étant aperçue que son père se levait tous les matins deux à trois heures avant le jour, pour se livrer au travail que lui imposaient les affaires de l'État et celles de sa maison, voici le procédé qu'elle imagina pour lui faire plaisir : Tous les matins elle entrait dans sa chambre à l'heure de son lever, et se prosternait respectueusement au

1 In ogni occasione di bisogno, o necessita di casa, monstravasi tutta altra è servita a tutti con tanta mansuetudine, avenenza, è benignita, etc. (Sandrini, lib. I, cap. III, pag. 8.)

pied de son lit pour lui demander sa bénédiction. Puis elle lui apportait ses vêtements, l'aidait à s'habiller, lui rendait, en un mot, avec l'humble soumission et la tendresse d'une fille, les services ordinaires d'une domestique. On comprend tout ce que de pareils égards devaient faire monter de douces émotions dans le cœur paternel, et tout ce qu'il en tombait de flots reconnaissants sur l'enfant qui en était capable. Aussi n'était-ce pas sans quelque attendrissement dans le regard et dans la voix que le père lui donnait son congé, en lui disant : « Allez, ma fille, et que la bénédiction de Dieu vous accompagne. » L'enfant rentrait aussitôt dans sa chambre, non pour reprendre son sommeil interrompu, mais pour recommencer à se prosterner devant son autre Père, qui est dans le ciel, à qui elle consacrait la paix profonde de ces dernières heures de la nuit. Tout en goûtant à ses pieds le seul repos qu'elle pût trouver ici-bas, elle s'appliquait à lui demander, dans la ferveur de son oraison, le succès de sa vocation et la connaissance du monastère qui lui était prédestine.

Cependant elle ne négligeait aucun des moyens humains qui pouvaient la conduire à ce but. Elle songea à mettre à profit la bonne volonté et la discrétion de sa seconde mère, et lui demanda son concours pour se mettre en rapport avec les divers monastères de Florence, afin d'en étudier les habitudes religieuses. Elle entreprit donc, sous sa conduite, la visite de tous ces couvents, espérant rencontrer quelque part, vivante et en activité, cette perfection évangélique vers laquelle elle soupirait avec tant d'ardeur. Mais, hélas ! elle n'avait sous les yeux que

des ruines et des ombres du passé. Loin d'obtenir le résultat désiré, cette visite ne servit, au contraire, qu'à lui révéler la profondeur des plaies de l'ordre monastique, et dans quelles aberrations l'esprit du monde pouvait conduire les professions les plus saintes, du moment qu'elles commençaient à déchoir des hauteurs où l'Esprit de Dieu les avait établies. Des âmes destinées à édifier le monde par le spectacle de leur mort au monde, derrière ces grilles, ces voiles, toutes ces barrières d'où leur vie cachée en Dieu ne se révélait que par la voix de leurs prières, se persuadèrent un jour qu'il y avait une autre manière, inconnue de leurs saints fondateurs, de se sanctifier en sanctifiant les autres : c'était de leur donner de pieuses représentations tirées de l'Évangile ou des actes des saints et des martyrs; et les voilà se constituant en troupes de pieuses artistes, appelant le monde sous leurs cloîtres et écartant les grilles et les voiles, paraissant en scène à visage découvert. Notre jeune Alexandrine fut invitée un jour avec sa mère à assister à une de ces représentations, dans un monastère en renom à Florence. Elle ignorait totalement comment les choses s'y passaient, et, n'entendant parler que de pieux spectacles donnés par des religieuses, elle se préparait naïvement à en recevoir sa part d'édification. Mais dès la première scène, quand elle vit ces vierges consacrées à Dieu, ces humbles épouses de Jésus-Christ, ayant quitté leur saint habit pour se parer d'habits d'hommes et de femmes, avec tout l'éclat des vanités mondaines, et jouant leur rôle avec une vérité si peu en harmonie avec la modestie religieuse,

la sainte enfant fut saisie de la plus vive douleur, au point de la laisser éclater par des plaintes et par des gémissements péniblement étouffés. Elle était navrée autant de ces étranges déviations de l'esprit monastique que du sort de ces pauvres âmes, ainsi rejetées au milieu des piéges du monde et de ses vanités. Comme elle s'en désolait intérieurement avec Jésus-Christ, il vint lui-même mêler sa douleur à la sienne, et lui révéler l'état malheureux où se trouvait l'âme de quelques-unes de ces religieuses qui se donnaient ainsi en spectacle au monde. C'était pour la première fois qu'elle recevait du Ciel le don de connaître l'intérieur des âmes. Elle comprit que Jésus-Christ voulait par là l'encourager à relever dans l'Église l'honneur de ses épouses [1].

Après cette scène mémorable, Alexandrine n'en poursuivit qu'avec plus d'ardeur la visite des autres monastères. Quelques-uns lui offrirent de pieux détails, des particularités édifiantes qui attendrissaient son âme; mais nulle part elle ne rencontra un ensemble de vie régulière et fervente où elle pût abriter sa vie [2]. C'est ainsi que, portée sur les ailes du Saint-Esprit, notre pieuse postulante, semblable à la colombe de l'Arche, errait d'un vol inquiet au-dessus de toutes ces maisons religieuses, souillées par les eaux bourbeuses de la décadence, jusqu'à ce que enfin, rencontrant le rameau verdoyant d'une primitive et sainte observance, elle pût y reposer ses pieds et dire un dernier adieu au toit paternel.

1 Sandrini, lib. I, cap. III, pag. 10.

2 Sebben rimanesse edificata di molti, non si trovava però di tutti egualmente contenta. (*Ibidem.*)

CHAPITRE III

Séjour d'Alexandrine à la villa de San-Paolo, près de Prato. — Deux sœurs quêteuses lui font connaître le monastère de Saint-Vincent. — Elle demande à son père de s'y consacrer à Dieu. — Elle obtient seulement d'y passer quelques jours. — Son retour à Florence. — Elle y tombe malade de chagrin. — Sa guérison miraculeuse. — Sa rentrée définitive au monastère de Saint-Vincent.

1532-1535

A quelques heures de marche de Florence, en s'avançant vers le nord, on arrive à un des plus beaux sites de la Toscane. C'est une vaste plaine, s'étendant des rives de l'Arno, qui baigne le pied des montagnes de Fiesolle, jusqu'aux collines de Pistoie, où l'Ombronne prend sa source. La fertilité du sol, la beauté et la variété des paysages, la clémence de l'air, la pureté du ciel, tout se réunit pour en faire un séjour des plus agréables. C'est là, presque au point central de cette splendide nature, qu'est située sur les bords du Bizencio la petite ville de *Prato*, ainsi nommée à cause de la belle prairie dont elle a pris la place. Attirés par les charmes du pays, les riches habitants de Florence y avaient

acquis à l'envi des terres et construit des villas dans tous ses environs. La famille de Ricci y possédait de temps immémorial une belle propriété, sous le nom de la ferme de San-Paolo. Pierfrancesco s'y étant transporté sur ces entrefaites avec toute sa famille, dès qu'on l'y sut arrivé les pauvres de la contrée, qui connaissaient sa charité, ne manquèrent pas d'y affluer de toute part. Un jour on y vit arriver deux humbles religieuses conduisant un âne pour y recueillir les aumônes, les dons en nature que d'habitude elles y recevaient. La jeune Alexandrine, alors agée de dix ans, les ayant aperçues de loin, s'empressa de venir à leur rencontre. En les voyant si douces, si modestes, avec un air de recueillement et de piété qu'elle n'avait encore rencontré nulle part, elle en fut tellement ravie qu'elle courut demander à son père, et en obtint facilement, la permission de les garder quelques jours auprès d'elle [1].

Ces religieuses étaient deux sœurs converses, du monastère de Saint-Vincent, récemment fondé à Prato, dans l'esprit des véritables traditions monastiques, et y consolant les âmes par le spectacle de sa ferveur toujours croissante. Toute prévenue qu'elle était en leur faveur, notre jeune sainte voulut néanmoins agir prudemment avec elles et bien s'assurer qu'elles étaient en réalité ce qu'elles lui avaient apparu du premier coup. Elle se mit à les observer de près et d'une manière suivie. Mais plus elle les étudiait, plus elle se sentait attirée vers elles. Le spec-

1 La sola vista, è la modestia, è compostezza di quelle suore, non più veduta di lei, rapì il cuore della nostra fanciulla. (Sandrini, lib. I, cap. IV, pag. 11.)

tacle de leur vie intime, leur simplicité de manières, leurs dispositions à se tenir dans le recueillement et le silence, leur ferveur dans la prière, tout l'ensemble de leurs habitudes religieuses leur avait gagné toute son estime[1]. Allant plus loin, elle les amena dans la conversation à s'entretenir avec elle des sujets qui faisaient les délices de son âme, de la Passion de Notre-Seigneur, de la dévotion à la sainte Vierge, de la fréquente communion[2]. A la joie qu'elles y goûtaient et à l'accent de piété qui animait toutes leurs réflexions, elle vit bien où était leur trésor, le centre de toutes leurs affections. Alors, abordant le sujet de ses préoccupations et de ses recherches, elle se mit à les interroger sur tous les points essentiels de la vie monastique[3]. Pleine de l'idéal qu'elle s'en était fait, elle voulut lui comparer l'usage et les observances de leur monastère. Elle leur demanda si la vie commune y était pratiquée et quelles en étaient les saintes austérités; si l'on y gardait la loi du silence, de l'esprit de mortification, de l'éloignement des personnes séculières; si la paix et la cordialité régnaient entre sœurs, si les âmes s'y conservaient pures et dégagées de toute affection aux biens terrestres, par la pratique de la plus exacte pauvreté. C'est avec cette précision, cette abondance de détails que cette admirable en-

1 Avendole trovate dal procedere, dal parlare è da ogn'altro lor tratto, non che di suo piacimento, etc. (Sandrini, lib. I, cap. IV, pag. 11.

2 Suoi consueti discorsi della Passione di Cristo, della servitù alla Virgine, della communione frequente, etc. (*Ibidem.*)

3 Faceva loro mille interrogazioni, è delle più importanti, intorno a punti di religione, etc. (*Ibidem.*)

fant prenait ses informations. On eût dit un juge, interrogeant des témoins pour instruire une grande cause, à la veille de prononcer une sentence capitale. Certes, ces humbles sœurs ne se doutaient guère de l'importance du rôle qu'elles exerçaient en ce moment. On les eût bien étonnées, si on eût pu leur faire entrevoir que des réponses qui tombaient de leurs lèvres, dépendaient le sort d'une sainte et l'immortelle renommée de leur monastère. A mesure qu'elles répondaient catégoriquement à toutes les questions qui leur étaient faites, avec ces détails spontanés et explicites qui en accusent la sincérité, notre Alexandrine éprouvait la satisfaction, le tressaillement graduel du voyageur, qui découvre successivement les sites, les champs, les horizons de sa patrie. Quand la vérité tout entière lui fut enfin révélée, et que la vie religieuse lui eut apparu réalisée dans toute sa perfection, au monastère de Saint-Vincent : « Dieu soit loué, s'écria-t-elle avec « un élan de joie indicible, en présence des sœurs « ébahies, voilà le lieu qu'il a préparé pour moi; « voilà le lieu des combats de ma vie; voilà l'au- « tel de mon sacrifice perpétuel : c'est à Saint- « Vincent que je dois m'offrir en holocauste à mon « bien-aimé Rédempteur [1]. » Ces bonnes sœurs, qui avaient été émerveillées jusque-là de la sagesse précoce de cette enfant dont elles ignoraient les aspirations pour le cloître, furent aussi surprises que ravies de l'entendre se prononcer ainsi en faveur de leur monastère. Elles ne s'attendaient guère à un pareil

[1] Sandrini, lib. I, cap. IV, pag. 11.

bénéfice de leur quête à San-Paolo ! Puis, réfléchissant à la sagesse de sa conduite à propos de sa vocation, admirant tant de réserve et de prudence d'une part, et de l'autre tant de ferveur et de fermeté dans sa résolution, elles se demandaient si Dieu ne leur avait pas préparé en elle un vase d'élection destiné à augmenter la splendeur de leur cloître bien-aimé !

Mais le point difficile, c'était d'obtenir la sanction paternelle aux desseins de la jeune fille. Alexandrine avait bien eu la sage précaution de déclarer préalablement à sa seconde mère, à ses frères, à toute la famille que Dieu l'appelait à se consacrer à lui dans le monastère de Saint-Vincent. Elle espérait qu'averti indirectement et ainsi préparé, son père cèderait plus facilement à ses désirs. Elle se trompait. Quand elle vint se jeter à ses pieds pour lui demander humblement la permission de suivre les sœurs à leur monastère, elle le trouva implacable. Son parti était pris d'avance, et, pour toute réponse, il déclara formellement à sa fille qu'il ne voulait plus entendre parler de propositions semblables, lui défendant particulièrement de jamais lui en ouvrir la bouche[1]. La pauvre enfant demeura accablée sous l'expression inexorable de la volonté paternelle ; et, comme il était facile de le prévoir, la première conséquence fut le départ précipité des sœurs de San-Paolo. Restée seule, elle n'eut plus d'autre espoir qu'en Dieu et dans les prières qu'on ferait pour elle à Saint-Vincent.

1 Egli inflessibilimente s'oppose... è le disse, non gli parlasse, mai più di tal cosa. (Sandrini, lib. I, cap. IV, pag. 11.)

A peine rentrées dans leur couvent, les deux sœurs quêteuses n'eurent rien de plus pressé que de faire connaître le trésor que la Providence leur tenait en réserve, dans la famille de Ricci. La joie fut grande parmi ces nobles âmes, plus jalouses de conquérir de ferventes recrues à l'amour de Dieu que d'assurer leurs moyens de subsistance. Elles se mirent immédiatement à l'œuvre pour seconder les désirs de leur pieuse postulante. Elles avaient précisément en ce moment pour directeur spirituel un propre frère de Pierfrancesco, nommé Fra Timoteo de Ricci, religieux du couvent de Saint-Marc de Florence, extrêmement recommandable par ses vertus. Elles s'empressèrent naturellement de recourir à sa médiation. Celui-ci ne se montra pas d'abord disposé à leur prêter son concours, par égard pour son frère dont il connaissait l'extrême tendresse et les projets d'alliance pour sa fille. Cependant, dans ses fréquentes visites à San-Paolo, ayant pris connaissance par lui-même des sentiments et des dispositions admirables de la jeune Alexandrine, il eût cru trahir l'honneur de Dieu et les droits sacrés de cette âme prédestinée, s'il n'eût plaidé chaleureusement sa cause auprès de son frère. Il le fit peut-être avec trop de zèle ; car, encore sous la première émotion de son douloureux mécompte, Pierfrancesco n'était pas capable d'entendre un langage trop chrétien ni trop pressant. Disposé d'ailleurs, comme il l'était, à se roidir contre tout ce qui pouvait porter à son esprit des convictions que son cœur redoutait, il accueillit fort mal l'intervention de Fra Timoteo ; ce fut à ce point qu'il le congédia

brusquement, « en le priant, avec assez de hauteur, de ne vouloir plus se mêler des affaires de sa maison[1]. » Ainsi éconduit, le père spirituel fit entendre à ses filles qu'on ne viendrait pas facilement à bout des résistances de ce cœur blessé, et que cela demanderait beaucoup de temps avec une effusion particulière de la grâce d'en haut. Elles se tinrent pour averties, redoublant de ferveur et d'instances auprès de Dieu, sans renoncer cependant à l'emploi des moyens et des inspirations que la Providence leur fournirait. A quelques jours de là, elles eurent la pensée d'envoyer en députation à San-Paolo leur mère prieure[2], sœur Margherita di Bardo, pour supplier le seigneur Pierfrancesco de leur accorder au moins l'honneur d'une visite de sa chère Alexandrine. Sœur Margherita jouissait à Florence d'une grande considération, à cause de sa haute naissance et de ses éminentes vertus, qu'elle rehaussait encore par la rare distinction de ses manières. Pierfrancesco la reçut avec l'honneur et tous les égards qui lui étaient dus. En entendant une personne de son mérite lui demander, comme une faveur personnelle, une chose qui ressemblait à une transaction, par rapport au sacrifice complet et définitif de sa fille, autant par courtoisie pour la mère prieure que dans l'espoir de conjurer à ce prix le malheur dont il était menacé, il accorda de bonne grâce la faveur de-

1 Sandrini, lib. I, cap. IV, pag. 12.

2 Bien qu'établies sous la forme canonique de la vie commune, les sœurs de Saint-Vincent n'avaient adopté que les règles du tiers ordre de Saint-Dominique, qui n'obligent pas à la clôture comme celles du grand Ordre.

mandée. Mais il y mit la condition expresse que le séjour de sa fille dans le monastère ne dépasserait pas le terme de dix jours. Notre sainte enfant, toujours attentive à la conduite de la Providence, ne put s'empêcher de remarquer dans cette concession inespérée une preuve sensible qu'elle entrait dans ses projets pour en assurer le succès. Après en avoir rendu au Seigneur de vives actions de grâces, elle prit congé de son père et de sa famille, et suivit la mère prieure à Saint-Vincent, avec la joie d'une captive qui vient d'obtenir sa délivrance.

En arrivant au monastère, Alexandrine, selon le pieux usage de ces saintes maisons, fut dirigée d'abord vers l'église pour y adorer Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, et lui demander de bénir son entrée. Elle y trouva toutes les sœurs qui l'y attendaient pour la recevoir des mains et dans le baiser du Seigneur. On raconte qu'au moment où elle franchissait le seuil du lieu saint, une des sœurs nommée Gostanza de Borsi, dont l'esprit s'était affaibli à la suite de quelque infirmité, fut saisie tout à coup par l'esprit de Dieu, et se mit à crier à haute voix : « Voilà notre petite duchesse ! voilà la petite maîtresse de nos âmes, le guide spirituel de notre vie ! » Ces paroles, tombées de pareilles lèvres, ne pouvaient avoir qu'un sens prophétique qui émut profondément les sœurs qui les entendirent, et les événements ne devaient pas tarder d'en démontrer la vérité ; car cette enfant devint en peu temps le précepteur, le guide éminent des âmes dans les voies spirituelles, le modèle accompli de toutes les vertus religieuses, non-seulement dans ce monastère, mais

encore dans un grand nombre d'autres de la Toscane et de toute l'Italie [1].

Au sortir de l'église, elle reçut de la part des sœurs l'accueil le plus aimable et le plus cordial. Puis, après quelques instants donnés à l'effusion de la bienvenue, elle fut conduite dans la cellule qui lui était préparée. Dès ce moment, elle entra dans le mouvement harmonieux et doux qui forme la vie régulière, et qui allait si bien à ses goûts, à toutes ses aptitudes. Bercée dans cette vie de recueillement et de prière, elle était heureuse de voir enfin réalisé sous ses yeux l'objet idéal de ses aspirations et de ses rêves. Le spectacle d'une si nombreuse communauté de vierges sacrées [2], vivant dans la paix et la joie du Saint-Esprit, au sein des plus austères observances, charmait son âme comme le visage d'une amie longtemps attendue, comme l'aspect de la patrie après une longue absence. Elle se prit à l'aimer, à en embrasser toutes les règles et les pratiques en usage, avec un tel abandon que son âme s'y épancha tout entière, comme un fleuve longtemps comprimé s'épanche devant lui et embrasse avec amour toutes ses rives. Aussi, quand après les dix jours écoulés son père lui envoya un de ses frères pour la ramener à San-Paolo, il ne lui fut plus possible de se séparer de son bien-aimé monastère; le fleuve ne pouvait plus remonter l'impétuosité de son cours. Elle déclara donc à son frère qu'elle ne pouvait plus retourner à la maison paternelle, sa vie appartenant

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. II, pag. 52.

2 Le monastère se composait en ce moment de près de cent religieuses.

désormais au cloître béni où Dieu l'avait conduite comme par la main. Elle le supplia de bien faire agréer ses excuses à son père, si elle ne lui obéissait pas sur un point que Dieu s'est exclusivement réservé, comme le créateur et le père de nos âmes, et, à ce titre, marquant à chacune l'état où il veut en être servi.

En apprenant ces choses, Pierfrancesco, incapable d'apprécier le côté surnaturel et divin de cette conduite, n'y vit qu'un manque absolu d'égards et une violation grossière de ses droits. Plein de dépit et de colère, il court à Prato, bien décidé à ramener sa fille, de gré ou de force, au respect de son autorité et sous le toit paternel. Mais après la première explosion de son ressentiment et de sa douleur, après avoir épuisé avec ses plaintes toute l'amertume de son cœur, il s'aperçut que sa fille n'avait rien perdu, sous l'orage, de son humilité, de sa douceur, de ses égards respectueux pour lui, et n'en restait pas moins inébranlable dans sa résolution ; alors il rougit d'employer inutilement la violence et revint à des sentiments plus modérés. Changeant aussitôt de tactique, il espéra plus de succès de la discussion des motifs de sa détermination. Mais sur ce terrain, il était vaincu d'avance ; car si le père avait pour lui la nature, les inspirations du cœur, les droits vénérables de la paternité, la fille avait pour elle l'Évangile, les inspirations de l'amour divin, les droits sacrés et imprescriptibles du Créateur. Si enfin, en désespoir de cause, invoquant les *préceptes* de l'Évangile, le père rappela l'obéissance aux parents qu'il commande et les anathèmes qu'il

prononce contre les enfants rebelles, la fille, faisant appel aux *conseils* du même évangile, rappela à son tour les magnifiques récompenses qu'il promet à ceux qui abandonnent père, mère, frères et sœurs pour l'amour de Dieu. Mais, pour couper court à toutes ces discussions inutiles et pénibles à son cœur, Alexandrine conclut par cette déclaration, qui n'admettait pas de réplique : « Seigneur père, lui dit-elle avec un ac-« cent de fermeté que sa modestie rendait encore « plus imposant, je vous en supplie, n'essayez pas « davantage de me persuader, vous y perdriez votre « temps et vos peines ; car, il faut bien que vous le « sachiez, je suis décidée à mourir plutôt que de « sortir de ce monastère [1]. » On comprend qu'une semblable résolution impliquait moins une résistance quelconque aux désirs paternels qu'un dévouement absolu à la volonté de Dieu clairement manifestée, et qu'elle ne pouvait être inspirée à une petite fille de onze ans que par une lumière exceptionnelle et l'irrésistible impulsion du Saint-Esprit. On ne s'explique pas autrement les procédés qui en furent la suite. Son père, Pierfrancesco, ayant paru enfin rendre les armes et vouloir céder à ses désirs, du moins en apparence, ne lui demanda qu'une dernière grâce : c'était de vouloir bien accorder quelques jours à sa famille pour recevoir ses embrassements et lui donner la consolation des derniers adieux, avant de s'ensevelir pour toujours dans le cloître. Alexandrine ne répondit d'abord que par un refus. Puis, quand sur les vives instances de son

1 Vita anonyma, cap. III, pag. 14.

oncle Fra Timoteo, de la mère prieure et de toutes les sœurs témoins de cette scène, elle finit par y consentir, ce ne fut qu'en exigeant, de la religion de son père, le serment solennel de ne pas la retenir au delà de dix jours dans sa famille. « Esprit de « conduite admirable, s'exclame un de ses histo- « riens, et force d'âme vraiment supérieure à cet « âge, qui témoignent de la puissance magistrale « de la grâce divine qui possédait la plénitude du « cœur de cette enfant [1] ! »

Il fallut donc qu'elle se résignât à abandonner momentanément son cloître bien-aimé. Il lui en coûta tant de larmes, qu'on voyait bien que c'était la dernière concession possible aux exigences paternelles, et qu'au delà le sacrifice eût été au-dessus de ses forces. Bien que touché de sa douleur, son père était loin cependant d'en mesurer la portée et d'en prévoir les conséquences. Soit qu'il eût la conviction que sa passion pour le cloître ne fût qu'une fantaisie d'enfant, soit qu'il y soupçonnât des racines préexistantes dans le fond de l'âme, il ne la supposait pas inguérissable. Comme bien des gens dans le monde, il était persuadé qu'une vocation quelconque, factice ou réelle, ne résiste pas longtemps aux seules forces d'inertie qu'on lui oppose, par des diversions et des ajournements bien ménagés, et il se disposait à employer le remède, sans tenir plus de compte de ses propres serments que

[1] Spirito veramente è fortezza di animo superiore all'eta sua, è che dimostra il vigore della divina grazia, chè gia si era del cuore di lei, pienamente impossessata. (Compendio, etc., cap. II, pag. 6.)

des larmes de sa fille. Pour cela, il la ramenait, non plus à sa villa de San-Paolo, qui était aux portes de Prato, dans le voisinage du fatal monastère, mais à Florence, au foyer paternel où toute sa famille, naturellement gagnée à sa cause, se préparait à ouvrir les bras à l'aimable transfuge et à l'enlacer dans son affection et ses caresses redoublées. Alexandrine arrivait toute désarmée et impuissante à combattre les ruses de la tendresse paternelle, autrement que par sa candeur et la vérité de ses sentiments. Elle se livra aux naïfs épanchements de son affection pour ses frères avec toutes les effusions d'un dernier adieu, mais pourtant avec la réserve mélancolique d'une âme qui ne s'appartient plus et qui se regarde déjà comme étrangère au milieu des siens. Il y avait quelque chose de touchant dans l'effort qu'elle faisait sur elle-même pour remplir en toute loyauté ses engagements. Elle passait toutes ses journées à donner et à recevoir des témoignages d'affection, et les nuits presque entières à gémir des tristesses de son exil, suppliant le Seigneur avec larmes de ne pas permettre qu'il se prolongeât au delà du terme convenu [1]. Mais, hélas! elle devait boire jusqu'à la lie le calice des résistances paternelles à sa vocation.

Les dix jours expirés, elle s'était empressée de venir humblement se prosterner aux genoux de son père pour lui demander son congé. Mais celui-ci dissimula avec tant d'art son refus obstiné, sous la

[1] Sempre, con incessanti et fervorosi lagrimi supplicava l Altissimo, a voler muovere il cuore del padre per recondurla al monastero. (Vita anonyma, cap. IV, pag. 16.)

forme d'un sursis nécessaire à la faiblesse de son cœur, que la pauvre enfant s'y laissa prendre. Elle crut naïvement qu'elle en serait quitte pour deux ou trois jours de grâce, qu'elle ne pouvait pas refuser à un si bon père. Pendant quelque temps, elle lutta de bonne foi contre ces demandes de sursis continuellement renouvelées, demandant grâce elle-même pour son âme prête à défaillir hors de son élément et du centre de sa vie; mais son père redoublait de caresses et cherchait les paroles les plus tendres pour la consoler, lui promettant toujours la liberté dans un délai prochain. Tant qu'elle put croire à la sincérité de cette promesse, l'enfant se soutenait encore; mais dès qu'elle comprit que ce n'était qu'un leurre dont on amusait sa simplicité, elle sentit son courage et ses forces défaillir tout d'un coup. Comme ces jeunes existences qui, ne pouvant supporter plus longtemps l'éloignement de leur terre natale, s'affaissent sous le poids du regret et succombent *au mal du pays*, notre douce Alexandrine fut atteinte de nostalgie loin de son cloître bien-aimé. Elle tomba dans cette mélancolie profonde, accompagnée de cette prostration absolue des forces physiques et morales, qui est l'indice infaillible d'une consomption prochaine. Personne autour d'elle ne se trompa sur la nature de son mal, excepté celui qui l'avait provoqué. En la voyant perdre tout d'un coup, avec la santé, cette angélique sérénité qu'aucune contradiction, aucune souffrance n'avaient jamais pu altérer sur son visage, sa seconde mère, ses frères, ses nombreux serviteurs, tous comprirent quel était le chagrin de l'âme au-

quel elle succombait. Son père seul en cherchait ailleurs la cause[1]. En peu de jours le mal fit des progrès si rapides, qu'on en vint à désespérer de sa vie.

Cependant, jusque dans cette extrémité, notre jeune sainte gardait l'espoir de la conserver, afin d'avoir le bonheur de la consacrer à son divin Époux; de son lit de douleur, elle ne cessait de la lui demander par ses ferventes prières. Un soir qu'elle était dans une de ces léthargies profondes, symptômes ordinaires de l'extrême atonie, pendant que son âme, toujours active, suppliait le Seigneur d'avoir pitié de ses gémissements et de ses larmes, tout à coup Jésus-Christ lui apparut, tenant à la main un anneau d'une beauté et d'une richesse éblouissantes, accompagné de sa très-sainte Mère et des glorieuses martyres sainte Thècle et sainte Cécile, qu'il lui avait données pour protectrices spéciales. Fixant sur elle un regard d'une bonté infinie, il lui demanda pourquoi elle s'affligeait ainsi, outre mesure, au sujet de son entrée en religion, puisqu'il s'était chargé lui-même de lui en assurer le succès. Alexandrine lui répondit avec la plus profonde humilité : « Mon doux Rédempteur, vous « qui connaissez le fond de mon âme, vous savez « bien que je ne suis affligée que d'une chose, c'est « de voir ajourner indéfiniment le bonheur de me « consacrer à vous. » Le Seigneur lui dit alors : « C'est pour hâter ce moment que je suis venu te

[1] Connobere unanimentamente, chè un gran dispiacere era la ragione della sua malattia, è solo il signor Pierfrancesco non inducevasi il crederlo. (Sandrini, lib. I, cap. IV, pag. 15.)

« guérir. » Ce qu'il fit à l'heure même en lui donnant sa bénédiction[1]. Puis il l'avertit de se préparer à souffrir dans la vie religieuse de grandes traverses, des contradictions et des peines de toute sorte; qu'elle y serait visitée par de cruelles infirmités du corps, par des chagrins et des angoisses de l'âme, soit à cause des défiances et des persécutions des hommes, soit à cause des piéges et des attaques du démon; que les grâces extraordinaires, les visions, les extases dont elle serait favorisée du Ciel, lui susciteraient les plus grands troubles, les plus cruelles amertumes de sa vie! Mais il l'exhortait à ne pas perdre courage, lui donnant l'assurance qu'il serait toujours avec elle, et qu'avec son secours elle triompherait de tous les obstacles, au grand profit de son âme et de l'honneur de Dieu. Après cela, lui souriant avec une grâce merveilleuse et lui montrant le brillant anneau qu'il tenait à la main, il lui dit : « Voici l'anneau des fiançailles « sacrées que je viendrai bientôt célébrer avec toi, « afin que tu sois mon épouse bien-aimée. » Là-dessus, la très-sainte Vierge et les deux saintes martyres qui l'accompagnaient, s'approchèrent pour lui adresser les paroles les plus affectueuses et les plus capables de l'encourager. Puis la vision disparut, la laissant pleine de santé et radieuse d'une joie indicible[2].

La sainte enfant, se retrouvant ainsi tout d'un coup en possession d'une vie nouvelle, après avoir rendu d'humbles actions de grâces à l'auteur d'un

1 Vita anonyma, cap. IV, pag. 17.
2 *Ibidem.*

si grand bienfait, s'empressa d'en apporter la nouvelle à son père en courant se jeter dans ses bras. Profitant de la religieuse émotion que produisait sur lui le miraculeux événement, elle s'efforça de lui arracher la permission de se rendre aux noces virginales de celui qui l'appelait par de tels prodiges. Pierfrancesco n'était pas assez présomptueux pour se persuader que ce fût en faveur de sa tendresse égoïste, que le Tout-Puissant intervenait ainsi dans sa lutte avec son angélique enfant. Il fut, au contraire, saisi de terreur en voyant se dresser devant lui le formidable antagoniste avec lequel il aurait à se mesurer désormais, à la place d'une petite fille. Les droits souverains du Créateur s'imposaient de toute leur majesté aux prétentions orgueilleuses de sa paternité, et, ainsi abaissé sous la main de Dieu, il était partagé entre la joie de retrouver sa fille pleine de vie, et la stupeur du coup qui le remettait à sa place dans la subordination de toute créature vis-à-vis du Maître suprême de toutes choses. A ces impressions du dedans vinrent s'ajouter les impressions du dehors, celles de sa famille, de sa nombreuse parenté, que le merveilleux événement avait profondément remuée, et dont son frère aîné, Federigo de Ricci, vint se faire auprès de lui l'écho religieux et éloquent. Il lui fit entendre hardiment qu'on gémissait généralement de l'oppression injuste et cruelle qu'il exerçait sur sa fille, en voulant l'enchaîner dans les habitudes, vulgaires de la vie du monde, tandis qu'elle était évidemment prédestinée par ses goûts, ses aptitudes, les dons merveilleux dont le Ciel la favori-

sait, à vivre dans ces régions élevées où l'âme se nourrit de vérité et d'amour, et n'a de commerce qu'avec Dieu; qu'il n'était pas père pour arrêter, selon ses caprices, l'essor généreux de la destinée de ses enfants, moins encore pour absorber leur individualité dans la sienne, au profit de ses calculs ou de ses affections égoïstes; qu'il n'y avait qu'une seule manière de porter noblement l'honneur de la paternité, c'était de la maintenir sur sa base essentielle, qui est l'amour désintéressé, et qu'on n'est vraiment père que dans la voie où l'on peut devenir sublime, en cherchant son bonheur dans celui de ses enfants; qu'après tout, il avait abdiqué volontairement tous ses droits sur sa fille, en s'engageant, par les serments les plus sacrés, à la laisser libre de suivre les inspirations de son âme, et qu'en la retenant, malgré elle, il n'était plus qu'un parjure, voué à l'exécration des hommes et aux malédictions de Dieu [1]. Toutes ces vérités, tombant de tout leur poids sur le cœur de Pierfrancesco, y firent pénétrer la lumière, et, avec le sentiment de sa faute, celui du repentir. Il fut assez grand pour reconnaître publiquement ses torts, et il sut se les faire pardonner par une prompte et généreuse réparation. Il fit appeler sa fille, la baigna de ses larmes pour tous les chagrins dont il avait abreuvé son cœur innocent, et, lui promettant d'être désormais pour elle un père « non plus selon la chair et le sang, mais selon la grâce et l'esprit de Dieu [2] », il

1 Sandrini, lib. I, cap. v, pag. 18.

2 Assicurando chè le sarebbe stato padre, non più di carne, ma solamente di spirito. (*Ibidem.*)

voulut la ramener lui-même à Prato, afin de restituer de ses propres mains à Jésus-Christ son holocauste, et à sa fille son monastère, qu'il leur avait injustement ravi.

C'est ainsi qu'apparaissent sur le seuil d'un cloître, aux pieds de Jésus-Christ, ces deux nobles victimes, tombées sous ce glaive dont il parle dans son Évangile, quand il dit : « Je ne suis pas venu « porter la paix, mais le glaive. Je suis venu sépa- « rer le fils de son père et la fille de sa mère, et la « bru de sa belle-mère. Celui qui aime son père et « sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi, « et celui qui aime son fils et sa fille plus que moi, « n'est pas digne de moi [1] ; » glaive aussi redoutable qu'incompréhensible au monde, dont la poignée est dans la main de Dieu, et dont la pointe atteint les forces vives de la nature, ses instincts les plus légitimes et les plus doux, pour lui inoculer, par cette blessure, les vertus surhumaines, les sentiments magnanimes des âmes régénérées; glaive à double tranchant, qui, d'un côté, arrache des cris douloureux à l'humanité, soulevant contre l'Église toutes les colères de sa raison, toutes les répulsions de son cœur, tandis que, de l'autre, il fait jaillir des flancs du sacrifice ces âmes pures et vaillantes qui forment dans les camps d'Israël les phalanges héroïques de tous les dévouements à la cause de Dieu et au service du prochain. En vain, pour échapper à ses coups, la puissance paternelle s'efforce-t-elle de couvrir ses fils et ses filles de son large bouclier

1 Saint Matth., chap. x.

ou de les enchaîner au foyer par les piéges ingénieux de sa tendresse, un jour ou l'autre ce glaive, d'une trempe supérieure, finit par briser l'airain de sa volonté rebelle ou par trancher d'un coup le nœud inextricable de ses ruses, et l'on passe consolé devant les portes ouvertes d'un foyer sanctifié par le sacrifice, tandis qu'on entend des voix harmonieuses murmurer dans le lointain ce chant de délivrance : « Notre âme s'est échappée comme le passereau des « piéges du chasseur ; les lacets ont été brisés, et « nous, nous avons été délivrés [1]. »

1 Psaume CXXIII.

CHAPITRE IV

Alexandrine prend l'habit religieux. — Son noviciat. — Ses épreuves. — Sa profession.

1535-1536

On se représente aisément quelle dût être la joie de notre sainte en se retrouvant sous les arcades paisibles de Saint-Vincent, après tant d'agitations et de troubles. On aime à la voir se plonger avec délices dans cette atmosphère de paix, de recueillement et de régularité. Dès le premier jour, elle se porta instinctivement vers les points culminants de la vie du cloître, le silence, la méditation, les ferventes oraisons, les pratiques de mortification et de pénitence, l'exercice de l'humilité et de l'obéissance[1], pour y persévérer le reste de sa vie dans les saintes ardeurs d'un progrès rapide et continu.

Bien qu'encore à son début, n'ayant pas même un nom, un rang parmi les vierges consacrées au

1 Spendendo la maggior parte delle ore, in ritiramenti orazioni, è vigilie, etc. (Sandrini, lib. I, cap. VI, pag. 19.)

Seigneur, elle était pourtant dans la maison de Dieu, loin des tabernacles des pécheurs, au milieu des anges de la solitude et de la prière, entendant leurs voix célébrer les louanges du Très-Haut, respirant le parfum de leurs vertus; cela suffisait à son bonheur et aux effusions de sa reconnaissance envers Dieu. Elle avait cet art délicat que possèdent tous les saints, de saisir, dans chaque situation, tous les éléments de perfection qu'elle renferme et de se les assimiler avec soin. En se voyant sous les habits séculiers, portant les livrées du monde, au milieu des robes blanches des épouses de Jésus-Christ, elle s'humiliait profondément dans le sentiment de ses imperfections, et demeurait toute confuse de se sentir à une distance infinie des mérites de la dernière d'entre elles. Et ce qui prouvait la sincérité de ses sentiments, c'était l'estime, la vénération qu'elle avait pour toutes, se livrant à l'occasion vis-à-vis de chacune aux actes de l'humilité la plus touchante [1]. Elle puisait en même temps dans cette situation de puissants motifs de devenir meilleure. Elle se livrait pour cela à des austérités, à des oraisons extraordinaires, à des actes fréquents d'un amour passionné pour Jésus-Christ son divin rédempteur. Elle s'efforçait ainsi de laver son âme dans les larmes de la pénitence et le sang de l'Agneau, afin que, purifiée des derniers vestiges du monde et du péché, elle méritât d'en quitter plus promptement les vêtements profanes, pour être revêtue des saintes livrées de la religion. Elle n'igno-

1 S'exercitava... più che altro, in atti di profunda umilta verso tutte le monache. (Sandrini, lib. I, cap. VI, pag. 19.)

rait pas, du reste, que l'habit religieux n'est que le symbole des vertus intimes, exceptionnelles qui doivent orner l'âme de ceux qui le portent. Et, chose merveilleuse, elle qui habituellement demeurait abaissée dans le sentiment de sa faiblesse et de son néant, s'il s'agissait d'acquérir des vertus, elle ne donnait plus de bornes à ses aspirations et ne reculait devant aucune sainte ambition. Dans son ardent désir de porter l'habit de Saint-Dominique, elle contemplait, d'un œil aussi ferme que hardi, la splendeur éblouissante de ses mérites, et ne craignait pas de porter ses vues jusqu'à sa hauteur. Elle ne rêvait rien moins, comme elle le disait avec une candeur qui n'était surpassée que par sa magnanimité, que de devenir sainte comme lui et de revêtir une à une toutes ses vertus en même temps que son habit [1].

Pendant qu'elle se préparait à cette grâce avec tant d'humilité et des ardeurs si généreuses, les sœurs du monastère, ravies de sa ferveur, lui accordèrent unanimement leurs suffrages, se félicitant avec raison d'ouvrir leurs rangs à une enfant si digne de trouver place dans les rangs des esprits célestes. Elle reçut l'habit religieux des mains du vénérable Fra Timoteo de Ricci, son oncle et son confesseur, le lundi de la Pentecôte, 18 mai 1535, à l'âge de treize ans accomplis. Son nom d'Alexandrine fut changé en celui de Catherine, en mémoire de sa défunte mère, qui portait ce nom, et peut-être

[1] Disponendosi a ricevere il tanto bramato abito de san Domenico, con quale, come diceva, bramava di vettire ad una ad una tutte le sue virtu. (Sandrini, lib. I, cap. VI, pag. 19.)

aussi à cause des traits de ressemblance que présentait son enfance avec celle de sainte Catherine de Sienne. Nous sommes loin de rejeter la pensée patriotique d'un de ses concitoyens de notre temps, qui se plaît à voir, dans le choix de ce nom, une attention de la Providence en faveur de Florence. « Dieu n'a pas permis, dit-il, que Florence fût privée d'un honneur dont sont fières d'autres villes d'Italie, et puisqu'il devait y avoir une sainte Catherine de Sienne, une sainte Catherine de Bologne et de Gênes, il a voulu qu'il y eût aussi une sainte Catherine de Florence[1]. »

Or, sa vestition accomplie, elle céda la place, pour la même cérémonie, à une de ses compagnes, nommée Maria Raffaella Buonamici de Prato. Pendant qu'elle se tenait un peu à l'écart, un cierge à la main, elle fut ravie en extase et conduite en esprit au milieu d'une prairie charmante, où Jésus-Christ et sa sainte Mère vinrent la combler des plus suaves caresses et des grâces les plus précieuses. Il lui fut donné de goûter et de comprendre en un moment quelle est l'abondance et la douceur des biens invisibles que le Ciel prodigue à ceux qui renoncent aux biens de la vie présente pour l'amour de Dieu. Elle eut en même temps la révélation de l'état intérieur de certaines religieuses, actuellement présentes dans le monastère; leur âme lui apparut comme un sanctuaire orné des plus brillantes vertus, comme un autel très-saint où brûlaient perpétuellement les plus vives flammes de l'amour

1 Le Lettere spirituale, etc. *Præmio*, pag. 9.

divin. Enfin, Notre-Seigneur et sa sainte Mère lui assignèrent sœur Maria Maddalena Strozzi pour gardienne et pour maîtresse, lui recommandant expressément de lui obéir en toutes choses du jour où ses supérieurs la lui auraient imposée pour telle. Sœur Maria Maddalena, fille de Raffaello Strozzi, un des premiers noms de Florence, avait été élevée pour les grandeurs et en possédait tous les dons prédestinés. Mais à la fleur de l'âge, renonçant au monde, elle était venue se consacrer à Dieu à Saint-Vincent de Prato, en l'année 1514. Elle touchait à la maturité de la vie, lorsque le Ciel la choisit pour la mission délicate de veiller sur l'âme de notre sainte. Destinée aux fonctions d'un ange, Dieu s'était plu à lui en donner les formes extérieures que l'art chrétien leur attribue, et toutes les qualités intimes que la tradition de l'Église leur reconnaît. Comme les esprits bienheureux du pinceau inspiré de Fra Angelico, elle en avait la taille svelte et noble, la majesté douce, la beauté sereine, pleine de grâce et de modestie [1]. Elle était douée comme eux d'une voix mélodieuse [2], et faisait ses délices de chanter les louanges de Dieu et d'assister à tous les offices du chœur, le jour et la nuit. Son âme était d'une pureté parfaite et se montrait aussi admirable par sa ferveur que par son humilité. Zélée pour l'observance, toujours gracieuse et souriante, tout, dans ses paroles, dans ses manières et dans ses actes,

1 Fu donna, di statura alta, di complessione asciuta, di aspetto gentile è grazioso. (Seraf. Razzi, lib. I, cap. VIII, pag. 27.)

2 Haveva una voce (come dicono angelica). (*Ibidem.*)

s'accomplissait dans cette mesure qui est le signe de la perfection, le point harmonieux où Dieu et les hommes se rencontrent pour admirer [1]. Les historiens ne disent rien de ses dons surnaturels, de ses visions et de ses extases ; soit qu'ils aient pensé que nous les supposerions naturellement dans une créature tout angélique, soit qu'ils les aient estimés infiniment au-dessous de l'honneur insigne et vraiment supérieur à toute louange humaine, d'avoir été choisie pour être la gardienne et la maîtresse de l'auguste épouse de Jésus-Christ, sainte Catherine. Mais, en revanche, ils ont bien soin de nous dire avec quelle tendresse, quel zèle persévérant elle accomplit sa glorieuse mission, et comment, à l'exemple des anges gardiens qui écrivent nos saintes actions pour les raconter un jour dans le ciel, elle écrivit jour par jour les actions les plus remarquables de son illustre pupille, pour édifier l'Église et raconter au monde combien Dieu est admirable dans ses saints.

Quand notre nouvelle religieuse eut repris ses sens, il serait difficile de dire ce qu'elle éprouva de saintes émotions sous ces vêtements tant désirés [2]. Il lui semblait qu'ils soulevaient son âme de terre et la portaient vers les hauteurs généreuses des vertus dont ils sont le symbole. Elle ne pouvait se lasser de les contempler comme la marque authen-

1 Ella era diletta di Dio, è de gli homini. (Lib. I, cap. VIII, pag. 27.)

2 Non e facile exprimersi quanta è quale fosse la gioja che inondo il di lei cuore in vidersi finalmente ricoperta di quelle lane di lei tanto bramate. (Vita anonyma, cap. IV, pag. 20.)

tique et sacrée qu'elle n'avait plus rien de commun avec le monde et qu'elle appartenait visiblement à Jésus-Christ. Persuadée qu'ils avaient pour lui cette bonne odeur des habits d'Ésaü, qui enivrait l'âme du patriarche son père et lui arrachait sa bénédiction, elle ne se possédait pas d'aise à la pensée qu'elle portait sur ses épaules le gage assuré de la bénédiction des premiers-nés de l'Évangile. Personne mieux qu'elle ne pouvait comprendre et sentir toutes ces joies; car, pour la plupart des âmes appelées à la vie du cloître, la prise d'habit n'est que la première initiation au mystère de la perfection, à peine un premier pas dans l'acquisition des vertus qu'elle exige, vertus qu'un long et laborieux noviciat ne réussit pas toujours à leur donner. Mais pour elle, qui n'avait marché depuis sa première enfance que dans les voies parfaites et qui n'avait vécu que de la vie des anges, l'entrée au monastère et la prise d'habit ne furent que la consécration extérieure de ses vertus intimes, le cadre correspondant au chef-d'œuvre et à la sainteté de sa vie.

Cependant, malgré tant de perfections et de vertus acquises, elle devait échouer, selon toutes les apparences, aux épreuves vulgaires du noviciat.

Dieu ne voulait céder à personne la direction de cette âme choisie. Pendant que tout semblera conspirer contre cette novice infortunée et la faire juger incapable de la profession, caché dans le nuage, le Seigneur la tiendra par la main et la mènera jusque sur les hautenrs solitaires de la vertu consommée et du triomphe des parfaits.

En recevant la jeune Catherine, les sœurs de Saint-Vincent n'en connaissaient que ce qui paraissait au dehors, son innocence angélique, sa piété précoce, ses ardents désirs et ses combats récents pour la vie du cloître. Mais elles ignoraient totalement les grâces exceptionnelles, les visions, les extases, toutes ces fréquentes et familières communications avec le monde surnaturel dont le Seigneur la favorisait depuis son premier âge. L'admirable enfant, avec cet instinct de pudeur qui accompagne tout don exquis de l'âme, avait couvert d'un voile impénétrable à tous les regards, même à ceux de son confesseur, toutes ces faveurs du céleste Époux de son âme, et, dans la candeur de son humilité, elle s'était persuadé qu'elle devait en emporter le secret dans la tombe. Telle fut la cause de tous les malentendus qui planèrent sur son noviciat, comme sur les premières années de sa vie religieuse, et qui lui suscitèrent tant d'humiliations et tant de traverses de la part de ses maîtresses et de ses supérieures.

On comprend, en effet, qu'avec cette habitude de dons surnaturels, il ne pouvait lui arriver rien de plus malencontreux que d'être assujettie aux obligations de la vie commune. D'une part, soumise à cette discipline du noviciat qui ne laisse pas respirer un instant la volonté propre, et de l'autre, captive des tendresses de son Dieu, qui, comme un aigle familier et jaloux, emportait son âme dans ses serres puissantes selon ses caprices souverains, elle qui, de sa nature, était la brebis la plus douce du troupeau, devait nécessairement apparaître la plus

rebelle. Si la règle l'appelait à un exercice, elle n'en avait pas conscience, perdue qu'elle était dans une vision céleste. Si on lui avait donné un ordre, celui qui lui avait ravi son cœur ne tardait pas de lui ravir non la volonté, mais le temps et la faculté de l'accomplir, de telle sorte qu'on ne voyait chez elle qu'infidélités et désobéissances [1]. Les seuls exercices où elle était d'une assiduité et d'une ferveur sans rivales, étaient ceux de la contemplation et de la prière. Mais on ne lui en tenait aucun compte, puisqu'elle semblait négliger tous les autres. On ne lui pardonnait pas de ne montrer qu'inaptitude pour le chant et les travaux manuels, de n'apporter que somnolence et pesanteur d'esprit dans les récréations et jusque dans les entretiens spirituels [2]. Aux yeux des maîtresses, ce goût exclusif pour la prière était entaché d'esprit personnel, de volonté propre. Quant à ses compagnes de noviciat, Marthes empressées aux exercices extérieurs, elles étaient peut-être jalouses de l'être moins pour ceux de l'âme que cette Marie méconnue, qui se montrait si tranquille et si heureuse aux pieds de Jésus, et elles se plaignaient de ce qu'avec tout son amour pour Dieu, elle en avait si peu pour elles, puisqu'elle dédaignait de prendre part à leurs travaux et à leurs récréations.

A tout ce discrédit religieux que lui attiraient ses

1 Quanto più cercava d'applicarsi all'obedienzia, quanto più, il Signore interiormente la sollevava, etc. (Sandrini, lib. I, cap. VII, pag. 24.)

2 Non aveva troppo abillita al canto, e agli exercizi manuali, etc. (*Ibidem*, pag. 23.)

apparentes infractions aux règles et les remontrances publiques de ses supérieures, vint encore s'ajouter un autre genre de discrédit tout humain et plus humiliant peut-être. A force de converser intérieurement avec Jésus-Christ, son âme avait contracté une telle habitude de concentration au dedans d'elle-même, qu'elle ne pouvait revenir qu'avec une extrême difficulté à la pensée des choses extérieures. Quand elle avait à répondre à ses supérieures ou à ses compagnes qui l'interrogeaient, elle ressemblait à une personne qui parle à moitié endormie. Son esprit, enveloppé dans la brillante lumière du dedans, ne voyait que ténèbres dans les choses du dehors, et elle cherchait sa pensée en tâtonnant comme un aveugle qui cherche son chemin; de telle sorte que l'expression n'arrivait que péniblement sur ses lèvres, ce qui ne lui donnait pas un air très-favorable à la réputation de son intelligence. D'autres fois, après avoir commencé un entretien ou s'être mise en mouvement avec quelques-unes de ses sœurs pour aller à un exercice, l'esprit de Dieu s'emparait tout d'un coup de son âme, et la voilà oubliant son chemin ou son entretien commencés; ce qu'on prenait pour des bizarreries, des singularités étranges, des signes de stupidité propre aux esprits obtus et retardés[1]. Toutes ces choses, et d'autres semblables, avaient fini par lui ôter toute considération dans le monastère. A la place des belles espérances qu'elle avait fait concevoir à son arrivée, elle ne laissait dans toutes les

1 Stimavano chè cio fesse poca avertenza, o trascurigine d'animo, sbadato è ozioso. (Sandrini, lib. I, cap. VII, pag. 23.)

âmes que la triste conviction de n'avoir acquis qu'un sujet plus que médiocre, pour ne pas dire une nullité et un embarras. L'admirable novice n'ignorait rien de ce qu'on pensait autour d'elle. D'un mot, elle aurait pu changer tous ces dédains, tous ces jugements défavorables en témoignages de respect et d'admiration; et ce mot, elle ne songea jamais à le dire, elle se plaisait trop pour cela dans son abjection. Elle passait le front calme et serein à travers ces regards refroidis, ces visages désappointés, toutes ces âmes désillusionnées qui semblaient se retirer d'elle à l'envi l'une de l'autre et la laisser tomber à terre, ne la jugeant plus digne d'être relevée. « Alors elle glorifiait Jésus de se voir ainsi sous les pieds de tous, attachant un grand prix à être regardée comme la dernière de toutes les sœurs de cette nombreuse communauté[1]. » C'est ainsi que, lorsque tout était perdu pour elle du côté des créatures, tout était sauvé du côté de Dieu. Jésus-Christ, qui la destinait, comme son épouse bien-aimée, à vivre sur les sommets de l'extase, avant de l'y admettre, pour ainsi dire, à la profession, s'assurait d'avance qu'elle n'y prendrait pas le vertige; chacune des faveurs qu'il lui accordait du côté du ciel, il la lui changeait sur la terre en une source d'humiliations. Il ne la conduisait avec lui « bondissant sur les collines » qu'en lui montrant l'abjection où il la laissait dans la vallée, et ce n'est qu'en la voyant si ferme à l'épreuve, si hardie à

[1] Glorificava Jesu nel vedersi cosi depressa, è teneva per sorte grande, il rescire la più abietta di tutte nella sua casa. (Sandrini, lib. I, cap. VII, pag. 23-24.)

mesurer l'abîme de son néant pendant qu'elle était au comble des faveurs célestes, qu'il la jugeait capable de parcourir d'un pied ferme les sommets des plus hautes montagnes. C'est que Dieu ne confie ses grands dons qu'aux âmes capables de les porter avec cette héroïque abnégation; il ne les élève sur le chandelier qu'après les avoir vues fidèles et heureuses sous le boisseau, assuré qu'elles n'y brilleront que pour sa gloire, tandis qu'il retire ses plus petites faveurs à celles qui ne savent pas les garder dans cet éternel souvenir de leur pauvreté et de leur bassesse natives. Combien d'âmes virginales, ornées au début de leur vocation de ces dons célestes, les ont perdus sans retour pour s'être heurtées contre cet écueil! Combien qui commençaient à illuminer leur cloître des splendeurs naissantes d'une sainteté exceptionnelle, s'y traînent le reste de leurs jours dans la vulgarité, semblables à ces astres éteints qui, désertant leur place au ciel, s'en vont peupler de leur déchéance et de leurs ruines des solitudes inconnues!

Notre héroïque novice, ainsi méprisée, était donc heureuse, et elle n'aurait pas désiré un sort meilleur sans les cruelles alarmes qui vinrent troubler sa sérénité. A l'approche du terme légal de sa profession, devenue l'objet d'observations plus suivies, elle prêta une oreille plus attentive à ce que l'on disait d'elle et finit par apprendre que les jugements que l'on prononçait sur son compte ne concluaient à rien moins qu'à son exclusion du monastère pour cause d'inaptitude et d'incapacité; elle ne tarda pas d'en acquérir la preuve irrécusable. Le père Fra

Timoteo, son oncle, qui avait tant acclamé sa vocation naissante, était désolé plus que personne des apparentes transformations qu'elle avait subies. Homme de cœur et de devoir, il se trouvait dans la douloureuse alternative, ou de voir sa nièce imposée au monastère comme une charge et un membre inutile, ou de la voir arrachée à cette maison qu'elle avait tant désirée, et dont la séparation momentanée avait failli déjà la faire mourir de chagrin. Avec sa nature impressionnable et prompte à éclater, sa douleur était trop profonde pour qu'elle ne se trahît pas à la première occasion. Un jour que, remplissant au noviciat ses fonctions de directeur spirituel, il adressait à chaque novice en particulier quelques paroles conformes aux besoins présents de son âme, le tour de sa nièce étant arrivé, comme elle était en prostration devant lui, la Mère Maria Maddalena Strozzi entra dans la salle, pour venir réclamer son intervention à propos d'une postulante qu'il s'agissait de faire entrer dans le monastère. En entendant une pareille proposition, la douleur du Père éclata en ces termes : « O Mère, lui dit-il avec un accent de tristesse indéfinissable, quelle difficile et délicate mission vous me donnez là? Comment aurai-je le courage de l'entreprendre pour m'exposer encore au chagrin d'introduire dans le monastère des sujets incapables, comme cette pauvre nièce, que je serais si heureux aujourd'hui de n'y avoir jamais vue mettre les pieds [1] ? »

En entendant ces paroles avec un pareil accent de

1 Sandrini, lib. I, cap. VII, pag. 26.

douleur, la pauvre Catherine se sentit frappée au cœur. C'était le coup le plus terrible qu'elle eût reçu de sa vie. Réduite aux portes de la mort, dans la maison paternelle, du regret d'être séparée de son cloître bien-aimé, elle n'avait jamais perdu l'espoir de le retrouver. Mais, menacée d'être renvoyée définitivement, elle se crut perdue sans ressource et totalement abandonnée de Dieu à cause de ses péchés. On ne saura jamais tout ce qu'il y eut de douleurs et d'angoisses dans cette âme en ce moment; tout ce qu'elle offrit à Dieu de supplications, de pénitences et de larmes pour désarmer, disait-elle, sa colère et reconquérir ses miséricordes infinies. On ne peut s'en faire une idée qu'en voyant tout ce qu'elle fit auprès des religieuses, des anciennes du monastère pour solliciter leurs suffrages. Dans les alarmes perpétuelles où elle vivait, elle ne pouvait plus en rencontrer une sans se prosterner à ses pieds pour lui demander grâce, comme si son sort fût remis entre ses mains. Elle les suppliait avec tant de larmes et des sanglots si déchirants, qu'elle provoquait leur compassion et les attendrissait elles-mêmes. Pour mieux obtenir la grâce d'être admise à la profession, elle leur disait avec une naïveté sublime « qu'elle espérait recevoir de la divine miséricorde, *pour tout le temps de sa vie religieuse*, les forces et les vertus qui lui avaient manqué *pendant son année de probation* [1]. »

Il y a dans la véritable humilité un prestige qui ap-

[1] Si racommanda con calde lagrime a tutte le monache. Sperando nella divina misericordia chè le arebbi dato forza è virtù, de di poter melior riuscire, di quello chè fosse riuscito,

pelle des sympathies et donne des assurances, parce qu'on sent la présence de Dieu dans une créature ainsi vide d'elle-même. Aussi les sœurs de Saint-Vincent ne surent pas résister aux instances de l'humble Catherine. En dépit de toutes les apparences négatives de vocation, de tous les signes d'incapacité qui les avaient désolées en elle pendant son noviciat, elles furent si touchées de tant d'innocence et de tant d'attachement à la vie religieuse si humblement exprimé, que, s'abandonnant à Dieu qui donne sa grâce aux humbles, elles l'appelèrent à la profession solennelle. Leur vote accompli, le Saint-Esprit, qui avait conduit leur délibération, leur en fit goûter sensiblement le résultat. Elles en éprouvèrent de grandes consolations, comme si elles venaient d'accomplir une des plus saintes actions de leur vie. Aussi, redoutant d'avoir à subir de nouvelles tentations à ce sujet, elles ne voulurent pas céder aux pieux désirs de Catherine, qui demandait d'ajourner sa profession, par dévotion pour la sainte Vierge, à la fête de son Assomption; elles lui ordonnèrent de s'y préparer immédiatement. Ce fut le 24 juin de l'année 1536, jour de la fête de saint Jean-Baptiste, qu'elle prononça ses vœux, dans toute la joie de son âme, entre les mains du frère de Fiammetta, sa seconde mère, le père Fra Angelo de Diacetto, en ce moment prieur de Saint-Dominique de Prato et depuis évêque de Fiesolle.

nell'anno della sua probazione. (Vita anonyma, cap. IV, pag. 22.)

CHAPITRE V

Le monastère et les sœurs de Saint-Vincent de Prato.

Avant de suivre sainte Catherine sous ce cloître béni de Saint-Vincent, qu'elle va désormais remplir de ses vertus et des prodiges de sa vie, arrêtons-nous un instant sur le seuil pour en considérer le passé. En étudiant ses origines et quelles furent les religieuses qui formèrent les premières assises de son édifice spirituel, peut-être y rencontrerons-nous quelques-uns des signes prophétiques qui présagent les grandes destinées.

Pendant que le célèbre prieur de Saint-Marc, Jérôme Savonarole, accomplissait la régénération de Florence, entre la ferveur croissante de ses *Piagnoni* et les persécutions acharnées des *Arrabiati*, on sait que de temps en temps il laissait reposer les esprits pour s'en aller porter le tribut de son zèle et de sa puissante parole aux villes et aux bourgades voisines. Or, en 1495, trois ans avant sa mort, il vint à Prato, accompagné d'un certain

nombre de ses religieux, pour y travailler à la réforme des monastères et des mœurs de la population. A l'exemple du divin Rédempteur, il fut là ce que sont partout les fervents apôtres de l'Évangile, une cause de résurrection et de ruine pour plusieurs dans Israël. Mais, prophète envoyé de Dieu, ce qu'il devait faire il l'annonçait d'avance. Il annonçait la ruine pour en détourner les âmes par une crainte salutaire; il annonçait la résurrection pour les y animer par les joies anticipées de l'espérance. Un jour qu'il était dans le jardin de l'abbaye d'Antonio Sacramoro, en face de l'église Saint-Nicolas, comme on lui signalait les désordres d'un monastère de filles de Sainte-Catherine, il se mit à prophétiser sur elles. Il leur fit dire, de la part de Dieu, « que si elles ne revenaient à des habitudes chrétiennes et à une vie plus régulière, le jour viendrait où elles seraient arrachées violemment de leurs monastères par des soldats et emportées en croupe sur leurs chevaux [1]. » Une autre fois, se trouvant avec quelques-uns de ses religieux en présence du couvent de Saint-Dominique, « étendant le bras vers lui, il désigna de la main un lieu dans son voisinage, en disant que là s'établirait bientôt un fervent monastère de saintes filles [2]. » Les événements ne tardèrent pas à justifier ces deux prédictions. La

1 Mando a dire a quelle suore, *in verbo Domini*, chè se non mutavano vivere verrebbono, i soldati è le porterrebbono, soprà le groppe di cavalli. (Vita del Fr. Girol. Savonarola da Fr. Burlemachi, pag. 75.)

2 Pronunzio del futuro monastero di San-Vincenzio accenando con la mano il sito dove gli doveva fondarsi. (Seraf. Razzi, lib. I, cap. III, pag. 8.)

première fut celle de la résurrection. La puissance de sa parole apostolique, appuyée de la sainteté de ses exemples, avait produit des fruits abondants de grâce et de salut dans la ville de Prato. Or parmi les âmes qui furent touchées de Dieu, il y eut plusieurs jeunes filles, appartenant à d'honorables familles, qui formèrent entre elles le projet d'une vie plus parfaite. Groupées par l'action du maître dans la même pensée, elles vinrent toutes ensemble demander au disciple de la faire fructifier, en se mettant sous la direction du père Fra Salvestro de Marradi, resté au couvent de Saint-Dominique. Ce Fra Salvestro était un religieux de haute piété et un des prédicateurs les plus éloquents sortis de l'école de Saint-Marc. Sa vie ne fut pas moins célèbre par la sainteté de ses œuvres que par le retentissement de sa parole, puisqu'il est placé dans le rang des bienheureux de notre Ordre en Toscane [1]. Il fit si bien auprès de son petit troupeau, qu'en 1503, toutes ces jeunes filles vinrent se présenter au Père Fra Francesco Salviati, vicaire général de la congrégation de Saint-Marc, arrivé depuis peu à Prato, pour lui demander humblement l'habit du tiers-ordre régulier de Saint Dominique. Les informations prises, le Père s'empressa de répondre à leur pieux désir, et le 29 août de la même année il leur donnait l'habit dans l'église Saint-Dominique, en présence de leur fervent apôtre Fra Salvestro, qui en était alors prieur. Elles étaient neuf, et comme les sœurs du monastère de Sainte-

1 Seraf. Razzi, lib. I, cap. III, pag. 8.

Catherine faisaient difficulté de les recevoir, il avait fallu songer à une fondation nouvelle devenue nécessaire, tant pour elles que pour bon nombre d'autres, qui demandaient à suivre leur exemple. On s'était adressé au pape Jules II, qui donna l'autorisation de fonder le nouveau monastère, sous le patronage de saint Vincent Ferrier. Ainsi, huit ans après la prédication de Jérôme Savonarole à Prato, et cinq ans après sa mort, apparut dans l'Église le monastère de Saint-Vincent, annoncé par ses lumières prophétiques, créé en germe par sa parole d'apôtre et fécondé enfin par son martyre. Ce ne fut que quatre ans après qu'il vint prendre place dans le lieu même qu'il lui avait désigné, près la porte Gualdimari, qui ouvre sur la route de Pistoie.

Le second événement qui vérifia la prédiction de Savonarole sur la ruine des religieuses et du monastère infidèles, devint en même temps l'occasion d'une protection particulière de la Providence sur celui de Saint-Vincent encore au berceau. C'était en 1512; l'empereur Charles-Quint venait de s'engager, à la diète de Mantoue, moyennant la somme de cent mille ducats, à rétablir les Médicis à Florence, d'où ils étaient bannis depuis l'année 1494. Par ses ordres, une armée espagnole partie de Ravenne, sous le commandement de don Raymonde de Cordonna, vice-roi de Naples, vint attaquer la ville de Prato, qui était aux portes de Florence. L'ayant prise d'assaut, il l'abandonna aux horreurs du pillage. On ne saurait imaginer tout ce que cette armée de douze mille hommes, parmi lesquels se

trouvaient près de trois cents religieux apostats de divers ordres et quatre mille Maures infidèles, commirent de dévastations, de vols, d'attentats de toute sorte dans les églises et les monastères. Ce fut alors que le monastère de Sainte-Catherine, qui avait méprisé la parole de Savonarole, devint la proie d'un ennemi d'autant plus terrible, qu'il était en ce moment l'aveugle exécuteur des colères et des vengeances du Très-Haut, contre les crimes du sanctuaire et les prévarications de l'ordre monastique. « Un grand nombre de ces religieuses furent, en effet, arrachées de leur cloître et emportées par les soldats en croupe sur leurs chevaux [1]. »

Or, à la première nouvelle de la ville prise d'assaut, les sœurs de Saint-Vincent, qui étaient alors quarante-sept, s'étaient réunies dans l'église avec un grand nombre de jeunes filles de la ville qui étaient venues s'abriter à l'ombre de leur sainteté. Pendant qu'elles étaient en prière, tout à coup les portes du monastère s'ouvrirent avec fracas, et elles entendirent des cris menaçants et des pas d'hommes se précipiter vers l'étage supérieur. où se trouvait l'église. C'étaient trois capitaines espagnols, ne respirant, comme les derniers de leurs soldats, que meurtre, pillage et luxure. Mais voilà qu'arrivés dans une sorte de vestibule, aux portes de l'église, ils se trouvent en face d'une image de la glorieuse vierge Marie, qui les arrête du geste et de la parole, leur commandant avec autorité de respecter ce monastère et de veiller à sa garde, leur donnant

1 Seraf. Razzi, lib. I, cap. III, pag. 8.

l'assurance du paradis s'ils lui obéissaient fidèlement [1]. D'ennemis furieux, transformés subitement en zélés défenseurs, ils entrent dans l'église, tenant encore leur épée nue à la main, au milieu des cris lamentables de toutes ces innocentes filles qui croyaient leur dernière heure arrivée. Mais ils se hâtèrent de les rassurer, en leur jurant tous trois, sur la pierre sacrée de l'autel, que non-seulement ils ne leur feraient aucun mal, mais que les prenant sous leur protection, ils les défendraient contre tous les attentats du dehors. Ils furent fidèles à leur serment; car le monastère fut préservé de toute injure et jouit d'une paix inespérée, au milieu de la désolation universelle, pendant les vingt-deux jours d'occupation de l'armée ennemie. En mémoire d'une protection du Ciel si merveilleuse, les sœurs reconnaissantes célébraient tous les ans une grande fête le jour de la Décollation de saint Jean-Baptiste, qui était celui de l'entrée des Espagnols à Prato. Il y avait le matin messe de la Vierge, chantée solennellement, et communion générale; le soir, une brillante procession dans laquelle on portait en triomphe la statue de la très-sainte Vierge dans les principaux lieux du monastère, à la lueur des flambeaux et au chant des hymnes sacrées. Qui ne se rappellerait ici la touchante protection de Dieu sur la première de toutes les fondations de saint Dominique, le monastère de Prouille? « Une grâce

[1] Arrivando davanti à certa devota Vergine, ella favellò loro è gli commando, che riguardasserò detto monastero : è che cio facendo, prometteva loro, al sicuro, il paradiso. (Serafino Razzi, cap. v, pag. 14.)

« particulière y sembla toujours attachée, écrit le « P. Lacordaire. Le guerre civile et religieuse n'ap- « procha de ses murs que pour les respecter, et « tandis que les églises étaient spoliées, les monas- « tères détruits, l'hérésie armée et souvent victo- « rieuse, de pauvres filles sans défense priaient « tranquillement à Prouille, sous l'ombre toute « jeune de leur cloître. C'est que les premiers ou- « vrages des saints ont une virginité qui touche le « cœur de Dieu, et Celui qui protége le brin d'herbe « contre la tempête, veille sur le berceau des grandes « choses [1]. »

Mais quelles furent les neuf fondatrices d'un monastère déjà si cher à Dieu? Elles méritent d'être nommées comme étant également toutes dignes d'être comptées au nombre des pierres précieuses qui forment la base du saint édifice. Voici leurs noms : sœur Maria d'Antonio Sarto, de Florence; sœur Serafina de Dominico Nerli, de Prato; sœur Cherubina sa sœur; sœur Angela di Pace, de Prato; sœur Archangela de Ser Piero, de Prato; sœur Raffaella de Giovanni, de Faenza; sœur Gabriella de Matteo, de Prato; sœur Michaella de Dominica Nerli, de Prato; et enfin sœur Dominica de Peretola.

Sœur Maria d'Antonio Sarto, veuve de Jérôme de Médicis, se montra consommée dans l'amour de Dieu et du prochain, dès son début dans la vie religieuse. Elle était si fervente dans l'oraison qu'elle y était souvent ravie en extase, surtout après la

1 *Vie de saint Dominique*, par le P. Lacordaire, chap. IV, pag. 182; édit. in-18.

sainte communion. Prieure du monastère naissant, elle le gouverna avec une rare perfection, tout en déclarant à ses filles que Dieu ne lui permettrait pas, à cause de certains péchés de sa vie, de le conduire au point qu'elle avait rêvé. Elle leur annonça sa mort un an à l'avance, les exhortant à avoir confiance dans l'avenir, pourvu qu'elles se maintinssent dans la paix et l'union des cœurs où elle les laissait. « Si par malheur, disait-elle, la division devait se « mettre un jour parmi elles, elle maudissait celles « qui en seraient les auteurs, comme les plus « grandes ennemies de Dieu et de son œuvre [1]. » Les médecins lui ayant ordonné certaines eaux pour sa guérison, elle répondit : « Je les prendrai par « obéissance, mais ce sont elles qui me donneront « la mort. » Huit jours après, en effet, elle était à toute extrémité. Dès qu'elle vit sa fin approcher, elle reçut les derniers sacrements avec une tendre dévotion, demanda pardon à toutes ses sœurs avec une grande humilité, et, inclinant trois fois doucement la tête, elle expira avec le nom de Jésus sur les lèvres.

Sœur Serafina de Nerli, de Prato, était une religieuse d'une grande foi, d'un zèle ardent pour tout ce qui regardait le service de Dieu, et tellement adonnée à l'oraison, qu'elle semblait ne faire aucun cas des autres œuvres, en comparaison de celle-là. Sa fidélité à tous les exercices de la vie commune

[1] Chè se per le avenire altramente, l'havessero fatto, ponendo il monastero in divizione cotanto alla Maësta divina inimica, ella dava loro, la sua maledizione. (Le Lettere, etc. (Notizie) Documenti, etc., pag. 40.)

et, en particulier, aux offices du chœur, était exemplaire. L'esprit de prophétie lui était familier. Entre autres choses, elle prédit la mort d'un prince de Toscane, et dès son arrivée au monastère, la grande sainteté future de la sœur Catherine de Ricci.

Sœur Cherubina, sa propre sœur, commençait à se montrer son émule dans la ferveur religieuse, quand Dieu l'appela à lui quelques années après sa profession. Sa mort fut des plus édifiantes.

Sœur Angela di Pace ne fit non plus que s'y montrer ; mais elle y laissa de son passage un souvenir aussi doux que son nom. D'une grande simplicité d'âme, elle était si douce, si patiente qu'on ne lui vit jamais la moindre agitation ; jamais le moindre trouble, le moindre nuage n'apparut sur son front. Après deux ans de profession, elle s'éteignit dans la même paix, la même sérénité.

Sœur Archangela di Ser Piero, di Ser Lapo, s'annonçait avec des facultés remarquables. Un grand esprit, une rare prudence, un jugement exquis, tout cela joint à une haute piété, faisait espérer que Dieu l'appelait à rendre de grands services à la religion dans le gouvernement des âmes. Dieu ne l'avait si bien dotée que pour le plaisir de composer un chef-d'œuvre, et il se hâta de la ravir aux espérances de la terre, un an à peine après sa profession. Il fut révélé à un frère du couvent de Saint-Dominique qu'elle s'en était allée tout droit vers son Époux dans les joies du paradis.

On ne sait rien de particulier sur la sœur Gabriella de Matteo del Gallo. Elle dut mourir probablement pendant la peste ou le sac de Prato, dans un temps,

dit le chroniqueur, « où l'on ne songeait guère à recueillir le nom des morts. » Il est certain qu'elle fut du nombre des fondatrices ; les vertus des autres répondent des siennes. Pour être voilée d'un nuage, elle n'en appartient pas moins à ce beau groupe d'étoiles.

Sœur Michaella de Domenico Nerli, de Florence, était si admirable par sa ferveur et sa tendre dévotion, qu'elle reçut avec la plus grande joie la nouvelle de sa mort prochaine. Elle se fit apporter aussitôt ses vêtements funèbres avec le même empressement que d'autres jeunes filles mettent à demander leurs robes de noces. Puis elle recommanda qu'on ne l'entretînt plus que des choses de Dieu jusqu'à son dernier soupir. Pendant qu'on lui faisait la recommandation de l'âme et qu'elle suivait les Litanies, au moment où on invoquait saint Michel archange, elle rendit son âme à son Créateur, quatre ans après s'être consacrée à lui dans la vie religieuse.

Il était rare de rencontrer une piété plus naïve et d'un abandon plus aimable que celle de la sœur Domenica de Peretola. Cette charmante familiarité avec Dieu l'accompagna jusque dans la mort. Elle ne vécut qu'une année sous l'habit religieux, et, après en avoir été revêtue la dernière des neuf fondatrices, elle fut la première qui l'inaugura dans le ciel. Au moment de mourir, pendant qu'on lui récitait selon l'usage les Litanies des Saints, à chaque nom qu'on invoquait, elle souriait en regardant devant elle, et s'écriait : Le voilà ! Si c'était une sainte, elle disait : La voilà ! Si on nommait plusieurs

saints, elle disait : Les voilà ! Les Litanies terminées, elle se mit à dire : Les voilà maintenant tous ensemble. Puis, se tournant vers le religieux qui l'assistait, elle lui dit gracieusement : Père, est-ce que vous ne les voyez pas? Aidée par leur présence à bien mourir, à la vingt-unième année de son âge, pleine de joie, elle ferma les yeux à la lumière de ce monde, pour les ouvrir aux splendeurs de l'éternité.

Ici le chroniqueur, émerveillé d'une part de tant de rares perfections rassemblées dans ce petit nombre de sœurs, et, de l'autre, de les voir moissonnées si promptement par la mort, laisse tomber de son cœur les réflexions que ce spectacle lui suggère. « La ferveur des monastères, s'écrie-t-il, dépend « de la sainteté des religieux qui les dirigent. Si « nos neuf fondatrices ont été si admirables de fer- « veur et de sainteté, il ne faut pas s'en étonner, « puisqu'elles ont été formées par les religieux de « la congrégation de Saint-Marc, tous pleins de la « sainte mémoire de Savonarole. Et si leur vie a « été si courte, ou bien c'est la ferveur de l'esprit « qui les a précipitées dans les excès de la péni- « tence, ou bien c'est Dieu qui s'est empressé de « les retirer de ce monde, parce qu'il n'était pas « digne de les posséder davantage [1]. »

Mais la plus remarquable de toutes, celle qui fut vraiment l'âme de la fondation, c'était la sœur Raffaella de Giovanni, de Faenza. Elle n'y apportait pas seulement les vertus, mais encore toutes les apti-

1 Le Lettere spir., etc. Documenti, etc. (Notizie), pag. 41.

tudes nécessaires. Il n'y avait pas de religieuse plus humble, plus exacte à toutes les observances de la vie commune et régulière. Depuis son entrée en religion, elle avait contracté l'habitude de réciter le Psautier en entier tous les jours, et de passer en oraison l'heure qui précédait l'office des Matines. Esprit réfléchi, elle s'était prise à considérer que rien de grand, pour la gloire de Dieu et la sanctification des âmes, ne s'étant jamais établi dans l'Église sans l'intervention d'un grand saint, son monastère ne pourrait être dignement fondé qu'à ce prix. De ce moment, cette pensée ne l'abandonna plus, et elle en fit l'objet de ses longues et ferventes prières, demandant à Dieu de lui obtenir le bienfait d'une grande sainte[1]. A ce premier objet, elle en ajoutait un autre qu'elle regardait comme son corollaire et son complément, c'était le bienfait d'une église plus spacieuse et plus convenable que leur pauvre et étroit oratoire. A ses yeux, une église belle et bien ordonnée devait remplir, dans l'ensemble des constructions matérielles du monastère, la même fin qu'une sainte, dans le mouvement des âmes vers leur perfection. De part et d'autre, le bienfait produit devait être plus de facilité et plus d'élan pour aller à Dieu. La Providence, qui avait ses desseins sur elle, ne tarda pas de la mettre en position de poursuivre son but autrement que par la prière. Toute jeune qu'elle était, la mère Maria d'Antonio Sarto l'avait désignée aux suffrages des sœurs pour lui succéder dans sa charge de prieure, leur don-

[1] Chiedeva al Signore, che volesse donare al monastero suo una santa, etc. (Seraf. Razzi, lib. I, cap. VII, pag. 18.)

nant l'assurance que l'assistance divine suppléerait à sa jeunesse; l'esprit de Dieu avait parlé par sa bouche. La jeune prieure gouverna son monastère avec une sagesse et une prudence au-dessus de son âge. Pendant les vingt-deux ans continus qu'elle fut maintenue dans sa charge, à cause des temps de fondation, elle en remplit les fonctions à la satisfaction unanime des sœurs et des Pères de l'Ordre qui en avaient la direction, et à la grande édification des âmes. Toujours sereine et joyeuse, elle portait néanmoins, pendue à sa ceinture, une discipline avec laquelle elle punissait à l'heure même chaque faute publique, chaque infraction à la règle qu'elle voyait commettre [1]. Avec cela d'une douceur et d'une bonté parfaites, sa tendresse pour ses sœurs était si affectueuse et si vraie, qu'elle débordait jusque sur leurs parents, à qui elle en donnait les plus aimables témoignages quand ils venaient les visiter. Elle veillait singulièrement à l'observation du silence dans la maison, comme la sauvegarde de la contemplation et de la prière. Elle le faisait respecter surtout dans le lieu réservé où étaient les cellules des sœurs que l'on nomme le *Dormitorium*, et là elle ne souffrait pas le moindre bruit. Elle poursuivait son but sublime; elle voulait que son monastère produisît une grande sainte. C'est pour cela qu'elle disposait la terre à recevoir la rosée du ciel, afin qu'en son temps, elle portât son fruit tant désiré. C'est ainsi qu'elle devenait le

1 Soleva portare accantò e alla cintura, ogni tempo, una disciplina, è quando vedeva fare alcun publico diffetto, subito con essa, lo puniva. (Lib. I, cap. II, pag. 18.)

précurseur de notre sainte Catherine, l'ange envoyé devant sa face pour lui préparer ses voies. Jugeons-la par ses œuvres et voyons par quels essais Dieu préludait à son chef-d'œuvre dans ce monastère.

Dès les premiers temps de sa fondation (en 1504), la sœur Francesca de Maestro Nicollo da Strada vint y revêtir le saint habit. Elle y fut bientôt favorisée des grâces du Ciel. On raconte qu'une nuit de Noël, étant au chœur avec ses compagnes, elle fut ravie en extase pendant tout le temps des Matines, dans la contemplation de ce grand mystère. Une de ses pieuses habitudes, en mémoire de la Passion de Notre-Seigneur, était de garder dans sa bouche, tous les vendredis de chaque semaine, une petite boule d'absinthe, afin de mieux entretenir dans son cœur l'amertume des douleurs du divin Maître.

Un an après, on y vit arriver sœur Cecilia d'Antonio Baldacci, de Florence. Religieuse d'une très-sainte vie, très-dévote à la sainte Vierge, elle était tellement adonnée à la contemplation que, pendant ses heures d'oraison, elle n'entendait plus rien de ce qui se passait autour d'elle. On disait dans le monastère : « Maintenant que sœur Cecilia est en oraison, il est inutile de l'appeler, elle ne vous entendrait plus. » Un jour, elle fut si émue de compassion en présence de l'extrême affliction d'une de ses compagnes, que pour la consoler elle obtint du Seigneur l'esprit de prophétie. Elle eut la joie de lui annoncer, de la part de Dieu, que les grâces qu'elle désirait si ardemment ne tarderaient pas à lui être accordées. Ce qui, en effet, arriva bientôt.

Sœur Maria de Reggio, de Lombardie, y entra

en 1508. On ne tarda pas à dire d'elle que la beauté remarquable de son corps disparaissait devant la beauté de son âme, toute brillante de dons spirituels et des saintes actions de sa vie. Toutes les fois que, selon le pieux et naïf usage du temps, elle était chargée le soir du vendredi saint de représenter la très-sainte Vierge tenant dans ses bras l'image de Jésus-Christ en état de mort, la contemplation intérieure du mystère la pénétrait d'une si grande douleur qu'elle en tombait évanouie, comme certains auteurs assurent que cela arriva à la glorieuse vierge Marie. Un jour qu'elle était en oraison, avec une de ses compagnes, au pied de la grande croix du Calvaire érigée dans le jardin, elle entra en extase, les yeux ouverts et fixés sur la croix. Au sortir de son ravissement, elle raconta qu'elle venait de contempler sur cette croix le corps de Notre-Seigneur, tout ruisselant de sang, dans un état capable d'arracher des larmes de componction. Puis, comme elle savait peindre, elle en reproduisit l'image avec tant de fidélité, que sa vue inspirait à tous la plus tendre dévotion. On en tira des copies à l'infini, au dedans comme au dehors du monastère, pour satisfaire la piété des fidèles.

En 1509, la mère Raffaella, de Faenza, donna l'habit à la sœur Maria Clemente di Bardo, qui devint sous sa conduite une sœur de haute contemplation. On la voyait presque toujours en prière et le plus souvent méditant sur la Passion. Elle avait désiré toute sa vie de mourir à l'heure même où Notre-Seigneur expira sur la croix, et elle disait des prières particulières à cette intention depuis

plusieurs années. Ses vœux furent exaucés. Mais avant de mourir, pendant que les sœurs étaient rangées autour de son lit, elle leur dit agréablement : « Mes sœurs bien-aimées, pendant que vous pleurerez sur moi après ma mort, moi, en m'en allant au ciel, je rirai de vous d'une certaine manière. » L'événement vérifia sa parole de la manière la plus gracieuse. Une fois morte, son visage apparut si joyeux et avec un sourire si aimable, qu'elle semblait véritablement prendre en pitié ce monde périssable et rire de ses vanités.

Sœur Tommasa de Dionigi Nasi, de Florence, y entra la même année. Ce fut une âme toute riche en sainteté, et, au témoignage du Père Fra Timoteo, son confesseur, illustrée d'un grand nombre de révélations du ciel. Un mois avant sa mort, elle entendit une voix des plus mélodieuses l'appeler deux fois par son nom et l'inviter à se préparer à paraître devant Dieu. Puis, après avoir annoncé le moment de sa mort, elle expira à l'heure précise.

La sœur Maria Perpetua de Lapaccini, qui vint s'y donner à Dieu en 1521, était une âme si belle, que la mort s'empressa de la retirer de ce monde pour en orner le ciel. Quelques instants avant d'expirer, après être demeurée recueillie un moment, elle commença à réciter doucement, d'une voix affectueuse, le psaume : *Ad te levavi oculos meos, qui habitas in cœlis.* Après les premiers versets, tout à coup son visage s'anima de la joie la plus vive, et on l'entendit s'écrier : « Oh ! que Jésus est beau ! oh ! que le paradis est ravissant ! » Et pendant que les sœurs entonnaient l'hymne : *Jesu dulcis memo-*

ria, etc., elle expira doucement, laissant ses compagnes pénétrées de la plus grande ferveur, et quelques-unes, prises d'une extrême envie de mourir !

L'année suivante, on y vit arriver la sœur Dimitilla de Piero Coppini, de Prato. Elle s'y fit remarquer par son ardente dévotion pour la sainte communion. Elle avait coutume de dire que l'exercice de la charité auprès des malades est une excellente préparation à la réception de la sainte Eucharistie. Comme elle aimait à méditer sur la Passion, au temps des roses, pour ne pas perdre de vue les cinq plaies de notre divin Rédempteur, elle choisissait cinq belles roses rouges, qu'elle disposait sous ses yeux pendant les heures de travail. Par ce moyen, elle embaumait continuellement son âme des parfums d'amour qu'exhalent ces divines blessures.

En 1531, le saint habit y fut donné à la sœur Maria Deodata de Boni, de Florence. C'était une gracieuse jeune fille, qui se fit religieuse, contre le gré de ses parents, à la suite d'une vision où Jésus-Christ lui apparut, marchant devant elle en portant sa croix, en signe des nombreuses infirmités et des grandes tribulations qu'elle aurait à souffrir. Et pourtant elle n'avait pas hésité à tout quitter pour obéir à ses inspirations. Elle était toujours joyeuse, passait trois et quatre heures en adoration devant le saint Sacrement, parlait de Dieu avec un grand respect pour son adorable majesté, et avec une singulière affection pour sa bonté infinie. Aussi Dieu avait-il pour elle des attentions charmantes. Un jour qu'elle désirait ardemment voir un Père de son

Ordre, à qui elle s'était autrefois confessée, afin de lui communiquer certaines inquiétudes de conscience, elle demanda à Notre-Seigneur d'avoir la bonté de lui en procurer l'occasion. Et voilà que ce religieux, célébrant un jour la sainte messe dans un couvent très-éloigné de Prato, entendit la voix de Jésus-Christ lui parler dans la sainte hostie, au moment de la communion, et lui ordonner d'aller à Prato consoler sa servante Deodata. Il partit aussitôt, et, arrivant au monastère de Saint-Vincent, il vit bien qu'il était attendu. Ce fut alors qu'il raconta la manière dont il avait reçu sa mission.

Un an après, on reçut au monastère la sœur Hippolyta de Lorenzo Mascalzoni, créature si agréable à Dieu, qu'il ne lui refusait rien de ce qu'elle lui demandait et lui accordait grand nombre de choses qu'elle ne lui demandait pas. Un jour, étant encore dans le monde, pendant qu'elle étendait du linge sur le bord d'une galerie, au haut de sa maison, la planche sur laquelle portaient ses pieds céda sous le poids de son corps et tomba dans la rue, tandis qu'elle-même était transportée en arrière et en lieu sûr. Pareille chose lui arriva en tirant de l'eau d'un puits. La margelle fut emportée par son effort; mais son corps, qui était à moitié penché sur l'abîme, fut tout à coup redressé et se retrouva sur le bord, debout sur ses pieds. Un jour, comme elle priait la sainte Vierge avec une grande dévotion, elle entendit sa voix maternelle lui dire: « Pourquoi demeures-tu dans le monde? Entre en religion, tu t'en trouveras mieux. » Après qu'elle eut pris l'habit, Jésus-Christ lui apparut avec une énorme

croix sur les épaules. « Ma fille, lui dit-il, je veux que tu portes ta croix avec moi. — Mais, Seigneur, lui répondit-elle, je n'aurais pas la force de soulever un poids si considérable. » Alors Jésus-Christ lui dit : « Ce n'est pas ma croix, mais la tienne, que je veux que tu portes avec moi. » Cette croix était un violent mal de tête, qu'elle ressentit à l'heure même et qu'elle souffrit religieusement pendant plusieurs années. La sainte Vierge ne l'avait pas trompée; malgré toutes ses croix, la vie du monastère lui fut incomparablement plus douce que celle du monde.

Nous terminerons cette pieuse galerie des servantes de Dieu, filles de Saint-Vincent, par le portrait d'une sœur qui a eu la bonne fortune d'être sauvée des piéges du monde par les mains de son illustre fondatrice, et d'être introduite au ciel par celles de sa grande sainte Catherine. Je veux parler de la sœur Paola de Nicollo Brunetti, de Florence. Elle se trouvait encore dans les rangs des jeunes filles qu'on élevait dans le monastère au moment du sac de Prato. Comme elle était extrêmement belle et gracieuse, un des capitaines espagnols l'avait remarquée et avait déclaré à la mère Raffaella que son intention était de la mener avec lui en Espagne. Il fallut, à la mère alarmée, une habileté et une prudence surhumaines pour l'arracher à la gueule du loup. Elle y réussit pourtant, et quelques mois après la petite brebis délivrée faisait son entrée dans le bercail de Saint-Dominique, revêtue de la laine blanche de ses filles. Elle y marcha sur les traces de son Père, dans une extrême et ai-

mable simplicité; elle communiait tous les jours, ne portait que des vêtements très-pauvres et ne couchait que sur un petit sac de paille. Elle était la première au chœur tous les matins pour l'office des Matines, gardait exactement tous les jeûnes et observances de la règle, se disant en tout l'humble esclave de Jésus. Elle avait une dévotion toute particulière pour laver le linge des malades et elle n'y manquait jamais, même dans les grands froids. En somme, tout en accomplissant des œuvres ordinaires, elle était arrivée à une si haute perfection, que la sainte Vierge déclara à sainte Catherine, dans une de ses extases, que cette sœur Paola lui était souverainement agréable et qu'elle avait tout à fait gagné son cœur. Sainte Catherine l'assista dans son agonie, et c'est d'elle que nous savons que son âme ne demeura au purgatoire que le temps nécessaire pour revêtir son corps de ses habits religieux. Comme elle aidait les sœurs à lui rendre ce dernier devoir, la sainte venait à peine d'achever sa parure funèbre et de lui poser la tête sur son oreiller, qu'elle vit son âme toute radieuse et parée pour les noces éternelles prendre son essor vers les cieux[1]. Ainsi la main de Dieu était dans ce monastère, et il est visible que, combinant son action avec l'impulsion magnanime de l'illustre fondatrice, il préludait par ces ébauches et ces esquisses à l'œuvre magistrale dont il se proposait de la doter pour la gloire de son Église et la sanctification des âmes. Et mainte-

1 Tous les traits de ces physionomies diverses sont pris dans l'histoire du monastère de Saint-Vincent, au livre Ier, chap. VII et VIII, de la *Vie de sainte Catherine,* par Seraf. Razzi.

nant que nos yeux sont accoutumés au doux éclat que répandent toutes ces âmes, ils pourront contempler d'un regard plus ferme les splendeurs éblouissantes que jette l'auréole de la grande sainte. Car, comme le dit un de ses historiens, « toutes ces belles et saintes vies ne sont que les brillantes aurores du soleil de ce monastère, sainte Catherine de Ricci [1]. »

1 Le quali Madri, come tante ruggiadose aurore precedetterò il sole di questo monastero, suor Caterina Ricci. (Seraf. Razzi, lib. I, cap. VII, pag. 20.)

CHAPITRE VI

Nouvelles épreuves de Catherine. — Sa guérison miraculeuse par l'intervention du bienheureux Jérôme Savonarole. — On commence à se douter de la vérité de ses extases. — Obligation qu'on lui impose de révéler ce qui lui arrive d'extraordinaire. — Seconde maladie et seconde guérison par l'apparition de Savonarole.

1536-1540

La profession religieuse, loin d'être pour Catherine la fin de ses épreuves, ne fut, au contraire, que le point de départ de nouvelles et plus grandes douleurs. Le Seigneur, à qui elle venait de se consacrer solennellement, avait hâte, lui aussi, de se l'attacher plus étroitement par de singulières faveurs. Il ne songeait à rien moins qu'à la prendre pour son épouse bien-aimée à la face du ciel et de la terre, et à lui en conférer publiquement le titre et les prérogatives. Mais pour cela il fallait préalablement qu'elle souffrît; il fallait qu'elle achetât cet immense honneur par des douleurs proportionnées. Car, comme le dit notre saint et sublime théologien Jean Taulère : « Ce n'est pas la coutume du Père

« céleste de purifier à demi une âme qu'il destine « à de si hautes faveurs. Mais il la baigne, il la « plonge, il la précipite dans tout un océan d'amer- « tumes, comme il fit jeter Jonas, son prophète, « dans la mer; comme David dit de lui-même : Tous « vos orages, Seigneur, et tous vos flots sont tom- « bés sur moi[1]. » Il y avait, en outre, une raison particulière dans la nature des faveurs qui lui étaient réservées. C'était Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié, qui lui était destiné pour époux, et à ce titre, c'était à ses douleurs, aux souffrances de sa Passion qu'elle devait être particulièrement associée. Il était donc nécessaire qu'elle connût l'abîme des douleurs humaines, avant d'entrer en participation des douleurs d'un Dieu, et qu'avant de porter ses lèvres au calice de sa Passion, elle les eût longuement trempées dans la coupe amère et sanglante de nos infortunes et de nos souffrances. C'est dans ces tribulations que nous allons la considérer pendant les cinq années qui vont suivre.

Ce retour de sympathie des sœurs qui venaient d'appeler Catherine à l'acte irrévocable de sa profession, ne dura guère plus de temps que les quelques jours qui lui furent donnés pour s'y préparer. Ce fut elle-même qui le fit cesser par le redoublement de ferveur que son cœur reconnaissant puisa dans la grâce qu'elle venait de recevoir. Sous cette impulsion, elle se plongea plus que jamais dans les profondeurs de sa vie cachée, dans ses habitudes de communications solitaires avec le monde

1 Institutions de Taulère, chap. xi.

surnaturel. On sait que ces habitudes ne se trahissaient au dehors que par ces abstractions, ces bizarreries apparentes qui lui aliénaient tous les esprits, et, les causes s'aggravant, il devait en résulter nécessairement une aggravation de désaffection et d'éloignement. Un mois ne s'était pas écoulé qu'elle était déjà retombée dans un discrédit universel, pire que celui des derniers temps de son noviciat. Elle n'était plus même l'objet de cet intérêt équivoque qu'inspire un sujet qui est est encore mis en question. On ne lui accordait plus cette attention suivie, ces regards fréquents qu'exige l'examen d'un inconnu, attention et regards qui peuvent encore donner à un cœur délaissé l'illusion d'une sympathie. Elle était réduite à la triste condition d'un fait accompli, d'un mal inévitable sur lequel on ne prend son parti et dont on ne s'arrange bien qu'en n'y pensant plus. « Complétement mise de côté et comptée pour rien [1], » la communauté accomplissait sa marche régulière sans s'inquiéter de ses absences, pensant qu'elle était dans quelque coin du monastère, retenue dans ses abstractions et ses *sommeils*, ainsi qu'elle les appelait elle-même. On la traitait, à peu de chose près, comme ces pauvres idiotes, douces et inoffensives, qu'on laisse errer à l'aventure dans toute la maison et qu'on ne s'étonne pas de rencontrer dans les endroits les plus imprévus et les occupations les plus étranges. On lui tolérait tout avec la même liberté, la même pitié pour son infortune, sans la prendre pour cela davantage au

1 Lasciata da parte, è niente considerata. (Sandrini, lib. I, cap. VIII, pag. 28.)

sérieux. Aussi devenait-elle quelquefois l'objet de leurs innocentes récréations. Quand, dans les conférences spirituelles, elle était interrogée, comme dans sa profonde humilité elle répondait toujours qu'elle serait heureuse d'être instruite par d'autres, des sourires ironiques accueillaient sa réponse, faisant la part de son humilité bien petite, pour laisser la plus grande à l'aveu implicite de son incompétence et de son incapacité [1]. Jésus-Christ, son divin époux, avait beau la combler de ses prévenances, lui prodiguer des lumières plus vives dans des visions plus intenses et plus prolongées, en rendant les phénomènes extérieurs plus sensibles, il n'obtenait qu'à leur faire donner des interprétations plus vulgaires.

Cette suspension de la vie des sens, cette immobilité du corps pendant des heures entières, qui, en réalité, étaient les signes d'une âme ravie dans la lumière et l'activité d'une vie supérieure, n'étaient, aux yeux prévenus du monastère, que les défaillances d'une santé affaiblie [2].

Quelque douces que fussent pour notre sainte les joies de l'extase, revenue aux réalités de la vie, elle n'en retrouvait pas moins son exquise sensibilité pour en ressentir les douleurs. Son cœur tendre et délicat souffrait cruellement de la désaffection et du dédain de ses compagnes. Si, dans son humilité,

1 Nelle conferenze spirituale, niùna stima si faceva di lei, è le compagne benchè innocentissime ne loro colloqui, se ne facevano gioco. (Sandrini, lib. I, cap. VIII, pag. 28.)

2 Stimavano che cotali alienazioni... procedessero da infirmita ordinaria delle donne. (Razzi, lib. II, cap. v, pag. 55.)

elle eût été heureuse d'être estimée la dernière de toutes, elle ne se consolait pas si aisément d'être déshéritée de leur affection. Ce martyre secret ne lui fut pas ménagé; Dieu l'y laissa pendant deux années entières. Aussi quand la sainte Vierge lui aura révélé ce cantique de la Passion, dont nous parlerons bientôt, son cœur pourra s'unir, de toute la sympathie du malheur, à ces plaintes du cœur de Jésus-Christ: « Mes amis et mes proches se sont « insurgés contre moi, et ils s'y sont obstinés. Tous « ceux qui me voyaient me tournaient en dérision; « ils murmuraient des lèvres et branlaient la tête « de mépris contre moi [1]. » Ainsi se réalisait à son endroit, de la part de religieuses aussi admirables, cette parole d'un grand docteur appréciant la conduite de la Providence envers les saints: « Pour ne « pas priver une âme des épreuves nécessaires à la « gloire qui lui est prédestinée, Dieu jetterait plutôt « dans l'aveuglement et les ténèbres une infinité « de saints personnages, afin qu'ils préparassent ce « vase d'élection par les jugements téméraires et « désavantageux qu'ils en feraient. Mais après avoir « ainsi purifié ce vase sacré, il lèverait le bandeau « de leurs yeux, et, se montrant indulgent pour une « faute qu'ils n'auraient commise que par une con- « duite cachée de la Providence, il leur montre- « rait à découvert, dans l'éclat de la lumière di- « vine, ce vase d'or pur et enrichi de pierres « précieuses [2]. »

1 Amici mei et proximi mei, etc. (Cant. de la Passion, à la fin du livre.)

2 Taulère, chap. xi.

Mais ce n'était là qu'un commencement et la partie cachée de ses douleurs. Au mois de mars de l'année 1538, à l'âge de seize ans, elle fut tout à coup assaillie par une maladie des plus graves et des plus singulières par ses complications. C'était à la fois une affreuse hydropisie qui envahissait tout son corps, les douleurs de la pierre qui lui déchiraient les reins, un asthme des plus violents, qui semblait à chaque instant lui refuser le souffle nécessaire à la vie, et enfin une fièvre ardente et continue. Une seule de ces maladies, avec son degré d'intensité, eût suffi pour la condamner à de cruelles souffrances et la conduire en peu de temps aux portes de la mort. Qu'on juge du supplice que durent lui causer leur présence simultanée et l'accumulation de leurs tortures. Ce supplice lui fut infligé sans interruption, sans le moindre relâche, pendant deux années consécutives. Les médecins, que le caractère inouï du mal avait déconcertés dès le premier jour, le furent bien davantage, quand, en dépit de tous leurs efforts combinés, il se montra obstinément rebelle à tous leurs remèdes Voyant qu'à force d'expériences ils ne faisaient que redoubler les crises douloureuses de la malade, sans faire lâcher prise au mal, ni d'un côté, ni de l'autre, par pitié pour la patiente, ils se virent obligés de laisser la maladie suivre son cours et de n'avoir plus d'espoir que dans les réactions éventuelles de la nature. C'était un spectacle navrant de voir cette jeune fille, depuis la seizième jusqu'à la dix-huitième année de son âge, ainsi abandonnée aux souffrances les plus cruelles, qui ne lui laissaient aucun

repos ni jour ni nuit, sans que rien au monde, aucun secours humain pût lui apporter le moindre soulagement. Et, chose admirable! au milieu de tant de douleurs, la victime était si douce, si patiente, que jamais la moindre plainte, le moindre murmure ne venait trahir son courage. « Tous ceux qui en « étaient les témoins, dit un de ses biographes, « étaient émus jusqu'aux larmes, également inca- « pables de comprendre comment un Dieu, juste et « bon, pouvait laisser tant d'innocence souffrir si « cruellement et sans relâche, ni comment une « faible créature pouvait être ainsi broyée par la « douleur, sans jamais laisser échapper une seule « de ces plaintes qui sont le cri et le soulagement « instinctifs de la nature [1]. » Ils ne voyaient pas que la Providence réalisait du même coup son double dessein sur cette âme prédestinée, celui de la préparer, par cet excès de souffrances humaines, à la glorieuse participation des douleurs incompréhensibles du Fils de Dieu, et en même temps celui de lui ramener l'estime et les sympathies du monastère par le spectacle surhumain de cette héroïque vertu.

Déjà les sœurs s'étaient prises d'un grand intérêt pour elle, demandant sa guérison aux moyens surnaturels à défaut des remèdes humains. Déjà elles avaient adressé leurs plus ferventes prières à la

[1] Quanti la vedevano, partivano colle lagrime agli occhi, parendo cosa incredibile, che come santa, non avesse dal Signore qualchè risparmio, è come creatura, non avesse questa naturalezza di gittare qualchè oime. (Sandrini, lib. III, cap. XVII, pag. 206.)

très-sainte Vierge et aux saints pour lesquels elles avaient plus de dévotion, lorsque la proximité d'une date célèbre dans le monastère leur donna la pensée de faire un vœu à certains bienheureux de leur Ordre, dont elle leur rappelait la mémoire. Cette date était l'anniversaire de la mort de Jérôme Savonarole et de ses compagnons.

Ce grand homme, vénéré comme un saint pendant sa vie par tout ce qu'il y avait de grands citoyens et de vrais chrétiens dans Florence et dans toute la Toscane, l'était encore davantage depuis, en dépit de sa mort tragique. Les flammes de son bûcher n'avaient fait qu'ajouter à sa triple couronne de vierge, de docteur et de prophète l'auréole suprême du martyre, et, malgré toutes les défenses[1], sa mémoire était toujours l'objet d'un culte pieux et enthousiaste. Mais nulle part elle n'était en vénération comme parmi les sœurs de Saint-Vincent. Il était pour elles un ancêtre. C'était lui qui avait prophétisé l'avénement de leur monastère et en avait indiqué de la main le lieu prédestiné. C'était sa parole apostolique qui avait semé les germes de vocation dans l'âme de ses fondatrices ; c'était par ses disciples qu'il les avait conduites à leur maturité et nourries de ce double esprit qu'il leur avait légué, comme un autre Élie, du haut de son char de feu. Avec sa mémoire, elles gardaient religieusement quelques objets qui lui avaient appartenu, quel-

1 Ces défenses rigoureuses des supérieurs expliquent pourquoi les biographes, taisant le nom de Savonarole et de ses compagnons, ne les désignent que sous cette formule : *Certains bienheureux de l'Ordre.*

ques poignées de ses cendres, sauvées par des mains généreuses de la proscription qui les condamna à être jetées dans l'Arno. Elles récitaient des prières devant ces reliques bénies, honoraient ses images, l'invoquaient avec confiance, et tous les ans célébraient le jour de sa mort comme la fête de sa nativité dans le ciel. Sainte Catherine, venue la dernière dans la connaissance et la vénération de cette grande mémoire, les surpassait déjà toutes dans cette dévotion comme dans toutes les autres.

Au bout de ces deux années de souffrances, elle fit donc, de concert avec ses sœurs, un vœu au frère Jérôme et à ses compagnons, pour obtenir sa guérison avant sa fête, qui était dans trois jours. Le 23 mai, veille du dernier jour, qui, cette année, était la veille de la Sainte-Trinité, elle avait demandé de demeurer seule dans sa cellule, afin de prier ses saints avec plus de ferveur. Voilà que vers les quatre heures du matin, s'étant approchée du petit autel où se trouvaient leurs reliques, épuisée de fatigue, elle y appuya ses bras et sa tête, et s'endormit. « Alors, dit la chronique du couvent, trois « frères, revêtus de l'habit de Saint-Dominique, lui « apparurent environnés d'une grande splendeur, « et celui qui était au milieu paraissait porté dans « un nuage éclatant. Sœur Catherine, s'adressant à « celui-ci, lui dit : « Qui êtes-vous ? — Quoi, lui ré- « pondit le Frère, est-ce que tu ne me connais pas? « — Non, Père, dit Catherine, je ne vous connais « pas ! — Mais à qui demandes-tu ta guérison? ré- « pliqua-t-il. — Au frère Jérôme, répondit-elle « aussitôt. — Eh bien ! c'est moi qui suis frère Jérôme

« et je viens te guérir. Mais avant promets-moi « d'obéir toujours fidèlement à tes supérieures et à « ton confesseur, et puis d'aller te confesser ce ma- « tin pour faire la communion. Là-dessus, il fait « un grand signe de croix sur elle, et elle se trouva « parfaitement guérie. Effrayée d'abord d'une si « subite et si grande transformation, sa frayeur « disparut bientôt pour faire place à une immense « allégresse et une vive reconnaissance envers « Dieu [1]. »

Ce prodige est resté comme un des plus mémorables événements du monastère, à cause de la gloire du bienheureux Jérôme et de ses compagnons qu'il consacre d'une manière si éclatante. Il eut aussi pour résultat immédiat de modifier sensiblement l'attitude des sœurs vis-à-vis de notre sainte. La vertu héroïque qu'elle avait déployée dans cette longue maladie, et la protection merveilleuse du Ciel dont elle venait d'être l'objet, ne leur permettaient plus de la juger aussi défavorablement. Elles commencèrent à concevoir des doutes sur la nature de ses évanouissements et de ses sommeils, et à se dire que derrière ces apparences vulgaires pourraient bien se cacher des réalités d'un ordre supérieur. Elles se mirent à faire réflexion qu'au lieu de fermer les yeux et d'avoir la tête appesantie comme dans les sommeils ordinaires; au lieu d'être pâle, livide du

1 Ricordo del miracolo fatto dal Signore, soprà di suor Catherina de Ricci, monache in San-Vincenzio di Prato alle di 22 di maggio 1540. (Credesi di Fra Timotteo Ricci, confessore del monastero. Archivio di San-Vincenzio. — Le Lettere, etc. Documenti, etc., pag. 48.)

visage et de tomber à terre comme dans les évanouissements, de se débattre enfin convulsivement en écumant comme dans les crises épileptiques, Catherine demeurait, au contraire, les yeux ouverts, le visage animé quelquefois des plus vives couleurs, le corps gardant l'attitude qu'il avait au moment où le ravissement l'avait saisie, à genoux, debout ou assise, et, quoique dans un état de complète insensibilité, inspirant néanmoins des sentiments de piété à ceux qui la regardaient. Ces différences capitales, dont elles n'avaient pas tenu compte sous l'empire de leurs préventions défavorables, leur apparaissaient maintenant sous leur jour véritable. Elles les jugèrent avec raison comme des marques d'un phénomène surhumain, comme des signes d'une intervention surnaturelle en faveur de cette âme. En conséquence, après en avoir délibéré avec leur directeur spirituel, il fut décidé qu'on procèderait, avec toute la prudence nécessaire, à l'examen de son état intérieur, pour n'y affirmer les opérations de l'Esprit-Saint qu'après les avoir bien dégagées de tous les caractères de l'esprit d'erreur et de mensonge.

Le vénérable Fra Timoteo fit donc comparaître devant lui notre humble Catherine. Il commença d'abord par lui témoigner sa surprise et son mécontentement d'apprendre par des étrangers des choses qu'il aurait dû savoir d'elle, comme étant son confesseur. Puis, après lui avoir fait sentir l'imprudence de sa conduite par son manque absolu d'ouverture envers ses supérieurs, imprudence qui l'exposait à devenir la victime des illusions et des

piéges du démon, il lui commanda, en vertu de l'autorité qu'il tenait de Dieu, de lui raconter à l'heure même tout ce qu'elle voyait et entendait dans ses ravissements. C'était un coup bien rude pour l'humilité de notre sainte; mais, dominée par l'obéissance, qui ne lui permettait pas d'éluder un ordre si précis, elle tomba à genoux, aux pieds de son père spirituel, pour lui demander humblement pardon de ne lui avoir jamais révélé ces grâces intérieures du Seigneur, « lui avouant avec « beaucoup d'ingénuité qu'il ne lui était jamais « venu en pensée qu'elle pût être en cela trompée « par le démon [1]. » Alors, toute confuse, les yeux baissés et versant d'abondantes larmes, comme une coupable à qui on arrache des aveux, elle raconta les apparitions de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des saints qu'elle recevait depuis sa plus tendre enfance; les mystères de la religion, les saints enseignements qu'elle en avait appris; les prescriptions qui lui avaient été imposées, et enfin comment toutes ces visions, après lui avoir inspiré d'abord une certaine frayeur, finissaient toujours par remplir son âme d'une douce paix, d'une joie ravissante et d'un grand amour de Dieu.

Le Père Timoteo dissimula sagement la joie intérieure que lui donnaient ces révélations d'une âme si innocente et si chère à son cœur. Il ne témoigna, au contraire, qu'incrédulité et défiance pour toutes ces visions et apparitions, qui n'étaient, di-

1 Confessandogli ingenuamente, chè non aveva mai, ne tampoco dubitato, che vi potesse essere inganno diabolico, etc. (Vita anonyma, cap. IX, pag. 65.)

sait-il, que des amorces et des piéges de l'esprit infernal pour mieux séduire les âmes. Aussi, afin de la mettre en garde contre toutes ses perfidies, il lui imposa l'obligation, à l'avenir, de faire le signe de la croix sur chaque image, chaque fantôme qui lui apparaîtrait et de ne les accueillir que par des signes de mépris. Et comme la pieuse enfant se récriait naïvement en disant : « Quoi! Père, vous m'obligez à donner des signes de mépris à Jésus-Christ, à sa divine Mère et aux saints! est-ce possible? » le Père la reprit sévèrement de cette parole, en lui faisant observer que Dieu et les saints aiment par-dessus tout l'obéissance et tout ce qui en procède, et qu'un signe de mépris inspiré par elle n'est rien à leurs yeux, tandis que le démon, qui est un esprit d'orgueil et de désobéissance, ne peut souffrir d'être méprisé. Ensuite il lui assigna sœur Maria Maddalena Strozzi pour sa gardienne et sa maîtresse particulière, à qui elle ne devait désormais rien laisser ignorer des pensées de son âme et des événements intimes qui lui surviendraient. Enfin il termina par cette prescription importante, qui l'obligeait tous les jours, avant d'aller prendre son repos, de venir lui raconter tout ce qu'elle aurait vu et entendu dans ses visions et ses extases de la journée.

Il fut bien pénible à notre sainte de se voir ainsi livrée à de nouveaux genres de défiances de la part de ses sœurs et à des alarmes inconnues jusque-là de son âme. La pensée qu'elle pouvait devenir la victime des artifices et des piéges du démon, lui était surtout extrêmement douloureuse. Rien de

touchant comme de voir désormais ses terreurs aux approches des faveurs célestes, et ses efforts impuissants pour échapper aux étreintes de l'Esprit-Saint, comme aux divines caresses de l'époux de son âme !

En attendant, les souffrances et les épreuves extérieures ne lui étaient pas épargnées. Six mois après sa guérison, vers la fin d'octobre de cette année 1540, elle fut atteinte de la petite vérole, qui faisait en ce moment de grands ravages à Prato. Cette maladie, pour être moins intense que la première, n'en avait pas moins des caractères d'une violence extraordinaire. En peu de temps elle brisait les forces de ses victimes, au milieu des plus grandes douleurs, et les conduisait à la dernière extrémité. Tout le monastère était dans la consternation, moins à cause du caractère pernicieux de la maladie, qui laissait peu d'espoir de guérison, qu'à cause des sévérités de la Providence vis-à-vis de cette malheureuse sœur Catherine. On se demandait avec anxiété ce que la justice divine pouvait poursuivre dans une âme si pure. On allait même jusqu'à douter de la vérité du miracle de sa première guérison, en la voyant aboutir en si peu de temps à une mort imminente. On était saisi de frayeur à la pensée qu'elle pouvait être l'œuvre du démon.

Il y avait près d'un mois qu'elle était abandonnée dans les angoisses de l'agonie, toujours entre la vie et la mort, lorsque le premier jour de décembre, vers deux heures du matin, s'étant un instant endormie, elle sentit une main qui la secouait doucement et une voix qui l'appelait. Réveillée comme en

sursaut, elle vit devant elle les trois mêmes saints qui l'avaient guérie la première fois. Dans le premier saisissement, elle se mit à appeler à haute voix la sœur qui était couchée dans sa chambre. Mais le plus grand d'entre eux, Frère Jérôme, lui fit signe de la main de se tenir en repos et lui demanda ce qu'elle désirait. « Père, la santé, lui répondit-elle, si c'est le bon plaisir de Dieu! — La santé te sera rendue, » lui dit le Père. Et, s'approchant d'elle, il fit plusieurs fois le signe de la croix sur sa tête, et, à chaque impression de ce signe salutaire, elle sentait ses douleurs diminuer, jusqu'à ce que la dernière les fît totalement disparaître. Comme le saint se retirait doucement avec ses compagnons, il s'aperçut que Catherine, dans la joie de sa guérison, se préparait à sortir pour aller publier le bienfait de Dieu. Alors, revenant sur ses pas, il lui ordonna de ne pas sortir sans en avoir préalablement obtenu la permission de la sœur infirmière, l'exhorta, à ce propos, à pratiquer l'obéissance jusque dans les plus petites choses, à être patiente dans ses épreuves, toujours humble devant Dieu, et il disparut.

Ce nouveau miracle, qui vengeait si glorieusement la servante de Dieu des doutes injurieux dont elle avait été l'objet, ne fit qu'accroître le respect pour la conduite mystérieuse de la Providence à son égard. Bien que confuses de la témérité de leurs jugements, les sœurs n'en furent pas moins heureuses de son retour à la santé et ne s'en montrèrent que plus ardentes à l'aider à en remercier le Seigneur. A cette occasion, la sainte, dans l'élan

de sa reconnaissance, composa une *Lauda*, un chant d'action de grâces, aux très-victorieux martyrs, les bienheureux Jérôme, Dominique et Silvestre. En voici la traduction :

Puisque tu m'as témoigné tant d'amour, en venant à moi avec ce doux regard et ce double bienfait, qui deux fois excitent ma reconnaissance, serviteur de Jésus-Christ, ta mémoire vivra toujours dans mon cœur !

J'étais plongée dans un abîme d'angoisses et de douleur, quand ta main compatissante est venue m'en retirer. Mon cœur flétri était sans joie, quand tu as ouvert sur moi tous les trésors de ta bonté. Je t'appelais ; comme un père attendri par la voix plaintive de sa fille, tu es enfin accouru avec un visage éclatant de gloire et resplendissant de lumière.

C'est maintenant que je connais combien ton âme est noble et courtoise, maintenant que pour une de tes servantes tu es descendu de ce beau pays du ciel, d'où tombent sur nous les flammes ardentes de la charité. Je vis alors ton visage ; il étincelait, comme un soleil, de feux et de rayons d'une lumière éblouissante. Ma pensée et ma parole sont impuissantes à en décrire l'incomparable splendeur.

Divin Père, à qui ta fille morte doit de posséder une vie nouvelle, du fond de cette froide vallée, j'ai recours à toi pour que tu m'enflammes à accomplir ce que tu m'as enseigné. Oh ! je me souviens des beaux préceptes qui me sont venus de tes lèvres. Comment pourrais-je jamais les oublier ! Puisque tu fus alors si aimable pour m'en donner la lumière, sois-le autant pour m'en donner le zèle qui les embrasse et l'amour qui les accomplit.

Souviens-toi, ô mon doux Père, que ta fille, de sa nature, n'est que faiblesse et fragilité. Prête l'oreille à ses vœux, exauce toujours ses désirs, et fais que mon âme se conserve toujours chaste et pure ! Si tu n'es pas mon guide

dans la vie, il n'y aura plus de sécurité pour moi. Mais si par toi le Ciel me vient en aide, ni le loup ni l'ours du désert ne sont plus à craindre. Je suis sûre de rester toujours, fidèle servante de mon Maître et Seigneur Jésus-Christ!

Que cet amour ardent qui pressa ton cœur à rendre la santé à ta servante, t'anime encore, ô Père bien-aimé, à rendre ta fille meilleure, à accroître ses vertus. Je m'adresse à toi, parce que tu m'as appris à te connaître. Ta charité est si vive! ton cœur si compatissant! O Père, avec toi, j'en ai la confiance, j'obtiendrai la palme contre l'astuce du grand séducteur.

Embrase mon âme des ardeurs de la charité; remplis mon faible cœur d'une vive espérance; illumine mon esprit du flambeau de la foi, et qu'au fond de mon cœur Jésus, mon Époux, demeure toujours gravé. Je te demande encore, ô mon doux Père, la douce paix qui réjouit nos âmes, la pureté qui fait l'honneur des épouses, et comme leur sécurité et leur ornement suprême, la vraie humilité.

Ce que je demande à toi, ô Père plein de bonté, je le demande encore à tes compagnons bienheureux! Unis comme vous êtes dans le repos et dans la gloire qui vous honorent, je ne vous sépare pas dans l'amour qui vous remercie. Non, mon cœur ne se rassasiera jamais de vous honorer, de vous rendre de dignes actions de grâces, de célébrer votre nom, de chanter vos louanges.

Puisque tu m'as témoigné tant d'amour en venant à moi, avec ce doux regard et ce double bienfait qui deux fois excitent ma reconnaissance, serviteur de Jésus-Christ, ta mémoire vivra toujours dans mon cœur [1].

[1] Le texte italien, à la fin du livre.

CHAPITRE VII

Dieu console Catherine au milieu de ses épreuves. — Maladies et guérisons nouvelles, suivies de visions et d'extases. — Mystère de la souffrance. — Douleurs et joies surnaturelles. — Persécutions et piéges de Satan.

1540-1541

Pendant qu'au dehors Dieu se plaisait ainsi à frapper la sœur Catherine d'une main et à la guérir de l'autre, au dedans et dans le mystère de ses intimités avec elle, il la favorisait plus que jamais de ses grâces et des attentions les plus tendres de sa bonté. Il semble que de la fin de cette année 1540, jusqu'à la fin de la suivante, il ait voulu la consoler au milieu de ses douleurs, en lui faisant apparaître plus souvent son saint préféré, le bienheureux Jérôme Savonarole. Je laisse la parole à l'antiquité : « A la fin du mois de décembre (1540), le jour de Noël, après les grâces du dîner, Catherine demeura seule à l'église. Elle voulait remercier Dieu, dans toute l'effusion de son âme, de ses innombrables bienfaits et en particulier des deux guérisons miraculeuses qu'elle en avait reçues par l'entremise du

bienheureux Jérôme et de ses compagnons. Voilà que tout à coup elle voit s'avancer, venant de l'autel, ce même bienheureux, précédant la très-sainte Vierge, qui portait son petit enfant dans ses bras. A cette vue, elle tomba la face contre terre, à cause de sa frayeur extrême. Mais le bienheureux Jérôme l'ayant encouragée à n'avoir aucune crainte, puisqu'il lui avait amené la mère de Dieu et son très-doux fils, elle se releva et fit le signe de la croix et les autres actes recommandés par son confesseur pour toutes les apparitions. Après qu'elle fut restée quelque temps en prière devant la très-sainte Vierge, lui recommandant une à une toutes ses sœurs, et en particulier sœur Maria Maddalena, sa maîtresse et sa gardienne, pour qui elle demanda la grâce de devenir surabondamment vertueuse et toute sainte, la très-sainte Vierge lui présenta le très-doux petit enfant Jésus; elle le reçut avec le plus grand respect, le pressa étroitement dans ses bras et sur sa poitrine, et le baisa doucement plusieurs fois avec un contentement indicible. Et pendant qu'elle admirait comme il était richement emmaillotté, le bienheureux Jérôme lui dit que ces langes, ces bandelettes, ce mantelet, c'était elle-même qui les lui avait formés de ses ferventes prières, pendant le saint temps de l'Avent. Puis la sainte Vierge, ayant repris son enfant, l'exhorta à l'obéissance et à l'humilité, et, comme on sonnait les vêpres, tout disparut à ses yeux. A partir de ce jour, elle sentit en elle un merveilleux accroissement d'amour de Dieu [1]. »

[1] Seraf. Razzi, lib. II, cap. IV, pag. 57-58.

Par moments Dieu usait envers elle de telles prévenances, qu'il semblait se faire un jeu de sa puissance pour réaliser ses moindres désirs. « Le 17 février 1541, un jeudi, comme elle témoignait le désir de se confesser, on lui dit que le Père confesseur était allé à Florence pour les affaires du couvent. Alors elle vint à l'église avec l'intention d'employer le temps qu'elle devait donner à sa confession à faire quelques prières pour les âmes du purgatoire. Mais voilà qu'en entrant, elle aperçut le Père Fra Timoteo au confessionnal, et à ses pieds, faisant sa confession, une des mères anciennes, la sœur Fede, que la mère Raffaëlla de Faënza avait accompagnée à cause de son grand âge. Un instant après, la sœur Fede sortit du confessionnal et lui fit signer de venir prendre sa place; elle s'y rendit aussitôt. Après les civilités affectueuses qu'elle avait coutume d'adresser à son oncle, quand il revenait de voyage, elle fit sa confession, à la grande satisfaction de son âme. Et comme elle savait que la sœur Maddalena, sa gardienne et maîtresse chérie, avait un grand désir de se confesser, elle demanda au Père s'il voulait avoir la complaisance d'attendre qu'elle l'eût avertie. Celui-ci s'étant contenté pour toute réponse de sourire à sa demande, elle sortit en toute hâte, chercha quelque temps sœur Maddalena, et, voyant ses recherches infructueuses, retourna à l'église pour s'excuser auprès du Père de l'avoir fait attendre inutilement. Mais il avait disparu. Elle en demanda des nouvelles à quelques sœurs qui se trouvaient là. Toutes furent unanimes pour lui dire que le Père n'était pas encore de retour de son

voyage de Florence. Alors, toute stupéfaite et craignant d'avoir été le jouet des artifices du démon, elle se mit en prière, conjurant le Seigneur d'avoir pitié d'elle et de vouloir bien lui faire connaître la vérité. Il lui fut bientôt révélé que le Dieu de toute majesté, qui se plaît à remplir les désirs et à faire la volonté de ceux qui le craignent, lui avait envoyé du ciel le bienheureux Jérôme, et que les deux sœurs qu'elle avait cru reconnaître autour du confessionnal, n'étaient que ses deux compagnons descendus sur la terre avec lui [1]. »

D'autres fois, c'était dans un but de correction et pour lui donner d'utiles avertissements, que ces apparitions avaient lieu. Son âme ne vivant plus que dans le monde surnaturel, il fallait bien qu'elle y reçût les leçons nécessaires à la direction de sa vie. Elle semblait n'appartenir à la terre que par ses souffrances. « Le 18 du mois de mars suivant, les mêmes bienheureux lui apparurent pour lui reprocher de n'avoir pas profité de la dispense des lois du carême, que son directeur spirituel et la mère prieure lui avaient accordée à cause de son indisposition corporelle. Ils lui donnèrent, à ce propos, des avertissements très-sages sur certaines illusions assez fréquentes parmi les âmes de bonne volonté et pleines d'ardeur pour leur perfection. Elles se persuadent que c'est l'esprit de Dieu qui les pousse

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. IV, pag. 58-59. Sainte Élisabeth de Hongrie se confessa en l'absence de son confesseur habituel, à saint Jean l'Évangéliste, qui descendit du ciel pour remplir cet office auprès d'elle. (*Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie,* chap. XIX, pag. 38; édit. in-18, par Montalembert.)

à des excès de pénitence et de mortification, tandis qu'elles n'obéissent qu'à un artifice du démon, qui tend à briser définitivement leurs forces. Et par là, non-seulement elles se rendent incapables de pratiquer à l'avenir les pénitences ordinaires et les communes observances de la règle, mais encore elles finissent par se rendre inutiles et à charge aux monastères. La sainte leur ayant demandé très-humblement pardon de cette faute, ils le lui accordèrent gracieusement et disparurent, la laissant abondamment consolée[1]. »

Cependant le divin Maître ne tarda pas à lui envoyer quelque nouvelle souffrance extérieure. Dans le mois de mai, elle fut atteinte d'un violent mal de dents. Pendant cinq jours et cinq nuits, elle fut en proie à des tortures indéfinissables. Mais voilà que le dernier jour, étant venue à l'église, comme pour se jeter dans les bras de Dieu, dans un saint désespoir, elle entendit une voix lui dire d'aller cueillir, dans le jardin, une certaine plante, de l'appliquer sur les dents malades et qu'elle sera guérie. L'empressement si naturel de courir au remède, sous le coup de la douleur, ne lui fit pas oublier l'obéissance. Elle vint tout soumettre à la décision de son confesseur, qui l'autorisa à employer la plante indiquée, à la condition seulement de faire préalablement le signe de la croix sur elle. Le remède appliqué, elle fut instantanément guérie. Catherine racontait ensuite, avec reconnaissance, que la voix qui lui avait indiqué le remède était

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. IV, pag. 59.

celle du bienheureux Jérôme, qu'elle invoquait en ce moment [1].

Elle reprit aussitôt le cours de ses familières communications avec Dieu. Mais, ô misère de l'humanité, jusque dans les saints! elle, que nous venons d'admirer si fidèle à l'obéissance sous l'étreinte de la douleur, nous allons la voir s'y montrer infidèle dans les joies de l'extase; mais d'une manière si faible, si imperceptible, qu'il ne faut rien moins que les regards jaloux d'un Dieu pour l'apercevoir et le cœur des saints pour en pleurer. « Le septième jour du mois de juin, le mardi de la Pentecôte, Catherine, s'étant levée vers deux heures du matin, aperçut au fond du grand corridor du dortoir une brillante troupe de saints. Au milieu se trouvait le très-doux Sauveur, dans toutes les splendeurs de sa glorieuse résurrection; à sa droite, sa très-sainte Mère, tenant un aspersoir à la main, et il lui semblait qu'après l'avoir trempé dans le côté de son fils bien-aimé, elle en aspergeait les cellules des sœurs, pour montrer qu'elles participaient aux fruits de son précieux sang. Près de la très-sainte Vierge était une gracieuse petite fille, vêtue de blanc, portant un petit agneau sur son bras. A la gauche de Notre-Seigneur se tenaient deux jeunes femmes d'une grande beauté. Elle reconnut la première à son riche vêtement de pourpre pour être sainte Marie-Madeleine, et elle prit la seconde pour sainte Ursule. Et, en avant de toute la troupe, marchait un saint de l'ordre des Frères Prêcheurs, robuste du

1 Seraf. Razzi, cap. v, pag. 61-62.

corps et de taille médiocre, portant un grand cierge à la main. Catherine, désirant contempler de plus près une si agréable réunion, fit quelques pas de ce côté; mais, comme elle en approchait, tout disparut à ses yeux.

« Le lendemain matin, après avoir fait la sainte communion, elle rentra dans sa cellule. Là, détachant du bois de la croix le crucifix, elle le prit amoureusement dans ses bras, selon sa coutume, pour le contempler et s'entretenir avec lui. Comme elle priait dans cette pieuse attitude, le doute lui vint si elle n'avait pas manqué à son devoir la veille, en n'allant pas raconter à son confesseur la vision qu'elle avait eue, selon la prescription qu'elle en avait reçue. Après en avoir délibéré en elle-même, elle conclut qu'elle n'y était pas obligée pour cette fois, attendu qu'aucun des saints apparus ne lui avait adressé la parole. Mais les motifs de sa conclusion ne parurent pas suffisants à ce divin crucifix, qui, prenant la parole, lui fit une douce et belle admonition sur les saintes délicatesses des vertus chrétiennes, lui montrant jusqu'où devait aller la perfection de la sainte obéissance. Alors, penchant sa tête attristée sur les pieds de la douce image, et les arrosant de ses larmes comme Madeleine, elle lui demanda pardon de toutes ses imperfections et de ses négligences. Les eaux abondantes d'un si tendre repentir furent plus que suffisantes pour l'en purifier. Puis elle se leva pour s'en aller tout raconter à son confesseur [1]. »

1 Seraf. Razzi, cap. v, pag. 62.

L'année 1541 se termina dans ces alternatives de violentes douleurs et de visions merveilleuses. Deux fois, à deux mois d'intervalle, elle eut à essuyer de grandes douleurs d'estomac, accompagnées de cruels déchirements d'entrailles qui livraient son corps à des tremblements et des convulsions horribles. Chaque fois, le mal se présentait avec tous les symptômes d'un empoisonnement, tant l'attaque était rapide et les douleurs violentes dès le début. Mais plus les sœurs étaient effrayées, par sa prompte apparition, comme par son intensité, plus elles étaient dans la stupeur et l'admiration, à la vue de sa guérison aussi instantanée que complète et définitive. La première fois, le 6 novembre, elle fut guérie par l'intervention de saint Thomas d'Aquin, un de ses grands protecteurs auprès de Dieu. Après l'avoir exhortée à se nourrir plus fréquemment du pain des anges, le saint docteur remplit son âme d'une grande consolation, en lui apprenant qu'aux dernières fêtes de la Toussaint, l'âme de sa mère avait été délivrée du purgatoire par la ferveur de ses prières et mise en possession du paradis [1]. La seconde fois, au commencement de janvier de l'année suivante, ce fut la sœur Maria Maddalena Strozzi qui lui redonna instantanément la santé par l'application d'une relique du bienheureux Jérôme Savonarole. Puis la très-sainte Vierge lui apparut en compagnie de saint Vincent Ferrier et de plusieurs autres saints, et, après lui avoir donné diverses consolations spirituelles, elle lui montra,

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. VI, pag. 63.

sous son manteau, une de ses jeunes sœurs, morte en bas âge, au milieu d'un groupe de religieuses de son monastère [1].

Jetons un regard sur ces trois années de souffrances que notre jeune sainte vient de traverser et admirons l'œuvre de Dieu sur elle. Ce qui frappe d'abord, c'est de le voir lui-même présider à ses épreuves et en diriger en personne toutes les opérations. Toutes les maladies qui viennent assaillir notre douce victime apparaissent en dehors du cours ordinaire de la nature. Elles arrivent comme la foudre, sans aucun symptôme préliminaire, aucun signe qui les annonce. Du premier moment, elles acquièrent une intensité effrayante et présentent des caractères ou des complications inouïes. La science humaine n'intervient que pour les aggraver; ses remèdes ne font qu'irriter les souffrances de la patiente. Puis, leur mission accomplie, à un signe du maître, elles disparaissent aussi brusquement qu'elles sont arrivées. C'est toujours l'apparition d'un saint ou une application de saintes reliques qui détermine leur guérison, et la malade reprend la plénitude de la santé sans convalescence, sans aucune trace des horribles souffrances qu'elle vient d'endurer. Alors le ciel descend jusqu'à elle, et la très-sainte Vierge et les anges et les saints viennent lui témoigner les égards qu'elle mérite et la tendresse qu'elle leur inspire. Là se termine chaque acte du drame. Puis de nouvelles douleurs arrivent, et le drame recommence. Quel est donc ce specta-

2 Seraf. Razzi, cap. VI, pag. 64.

cle? Pourquoi tant de souffrances et tant de faveurs tombant du ciel successivement sur la même tête? C'est le drame d'une rédemption; c'est une âme aimée de Dieu, qui achève d'acquitter ici-bas sa dette de fille d'Adam vis-à-vis du Très-Haut.

Comme peine, comme châtiment du péché, la douleur répare l'outrage fait à Dieu, c'est une expiation. L'âme qui souffre avec résignation, fût-elle coupable, est déjà une noble et sainte victime, son sacrifice monte au ciel. Que sera-ce donc si la victime s'offre avec joie et s'immole avec amour? Et que sera-ce encore si elle est innocente? Agrandissez l'innocence, agrandissez l'amour, agrandissez la douleur, et vous aurez le plus noble spectacle qu'une créature puisse offrir à son Créateur; c'est un sacrifice plus agréable que celui d'Abel, le sacrifice d'expiation que notre jeune sainte offre au Très-Haut.

De plus, la douleur détruit l'œuvre du péché. Son œuvre formidable, c'est d'avoir déplacé notre centre, de l'avoir transporté de Dieu en nous-mêmes. Cet attrait si puissant, ce charme si doux qui emportait le cœur du premier homme vers Dieu, nous ne l'éprouvons plus que pour nous-mêmes. Nous nous concentrons en nous, avec cette même complaisance, cette même volupté qui devrait nous attacher à Dieu. Mais que la douleur arrive, qu'elle vienne appesantir sa main sur nous et broyer nos os, que devient ce charme, cette ineffable volupté qui nous entraînait vers nous-même? O péché, où est ta victoire? tout son prestige s'est évanoui. Sous le coup

de la douleur, l'âme effarée sort d'elle-même, comme on sort d'une maison dévorée par les flammes. Celle même qui ne connaissait pas Dieu le réclame, l'appelle à grands cris, et, sans attendre sa réponse, elle se jette dans ses bras. Mieux que toute la science et toute la théologie, la douleur nous apporte la conviction que nous ne sommes qu'un néant, et que Dieu est notre refuge, notre bien suprême. Mais voici une âme prévenue exceptionnellement de la grâce, une âme demeurée toujours unie à Dieu par les liens de l'amour le plus tendre, une âme innocente, vivant plus dans le ciel que sur la terre et déjà en commerce familier avec les anges et les bienheureux dans le paradis : où est le péché en elle? où est son œuvre? où en sont les traces vivantes? Le péché y existe pourtant; il y existe à l'état latent, imperceptible, sans qu'elle en ait peut-être conscience; il y existe comme les scories dans l'or mal purifié, et sa présence ternit la beauté de cette âme que Dieu veut avoir toute pure, toute sainte ici-bas, comme ses anges dans le ciel. Par deux fois, durant ces années d'épreuve, ces restes du péché, de cet amour de soi, au détriment de Dieu, ont trahi leur présence en elle. Par deux fois, au sortir de la fournaise, Dieu l'a regardée et ne l'a pas trouvée sans tache. Alors qu'a-t-il fait? Comme on élève la température du feu à sa dernière puissance, pour dégager l'or de ses derniers alliages, il a augmenté l'intensité de la douleur dans cette âme, jusqu'à la dégager de ces derniers vestiges du péché, et l'œuvre de sa purification a été consommée. Catherine, comme un or pur, est

sortie de l'épreuve, sainte non-seulement dans ses œuvres, mais encore dans tout son être, sainte dans son âme et dans son corps, à peu près comme aux jours de l'innocence primitive! Chose aimable! qui montre les délicatesses infinies de la bonté de Dieu et les contrastes ravissants qu'il se plaît à faire éclater dans sa conduite envers les saints: au moment où il élève Catherine sur les hauteurs d'une sainteté qui n'a rien de terrestre, il lui fait goûter des charmes dans les souvenirs de la terre. Sa mère lui est montrée entrant en possession des gloires du paradis, et une de ses jeunes sœurs du monde lui apparaît en compagnie de plusieurs de ses sœurs du cloître, sous le manteau resplendissant de la Reine des cieux!

Mais, tout en travaillant à l'œuvre de sa purification suprême, Dieu n'oublie pas que ses souffrances terrestres doivent la préparer aux douleurs surhumaines de la Passion de son Fils. Semblable au médecin, qui inocule un *virus* énergique par une blessure légère, il profite du moment où son âme est déjà toute meurtrie au contact des douleurs humaines, pour imprimer fortement en elle le sentiment des douleurs de la croix. Il lui en donna une vision des plus saisissantes. « C'était, raconte Razzi, au commencement du mois d'avril 1541, le vendredi avant le dimanche des Rameaux. Catherine étant venue, après le dîner, dans la chapelle du jardin, pour gagner l'indulgence plénière que le souverain pontife Paul III avait attachée une fois par semaine à la grande croix qui s'y trouvait, voilà que, du seuil, levant les yeux, elle aperçut

trois croix au lieu d'une, et sur celle du milieu Notre-Seigneur Jésus-Christ dans une attitude si tourmentée, que, dans le saisissement de sa première émotion, elle fut sur le point de s'évanouir de douleur. Cependant, faisant effort sur elle-même, elle s'approcha de la croix et eut alors sous les yeux ce lamentable spectacle. La tête de Notre-Seigneur, comme si elle eût été détachée de son cou, pendait en avant sur sa poitrine, de manière à y poser son visage. Sa poitrine était tellement soulevée, que toutes les côtes apparaissaient disloquées. Ses cheveux, épars çà et là, tombaient en partie sur son visage et ruisselaient de sang, ainsi que toute sa barbe. De la large ouverture de son coté, le sang jaillissait comme une fontaine. Tout le reste de son corps, déchiré et meurtri, était couvert de taches livides et d'un sang vif. Ses mains étaient à une si grande hauteur au-dessus de son corps, qu'on eût dit que sa chair et ses os allaient à chaque instant se rompre, tandis que son corps, incliné vers la terre, semblait près de tomber. Au pied de la croix était un lac de sang, autour duquel quelques femmes gémissaient et se lamentaient. En présence d'une scène si navrante, la pauvre sœur Catherine ne savait plus que devenir, d'un côté n'ayant plus le courage d'en supporter la vue, et, de l'autre, les forces lui manquant pour se retirer. Enfin, après s'être recommandée à Dieu, elle s'arracha comme elle put à cette situation, et, regagnant à grand'peine sa cellule, à bout de forces et brisée d'émotions, elle fut obligée de se mettre au lit; elle ne put plus le quitter de dix jours, vrai-

ment malade, à force de compassion pour ce divin crucifié [1]. »

Cet événement annonçait à l'épouse de Jésus-Christ que désormais les plus grandes souffrances de sa vie lui viendraient de son amour pour son Époux crucifié, et que le moment solennel de son union avec lui dans les douleurs de sa Passion ne tarderait pas à venir. Mais, pour l'encourager dans les labeurs de cette douloureuse mission, Dieu ouvrit devant elle la perspective des joies qui suivraient chacune de ses souffrances. « A peine fut-elle guérie, poursuit le même historien, le lundi de Pâques, comme elle revenait de l'église de grand matin, et retournait à sa cellule, elle vit sur sa porte une femme d'une grande beauté, revêtue magnifiquement d'une robe de pourpre, avec ses beaux cheveux retombant sur ses épaules, qui lui faisait signe de hâter le pas. Catherine, étonnée qu'une grande dame du monde se trouvât au monastère de si bonne heure, s'empressa naturellement d'arriver à sa chambre, qui n'était plus qu'à vingt pas. A peine eut-elle reconnu sainte Marie-Madeleine, que celle-ci, la prenant par la main, l'introduisit dans sa chambre, et elle se trouva au milieu d'une grande lumière, en présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans toute la gloire de sa résurrection. Il s'échappait de ses plaies sacrées des rayons si éblouissants, que les yeux de Catherine ne pouvaient en supporter l'éclat. Mais le très-aimable Sauveur en ayant tempéré la vivacité sous

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. v, pag. 59-60.

un voile léger, elle s'en approcha avec confiance et lui baisa plusieurs fois les pieds, ainsi que la plaie de son côté, avec une joie spirituelle et un charme infinis. Puis elle lui recommanda son monastère, le supplia humblement de ne pas permettre qu'elle devînt jamais le jouet des artifices du démon, et comme on sonnait l'office, Jésus lui donna son congé. Elle aurait bien voulu rester encore, se trouvant inondée des délices du paradis ; mais le Seigneur lui ayant témoigné le désir qu'elle allât au chœur célébrer ses louanges avec ses sœurs, comme l'obéissance l'y appelait, elle salua Notre-Seigneur et sainte Marie-Madeleine, et s'en vint à l'église, le cœur rempli d'allégresse [1]. »

Il eût manqué quelque chose à ces épreuves providentielles, si les ruses et les persécutions du démon n'y eussent apporté leur contingent de périls et d'angoisses. Cet ennemi de tout bien ne pouvait voir sans dépit tant d'innocence unie à tant de perfection, dans une âme si jeune. Il n'était pas seulement jaloux des splendeurs de son éminente sainteté, il frémissait de rage à la pensée du puissant champion que Jésus-Christ se préparait en elle pour dilater son royaume ici-bas. C'était plus qu'il n'en fallait pour qu'il s'acharnât à vouloir étouffer tous ces germes croissants, ou du moins en atténuer les progrès. Aussi le vit-on d'abord faire tous ses efforts pour la détourner des habitudes de la prière, où elle trouvait le charme et la force de

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. v, pag. 61.

sa vie. Toutes les fois qu'elle cherchait un lieu solitaire pour y faire oraison, il lui fermait le passage par mille obstacles matériels qui l'empêchaient d'y entrer. Ces obstacles vaincus, il lui en suscitait de nouveaux pour l'empêcher de se mettre à genoux. Quand elle y était parvenue, il la renversait par terre, la poussait de côté et d'autre, la tirait par son voile et ses habits, s'efforçant de toute manière de troubler sa paix et son recueillement. Tantôt il cherchait à l'épouvanter en faisant un bruit horrible ou en lui apparaissant sous des formes menaçantes. Tantôt il remplissait le lieu où elle se trouvait d'une odeur fétide insupportable, ou bien il l'ébranlait de fond en comble comme s'il menaçait ruine, pour l'obliger à s'enfuir. Enfin, d'autres fois il se mettait à pousser des cris et des gémissements lamentables, la suppliant, en grâce, de ne plus continuer à lui arracher des victimes par ses prières, et de se contenter de l'avoir réduit à l'impuissance vis-à-vis d'elle-même [1].

Mais toutes ces persécutions grossières n'étaient rien en comparaison des piéges et des illusions dont il assiégeait son esprit pour la tromper dans les voies de Dieu. Se transformant en ange de lumière, il contrefaisait les opérations de la grâce, les mouvements du Saint-Esprit, pour l'entraîner, sous couleur de perfection, dans des excès contraires à la discrétion et à la prudence chrétienne. Plus d'une fois elle y aurait infailliblement succombé si Dieu, qui veille sur ses élus, ne lui avait envoyé du ciel

[1] Fillipo Guidi, cap. xxxiv, pag. 80.

des messagers de paix sous une forme sensible pour lui ouvrir les yeux [1]. Souvent même, il allait jusqu'à contrefaire les visions célestes avec un tel éclat et de telles apparences de vérité, qu'elles eussent été vraiment redoutables pour des âmes moins humbles et moins sur leurs gardes que notre simple et douce Catherine. Pour elle, rien ne l'attristait davantage, et ne lui arrachait de plus vives, de plus ferventes supplications auprès de Dieu. Une des plus audacieuses tentatives qu'elle eut à en essuyer fut celle du mois de juin 1541. C'était la veille de la fête de saint Pierre. Pendant qu'elle était en prière, tout à coup un vieillard vénérable, au front chauve et portant dans ses mains les clefs mystérieuses du prince des apôtres, lui apparut au milieu d'une grande lumière et dans toute la majesté d'une gloire céleste. Elle fut tellement troublée à ce spectacle, qu'elle ne songea pas à recourir aux moyens qui lui étaient prescrits par l'obéissance vis-à-vis des apparitions qu'elle recevait. Et voilà qu'elle entendit le saint personnage lui adresser de douces remontrances, avec une noble gravité et un grand accent d'intérêt pour son monastère. Il lui reprochait, ainsi qu'à ses religieuses, de placer exclusivement leur confiance dans les saints protecteurs qu'elles s'étaient choisis dans le ciel, puisqu'elles négligeaient de chercher des secours auprès des hommes; que c'était tenter Dieu et les saints, et vraiment trop exiger d'eux que de vouloir les distraire de la jouissance de leur félicité et de leur

1 Fl. Guidi, cap. xxxiv, pag. 80.

gloire, pour ne les occuper que de nos misérables intérêts d'ici-bas; qu'il serait enfin plus sage et plus dans l'ordre de la Providence pour elles, de se renfermer dans la sphère de leur condition terrestre et de chercher, parmi les puissants de la terre, des protecteurs plus capables d'apprécier leurs besoins et plus prompts à y compatir. Un pareil langage aurait pu paraître sensé sur les lèvres d'un mortel vulgaire, mais dans la bouche d'un bienheureux habitant des cieux, il n'était plus qu'un blasphème et une impiété. Aussi Catherine ne put l'entendre sans horreur, et, reconnaissant aussitôt le loup sous la peau de brebis, elle se mit à faire instinctivement le signe de la croix et à invoquer le secours de Dieu avec un grand sentiment de foi et d'amour. Il n'en fallut pas davantage pour mettre en fuite le faux apôtre et dissiper sa gloire mensongère.

Cependant, bien que délivrée de la présence de son ennemi, la sainte était tout abattue et plongée dans la tristesse, à la pensée de se voir toujours exposée au péril de succomber à la tentation. Alors, dans un de ces élans de confiance que Dieu se plaît à faire jaillir de l'âme des saints, elle se précipita aux pieds de son crucifix, avec la ferme résolution de ne plus s'en relever qu'elle n'eût obtenu la grâce d'être délivrée à tout jamais de ses cruelles alarmes. Elle passa toute la nuit dans une prière si fervente que Notre-Seigneur, touché de tant d'amour, se rendit à ses vœux. Non content de lui apparaître et de la consoler par ses plus affectueuses caresses, il mit le comble à ses bontés, en

lui donnant la solennelle assurance qu'elle ne serait jamais la victime des perfides illusions de Satan [1].

1 Fi. Guidi, cap. xxxiv, pag. 78-79.

CHAPITRE VIII

Jésus change le cœur de Catherine. — Sa grande extase de la Passion. — Incidents qui la signalent.

1541-1542

Il y a dans l'action réparatrice du divin Rédempteur, au sein de l'humanité, tout un ordre d'opérations qui tend à faire entrer les saints, à des degrés divers, en possession des priviléges de l'antique Éden, avec ce surcroît d'intimité avec Dieu que nous ont mérité son Incarnation et l'effusion de son Sang précieux. Or, à quelque degré qu'elle doive s'élever dans cette hiérarchie de la sainteté, l'âme n'y arrive jamais qu'après une série d'épreuves, de faveurs et de vertus préliminaires, qui se terminent par une magnifique et suprême transformation. Un jour, sous un coup puissant de la grâce de Jésus-Christ, elle se dégage des entraves qui la retenaient captive dans les conditions ordinaires de l'humanité déchue, et elle monte dans une région plus pure, plus sereine, plus lumineuse. De ce moment, la vérité lui apparaît avec un éclat plus vif et plus doux,

sans ombres comme sans défaillances. Elle la contemple avec plus d'amour, la pénètre sans effort et y persévère sans lassitude. Son esprit se trouve dans le domaine des idées divines comme dans son pays natal, y respirant à l'aise, aussi naturellement que le corps respire dans l'air qui l'environne. Sa volonté se porte vers les choses de Dieu, non-seulement avec facilité, mais encore avec un joyeux empressement. Rien ne vient en troubler ni en amoindrir l'élan. Il lui semble que vivre et aimer Dieu s'accomplit en elle par un seul et même acte harmonieux, un seul et même mouvement non interrompu. C'est tout un nouvel ordre de choses, une vraie renaissance pour l'âme.

Le corps suit naturellement l'âme sur les hauteurs où elle se place ; il subit une transformation correspondante à la sienne. « Le nouveau corps qui se « forme sous l'action transcendante de la grâce, dit « un savant auteur, est bien supérieur à celui que « nous avons dans l'état ordinaire ; il se rapproche « davantage de l'état du corps avant la chute. En « effet, il éprouve une transformation analogue à « celle que l'on remarque en certains insectes. La « chenille, qui se traîne péniblement sur la terre, « après s'être transformée quelque temps comme « chrysalide dans sa prison, en sort sous la forme « d'un papillon brillant, et va chercher sur les « fleurs le miel qui est devenu désormais son ali- « ment. Dès que l'âme a déployé ses ailes et pris « son essor vers le ciel, l'économie de la vie tout « entière est profondément modifiée. En montant « dans une région supérieure, elle emporte le corps

« avec elle dans une sphère plus élevée. De nou-
« veaux rapports s'établissent et pour l'âme et pour
« le corps... Les matériaux que celui-ci s'assimile
« deviennent plus fins, plus délicats, plus éthérés
« que dans l'état ordinaire. Le corps devient à la
« fois et plus agile, et plus ferme, et plus souple, et
« plus fort, plus accessible aux impressions exté-
« rieures et plus ferme au dedans [1]. »

Après tant de grâces reçues, on pouvait s'attendre à ce que sainte Catherine fût appelée à cette double et bienheureuse transformation. Prédestinée qu'elle était à plonger son regard dans les profondeurs du grand mystère de la Rédemption, a en reproduire aux yeux des hommes la sainte et émouvante image, on pouvait s'attendre à ce que son âme fût élevée dans les régions voisines des purs esprits, à cette hauteur et à cette plénitude de possession de la lumière divine; que son corps lui-même fût appelé à puiser, dans l'élévation de son esprit, ces conditions de force et de délicatesse qui le rendissent capable d'exprimer toutes les blessures et toutes les douleurs du corps d'un Dieu. Aussi Jésus-Christ lui avait-il accordé cette grâce merveilleuse, dans un événement solennel, célèbre parmi les saints, qu'on nomme le changement du cœur, et qui n'est que la transformation totale de l'être humain, dans son double principe, moral et physique, désigné par un seul mot : le cœur.

Comme pour toutes les grâces extraordinaires qui demandent une préparation, Dieu dispose à l'avance

[1] *La Mystique divine*, par Görres, livre III, chapitre IV, page 339.

les âmes à cette transformation. Une fois qu'il les a initiées à toutes les tendresses et les énergies de son amour, qu'il les a introduites dans son cellier et enivrées du vin de ses plus exquises familiarités, alors éperdues d'amour et gémissant des impuissances de leur cœur trop étroit pour répondre aux larges effusions de la divine charité, ces âmes demandent qu'il leur soit enlevé et qu'on leur en donne un autre. Sainte Catherine de Sienne ne cessait de répéter cette prière du roi-prophète : « Seigneur, créez en « moi un cœur pur, et renouvelez l'esprit de droiture « dans le plus intime de mon être[1]. » Saint Philippe de Néri invoquait, avec une ardente dévotion, l'Esprit-Saint, l'Esprit créateur, et il lui demandait de descendre dans son cœur et d'en renouveler la substance[2]. Notre sainte s'adressait à la très-sainte Vierge, et la suppliait instamment de lui obtenir de son fils Jésus un cœur nouveau, tout divin et tout céleste[3].

Ce fut le 6 du mois de juin de l'année 1541, à l'âge de dix-neuf ans, qu'elle reçut cette faveur, le jour de la fête du Corps de Notre-Seigneur. Le matin de ce jour, après avoir reçu la sainte communion, elle fut ravie en esprit dans le ciel. Là il lui sembla que la glorieuse Reine des anges la présentait à Notre-Seigneur Jésus-Christ son fils, et le priait avec d'humbles instances de vouloir bien lui accorder la grâce de changer son cœur, comme elle le désirait depuis si

1 *Vie de sainte Catherine de Sienne*, par le bienheureux Raymond de Capoue, 2e part., chap. VI, page 140.

2 *Vie de saint Philippe de Néri*, par l'abbé Bayle, chap. III, p. 53.

3 Seraf. Razzi, lib. II, cap. VI, pag. 63.

longtemps. Le Fils de Dieu s'empressa d'exaucer la prière de son auguste Mère. Alors, dans un de ces enivrements d'amour, comme en éprouvent les bienheureux, elle sentit quelque chose de mystérieux s'accomplir en elle dans la région du cœur, et des flots d'une vie inconnue se répandre tout d'un coup au dedans d'elle-même. Le divin Rédempteur venait de lui ôter son cœur et de lui en donner un nouveau, formé sur le modèle de celui de sa très-sainte Mère, la Vierge Marie[1].

Une immense, une indicible allégresse s'empara de Catherine, en se voyant en possession d'une autre vie, d'un autre être bien supérieur à celui qu'elle avait auparavant[2]. Ce n'était pas une illusion produite par sa présence dans le séjour des bienheureux; car, après son extase, ayant repris ses sens et touché terre, elle voyait bien que c'était un bienfait, un don réel de la divine munificence. Elle sentait son âme tellement élevée au-dessus des choses terrestres et tout illuminée des choses de Dieu, qu'il lui semblait qu'elle ne vivait plus sur cette terre ténébreuse, mais dans le séjour de la lumière éternelle[3]. Conduite par la main du céleste amant de son âme, sur les cimes des plus hautes montagnes de la contemplation, son regard était accoutumé aux

1 Ella havea ricevuto un cuore somigliante per imitazione a quello di Maria. (Seraf. Razzi, lib. II, cap. VI, pag. 63.)

2 Senti struggersi d'una infinita è indicibile allegrezza; è le parve sensibilmente in quel punto, d'essere una altra da quello chè era. (Sandrini, lib. I, cap. XVII. pag. 6.)

3 Si trovo cosi elevata delle cose terrene, è cosi applicata, facilitata, è illuminata nelle celesti, chè le pareva, non più vivere nel mondo, ma nell empireo. (*Ibidem.*)

aspects les plus divers des brillantes régions de l'éternité, et cependant des hauteurs où son nouveau cœur la plaçait, elle avait des vues si ravissantes, dans des horizons si vastes et si féconds en beaux spectacles, qu'elle avouait « ne plus se reconnaître « elle-même [1] ». Enfin elle éprouvait quelque chose de ces mouvements impétueux, de ces ardeurs enthousiastes dont le Saint-Esprit avait rempli l'âme des apôtres dans le Cénacle [2] ; elle ne se lassait pas de dire qu'elle respirait sous un climat, dans une atmosphère qui n'était pas de ce monde, et que l'air divin qu'elle y puisait devenait l'aliment de sa nouvelle vie [3]. Après avoir fait toutes ces confidences à sa fidèle gardienne, sœur Maddalena, elle finissait par lui dire gracieusement, dans l'effusion de sa joie reconnaissante : « Non, vous ne devez plus à l'ave- « nir nommer mon cœur le cœur de Catherine, mais « bien celui de la glorieuse Vierge Marie [4]. »

Bien que des faveurs si extraordinaires aient leur raison d'être dans la beauté et la perfection sublime de ces âmes séraphiques dont il se plaît à orner

1 L'aveva fino a quel ora, portata il divino amante soprà le cime de monti in altissime contemplazione... ma da quel momento in poi non riconosceva se stessa. (Sandrini, lib. I, cap. XVII, pag. 61.)

2 Le pareva che il suo nuovo cuore avesse cagionata in lei quegli effetti si stravaganti è vivaci chè reco il nuovo spirito del santo amore agli apostoli nel cenaculo. (*Ibidem.*)

3 Sembravale de respirari un'aria e un nuovo clima totalmente divino... è riconoscendolo per un alimento che la dava in nuovo essere. (*Ibidem.*)

4 Non s'havea più a chiamare il cuore di Caterina, ma della gloriosa Virgine. (Seraf. Razzi, lib. II, cap. LXVI, pag. 63.)

l'œuvre de sa Rédemption, Notre-Seigneur Jésus-Christ ne les accorde cependant habituellement qu'à celles qu'il prédestine à une mission publique dans son Église, soit qu'il tienne à justifier ces faveurs par l'éclat et la majesté d'un service public, soit que sa royale bonté se plaise à faire de ces actes de tendresse pour ses saints un bienfait universel et comme le patrimoine du genre humain. Ainsi, s'il change le cœur de sainte Catherine de Sienne et lui en donne un autre fait à l'image de son propre cœur, il ne tarde pas à justifier cette incompréhensible familiarité de son amour, en lui donnant dans son Église un rôle public, correspondant à la dignité de sa Personne divine comme à l'exercice de sa souveraineté sur les hommes. Et on vit cette humble vierge, la fille d'un teinturier, sans études, sans pouvoir, sans autre prestige que ses vertus et son titre d'épouse de Jésus-Christ, devenir en réalité son représentant visible et son ambassadeur dans le monde, auprès des pécheurs, qu'elle ramène en foule à la pénitence; auprès des républiques italiennes, dont elle désarme les haines réciproques et les querelles invétérées; auprès des savants et des rois, à qui elle impose le respect par l'ascendant d'une âme supérieure et l'autorité d'une sagesse toute divine; enfin, auprès du Vicaire de Jésus-Christ sur terre, du pontife suprême de l'Église, dont elle devient la lumière et l'ange tutélaire, et que seule, en dépit de tous les obstacles, elle finit par ramener sur le siége de Rome, après soixante ans d'exil sur les bords du Rhône. Certes, un pareil rôle dans une jeune fille, est quelque chose d'aussi merveilleux, sinon plus, que la transformation de

son cœur, et on peut lui appliquer cette parole de Pascal, « qu'il serait plus incompréhensible, sans la faveur mystérieuse qui l'a précédée, que cette faveur n'est incompréhensible elle-même. »

Ainsi Jésus-Christ agit-il de même vis-à-vis de notre sainte Catherine de Ricci. S'il lui ôte son cœur, pour lui en donner un autre semblable à celui de la très-sainte Vierge, il lui donne aussi un rôle public, correspondant à cette faveur. Ce rôle, fait à l'image de celui de sa très-sainte Mère au pied de la croix, c'est de reproduire dans sa personne, à force d'amour, les actes de Jésus-Christ sauvant le monde au milieu des douleurs de sa Passion. Ce grand mystère de la Rédemption a été et sera toujours l'objet permanent de la contemplation des âmes chrétiennes. Tous les saints sont venus s'embraser d'amour dans ce foyer ardent de l'amour infini d'un Dieu. Tous se sont pressés sur cette route sanglante du Calvaire, pour y baiser la trace de ses pas et les arroser de leurs larmes. Beaucoup ont reçu le privilége d'en contempler et d'en ressentir partiellement les souffrances dans leurs visions et leurs extases ; plusieurs même ont eu l'honneur insigne d'en porter les blessures et les stigmates sacrés imprimés sur leur corps. Mais depuis que la très-sainte Vierge avait ressenti une à une toutes les douleurs de la Passion de son fils, en l'accompagnant jusqu'à la croix et au tombeau, aucun saint dans l'Église, affirment nos historiens, n'avait encore reproduit le mystère de sa *Compassion* à l'égal de notre sainte Catherine, aucun n'en avait retracé comme elle, dans sa personne, toutes les péripéties.

Le premier jeudi de février de l'année 1542, huit mois après la transformation de son cœur, Catherine, âgée de vingt ans, eut pour la première fois cette mémorable extase, qui devait se renouveler toutes les semaines jusqu'à l'année 1554, c'est-à-dire pendant douze années de sa vie. Commencée le jeudi à midi, elle se prolongeait jusqu'au vendredi à quatre heures du soir, et durait ainsi vingt-huit heures.

Le point de départ était la scène de séparation de Jésus et de sa sainte Mère, scène touchante, qui durait quatre heures, pendant lesquelles Catherine entendait le fils et la mère s'entretenir du grand mystère qui allait se consommer.

A quatre heures, elle suivait Jésus, partant de Béthanie pour se rendre à Jérusalem, et, chemin faisant, elle écoutait les discours admirables qu'il adressait à ses disciples, leur racontant en détail, pour les fortifier, tous les événements qui allaient arriver. Entrée dans la ville, elle se dirigeait vers la montagne de Sion, où se trouvait le Cénacle.

Elle y entrait à cinq heures, assistait à la dernière cène, au lavement des pieds, à l'institution de la sainte Eucharistie et au beau discours qui la terminait, jusqu'à ces paroles : *Surgite, eamus.* Ces diverses actions prenaient deux heures.

A sept heures, elle sortait du Cénacle, se dirigeait du côté du mont des Oliviers, pendant que Jésus continuait d'exhorter affectueusement les siens, et qu'il s'arrêtait quelques instants dans la maison voisine du jardin de Gethsémani.

Il était huit heures, quand elle suivait Jésus entrant dans le jardin, et pendant trois heures elle

voyait s'accomplir toutes les phases du mystère de l'agonie : la prière de Jésus la face contre terre, sa répugnance et sa résignation en présence du calice de sa passion, l'apparition de l'ange et la sueur de sang.

A onze heures, Jésus sentant que ses ennemis approchaient, elle le voyait se lever pour venir trouver ses disciples, et, pendant une demi-heure, les exhorter à veiller et à prier. Dans ce moment, Judas arrivait avec sa troupe, et elle assistait à la parole de Jésus qui les renversait par terre, à la fuite de ses disciples, à son arrestation, à tous les outrages dont on l'accablait jusqu'à minuit.

A ce moment, on se mettait en route vers Jérusalem, et on arrivait à la maison d'Anne, à une heure du matin. Elle était témoin de l'interrogatoire de Jésus, et du soufflet du valet du grand prêtre, ce qui durait une demi-heure. On en mettait autant pour aller au tribunal de Caïphe et pour attendre l'heure de son audience.

Ce n'était qu'à deux heures du matin que Jésus comparaissait devant le prince des prêtres. Son interrogatoire, les accusations des faux témoins, les adjurations de Caïphe, et l'acte d'indignation hypocrite qui lui faisait déchirer ses habits, tout cela durait une heure et quelques minutes.

A trois heures et quelques minutes, elle le suivait au tribunal de Pilate. Avec le temps qu'il fallait pour s'y rendre et celui qu'il fallait attendre, ils ne se trouvaient en présence de ce magistrat que vers quatre heures moins un quart. Ce qui était le moment désigné par l'évangéliste saint Jean, quand il dit que c'était le matin : *Erat autem mane.*

Pilate interrogeait Jésus pendant une demi-heure. Il l'envoyait ensuite à Hérode vers quatre heures un quart. Celui-ci le renvoyait avec mépris après une demi-heure d'examen ; ce qui, avec le temps du trajet, le faisait reparaître devant Pilate à cinq heures et demie. Ce magistrat, connaissant la méchanceté et la perfidie des Juifs, l'interrogeait encore pendant une demi-heure, cherchant un moyen de l'arracher à leurs mains sans se compromettre. Mais, cédant lâchement à leurs clameurs menaçantes, il le condamnait à être attaché à la colonne pour y subir le supplice de la flagellation. Commencé à six heures du matin, ce supplice ne se terminait qu'à sept heures un quart.

Dans ce moment, la sainte voyait les soldats se presser autour de lui pour le couronner d'épines. Elle racontait que, par respect pour cette couronne sacrée, Notre-Seigneur se mettait religieusement à genoux pour la recevoir. Mais les soldats le faisaient bientôt asseoir pour l'insulter plus à leur aise, lui mettant un lambeau de pourpre sur les épaules, un roseau à la main, lui donnant des soufflets, lui crachant au visage, le saluant roi des Juifs, par dérision.

A huit heures, elle voyait Pilate reprendre Jésus des mains des soldats et le présenter au peuple, en disant : *Ecce Homo.* Puis elle assistait pendant une demi-heure aux fluctuations de cette âme faible, partagée entre l'innocence de Jésus et les furieuses exigences de la foule qui demandait son sang.

Elle entendait prononcer la sentence de mort de Jésus à neuf heures et demie. On attendait une demi-

heure qu'on lui eût préparé l'instrument de son supplice. Il était dix heures quand on lui présentait la croix; elle le voyait abaisser humblement ses saintes épaules pour la recevoir, puis la porter péniblement le long des rampes du Calvaire, non sans tomber plusieurs fois sous le fardeau.

Il arrivait à onze heures au sommet de la montagne. On mettait une demi-heure pour les préparatifs nécessaires; une autre demi-heure pour le dépouiller de ses vêtements et le clouer sur son gibet.

A midi, la croix était dressée, et Jésus y demeurait vivant pendant trois heures entre la colère du Ciel et les outrages, les blasphèmes qui montaient vers lui de la terre.

Il expirait à trois heures, et à quatre heures il était descendu de la croix et remis entre les bras de sa mère désolée. En ce moment Catherine sortait de son extase [1]. Telle était la série complète et l'ordre des actes de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que notre sainte non-seulement voyait de ses yeux, mais encore souffrait elle-même dans son âme et dans son corps. Et c'est ainsi que cette Passion douloureuse que Jésus-Christ n'a soufferte qu'une fois, sa tendre épouse l'a soufferte chaque semaine pendant douze années de sa vie.

Dans cette extase, comme dans toutes les autres, son visage apparaissait avec une splendeur surhu-

1 Un théologien de l'Ordre, le P. Fra Giovan-Maria Tolosani da Colle, a composé un savant ouvrage pour démontrer la parfaite conformité de l'ordre des heures et des actes de la Passion, suivi par la sainte, dans son extase, avec celui de l'Évangile et de l'histoire.

maine et un caractère de majesté qui n'appartient qu'aux anges, inspirant à tous ceux qui la voyaient un respect profond et un vif attrait pour les choses de Dieu [1]. Mais tandis que dans les extases ordinaires elle demeurait privée de l'usage de ses sens, le corps immobile et les yeux fixes, ne trahissant ses émotions que par la couleur de son visage, qui pâlissait ou rougissait selon les sentiments qui agitaient son âme, dans l'extase de la Passion, par une exception merveilleuse, son corps sortait de son immobilité pour se conformer aux gestes, aux attitudes, aux mouvements divers du corps de Jésus-Christ, dans le cours de ses douleurs. Elle présentait ses mains, comme lui, quand on le chargeait de liens; se tenait majestueusement debout comme lui, quand on l'attachait à la colonne de la flagellation, et reproduisait tous les mouvements qu'elle lui voyait accomplir, sous les coups dont on l'accablait. Pendant le couronnement d'épines, elle portait doucement sa tête, tantôt sur une épaule et tantôt sur l'autre, selon que les exécuteurs poussaient celle de Jésus à droite ou à gauche. A l'heure du crucifiement, elle étendait sa main droite, puis sa main gauche; puis enfin posait ses pieds l'un sur l'autre, tout comme faisait Jésus quand on le clouait sur la croix. Et toutes ces attitudes, tous ces mouvements, elle les accomplissait avec tant de modestie et une si douce gravité, qu'elle faisait penser tout naturellement à la douceur ineffable de cet agneau dont parle Isaïe, qui

1 Ella compariva di un volto, come angelico venerando, pieno di maësta, è chè conciliava devozione. (Compendio della vita di sancta Catherina, cap. IV, pag. 21.)

offre sans murmure ses membres à la main qui le dépouille, et sa tête au couteau qui lui arrache la vie [1].

Lorsque toute action extérieure était suspendue, on savait par ses paroles à quel point du drame mystérieux elle se rencontrait. Ainsi, dans les premières heures si calmes et si solennelles, on savait qu'elle était dans la maison de Béthanie au moment de la séparation suprême, en entendant tomber de ses lèvres les paroles d'adieu que Jésus adressait à sa sainte Mère. Dans un autre moment, on comprenait que l'heure des grandes souffrances approchait, au frémissement de la nature qui se trahissait en elle, par un cri de supplication vers son Créateur, pour qu'il voulût bien l'épargner. Mais bientôt la grâce reprenant le dessus, on l'entendait s'offrir magnanimement à Jésus, pour partager ses douleurs selon toute l'étendue de sa divine volonté. Plus tard, elle manifestait clairement quelle était la scène de la Passion qu'elle accomplissait, en s'écriant : « O mon « divin Époux, venez à mon aide ; je succombe sous « le poids énorme de votre croix. Eh ! comment avez- « vous pu la porter vous-même, vous si tendre et si « délicat [2] ! »

Souvent elle prenait occasion des diverses souffrances de Jésus-Christ, pour adresser à ses sœurs les plus ferventes exhortations sur l'accomplissement de leurs règles, sur la pratique des vertus re-

1 Si vedeva maravigliosamente muovere il corpo suo è decentissimamente, le spalle, le braccia e di maniera piegare, chè la mansuetudine di Gesu Salvatore, ne gl'animi delle personne astanti imprimeva. (Seraf. Razzi, lib. II, cap. VIII, pag. 68.)

2 Vita anonyma, cap. VIII, pag. 57.

ligieuses, et elle le faisait avec une science, une élévation de pensées, une éloquence de paroles qui n'appartenaient pas à une femme, dit un de ses historiens, et une femme comme elle, sans science et sans littérature; on croyait entendre un théologien consommé ou un Père de l'Église[1]. Dans ses discours, elle parlait tantôt au nom de Jésus-Christ, de sa sainte Mère ou de saint Dominique, et tantôt en son propre nom, et elle variait si bien sa voix et son accent, selon le caractère de chacun, qu'on l'oubliait elle-même pour ne penser qu'à la personne au nom de qui elle parlait[2].

D'autres fois, tout entière à son bien-aimé, elle laissait échapper les élans de son amour pour lui en flots intarissables de tendresse, de reconnaissance et de compassion pour ses douleurs, et alors ses paroles étaient brûlantes; il n'était pas possible de les entendre sans se sentir soi-même enflammé d'amour pour Dieu.

Par moments, s'adressant directement aux pécheurs, elle leur reprochait leur ingratitude envers leur doux Rédempteur, avec des paroles si pénétrantes qu'elle arrachait des larmes de componction et de repentir du cœur de tous ceux qui l'entendaient; elle en rouvrait la source dans les uns ou la faisait jaillir, pour la première fois, dans les âmes les plus endurcies.

Con tale et tanta profondita di discorso, è con sentimenti si alti, che ben dava a conoscere, non essere sentimenti, di a donna non versata nella Scrittura è theologia come era Catherina, etc. (Vita anonyma, cap. VIII, p. 57.)

2 Variava la voce secondo la diversita della personna che rappresentava parlare. (*Ibidem*, pag. 59.)

Il y avait enfin des heures où elle adressait à haute voix les plus ferventes supplications au Seigneur. Elle priait pour toutes ses sœurs, rendant grâces à son divin Époux de tous les biens qu'il leur avait accordés, lui demandant de leur continuer ses bontés, et implorant sa miséricorde pour leurs fautes et leurs négligences quotidiennes. Elle priait pour les besoins de l'Église universelle, dont la pensée était toujours présente à son esprit, pour la conversion de tous les pécheurs et la rémission de leurs péchés, enfin, après tous les autres, pour elle-même, conjurant le Seigneur de la protéger par une bonté toute spéciale, de peur qu'après avoir été comblée de ses dons, elle ne trouvât le châtiment de quelque faute ignorée dans les tentations et les piéges de Satan, dont elle pourrait devenir la victime [1].

Bien que pendant son extase elle fût totalement étrangère à tout ce qui se passait autour d'elle, cependant, s'il arrivait que les personnes présentes eussent la pensée de demander à Dieu quelque grâce particulière, ou seulement sa bénédiction par la main de sa fidèle servante, à l'instant même, son corps toujours immobile, sans remuer même sa paupière, on voyait son bras se diriger vers celle qui venait de prier Dieu dans son cœur et lui donner la bénédiction, en faisant le signe de la croix sur elle: action merveilleuse, qui remplissait l'âme de ce respect mêlé de frayeur qu'inspire l'apparition de Dieu; ce qu'on lui demandait dans le secret du cœur

1 Contuccio temeva delle insidie diaboliche, par qualche colpa forsi da lei commessa. (Vita anonyma, chap. VIII, pag 58.)

il l'accomplissait instantanément par le bras de la sainte !

Rien ne venait jamais interrompre sa contemplation pendant les vingt-huit heures de sa durée, si ce n'est quand elle devait recevoir la sainte communion. Alors seulement, elle descendait des hauteurs de l'esprit, reprenait ses sens pour honorer Jésus-Christ dans sa chair, et après l'avoir reçu, elle revenait à son extase au point où elle l'avait interrompue. Chaque fois qu'elle devait communier, on en était averti préalablement par un parfum des plus agréables, qui s'échappait de son corps et s'en allait embaumer toute la partie du couvent qu'elle habitait. Les sœurs et Jésus-Christ lui-même, du fond de son tabernacle, s'empressaient d'accourir à l'odeur de ses parfums et de réaliser ses saints désirs.

Enfin, quand son extase était terminée, elle en sortait comme un vaillant soldat sort du champ de bataille où il a combattu, le corps tout couvert des blessures qu'elle avait reçues dans ce magnanime combat de l'amour et de la souffrance. Chacun eût pu contempler sur toute sa personne les traits sanglants de sa ressemblance avec son Époux crucifié, dans les marques sensibles de sa flagellation, de son couronnement d'épines, de son crucifiement, et jusque dans celles qu'avaient imprimées sur son corps les cordes avec lesquelles on l'avait descendu de la croix [1].

[1] Le signi della flagellazione, della coronazione di spine è della crocifissione, furono in lei veduti... è sciolte le funi conforme furono sciolte nel corpo di Gesu, quando fu deposto dalla croce. (*Vita di santa Catherina.* Anonyma, cap. VIII, page 59.)

CHAPITRE IX

Examen de l'extase de la Passion. — Le P. Provincial et le maître général de l'Ordre se transportent successivement à Prato. — Leur jugement favorable. — Nouveaux doutes et nouveaux triomphes. — La très-sainte Vierge révèle à Catherine le cantique de la Passion.

1542-1543

Un phénomène aussi considérable ne pouvait que produire une immense sensation dans le monastère. On peut dire que dès le premier jour il en fut littéralement bouleversé, non pas, comme on pourrait le croire, sous l'exaltation d'un enthousiasme irréfléchi, mais bien plutôt sous l'empire d'un sentiment de défiance et de crainte religieuse. Ces saintes filles étaient trop sages, et le phénomène trop extraordinaire, pour qu'elles crussent aveuglément à son authenticité divine. Habituées à mettre en pratique les prescriptions de l'apôtre saint Jean, à l'endroit des dons surnaturels, qui exigent qu'on les mette à l'épreuve avant de leur donner créance, elles se tinrent dans une réserve d'autant plus grande, qu'en cas d'authenticité la grâce était plus admirable. Par mo-

destie, elles n'osaient pas l'espérer ; par amour pour leur sœur Catherine, et pour l'honneur de leur monastère, elles ne redoutaient rien tant qu'une mystification. Jamais elles ne se crurent tant menacées d'une grande fourberie de Satan. Aussi, ce ne fut de toute part qu'une explosion de ferventes prières pour demander à Dieu de leur épargner un si grand malheur.

Indépendamment de l'intérêt commun, il n'y avait pas une seule religieuse qui ne frémît à la pensée qu'une âme si humble et si pure pût devenir le jouet des piéges du démon. Mais aucune ne s'y intéressait plus que la sainte elle-même. C'était vraiment un spectacle émouvant de la voir, au sortir de son extase et pour ainsi dire des bras de son Jésus crucifié, venir se prosterner toute tremblante et le visage inondé de larmes aux pieds de ses compagnes, les suppliant de lui obtenir, par la ferveur de leurs prières, ce qu'elle craignait de ne pouvoir obtenir par les siennes. De leur côté, les supérieurs du monastère avaient recommandé la discrétion la plus absolue vis-à-vis des personnes du dehors, pour que la nouvelle de l'événement ne sortît pas de l'enceinte du cloître avant que Dieu leur en eût fait connaître la vérité. Mais la Providence, trompant leur vigilance et leurs précautions, précipita la solution du problème. Soit que les jeunes filles élevées dans la maison eussent raconté à leurs parents ce qui s'y passait, soit que les personnes de la ville, qui pénétraient journellement dans le monastère pour les nécessités du service, en eussent répandu la nouvelle dans Prato, elle n'avait pas tardé d'arriver jusqu'à Florence aux oreilles mêmes du Père provincial, de la province ro-

maine, à qui appartenait la haute juridiction du monastère de Saint-Vincent. C'était alors le Père Francesco Romeo de Castiglione, digne fils du couvent de Saint-Marc, par sa piété, son zèle pour l'observance et par une science éminente qui lui méritèrent plus tard d'être élevé à la charge de Maître général de l'ordre, et de devenir un des théologiens remarquables du concile de Trente. Ces nouvelles de Prato, reçues à l'improviste par la rumeur publique, sans avis officiel du dedans, l'affectèrent désagréablement. Elles lui firent craindre que leur précoce retentissement ne tournât au détriment du monastère et de tout l'ordre, si par malheur le temps venait à révéler la fausseté de ces extases. Fidèle au devoir de sa charge, pour mieux en connaître, il se transporta immédiatement sur les lieux. Il n'avait pas perdu de temps ; car ces grandes extases de Catherine dataient à peine du commencement de février 1542, et à la fin du même mois, il était à Prato, les citant à son tribunal et les soumettant à un contrôle sévère.

En matière de dons surnaturels, comme les ravissements et les extases, rien de plus trompeur quelquefois que les apparences. Le père du mensonge, qui se glisse parmi les enfants de Dieu, pour séduire même les élus, si c'était possible, est si habile à contrefaire les opérations de la grâce, quant aux phénomènes extérieurs, qu'il y réussit jusqu'à l'exacte ressemblance ; de telle sorte que pour arriver au discernement de la vérité, il faut, oubliant les phénomènes, en rechercher les causes dans les dispositions de l'âme. C'est là que Dieu et Satan im-

priment les signes authentiques de leurs opérations et comme leur marque de fabrique. L'humilité est l'empreinte du doigt de Dieu; l'orgueil, la griffe de Satan. Or il n'y a qu'un seul procédé pour découvrir promptement le fond de l'âme humaine et mettre à nu ses dispositions : c'est d'attaquer de front et sans ménagement sa personnalité, c'est de pénétrer jusqu'à son intimité, avec cet instrument incisif qu'on nomme l'humiliation. Si c'est l'orgueil qui s'y cache, il sera bientôt découvert, et, comme le roc sous la pioche, s'il n'éclate pas aux premiers coups, en jetant feu et flamme, il vous apparaîtra du moins dans sa passive résistance et sa colère concentrée. L'humilité, au contraire, patiente et douce, vous laissera frapper longtemps, toujours, sans vous opposer la moindre résistance, et lorsqu'elle vous aura désarmé par votre propre lassitude, elle s'offrira encore à vous, comme une eau tranquille et pure, pour rafraîchir vos forces épuisées.

Pénétré de ces principes, le savant et austère Provincial fit comparaître devant lui notre humble Catherine. D'un visage et d'une voix sévères, il se mit brusquement à l'interpeller et à l'accabler de reproches comme une criminelle déjà convaincue. Il lui disait qu'elle mettait le trouble dans le monastère par ses extravagances et ses mises en scène, sous prétexte de visions et d'extases; qu'elle n'était qu'une orgueilleuse et une hypocrite, cherchant par ces moyens misérables à se poser comme une sainte, pour en usurper les bénéfices ; que, supposé qu'elle vît quelque chose dans ses prétendues extases, ce n'étaient que des visions diaboliques, au moyen des-

quelles l'ennemi du salut l'entretenait dans ses illusions pour la conduire plus sûrement à sa perte éternelle ; qu'évidemment tout cela ne pouvait être que le résultat d'un pacte, d'une alliance qu'elle avait contractée avec le prince de ce monde et le père du mensonge. Cependant, ajoutait-il, quelque énormes que fussent ces crimes, si, touchée de repentir, elle promettait de renoncer à toutes ces visions mensongères, il lui garantissait son indulgence avec l'oubli du passé et sa bienveillance pour l'avenir. Mais dans le cas contraire, elle devait se préparer à être mise au ban du monastère et séquestrée de ses compagnes, à subir, en un mot, les châtiments rigoureux qu'exigeaient l'honneur de Dieu et le salut de son âme.

Catherine avait écouté sans émotion et sans trouble ; elle répondit avec douceur et modestie : qu'assurément elle se reconnaissait digne des châtiments les plus rigoureux, à cause de ses péchés, mais que cependant, n'étant pour rien dans ses *sommeils* (c'est ainsi qu'elle nommait ses extases), ne les ayant jamais cherchés et les subissant malgré elle, elle ne pouvait promettre de s'en abstenir, alors même qu'elle le voudrait ; que, loin d'avoir eu volontairement rien de commun avec le démon, Dieu lui était témoin que, depuis qu'elle appartenait à Jésus-Christ par le baptême, elle n'avait eu d'autre désir que de lui plaire et de l'avoir pour unique époux de son âme ; que, malgré cela, elle comprenait, vu son infirmité et sa grande misère, que ces choses extraordinaires qu'elle éprouvait pouvaient bien être des artifices et des illusions diaboliques ; et, s'il en était ainsi, elle supliait son divin Rédempteur par ses gé-

missements et par ses larmes de vouloir bien l'en délivrer ; mais que si au contraire c'étaient des faveurs célestes, des dons de sa gracieuse libéralité, « elle « n'était pas assez dépourvue de sens et d'intelli- « gence pour désirer d'être privée de grâces qu'il « avait cru devoir lui accorder pour le salut de son « âme. [1] » Cependant, tout en demandant à Dieu la continuation et l'augmentation de ses grâces, elle le conjurait de leur ôter leurs apparences sensibles et tout ce qui la mettait en évidence aux yeux des hommes ; car, disait-elle, les dons de Dieu ne pouvaient qu'apparaître amoindris et déshonorés, si on les voyait dans une créature aussi vile et aussi méprisable qu'elle l'était ; qu'ayant bien senti, du reste, que ses prières personnelles étaient trop méprisables et trop faibles pour être exaucées, elle n'avait cessé d'implorer celles des saintes âmes au milieu desquelles elle avait le bonheur de vivre ; et ce qui l'étonnait, c'est que malgré leur ferveur et leur persévérance, appuyées des mérites de leur vie angélique, elle s'apercevait que Dieu ne les avait pas encore exaucées, puisque au lieu de diminuer, ses accidents extraordinaires, *ses sommeils* ne faisaient que grandir et se multiplier de jour en jour.

Une réponse si pleine de l'esprit de Dieu remplit le monastère d'admiration, si bien que le bruit s'y répandit que c'était saint Thomas d'Aquin qui était venu l'assister de ses conseils comme son avocat particulier. Personne n'était plus en mesure d'en apprécier la portée que le Père Francesco lui-même. Son

[1] Sarebbe stata priva di luce è d'intelletto a rifiutarle. (Vita anonyma, cap. IX, pag. 71.)

esprit en fut comme ébloui et totalement transformé en faveur de Catherine. Aussi ne trouva-t-il dans son cœur, pour toute réponse, que des paroles d'affectueux encouragement; et, comme il se préparait à lever la séance sans autre conclusion, la sainte le pressa, dans les termes de la plus humble soumission, de vouloir bien lui donner une décision. Soit que le Père provincial n'eût pas l'intention de se prononcer publiquement, soit qu'il voulût simplement ajourner son jugement, il essaya d'échapper à une explication catégorique, en lui disant : « C'est « assez sur ce sujet, et qu'il n'en soit plus ques- « tion. » Mais Catherine, insistant contre toutes ses habitudes de timidité et de respect : « Père, lui dit- « elle, je suis une petite brebis de votre troupeau, « et vous êtes le pasteur de mon âme. Votre devoir « est de m'éclairer et de me conduire, et le mien de « vous obéir. Je vous demande si je puis être en « sûreté de conscience[1]. » Cette déférence spontanée d'une âme revenue du ciel, à la hiérarchie visible de l'Église, cette subordination si ferme et si bien accentuée du sens privé, bien qu'inondé de lumières surnaturelles, à la direction des représentants de Jésus-Christ et des continuateurs de son autorité, firent tomber, chez l'homme de Dieu, les hésitations du théologien, et, l'âme profondément émue, il lui dit : « Rassurez-vous, ma fille, et vivez en paix. Il « n'y a pas d'illusion en vous. C'est Dieu qui vous

1 Padre, io sono, una pecorella è voi il pastore; a voi appartenne il dirigere, ed illuminare questa anima qualecunque siâ; pero ditemi, si posso vivere secura. (Sandrini, lib. I, cap. XIV, pag. 51.)

« conduit, et tout ce que vous voyez, tout ce que « vous éprouvez, sont des grâces de sa divine muni- « ficence. Soyez humble et obéissante ; ne manquez « jamais de révéler à votre confesseur tout ce qui se « passera en vous, et je vous donne l'assurance que « non-seulement vous ne serez pas en faute, mais « que vous serez agréable à Dieu dans toutes vos « œuvres[1]. »

Après s'être ainsi prononcé sur le fond, le Père provincial voulut s'édifier sur la forme des grâces que Dieu faisait à sa fidèle servante ; il assista à son extase de la Passion. Il y admira une variété inconnue, dans l'histoire des saints, des tendresses infinies du Créateur pour sa créature régénérée, un des spectacles les plus émouvants de l'union de l'âme avec le Verbe incarné, souffrant et mourant pour nous. Et lui qui n'était venu que les mains pleines de châtiments et de répressions énergiques, s'en retourna le cœur inondé de consolation et débordant d'admiration et de joie pour les grandes choses que Dieu accomplit dans ses élus. Il se transporta immédiatement à Rome pour faire son rapport au Maître général de l'Ordre.

C'était en ce moment le Père Alberto de Las Casas, Espagnol de naissance, que son mérite éleva plus tard aux fonctions de légat du saint-siége. Il fut frappé d'entendre un homme du caractère et de la science du Père Francesco Romeo affirmer des choses si merveilleuses sur la jeune *sainte de Prato*. Il n'hésita pas à prendre le parti de s'y rendre lui-

1 Sandrini, lib. I, cap. XIV, pag. 51.

même, moins pour soumettre les faits à la révision suprême de son autorité, que pour donner à son âme la joie et le profit spirituel d'un spectacle si rare et si envié. Il ne fut pas trompé dans son attente. En voyant la sainte dans la grande extase de la Passion, il fut tellement saisi par la vive image de Jésus-Christ souffrant, qu'il avait sous les yeux, que, pénétré d'amour pour son divin Rédempteur, il ne fit tout le temps que verser des larmes d'attendrissement et de componction[1]. Il en rendait ensuite d'humbles actions de grâces au Seigneur, disant à ceux qui l'accompagnaient « qu'il n'y avait rien à « discuter dans cette âme, mais tout à vénérer[2] ». Ayant eu ensuite un entretien avec elle, il fut ravi de sa simplicité, de son humilité, accompagnées cependant d'un enjouement des plus gracieux et des plus aimables. Mais ce qu'il admira le plus, c'est le charme divin de sa conversation, dont toute la trame se composait des choses de Dieu et enveloppait si bien l'âme qui l'écoutait de ses mailles invisibles, qu'il lui était impossible d'échapper à l'attraction sympathique de son amour pour Jésus-Christ. « Non, « s'écria-t-il en sortant, non, ce n'est pas une jeune « fille que nous venons d'entendre, c'est un vrai sé- « raphin[3]. »

L'apparition des deux premières autorités de

1 Non pote far di meno, di non spargere molte lagrime per compunzione, etc. (Sandrini, lib. I, cap. XIV, pag. 58.)

2 Chè quella ere un anima da venerarsi, è non da apporsele cosa alcuna. (Sandrini, lib. I, cap. XIV, pag. 53.)

3 Che le parevà d'aver parlato, non ad una donna, ma a un Serafino. (*Ibidem.*)

l'Ordre à Prato, venant coup sur coup donner leur sanction aux opérations de la grâce dans la sœur Catherine, produisit son effet naturel au dedans comme au dehors du monastère. L'opinion fut généralement fixée dans le sens favorable. Cependant des protestations individuelles d'incrédulité devaient encore se faire jour, et pendant longtemps, au milieu de la foi et de l'édification universelles. Dieu ne semblait les jeter ainsi, comme des nuages sur la gloire de sa fidèle servante, que pour attirer sur elle l'attention et la curiosité publiques, et y trouver ainsi l'occasion de nouveaux triomphes.

Ainsi le Père Nicollo Michelozzi, successeur immédiat du Père Francesco di Castiglione, avait à peine pris en main le gouvernement de la Province, qu'il s'empressa d'en profiter pour juger les choses par lui-même et avoir le dernier mot sur la question des extases de la sœur Catherine. Un vendredi, étant venu au monastère, il rencontra la sœur Eufrasia Mascalzoni, qui était extrêmement affectionnée à la sainte, et lui demanda ce que faisait en ce moment la sœur Catherine. Celle-ci lui répondit : « Elle est dans son état d'extase, assise et tenant une « main sur son visage. » Alors le Père provincial, cachant sa pensée intime, dit à la jeune sœur : « Eh bien ! allez-vous-en dans sa cellule, et là met- « tez-vous à genoux devant elle, les mains sous votre « scapulaire, puis remarquez bien tout ce qu'elle « fera, et vous viendrez me le rapporter. » La sœur Eufrasia obéit. Mais à peine avait-elle pris position devant la sainte, que celle-ci leva la main droite pour la bénir trois fois et lui faire trois signes de

croix sur le front ; puis, après l'avoir prise dans ses bras et baisée affectueusement au visage, elle l'avait congédiée. Quand la sœur vint tout raconter au Père Michelozzi, celui-ci fut obligé de rendre hommage à l'esprit de Dieu qui habitait dans Catherine, car elle venait d'accomplir exactement tout ce qu'il avait désiré qu'elle lût dans sa pensée.

Mais le fait le plus admirable est celui de la sœur Gabriella Mascalzoni, propre sœur d'Eufrasia, non moins affectionnée qu'elle à la sainte, et qui, pour cela même, souffrait beaucoup d'être incrédule à l'endroit de ses extases. Un jour Catherine, la trouvant à la porte d'un petit oratoire, lui demanda l'heure qu'il était. La sœur lui ayant dit qu'elle l'ignorait, la sainte la pria d'aller s'en assurer au cadran de l'horloge et de venir l'en informer. Là-dessus, rentrant dans l'oratoire, elle se mit en prière et tomba bientôt en extase. Sœur Gabriella de retour, la trouvant dans cet état et se voyant sans témoins, se mit à genoux devant la sainte, suppliant ardemment le Seigneur d'avoir pitié d'elle et de lui arracher du cœur son obstination à ne pas ajouter foi aux ravissements de sa sainte épouse. Puis, levant ses yeux sur le visage de Catherine, elle ne vit que le visage de Jésus-Christ, avec ses grands cheveux et sa barbe. Saisie de frayeur à cette vue, elle veut s'enfuir. Mais, sans quitter son extase, la sainte la retenant de ses deux mains par les épaules et la regardant en face, lui dit : « Qui penses-tu que je sois, « Jésus ou Catherine? » La pauvre enfant, encore plus effrayée, poussa un grand cri, de manière à être entendue d'une foule de ses compagnes qui accou-

rurent de toute part, et répondit : « Vous êtes Jésus. » Et trois fois, à la même demande, elle fit la même réponse : « Vous êtes Jésus. » A l'instant même une grande joie inonda son âme; elle venait d'obtenir la certitude de la grande sainteté de Catherine et de la vérité de ses extases. Elle racontait ensuite naïvement à ses compagnes que jamais elle n'avait vu beauté comparable à la beauté du visage de Jésus, qui avait pris la place de celui de Catherine[1]. En présence d'un phénomène si merveilleux, Benoît XIV, du haut de cette chaire qui possède le privilége de juger infailliblement les actions des saints, comme d'affirmer les dogmes immortels de l'Église, s'exprime ainsi dans la bulle de canonisation de la sainte : « Jésus-« Christ, voulant montrer à quel point il y avait unité « de pensées et de volontés entre lui et Catherine, en « plaça un signe éclatant sur son visage, en le trans-« formant en une vive image et une parfaite ressem-« blance de son propre visage, de telle sorte que qui-« conque eût vu Catherine, eût pensé qu'il voyait le « Fils de Dieu et en même temps le Fils de l'homme[2].» C'est l'interprétation qu'en avait donnée la sainte elle-même avec une naïveté et une grâce charmantes. Sœur Maddalena Strozzi, son heureuse confidente, celle qui

1 La faccia di Gesu chè era di si rara bellezza, chè non potevà di nuovo imaginarsela, etc. (Compendio della vita di santa Caterina, cap. VI, pag. 32.)

2 Utquè magis ottenderet quanta esset inter se et Catharinam spirituum et voluntatum conjunctio, illustre signum posuit in faciem ejus, ipsam aliquando in vivam sui vultus imaginem et similitudinem transformans, ut qui Catharinam vidisset, ipsum Filium Dei et Filium hominis videre se existimaret. (*Bulle de canonisation.*)

avait le droit de demander les derniers secrets, et qui, certes, n'y manqua jamais : sœur Maddalena lui ayant donc demandé comment pouvait se faire un semblable changement de visage : « Ne savez-vous donc pas, lui « répondit la sainte par cette belle parole de saint « Jean, ne savez-vous donc pas que celui qui demeure « dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui[1] ? »

La très-sainte Vierge voulut elle-même donner une haute consécration à tous ces témoignages par une faveur singulière, qui devait servir désormais d'aliment à la piété des fidèles. Aussitôt après sa première extase de la Passion, elle apparut à Catherine pour la féliciter de sa parfaite ressemblance avec elle dans le mystère de la *Compassion*, au pied de la croix de son fils. Heureuse de rencontrer, après seize siècles, une émule digne d'elle dans cette voie magnanime, elle mit ses complaisances à l'encourager de ses sympathies, à accroître les saintes ardeurs de son amour. Elle lui apprit à en célébrer l'objet, sous la forme qui convient aux grandes émotions du cœur, sous la forme d'un cantique sacré. Ce cantique, formé exclusivement de paroles de la sainte Écriture, elle l'avait sans doute composé pour elle-même, au lendemain de la mort de son divin fils, pour en faire l'aliment de sa douleur, le bouquet de myrrhe de son amour, pendant le reste de sa vie mortelle. Et maintenant que Catherine avait pris sa place au pied de la croix, la divine Marie le faisait passer de son cœur dans celui de la sainte, pour qu'elle en fît à son

1 Qui manet in charitate, in Deo manet, et Deus in eo. (I Ep. Joannis, cap. IV, pag. 16.)

tour l'objet de ses méditations et l'aliment de son amour. Qui n'aimerait à entendre la Mère de douleur redisant les douleurs de l'Époux à la nouvelle épouse crucifiée avec lui et lui chantant de sa voix virginale l'épithalame des noces héroïques du Calvaire?

Ce cantique se compose de deux parties. Dans la première, le divin Rédempteur fait lui-même le récit des principales phases de sa Passion, prenant toutes ses paroles dans les prophètes et les Évangiles. Cette mise en scène de la sainte victime par elle-même a quelque chose qui émeut profondément. En même temps qu'on entend les cris plaintifs de son amour, on embrasse, de la pensée, l'ensemble de chaque acte du drame sanglant, et l'on compte une à une toutes ses blessures. Le cœur attendri se sent pénétré de la componction la plus vive, et se laisse aller à toutes les émotions de la reconnaissance et de l'amour pour un Dieu qui nous a tant aimé, le premier. Qu'on en juge :

Mes amis et mes proches se sont déclarés contre moi et ils s'y sont obstinés. (*Ps.* XXXIX, v. 12.)

J'ai été trahi, et je ne m'en suis pas allé; mes yeux flétris en ont été tout languissants de tristesse. (*Ps.* LXXXIX, v. 2.)

Et ma sueur a été des gouttes de sang coulant jusqu'à terre. (*S. Luc*, chap. XXII, v. 44.)

Une multitude de chiens féroces m'ont environné. Toute l'assemblée des méchants m'a investi de ses fureurs. (*Ps.* XXI, v. 17.)

J'ai abandonné mon corps à ceux qui le frappaient, et mes joues à ceux qui les couvraient de soufflets. (*Isaïe*, chap. L, v. 6.)

Je n'ai pas détourné mon visage de ceux qui m'insultaient et qui crachaient sur moi. (*Ibidem.*)

Car moi je suis prêt à tous les maux, et j'ai toujours devant les yeux le spectacle de mes douleurs. (*Ps.* XXXVII, v. 18.)

Des soldats tressant une couronne d'épines l'ont placée sur ma tête. (*S. Matth.*, chap. XXVII, v. 29.)

Ils ont percé mes mains et mes pieds, et ils ont compté un à un tous mes os. (*Ps.* XXVII, v. 15.)

Ils m'ont donné du fiel pour nourriture et du vinaigre pour étancher ma soif. (*Ps.* LXVIII, v. 22.)

Tous ceux qui m'ont vu m'ont tourné en dérision; ils ont murmuré entre leurs lèvres et branlé la tête. (*Ps.* XXI, v. 8.)

Ils ont levé leurs regards méprisants sur moi, et m'ont considéré avec insolence; ils ont partagé mes vêtements et ont tiré ma robe au sort. (*Ps.* XXI, v. 9.)

Je remets mon âme entre vos mains; c'est vous, Seigneur, Dieu de vérité, qui m'avez racheté. (*Ps.* XXX, v. 6.)

Ici l'âme qui a médité les paroles du divin Sauveur, le voyant près d'expirer, lui adresse, au nom de tous les fidèles, cette prière qui est celle du bon larron :

Souvenez-vous de vos serviteurs, ô mon Dieu, quand vous serez arrivé dans votre royaume.

Puis cette première partie se termine par cette dernière parole du récit de sa Passion :

Et Jésus, ayant poussé un grand cri, rendit l'âme.

La seconde partie est consacrée tout entière aux réflexions qu'inspire à l'âme ce grand mystère, toujours dans ce beau langage de l'Écriture, qui dit tant de choses en peu de mots. C'est d'abord un cri de reconnaissance pour les miséricordes du Seigneur qui retentit jusque dans l'éternité. Il est suivi d'un retour navrant sur tout ce que nous avons coûté à notre doux libérateur. Puis, après un appel puissant au réveil de sa bonté sur nous et un acte de confiance illimitée en celui qui s'appelle notre *Sauveur,* le cantique se termine par une humble prière à Jesus-Christ pour que les mérites de son sang nous soient appliqués. La voici intégralement :

Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. (*Ps.* LXXXVIII, vers. 1.)

Il s'est vraimeut chargé de tous nos péchés; il a porté lui-même toutes nos douleurs. (*Isaïe,* chap. LVIII, v. 4.)

Et il a été blessé lui-même à cause de nos iniquités; il a été broyé à cause de nos crimes. (*Isaïe,* chap. LIII, v. 5.)

Nous tous, nous avons été comme des brebis errantes; chacun de nous s'est détourné de sa voie. (*Isaïe,* chap. LIII, v. 6.)

Et le Seigneur a mis sur lui l'iniquité de nous tous. (*Ibidem.*)

Levez-vous : Pourquoi demeurez-vous endormi, Seigneur? Levez-vous, et ne nous repoussez pas jusquà la fin. (*Ps.* XLIII, v. 23.)

Voici que Dieu est mon Sauveur; je serai plein de confiance et sans crainte. (*Ps.* X, v. 6.)

C'est donc vous que nous implorons; secourez vos serviteurs que vous avez rachetés de votre sang précieux [1].

[1] Le texte latin est à la fin du livre.

En transmettant ce cantique à Catherine, la sainte Vierge lui donna l'ordre de le propager dans le monastère, comme une forme de contemplation et de prière souverainement agréable à son divin fils. Le vénérable Fra Timoteo le transcrivit tout entier, sous la dictée de la sainte, et le soumit à l'approbation de l'Ordre. Le Maître général, qui était alors le Père Francesco Romeo de Castiglione, ne se contenta pas d'en permettre l'usage dans le monastère de Saint-Vincent. Par une lettre circulaire à toutes les provinces, il l'inscrivit au nombre des pratiques de dévotion, des formules de prières particulières à l'ordre de Saint-Dominique. Il est demeuré célèbre parmi nous, sous le nom *du cantique de la Passion,* comme un monument de la piété de notre sainte Catherine de Ricci, pour son Jésus crucifié[1]. C'est encore l'usage général dans nos églises de le chanter publiquement dans certaines circonstances, et principalement tous les vendredis du carême. Il produit toujours une profonde impression de piété dans les âmes recueillies.

1 Catharina scripsit, seu potius ex variis Scripturæ locis, versiculos collegit et in cantici modum concinnavit in honorem Passionis Domini nostri Jesu Christi, quos dicti monasterii sancti Vincentii sorores quotidie cantare solent : sed et magister ordines inter pias preces a nostris recitandas inseruit. (Fr. Jacobus Echard. *De Script. Dominicanis,* t. II, pag. 181.)

CHAPITRE X

Mariage mystique de Catherine avec Jésus-Christ. — Jésus lui donne l'anneau nuptial. — Ses stigmates sacrés. — Sa couronne d'épines. — Touchantes faveurs qu'elle reçoit d'un merveilleux crucifix.

1542-1543

Voilà donc les extases de Catherine authentiquement reconnues et particulièrement sa merveilleuse extase de la Passion. Ce n'était donc pas une illusion; Jésus crucifié avait vraiment rencontré, parmi les filles des hommes, une âme assez pure, assez magnanime dans son amour, assez intrépide et assez savante dans la douleur, pour être jugée digne de boire à son calice, de partager toutes ses souffrances. Et le monde chrétien pouvait contempler de ses yeux l'Époux couronné d'épines, l'Époux de sang et de larmes, heureux d'être tant aimé pour lui-même, conduisant son héroïque épouse, à travers la route sanglante de ses douleurs, dans sa chambre nuptiale du Calvaire, sur la couche et dans les embrassements de sa croix.

Le moment était venu pour Catherine de recevoir

l'entier accomplissement des divines promesses. Huit années s'étaient écoulées depuis le jour où, captive des résistances paternelles à sa vocation religieuse, Jésus-Christ lui était apparu pour lui annoncer sa prochaine délivrance et lui montrer en même temps le brillant anneau des fiançailles avec lequel il devait bientôt l'épouser. Il n'avait tant attendu depuis, que pour laisser au temps et aux événements le soin de la préparer à cet honneur. Et maintenant qu'elle avait traversé victorieusement de si longues, de si laborieuses épreuves, maintenant qu'à force d'abnégation et d'amour, elle était devenue la compagne d'un Dieu crucifié, la sublime associée de sa rédemption, il vient lui conférer le titre sacré d'épouse et lui en apporter le symbole irrécusable. « Le 9 avril 1542, le jour de Pâques, « Catherine se trouvant dans sa cellule, vers l'aube « matinale, Jésus-Christ lui apparut couvert de « gloire, avec une croix resplendissante sur l'épaule « et une couronne magnifique sur la tête, accom- « pagné de la glorieuse vierge Marie sa mère, de « sainte Marie-Madeleine, de saint Thomas d'A- « quin et d'un autre bienheureux de son Ordre. Sa « cellule se remplit aussitôt d'une lumière éblouis- « sante et d'une multitude d'anges gracieusement « vêtus, qui se tenaient rangés avec ordre dans « l'air, portant dans leurs mains divers instruments « de musique. A la vue de tant de majesté, Cathe- « rine fut saisie d'une grande crainte et, ayant ac- « compli les prescriptions de l'obéissance, elle se « prosterna trois fois contre terre, pour adorer Jé- « sus. Alors la très-sainte Mère de Dieu pria son di-

« vin fils de vouloir bien prendre Catherine pour son « épouse. Jésus y consentit avec empressement, et, « tandis que la très-sainte Vierge lui présentait la « main de son humble fiancée, il tira de son propre « doigt annulaire un brillant anneau, qu'il plaça « lui-même à l'index de la main gauche de Cathe- « rine, en lui disant : « Ma fille, reçois cet anneau « comme un gage et un témoignage que tu es à moi « et que tu seras toujours mienne. » Et comme Ca- « therine, voulant lui témoigner sa reconnaissance, « ne trouvait pas d'expression qui répondît à la « faveur qu'elle venait de recevoir, les anges se « mirent tout à coup à tirer de leurs instruments « de musique une mélodie si suave, qu'il lui sem- « bla que sa cellule était devenue le paradis. Jésus « l'exhorta ensuite à la pratique de l'humilité, de « l'obéissance, de toutes les vertus chrétiennes, et, « après lui avoir fait goûter quelques-unes de ces « joies pures et enivrantes de l'esprit qu'il réserve « à ses épouses bien-aimées, il disparut avec tout « son cortége [1]. »

L'anneau qu'elle venait de recevoir était d'or pur, émaillé de rouge en signe du sang de la Passion, avec un magnifique diamant incrusté au milieu. Il était toujours visible à ses propres yeux, mais non pas également aux yeux des autres. Il ne le devenait que de temps en temps, sous des formes diverses, selon la dévotion de chacun et le bon plaisir de Dieu. Sœur Maddalena Strozzi le voyait habituellement comme un cercle rouge, en

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. IX, pag. 69.

clief autour du doigt et s'élargissant au milieur en forme de pierre carrée. D'autres sœurs le voyaient quelquefois briller comme un cercle lumineux. D'autres enfin, en l'apercevant sous l'une ou l'autre forme, sentaient en même temps un parfum tout céleste qui s'en exhalait. Mais une fois, la communauté tout entière put le voir dans sa forme et toute sa beauté naturelles, quand on eut imposé à la sainte l'obligation d'en demander à Dieu la faveur. En contemplant cet anneau mystérieux, chacune de ces vierges sacrées y reconnut un don céleste que le divin Époux accorde, il est vrai, à qui il lui plaît, mais dont il aime cependant à orner de préférence celle dont il peut dire dans la joie de son cœur : « Elle est unique, mon « épouse, ma colombe; elle est unique en perfec- « tion [1]. » Bientôt dans le monastère, comme dans toute la Toscane, il n'y eut qu'une voix pour désigner sœur Catherine, en la nommant par excellence: l'*Épouse de Jésus-Christ*.

Ce mariage mystique de Jésus-Christ avec les âmes virginales par l'anneau et la formule du serment, est un des actes les plus touchants de sa divine condescendance envers l'humanité, un des témoignages les plus extraordinaires de ses préfé-

[1] Una est columba mea, una est perfecta mea. (*Cantique des cantiques.*)

La sposa il Redentore
Col suo divin anello
Col suo gli canglio il cuore,
O d'amor bel duello !

(Suor Cecilia Belli.) Le Lettere, etc. Documenti, etc. p. 114.

rences et de sa tendre intimité avec les vierges qui lui sont consacrées. Bien qu'il ait inauguré ce genre de faveur dès les premiers temps du christianisme, comme nous le voyons par les illustres exemples de sainte Catherine d'Alexandrie et de la jeune martyre sainte Agnès à Rome, il ne l'accordait que rarement dans les premiers siècles, relativement à ce que nous voyons dans l'histoire à partir du XIII^e^ siècle. Au seuil troublé des temps modernes, au moment où la foi est ébranlée et la charité refroidie dans la chrétienté, Jésus-Christ semble en devenir prodigue, comme s'il voulait séduire le plus possible de ces âmes chastes et généreuses pour en fortifier, dans son Église, les armées d'élite de la prière et du dévouement. On le voit, au XVI^e^ siècle, célébrer de solennelles fiançailles avec des vierges chrétiennes, presque sur tous les points du globe à la fois. Pour n'en citer que quelques exemples, en même temps qu'il donne l'anneau nuptial à notre sainte Catherine et à sainte Madeleine de Pazzi, en Italie, il le donne à sainte Thérèse, en Espagne; à sainte Rose de Lima, dans le nouveau monde; à la vénérable Agnès de Langeac, en France. J'ajouterai aux noms de ces épouses choisies de Jésus-Christ celui d'une autre fille de la France, à cause de la grâce charmante avec laquelle elle s'invita elle-même à ces fêtes nuptiales. Voulant à tout prix appartenir à Jésus-Christ, et voyant qu'il tardait trop à son gré de lui offrir sa main, cette vierge généreuse vint résolûment lui offrir la sienne. Elle entra un jour dans un sanctuaire de la très-sainte

Vierge, et tirant de son doigt une bague précieuse, elle la presenta à la Mère de Dieu en lui disant avec une candeur angélique : « O Vierge sainte! « c'est la coutume que les époux donnent un an- « neau à leurs épouses dans la cérémonie de leurs « noces. Puisque votre cher fils, que j'ai choisi « pour époux, ne me fait pas l'honneur de m'en « offrir, je vous offre celui-ci pour que vous le lui « présentiez en mon nom. Il n'est pas possible qu'il « le refuse de votre main, et, en l'agréant, il met- « tra le comble à tous mes vœux. » L'anneau virginal fut agréé de Jésus-Christ, et la jeune fille devint une des plus innocentes et des plus gracieuses colombes de la Visitation naissante; pures et douces colombes que l'on vit bientôt prendre leur vol des bords de leur lac des Alpes pour s'en aller porter dans toute l'Église une variété inconnue de la bonne odeur de Jésus-Christ[1]. »

Après cette courte halte dans les joies célestes de ses fiançailles, Catherine ne tarda pas à reprendre le cours moins brillant, mais non moins glorieux, de sa destinée. Avec le signe symbolique de l'épouse de Dieu, elle allait recevoir les signes non moins vénérables de l'Épouse du Dieu crucifié, c'est-à-dire l'impression de ses stigmates. Puisque dans les extases de sa Passion elle en avait déjà la peine, n'était-il pas juste de lui en conférer l'honneur? Honneur sanglant, il est vrai, qui exigera de sa part un immense accroissement d'amour, parce qu'elle ne

1 *Vie de sainte Chantal*, par M. l'abbé Bougaud, tome I, chap. XIII, page 471 ; édit. in-12.

pourra l'obtenir qu'au prix d'une immense douleur. Pour l'y préparer, Jésus-Christ crut devoir la sevrer des souvenirs trop délectables de ses fêtes nuptiales, en la ramenant dans ses entretiens intimes aux fortes et généreuses doctrines de la croix. Il lui montra, par son exemple, que le temps de cette vie n'est pas le temps des joies et des récompenses, mais bien le temps de la souffrance et du combat, et que le don le plus inestimable qu'il puisse faire à une âme ici-bas, c'est celui d'une trempe héroïque, qui lui fasse trouver goût à la douleur. Puis, lui révélant ses desseins, il lui déclara dans cette langue de l'amour, mélange infini de tendresse et de magnanimité, qu'il l'avait choisie en qualité de son épouse bien-aimée, pour lui faire partager ce baptême glorieux qui avait été l'ambition et le couronnement de sa vie, c'est-à-dire le supplice de sa croix ; baptême de douleur, qui imprimerait dans son corps toutes les blessures et dans son âme toutes les angoisses de la mort, sans cependant la faire mourir [1].

Enflammée par ces paroles, la fervente Catherine n'abandonnait plus ces pensées généreuses, lorsque le vendredi dans l'octave de Pâques, cinq jours après la cérémonie de ses fiançailles, se trouvant dans l'extase habituelle de la Passion, elle arriva à la contemplation de son crucifiement. Ce spectacle lui inspira cette fois une si grande compassion, que, ne se contentant plus d'en ressentir le contre-coup, elle s'offrit magnanimement à son époux pour prendre

[1] Lassicurava chè averebbe sentiti i dolori della morte, senza morire. (Sandrini, lib. I, cap. xx, pag. 69.)

sa place sur la croix [1]. A l'heure même, comme si des coups l'eussent attachée à son gibet, comme si une lance l'eût frappée en pleine poitrine, elle ressentit des douleurs si poignantes et d'une telle intensité, qu'il lui sembla qu'elle expirait avec Jésus. Aussi, après son extase, apparut-elle le corps amaigri et tout livide, et le visage si pâle qu'on eût dit un cadavre; « de telle sorte, dit un historien, que pendant les premiers jours les sœurs, ne sachant pas discerner si elle était morte ou vivante, ne pouvaient plus la regarder sans verser des larmes de compassion [2]. » Pour elle, voyant ses mains et ses pieds percés de part en part, et sentant son côté gauche ouvert par une large blessure, « elle ne cessait de remercier son divin Époux de lui avoir accordé ses saintes plaies, avec toutes ses douleurs, comme un moyen de méditer sa douloureuse passion d'un cœur plus affectueux et plus compatissant [3]. »

Cette nouvelle faveur des stigmates eut aussi tout le monastère pour témoin, mais toujours avec quelques variantes. Plusieurs des sœurs admirèrent les plaies de ses mains, comme la sainte les voyait elle-même, c'est-à-dire ouvertes de part en part et quelquefois rendant du sang. D'autres, avec sœur Mad-

1 Fù tanto grande la compassione del suo cuore verso l'amato suo crocifisso, chè lo pregò a compatirle i suoi dolori. (Vita anonyma, cap. x.)

2 Ella pareva un cadavere spirante, tanta erà la pallidezza... Non sapevano le monache discernere, s'ella era viva, o morta, etc. (Sandrini, lib. I, cap. xx, pag. 69.)

3 Ringraziava il suo divino sposo, per averle con quelle piaghe, dato il modo di poter meditar con più affetto la sua Passione. (Vita anonyma, chap. x, pag. 84.)

dalena Strozzi, les virent plusieurs fois resplendir d'une lumière si vive qu'elle les forçait à baisser la paupière ; d'autres enfin, et le plus grand nombre, sous la forme de plaies enflées et rouges, mais parfaitement cicatrisées, avec un rond noir au milieu de la largeur d'un denier, autour duquel on voyait du sang circuler. C'est ainsi qu'elles apparurent à tout le monastère l'année suivante, le 4 avril 1543, veille de la fête de saint Vincent Ferrier, lorsque Catherine en extase, tenant sa main en dehors de son scapulaire, chacune des sœurs s'empressa de venir la baiser avec la plus tendre dévotion. Cette faveur fut accordée dans les mêmes conditions à beaucoup de personnes séculières, et entre autres à cette pieuse Fiammetta, sa seconde mère, qui de temps en temps s'échappait de Florence pour venir admirer les prodiges qui faisaient de son Alexandrine la célèbre épouse de Jésus-Christ et la sainte de Prato. Les blessures des pieds, moins en évidence, eurent un nombre plus restreint de témoins. Les sœurs les virent ouvertes des deux côtés et toutes vives, avec cette particularité que la chair était ramassée sur la partie supérieure, tandis qu'elle s'affaissait à la partie inférieure, ce qui n'était produit en elle que par l'impression du poids du corps de Jésus-Christ sur les clous, qui les tenaient fixés sur la croix. Quant à la plaie du côté, il n'y eut que la pieuse et fidèle gardienne de la sainte qui put y porter les yeux de son vivant, à l'occasion des soins qu'elle eut à lui donner dans ses maladies. Elle a déclaré qu'elle était plus large que les autres, et que souvent elle l'avait vue toute rayonnante de lumière.

Toutes ces blessures, inguérissables comme l'amour divin qui les avait produites, étaient accompagnées de grandes et continuelles douleurs, et, de l'aveu de Catherine, celles du côté étaient si violentes, qu'il lui semblait qu'elle allait s'affaisser à chaque instant sur elle-même et mourir. « Ainsi armée par le divin Rédempteur, dit une de ses pieuses biographes, des mêmes armes avec lesquelles il avait détruit lui-même l'empire de Satan, Catherine, comme une vaillante guerrière, ne quittera plus le champ de bataille, accomplissant dans son corps ce qui manque à la passion de son Maître, et offrant à Dieu dans ses souffrances permanentes un sacrifice d'expiation pour tous les crimes du monde[1]. » D'autres saints, d'autres âmes généreuses, avides d'immolations et de sacrifices, se sont offertes à Dieu comme elle, pour être les victimes des péchés du monde et souvent pour les unir plus étroitement aux mérites de sa Rédemption, Jésus-Christ a imprimé sur leur corps les stigmates de sa mort sur la croix. Mais cette grâce, qui n'était pour eux que le dernier épisode de leur vie, commença dans notre sainte dès sa première jeunesse, pour ne plus l'abandonner. Ainsi, pour ne parler que des plus célèbres parmi ces décorés des stigmates du Christ, ce ne fut que cinq

1 Armigera divina
Dell'alto Verbo eterno
L'armi chè fur rovina,
Dell'impio Re d'Averno
Cangia dio in lei con redentrici piaghe
Perchè nel vero amor viva è s'appaghe.

(*Vita di santa Catherina.* Cecilia Belli. Le Lettere, etc. Documenti, etc., pag. 114.)

ans avant sa mort que Catherine de Sienne en fut honorée, et saint François d'Assise, ce prince des crucifiés après Jésus-Christ, ne vécut que deux ans, comme le remarque le Dante, depuis le jour où il trouva son calvaire sur cet âpre rocher, entre le Tibre et l'Arno[1]. Mais notre sainte, transpercée pour le sacrifice à l'âge de vingt ans, poursuivit jusqu'à la vieillesse son état de victime, et en porta quarante-sept ans les blessures et les douleurs divines, puisqu'elle mourut presque septuagénaire. C'est ainsi qu'elle devait justifier son titre d'épouse de Jésus crucifié.

Cependant il lui manquait encore une dernière faveur pour être sa parfaite image : c'était sa couronne d'épines. Jésus-Christ chargea sa sainte Mère de la préparer à ce grand événement. Elle lui apparut donc la nuit de Noël de la même année 1542, accompagnée de sainte Marie-Madeleine, de saint Vincent Ferrier, de sainte Thècle, vierge et martyre, et d'une multitude d'esprits célestes. Comme elle lui présentait, selon son habitude dans cette belle solennité, le divin Enfant qu'elle tenait dans ses bras, Catherine, toute préoccupée de ses stigmates, supplia la très-sainte Vierge avec beaucoup d'humilité et un tendre et respectueux amour, de lui remettre avec précaution l'enfant Jésus entre ses mains, de peur que le sang qui en coulait ne souillât ses saints vêtements. Or, pendant qu'elle le pressait

[1] Nel crudo Sasso intra Tevere ed Arno
Da Cristo prese l'ultimo sigillo
Che le sue membri, duo anni portano.

(Dante, *il Paradiso*, cant. XI.)

doucement sur sa poitrine et que le divin Enfant y reposait sa tête sur la plaie du côté, qui, dans ce moment, la faisait souffrir plus que de coutume, sainte Thècle lui ayant mis sous les yeux trois couronnes qu'elle portait entre les mains, une d'épines, une d'or et une d'argent, la sainte Vierge invita Catherine à choisir celle qui lui ferait plaisir. Quelque ardente qu'elle fût naturellement à choisir la couronne d'épines, qui était celle de son divin Époux, cependant la douleur de ses stigmates était tellement violente en ce moment, que craignant de n'avoir pas la force de supporter le surcroît de ce terrible couronnement, elle n'osa pas prendre la responsabilité du choix et le remit à la volonté de la Mère de miséricorde. Celle-ci, loin de l'accepter, reprit sévèrement Catherine de tant de défiance et de timidité, lui disant « qu'une véritable épouse de Jésus-Christ devait être totalement vouée à la souffrance, et que toutes les fois qu'il s'agissait d'acquérir un des grands traits de sa ressemblance, et surtout de participer sous une nouvelle forme à son supplice, elle ne devait laisser à personne l'honneur de l'initiative. » En entendant ces paroles, Catherine, honteuse de sa faiblesse, se mit à répandre un torrent de larmes, et voulant aussitôt réparer sa faute, elle se précipita aux genoux de la Reine du ciel, courbant humblement et courageusement la tête, comme pour recevoir de ses mains la sanglante couronne. Mais la très-sainte Vierge, la relevant avec bonté, lui dit que le moment n'était pas encore venu pour elle d'être admise à un si grand honneur; que Jésus-Christ, son divin

fils, ne donne pas ainsi précipitamment, et pour récompenser un moment de courage, son auguste diadème, et qu'un signe de noblesse aussi relevé ne s'accorde qu'à la force d'âme et à la magnanimité des sentiments longtemps éprouvés. Là-dessus, Catherine jetant les yeux sur l'enfant Jésus, qu'elle tenait toujours dans ses bras, et le voyant lui sourire avec une grâce infinie, se mit à le prier dans toute l'effusion de son âme, pour qu'il voulût bien remplir son cœur de cette noblesse, de cette générosité de sentiments, qui seuls pouvaient la rendre digne de recevoir sa couronne d'épines. Puis, cédant à la tendresse de son amour pour lui, elle le pressa délicieusement sur son cœur, le couvrit de ses baisers et de ses caresses, tandis que Jésus de son côté accomplissait dans son âme tout ce qu'elle lui avait demandé. Après avoir contemplé un instant le spectacle de leur douce intimité, la très-sainte Vierge redemanda son fils à Catherine, et la vision disparut[1].

Après cette vision, notre sainte ressentit dans son âme une ardeur inconnue pour la souffrance. Elle allait au-devant des épreuves avec une joie indicible; quelque douloureuses qu'elles fussent, elle les affrontait avec un courage indomptable. Sous l'impulsion de la grâce reçue, elle arriva bientôt à cette hauteur d'héroïsme où, meurtrie, brisée, l'âme demeure tranquille et sereine, non-seulement victorieuse des répugnances de la nature, mais encore goûtant je ne sais quelles âpres et sublimes jouis-

[1] Sandrini, lib. I, cap. xxi, pag. 73.

sances jusque dans les plus extrêmes douleurs. C'est là que Jésus-Christ l'attendait pour lui faire partager l'honneur de porter sa couronne. Les historiens ne peuvent préciser ni le jour ni l'heure où s'accomplit ce mystérieux couronnement. Mais tous sont unanimes pour affirmer que, semblable aux rois de ce monde qui, dans la cérémonie de leur sacre, se plaisent à couronner de leurs mains leur auguste épouse, Jésus-Christ plaça de ses propres mains la couronne d'épines sur la tête de son épouse bien-aimée Catherine. Depuis ce moment, on la vit plusieurs fois la tête entourée de longues épines qui lui traversaient le crâne et les tempes, avec des ruisseaux de sang qui en découlaient. D'autres fois on n'en apercevait que les blessures béantes formant un cercle autour de sa tête et d'où s'échappait un sang vif, comme si l'on venait d'en extraire les épines[1]. Les vestiges de ce douloureux couronnement ne s'effacèrent jamais, comme l'ont attesté les sœurs converses qui lui coupaient régulièrement les cheveux, et tout le monastère les admira autour de son front sur son lit de mort.

Enfin, comme dernier témoignage de l'étroite et universelle union de Catherine avec son divin Époux, dans tous les actes de sa Passion, les religieuses qui lui donnaient des soins dans ses maladies contemplaient avec admiration sur son épaule droite un

1 Essendole stata veduta alcune volte colle spine molto lunghe, chè la penetravano la testa... ed altre volte le fu veduto un cerchio di punture, che le circondava il capo è da esse, si vedeva uscire, il sanguine vivo, etc. (Compendio, etc., cap. v, pag. 28.)

sillon de couleur livide et large de trois doigts, qui descendait en ligne droite du haut de l'épaule jusqu'à la ceinture. C'était la trace profonde qu'avait imprimée sur son corps la croix de Jésus-Christ à force de la porter avec lui, toutes les semaines, depuis le prétoire de Pilate jusqu'au sommet du Calvaire [1].

On comprend quels regards de complaisance le divin Rédempteur devait arrêter sur son épouse, ainsi parée de toutes ses plaies, comme des ornements de sa gloire. Avec les habitudes de tendre familiarité contractées avec elle, il ne pouvait manquer de lui donner à cette occasion des marques de sa vive satisfaction.

Or Catherine avait dans sa cellule, sur un petit autel, une grande croix de bois, avec un crucifix de la hauteur d'une coudée. Cette image était l'objet continuel de sa contemplation, comme le témoin de l'innocence de sa vie et de ses héroïques vertus. Ce fut par cette image que l'Époux se plut cette fois à entrer en communication avec son épouse, et à lui prodiguer les témoignages de sa tendresse. Pendant toute cette année mémorable de 1542, où de si grandes choses s'accomplirent en elle, souvent au moment où elle était en prière, le crucifix dans ses bras, selon sa pieuse habitude, la divine image lui tendait les mains,

[1] La Bulle de Canonisation résume ainsi toutes les faveurs de l'épouse de Jésus crucifié. « Ipsam in fide et charitate fulgido ornatu, ac preciosissimis monilibus de thesauris suis decoravit. Ipsius enim latere ac manibus et pedibus sacra Clavorum suorum et Lanceæ stigmata, sanguine rubentia insculpsit, spineum diadema capiti imposuit, humeris verò vestigia crucis impressit.

lui adressait des paroles d'une douceur infinie, « la nommait son épouse chéric, la joie de son cœur, et la comblait de délices en lui donnant l'assurance que toutes ses actions étaient agréables à ses yeux. » D'autres fois, étant malade et immobile sur son lit de douleur, tandis que, les yeux fixés sur le christ, elle épanchait son âme dans son sein, le crucifix, de son côté, la regardait en souriant avec une bonté ineffable. Puis, immobile comme elle et cloué sur sa croix, il l'exhortait à la patience avec des considérations si belles et des paroles que son attitude rendait si éloquentes, que la sainte en oubliait toutes ses souffrances. Mais, un jour, cet aimable crucifix se surpassa lui-même. Au moment où Catherine, après sa communion, rentrait dans sa cellule, il l'appela à haute voix, et, se détachant tout à coup de sa croix, emportant les clous dans les plaies de ces mains et de ses pieds, il s'avança dans l'air au-devant d'elle. Catherine, émerveillée, lui tendit instinctivement les bras pour le recevoir, posant avec beaucoup de grâce sa main droite sous les pieds du crucifix, et sa main gauche sur ses jambes au-dessous des genoux. Alors le crucifix, se penchant vers elle et la pressant affectueusement de ses deux bras : « Chère épouse, lui dit-il avec un accent pénétré, « je viens chercher un asile dans ton cœur et celui « de mes filles, contre les crimes des pécheurs dont « je me sens accablé. Je vous demande de faire trois « processions solennelles en expiation de leurs pé- « chés, et pour désarmer ma justice. » A peine Catherine eut-elle reçu dans ses mains ce divin crucifix et entendu ces paroles, qu'elle fut ravie en extase et

y demeura une grande heure, dans cette touchante attitude. Sœur Maddalena Strozzi, étant survenue en ce moment, fut tellement émue de la beauté de ce spectacle, qu'elle tomba à genoux devant le crucifix, le suppliant de ne pas réveiller de son extase son épouse bien-aimée, avant que ses compagnes eussent eu la consolation d'être témoins de cette scène. Elles arrivèrent toutes, ne pouvant en rassasier leurs yeux. Des larmes d'attendrissement coulaient sur leur visage, et elles vinrent, les unes après les autres, baiser affectueusement le crucifix et la main bienheureuse qui le soutenait, respirant avec délices les parfums célestes qui s'en exhalaient.

Un de nos pieux artistes contemporains, le Père Hyacinthe Besson, qu'une mort prématurée est venu ravir à notre affection et aux arts, nous a laissé un dessin de cette scène célèbre de la vie de notre sainte. Il a choisi le moment où le crucifix, détaché de la croix, descend vers Catherine, et il nous peint la sainte admirablement partagée entre le respect qui la retient à genoux et le vif élan d'amour qui lui fait tendre les bras vers son bien-aimé pour le recevoir. La beauté du dessin nous a fait regretter que son pinceau n'ait pu achever de lui donner l'âme, la vie et la pleine lumière. Mais c'était la destinée de notre Fra Angelico de n'avoir eu le temps de rien achever ici-bas que ses vertus. Si chez lui les œuvres de l'artiste ne sont trop souvent que des esquisses, les vertus du religieux sont toujours des modèles de perfection, et son chef-d'œuvre, c'est la douce et pieuse mémoire qu'il s'est faite dans nos cœurs.

Après avoir repris ses sens, Catherine fit appeler

le prieur de Saint-Dominique et lui transmit les volontés du Seigneur, à propos des trois processions qu'il demandait pour implorer sa miséricorde en faveur des pécheurs. La première se fit le jour même, le 24 août, fête de l'apôtre saint Barthélemy. Avant de la commencer, Catherine, pleine de vénération et d'enthousiasme pour son crucifix n'aurait pas voulu s'en séparer. Elle brûlait du désir de le porter dans ses mains en tête de la procession. Mais sa modestie s'alarmait de se mettre ainsi en évidence, et de convoiter un honneur que d'autres méritaient plus qu'elle. Elle fit part de ses anxiétés à sa maîtresse et fidèle gardienne. Celle-ci n'eut pas de peine à la rassurer en lui donnant cette raison péremptoire, que l'honneur de porter la croix dans les processions est une fonction réservée aux sœurs converses. Dès lors, ses désirs les plus chers se trouvant protégés par l'humilité de son rôle, sa joie n'eut plus de bornes, et, son crucifix entre ses mains, elle ouvrit la marche de la procession, l'âme toute ravie en Dieu. Chose merveilleuse! bien qu'elle fût en extase, les yeux complétement fermés, elle parcourut seule, sans guide, les lieux principaux du monastère, à travers mille détours, montant et descendant les escaliers sans jamais se heurter contre un obstacle, sans se tromper de chemin, avec une gravité, une décence parfaites. « Ce qui évidemment n'aurait pu « s'accomplir ainsi, écrit le vénérable Fra Timoteo, « si elle n'eût été portée invisiblement dans les « mains des anges[1]. »

[1] Pareva chè da gl'angeli ella fosse portata. (Seraf. Razzi, lib. II, cap. XVI, pag. 83.)

Ce crucifix miraculeux, devenu naturellement l'objet d'une vénération particulière, fut placé, du consentement de la sainte, dans l'oratoire du monastère, pour que les sœurs pussent venir librement à ses pieds satisfaire leur dévotion. Mais après sa mort, sa cellule ayant été transformée en sanctuaire, le crucifix vint y reprendre sa place accoutumée, et, de toutes les reliques qui y parlent encore de ses vertus et de l'amour de Dieu pour elle, aucune n'en raconte des choses plus touchantes, dans un langage plus éloquent.

En voyant tout ce que ce saint crucifix accomplissait de merveilles dans le monastère, qui ne songerait aux fureurs iconoclastes qui dévastaient en ce moment tout le nord de l'Europe, renversant les croix, brûlant les images, découronnant le christianisme de sa brillante auréole des arts, sous prétexte de le ramener à sa pureté primitive, par un faux zèle de la vérité? Étrange manière de prêcher la vérité aux hommes, que de lui enlever toutes ses splendeurs, que d'étouffer dans leur cœur les manifestations de l'amour qu'elle leur inspire! Qui n'aimerait à voir le Christ lui-même, dont ces superbes sectaires prétendaient inaugurer le vrai culte en proscrivant ses images, leur donner un démenti en face et revendiquer, par des prodiges, les hommages rendus à sa croix? Qui n'aimerait à le voir, pour toute réponse au reproche d'idolâtrie fait à ses adorateurs, en récompenser publiquement notre sainte, dans les baisers et les caresses qu'il lui fait donner par son crucifix[1]? Et puis, s'il faut juger les doctrines par les

[1] Ejus imago, cruci affixa, revulsis a trunco brachiis, mirabilibus eam beavit amplexibus. (*Bulle de la Canonisation.*)

résultats, où sont parmi les adhérents du culte sans images les adorateurs en esprit et en vérité, plus sincères, plus ardents que ceux qui s'en tiennent au culte catholique avec ses images et ses antiques dévotions? Qu'ils nous montrent les grandes âmes, les magnanimes dévouements produits par leur culte idéal, et qu'ils les comparent aux légions héroïques de nos saints enfantés par le culte de la croix! Non, leurs trois siècles de religion réformée, dégagée de tout ce qu'ils appelaient les vieilles superstitions romaines, n'ont pas produit, je ne dis pas une seule âme, mais une seule vertu comparable aux vertus célestes nées, d'un seul regard d'amour, sur ce petit crucifix de bois de sainte Catherine de Ricci!

CHAPITRE XI

Visions de Catherine sur les choses du monastère et de la vie religieuse.

1541-1543

Depuis la merveilleuse transformation de son cœur et les faveurs considérables qui l'avaient suivie, Catherine continuait plus que jamais sa vie de contemplation et d'extases. Ce n'était pas seulement des consolations, des joies célestes, des ardeurs nouvelles dans l'amour de Dieu qu'elle y trouvait, mais encore des lumières, des enseignements pour la direction de sa vie. Ce que d'autres apprennent dans les livres ou dans les leçons des maîtres, elle l'apprenait dans l'extase. Le ciel ouvert était son livre; Dieu et les saints ses précepteurs et ses maîtres. Or, le premier but de sa vie, sa vocation première étant la vie religieuse, Dieu ne pouvait manquer de diriger ses leçons de ce côté et de lui en donner les notions les plus parfaites.

Il ne séparait pas, du reste, sa cause de celle de ses compagnes; il lui avait inspiré tant d'amour et de zèle pour leur avancement spirituel, qu'elle s'y intéressait comme à son progrès personnel. Aussi ne faudra-t-il pas s'étonner de l'entendre employer souvent cette formule: Mon monastère, mes religieuses, comme si elle en était déjà la mère et qu'elle en eût toute la charge et la responsabilité. Depuis la fin de l'année 1541, jusqu'au commencement de 1543, la plupart de ses visions n'ont pas d'autre objet. Nous en citerons quelques-unes.

Le 8 septembre 1541, vers les trois heures de l'après-midi, pendant que Catherine était en prière dans sa cellule, les trois saints chéris du monastère, le bienheureux Jérôme et ses compagnons, lui apparurent et vinrent s'entretenir avec elle d'une foule de questions qui intéressaient le gouvernement et le progrès des âmes dans le service de Dieu. Si elles n'ont pas été enregistrées dans les archives du couvent, elles n'ont pas été perdues pour cela, et Catherine s'en souviendra en son temps. Ils lui signalèrent, entre autres choses, certaines particularités qu'elle devait communiquer immédiatement à ses religieuses, comme devant leur donner une impulsion puissante vers les vertus de leur état [1].

Le 18 du mois de décembre suivant, un jour de dimanche, comme elle allait à l'église avec une de ses sœurs, vers les huit heures du soir, les mêmes saints se montrèrent à elle, environnés d'une telle

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. VI, pag. 63.

splendeur, « qu'elle ne connaissait, disait-elle, aucune lumière de ce monde à qui elle pût la comparer. » Le principal d'entre eux, celui qu'elle aimait le plus, le bienheureux Jérôme, s'étant approché d'elle, lui fit une douce remontrance sur ce qu'elle n'avait pas fait la communion ce jour-là. Après avoir reçu humblement ses observations, elle lui fit quelques recommandations de la part d'une sœur qui l'en avait priée. « Dis-lui, reprit le bien-« heureux, qu'elle se fasse une cellule dans son « propre cœur et qu'elle s'y enferme en se persua-« dant qu'il n'y a plus rien qu'elle et Dieu dans ce « monde. Par ce moyen, elle prendra plus de soin « de son âme qu'elle ne l'a fait jusqu'à ce jour[1]. »

Voici les fêtes de la Nativité de Jésus qui approchent. La très-sainte Vierge viendra, comme tous les ans, lui apporter son nouveau-né; mais cette fois ce sera avec des particularités très-intéressantes et à la louange de ses chères religieuses. « La nuit de Noël, comme elle était au lit, vers les trois heures du matin, elle vit entrer dans sa cellule deux jeunes adolescents, vêtus l'un d'un tissu éclatant de blancheur et l'autre d'une robe de drap d'or, portant entre leurs mains un siége d'une grande richesse, qu'ils placèrent au milieu de la chambre. Ils furent suivis presque immédiatement d'une belle dame, revêtue d'habits magnifiques et portant dans ses bras un petit enfant emmaillotté. Elle avait à sa droite le saint préféré de Catherine, frère Jérôme, et à sa gauche saint Thomas d'Aquin et sainte Ma-

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. VI, pag. 63.

rie-Madeleine. En les voyant arriver, Catherine commençait à être saisie de crainte et de défiance, lorsque la Mère de Dieu s'empressa de se faire connaître, en lui annonçant que Dieu avait exaucé ses prières pour la sœur Hélène Buonamici, sa compagne de prise d'habit, morte depuis vingt-trois jours, et que son âme venait d'entrer en possession du paradis. Puis elle l'encouragea à avoir confiance et à se réjouir, puisqu'elle lui apportait son fils bien-aimé. Certaine, à ce signe, de la vérité de la vision, Catherine voulait aussitôt se lever pour lui rendre plus respectueusement ses hommages; mais la très-sainte Vierge l'en empêcha, en lui disant de faire l'obéissance, en demeurant dans son lit, puisque, d'après la règle, le lever n'avait lieu qu'à quatre heures du matin. Alors, assise dans son lit, elle tendit les bras vers la mère de Dieu pour lui demander son petit enfant. L'ayant obtenu, elle s'abandonna pendant quelques instants aux joies les plus enivrantes, pressant doucement l'enfant Jésus dans ses bras, le baisant le plus respectueusement possible et le priant pour toutes ses sœurs du monastère. Elle le rendit ensuite à sa Mère, qui était restée debout auprès de son lit et qui vint aussitôt s'asseoir dans le siége splendide qui lui avait été préparé. Là, sainte Marie-Madeleine lui présenta dans une corbeille d'or toute une magnifique layette, que les sœurs avaient préparée pour Jésus par leur ferveur pendant le saint temps de l'Avent. La divine Mère en prit tour à tour de sa main bénie les objets précieux pour en revêtir son enfant, et, ainsi orné des bonnes œuvres des sœurs, elle le remit dans les bras de Catherine,

qui le reçut avec un redoublement de joie et de tendresse. Après l'avoir baisé plusieurs fois encore et lui avoir offert son cœur, celui de toutes ses compagnes et du Père confesseur son oncle, comme les matines sonnaient, la vision disparut[1]. »

Il n'y a rien dans la vie religieuse, aucun office, aucune cérémonie qui n'ait un sens mystique très-élevé et qui n'emporte l'âme dans les profondeurs de Dieu, pour peu qu'on les accomplisse dans l'esprit qui les a établis. La très-sainte Vierge ne dédaignait pas de venir en donner à Catherine d'augustes démonstrations. « L'année suivante, 1542, la veille du dimanche des Rameaux, pendant que la sainte assistait aux complies et à la procession du *Salve, Regina*, elle eut cette vision : elle vit la glorieuse Vierge Marie, accompagnée de sainte Marie-Madeleine et des autres Maries, portant ensemble, dans un linceul très-blanc et très-pur, le corps de Notre-Seigneur en état de mort. Deux anges marchaient en avant avec deux flambeaux allumés, et ils avaient au milieu d'eux un autre ange qui portait dans ses mains une croix tout émaillée de pierres précieuses. Il lui sembla que la très-sainte Vierge donnait à baiser le corps de Notre-Seigneur à toutes ses religieuses, tandis que de son côté l'ange leur faisait baiser sa croix. Cela fait, la Reine du ciel se plaignit avec tristesse des sœurs qui, sans cause légitime, s'étaient dispensées de venir la saluer ce soir-là. Puis elle les exhorta à une plus grande exactitude dans l'observation du silence, et

[1] Seraf. Razzi, lib. II, cap. VI, pag. 64.

la vision disparut[1]. » Pour comprendre l'à-propos de cette action de la sainte Vierge, il faut se souvenir de l'usage mystique et traditionnel de l'Église qui consacre chacune des heures de l'office canonial à honorer une des heures de la Passion de Notre-Seigneur, de sorte que l'heure des Complies, qui est la dernière, correspond à l'heure où le corps de Jésus-Christ, descendu de la croix, est porté au sépulcre. La très-sainte Vierge se conformait à l'usage général de l'Église et venait en faire l'application à la procession du *Salve, Regina*, qui est particulière à l'ordre de Saint-Dominique. En se mêlant ainsi dans nos rangs, avec les saintes femmes, pour nous y porter le corps inanimé de son fils et nous le faire baiser, elle donnait à cette cérémonie un prix que sainte Catherine ne devait jamais oublier ni laisser oublier dans son monastère.

Quelques jours après, la Reine du ciel, pleine de sollicitude pour les moindres particularités qui intéressent la perfection des vierges consacrées à Dieu, apparut à Catherine pour lui signaler dans son monastère une lacune regrettable, qui déparait un office qu'on y célébrait. Toutes les fois qu'en dehors du grand office canonial, on devait y réciter le petit office de la sainte Vierge, les Matines se disaient non pas au chœur, mais devant un autel qui se trouvait au fond du corridor qui conduisait à leurs cellules, lieu sacré où le silence était perpétuel. Or la rubrique exigeait qu'on terminât ces Matines simplement par la récitation de

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. VIII, pag. 68.

la première partie de l'*Ave, Maria*. Il en résultait, à cause de la brièveté de cette prière, qu'on avait l'air de rompre brusquement cet office, comme si on était pressé d'en finir avec elle. Cela parut peu convenable à l'auguste Souveraine et blessant pour son honneur. En conséquence elle exigea que sainte Catherine obligeât désormais les sœurs à réciter d'abord intégralement l'*Ave, Maria*, et puis à se mettre toutes à genoux pour lui demander sa bénédiction dans la forme suivante : celle qui présiderait l'office devait dire : *Nos cum Prole pia*, et les autres répondre tout d'une voix : *Benedicat Virgo Maria*, c'est-à-dire qu'avec son fils très-bon, la Vierge Marie nous bénisse[1]. La sainte ne manqua pas de faire connaître cette douce prescription de la Mère de Dieu. Elle fut immédiatement adoptée dans le monastère, d'où elle se répandit plus tard dans tous les couvents de l'Ordre. De nos jours encore, les fidèles qui assistent dans nos églises, à la récitation publique du saint Rosaire, peuvent s'apercevoir qu'elle est la formule par laquelle nous demandons respectueusement à notre souveraine de nous bénir, avant de prendre congé d'elle.

Voilà donc déjà Catherine, apprenant à la lumière de l'extase, des lèvres mêmes de la Reine du ciel, l'importance de tel exercice de la vie religieuse, de telle formule de dévotion, et comment on apprécie dans le ciel ce que l'orgueil de la raison et la sécheresse du cœur dédaignent ici-bas, sous le nom

[1] Seraf. Razzi, Prefazione al terzo libro, pag. 97.

de petites choses. Mais ce n'est pas assez; il faut qu'elle sache ce que l'on pense là-haut de la vie religieuse elle-même, et quel rang occupe cette portion de l'Église militante dans l'estime et les faveurs de l'Église triomphante. « Vers la fin du mois de mai 1542, la nuit qui précède le vingt-troisième jour, fête du bienheureux Jérôme Savonarole et de ses compagnons, et second anniversaire de sa guérison miraculeuse obtenue par leur intercession, Catherine fut ravie dans le ciel vers les deux heures du matin. Là elle vit venir à elle ces mêmes bienheureux, qui la présentèrent à Jésus son divin Époux. Après s'être prosternée à ses pieds, pour lui recommander l'Église universelle et les bienfaiteurs de son monastère, elle le supplia de rendre sa joie complète en lui amenant toutes ses sœurs bien-aimées en sa présence. Le Seigneur, acquiesçant à ses désirs, donna l'ordre aux saints qui la lui avaient présentée, d'aller les lui chercher. Ils descendirent aussitôt au monastère de Saint-Vincent, et, de concert avec leurs anges gardiens, ils disposèrent les sœurs à cette mystérieuse ascension, en les divisant en plusieurs troupes, qu'ils distinguèrent chacune par un uniforme, un vêtement particulier. Celui des sœurs converses était d'un gris brun, très-beau; celui des novices, d'une blancheur admirable; celui des jeunes sœurs (*giovani*), d'un rouge ardent, à grand effet; celui des sœurs de l'âge moyen (*sopra giovani*), d'un tissu d'argent très-pur, et enfin celui des sœurs anciennes et de la mère prieure était d'un or éblouissant. Leur coiffure à toutes était simple, mais gracieuse; les unes

ayant les cheveux habilement tressés, les autres les portant déroulés sur leurs épaules et entremêlés de filets d'or. Chacune avait son bras gauche couvert d'un bouclier d'or pour se défendre des traits de ses ennemis, et sa main droite était armée d'une brillante épée pour les attaquer.

« Quand toutes, ainsi vêtues et armées, furent disposées en cinq troupes, elles se mirent en mouvement vers la patrie céleste. Saint Thomas d'Aquin et sainte Thècle ouvraient la marche. Les trois archanges saint Michel, saint Raphaël et saint Gabriel, venaient ensuite, précédant les sœurs converses qui marchaient trois de front, ayant chacune son ange gardien à sa droite. Puis venaient les novices dans le même ordre et avec leur ange gardien, sous la conduite de sainte Agnès du mont Politien et d'un bienheureux Silvestre de notre Ordre. Notre Père saint Dominique et sainte Cécile marchaient en avant des jeunes sœurs; sainte Catherine de Sienne et un bienheureux martyr de son Ordre, en avant des sœurs de l'âge moyen; saint Vincent Ferrier et sainte Marie-Madeleine, en avant des mères anciennes. Enfin la marche était fermée par un groupe de saints, au milieu desquels apparaissait le confesseur du couvent, le Père Fra Timoteo de Ricci, revêtu de l'habit de son Ordre, mais d'une grande richesse. Conduites ainsi à travers le paradis jusqu'aux pieds de Jésus, elles se prosternèrent devant lui le front contre terre et l'adorèrent dans toute l'humilité de leur cœur. Mais les ayant fait relever aussitôt, sa divine Majesté les reçut avec bonté et une tendre affection, et leur donna à

chacune un magnifique saphir, enchâssé dans un cercle de cinq autres plus petits, intercalés de cinq petites pierres blanches très-fines. Puis, faisant défiler successivement les cinq troupes devant lui, il dit à la première, qui était celle des sœurs converses, que, bien que l'humilité soit nécessaire à toute religieuse, elle est d'une obligation plus rigoureuse pour elles, parce qu'elle est la vertu principale de leur vocation, la vertu de leur état; il les exhorta ensuite à servir avec amour ses chères et fidèles épouses, imitant son exemple, lui qui n'avait pas dédaigné de servir non-seulement ses disciples, mais encore ses ennemis, jusqu'au traître Judas. Aux deux troupes des novices et des jeunes sœurs réunies, il recommanda de garder leur cœur dégagé de toute affection désordonnée des créatures, et de consacrer toute l'énergie de leur amour à l'imitation des exemples de sa vie. Quant aux sœurs de l'âge moyen, il les engagea fortement à ne jamais perdre de vue le terme final de leurs actions et à n'avoir jamais d'autre intention que de plaire à la majesté de Dieu, sachant bien qu'en lui tout est stable et éternel, tandis qu'ailleurs tout est fragile et périssable. Les mères anciennes ayant comparu à leur tour devant lui, comme il avait recommandé l'humilité aux sœurs converses, l'amour doux et affectueux aux novices et aux jeunes sœurs, l'amour prudent aux sœurs de l'âge moyen, il leur recommanda l'amour généreux et fort, afin de combattre vaillamment et de vaincre tous leurs ennemis. Ensuite il leur donna à toutes le sens mystique de la pierre précieuse dont il leur avait fait présent, ainsi que

des habits brillants qu'elles portaient, les reprit paternellement de quelques négligences, et, après les avoir bénies, il les congédia. En dernier lieu, les saints qui accompagnaient le Père confesseur, le présentèrent à Notre-Seigneur, qui le reçut avec une affectueuse cordialité. Bien qu'ils eussent plaidé sa cause avec succès, il ne négligea rien de son côté pour en obtenir de nouvelles faveurs. Ayant réussi et obtenu sa bénédiction, il alla rejoindre les troupes des sœurs qui parcouraient le paradis en chantant des hymnes et se livrant à la plus vive allégresse. Enfin Catherine, ayant de nouveau prié pour son monastère et témoigné à son Époux toute sa reconnaissance pour tant de grâces recues, elle revint à elle-même; tout s'était évanoui [1]. »

Mieux que toutes les paroles et que tous les enseignements, cette vision démontrait à Catherine que la vie religieuse est le sommet, l'idéal de la vie humaine, la plus parfaite image de la vie du ciel. Voir Dieu et l'aimer, c'est la vie des anges et des saints dans le ciel; contempler Dieu et l'aimer, c'est aussi toute la vie des âmes religieuses ici-bas, et voilà pourquoi le monastère et le paradis sont si près l'un de l'autre; voilà pourquoi les relations entre eux sont si familières. Les anges et les saints descendent invisiblement auprès des âmes religieuses, leur apportent leur concours pour se revêtir de vertus et de mérites, et puis, aux heures de la contemplation et de la prière, les conduisent là-haut auprès de Jésus, se mêlent à leurs rangs, chantent ensemble des

[1] Seraf. Razzi, lib. II, cap. xv, pag. 85-86.

hymnes, et, enivrés des mêmes délices, parcourent ensemble les champs du paradis. Tout le programme de la vie religieuse se résume dans l'amour divin, amour progressif qui produit la marche ascendante des âmes vers Dieu, et tout leur gouvernement consiste à les faire entrer et à les maintenir dans les nuances et les degrés de l'amour qui leur convient. Mais, à mesure que les âmes s'élèvent dans les régions de l'amour, les obstacles grandissent. D'une part, ce sont les faiblesses, les résistances de la nature pour se maintenir sur ces hauteurs; d'autre part, ce sont, malgré la condescendance infinie des miséricordes du Seigneur, les exigences et les jalouses délicatesses de son amour. Comment les connaître? comment en mesurer les abîmes? comment apprendre surtout à les combler? Jamais l'esprit humain ne pourrait y réussir, si Dieu lui-même ne lui en donnait la révélation. C'est la leçon que l'Époux vient donner à son épouse, dans cette belle vision du paradis :

« Le 20 juin de la même année 1542, Catherine, ravie en esprit dans une belle prairie, aperçut au milieu une magnifique fontaine d'eau vive, entourée d'une berge escarpée en granit, sur laquelle on arrivait par trois escaliers. Le premier était de pierres de diverses couleurs; le second, de marbre blanc; le troisième, de marbre gris. Tous les trois avaient une double et gracieuse balustrade, et aboutissaient également à un chemin formé de nacre de perle. Ce chemin conduisait jusqu'au milieu de la fontaine, où l'on rencontrait un autre escalier en diamant, par lequel on arrivait à une large plate-forme, pavée

d'une brillante mosaïque de rubis, et enfin, sur la plate-forme s'élevait un trône de porphyre aux belles proportions.

« S'étant donc avancée vers le point central de cette délicieuse prairie, Catherine y rencontra Notre-Seigneur Jésus-Christ avec sa très-sainte Mère et une multitude d'anges et de saints, en particulier, tous les saints protecteurs du monastère. Aussitôt elle tomba à genoux pour demander pardon à Jésus et à la très-sainte Vierge de la faute qu'elle avait commise dans la matinée, en ne saisissant pas la mère prieure des divers avis que la Reine du ciel l'avait chargée deux ou trois fois pendant matines de lui donner. Comme le visage de Jésus et de Marie en était devenu tout sévère, Catherine le vit se rassénérer dès qu'elle eut ajouté des larmes à sa prière, et en obtint aussitôt le pardon demandé. A peine réconciliée avec son divin Époux, elle se mit à le prier pour ses sœurs bien-aimées, suppliant leur doux Sauveur d'avoir pitié de leur fragilité, lui promettant en leur nom qu'elles se corrigeraient de toutes leurs négligences. Touché d'une si fervente prière et des promesses qui l'accompagnaient, cédant d'ailleurs aux vives instances de sa douce Mère, le Fils de Dieu donna ordre aux saints protecteurs du monastère de lui en amener toute la famille religieuse. L'ordre était à peine donné, que les sœurs apparurent tout d'un coup au milieu de la prairie, en présence de sa divine Majesté. La sainte Vierge les fit aussitôt disposer en ordre autour de la fontaine; et, pendant qu'elles se tenaient dans une attitude toute craintive, à cause de l'air froid et réservé

que Jésus et Marie semblaient garder à leur égard, Jésus monta sur la plate-forme de rubis, et vint s'asseoir sur son trône. Là, ayant à sa droite sa très-douce Mère, et tous les saints formant la couronne autour de lui, il éleva ses yeux et ses mains vers le ciel, et parla à son Père céleste en ces termes :

« Père très-saint, vous savez avec quels soins affectueux j'ai nourri ces filles chéries dans le sein de ma tendresse infinie, fermant les yeux sur leurs négligences et leurs imperfections. Je l'ai fait et le ferai encore ; mais malheur à celles qui ne s'en montreront pas reconnaissantes. Père juste, je leur ai prodigué les secours spirituels, les prédications de la sainte parole, toutes les facilités pour la confession et la sainte communion. Je me suis prodigué moi-même à leur usage avec toute l'abondance de mes grâces. Vous le savez, et je ne cesserai encore de me donner à elles sans réserve. Mais encore une fois, malheur à celles qui n'en retireront pas des fruits. Père bon, je vous prie pour ces filles bien-aimées qui sont mes délices, et que j'ai rachetées au prix de tout mon sang. C'est vous qui me les avez données. Je veux qu'elles soient au nombre de vos élus, et elles en seront certainement, si elles accomplissent votre sainte volonté autant que je le désire. » Après ces paroles, et bien d'autres dont Catherine ne se souvenait plus, Jésus se tournant vers les sœurs, leur dit :

« Vous venez d'entendre, mes filles bien-aimées, ce que je viens de dire à mon Père, en présence de ma très-sainte Mère et de tous les saints protecteurs du monastère. J'ai voulu les prendre à témoin du

tendre amour que j'ai toujours eu pour vous. Mais vous, vous répondez bien mal à toutes mes bontés ; vous êtes d'une extrême négligence à mon service ; vous avez toujours peur de nuire à votre santé, en vous montrant exactes au chœur et fidèles aux autres observances. Vous êtes si paresseuses et si lâches, que vous ne savez plus qu'à grand'peine obéir, vous humilier, faire de bonnes œuvres, et, pour comble de malheur, vous n'avez plus qu'une médiocre confiance en mon secours. O mes filles, de grâce, changez de conduite, et que désormais mes bontés produisent en vous des fruits abondants de salut. » Jésus avait à peine achevé de parler, que la glorieuse Vierge Marie ajouta ces quelques paroles : « Mon divin fils a tant souffert pour vous, filles bien-aimées, qu'il est bien juste que vous souffriez quelque chose pour lui, et que vous n'alliez pas sacrifier son service à l'amour de votre bien-être. » Et comme les sœurs, toutes confuses, baissaient la tête, elle continua de leur reprocher d'autres manquements aux observances, en particulier à la loi du silence. Mais elle le fit avec tant de douceur et un tel accent de bonté, qu'on voyait bien qu'elle n'était animée que du zèle le plus pur pour leur salut et le progrès spirituel de leur âme. Tous les saints présents à cette scène vinrent ensuite intercéder pour elles, promettant à Notre-Seigneur qu'avec son secours elles deviendraient meilleures. Le Seigneur Jésus, qui ne demandait pas mieux que de leur faire grâce, se les fit amener aussitôt, par le chemin de nacre de perle, qui, étroit au commencement, s'élargissait ensuite graduellement. Elles y

entrèrent deux à deux, montèrent par l'escalier de diamant et arrivèrent au pied du trône où il était assis. Il les accueillit avec des témoignages de bonté et d'affection, leur fit baiser une petite croix de bois, baignée de son sang, qu'il tenait à la main gauche, et, après les avoir invitées à aller offrir leurs hommages à sa très-sainte Mère et aux saints, il leur donna sa bénédiction et les congédia [1]. »

Revenue de son extase, le cœur inondé de consolation, Catherine en raconta les détails mystérieux, avec leur explication, à ses compagnes les plus intimes et les plus familières. La belle prairie, théâtre mystique de sa vision, c'était l'Église; la fontaine d'eau vive, c'était la grâce divine qui purifie l'âme de ses péchés et lui donne la vie et la fécondité; les trois escaliers par lesquels on arrive à la fontaine, représentaient la mortification des passions, signifiée par le granit de couleur grise; l'exercice des bonnes œuvres, signifiée par les pierres de diverses couleurs, et enfin, la beauté de l'âme et du corps, signifiée par les marches de marbre blanc. L'escalier de diamant signifiait la persévérance dans le bien jusqu'à la mort, et le chemin de nacre de perle, étroit au début et s'élargissant ensuite par degrés, c'était l'image du chemin du ciel, difficile au commencement, mais rendu plus aisé et plus doux dans la suite, par l'action de la grâce et la vertu des exemples des saints. Le reste de la vision se faisait comprendre de soi; elle donnait sommairement la notion des grands devoirs des supérieures des monastères, leur

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. XVIII, pag. 92-93.

faisant entrevoir au prix de quel zèle et de quel dévouement, elles devaient arracher les âmes aux tiédeurs et aux petitesses de l'amour-propre, pour les maintenir à la hauteur des exigences de l'amour divin.

Enfin, pour couronner toutes ces initiations, Jésus-Christ lui-même vint lui faire exercer officiellement le rôle le plus délicat, mais non le moins nécessaire au gouvernement des âmes, celui de la répression des fautes. Elle l'accomplit avec la douceur, la fermeté et la persévérance qui en font la perfection. Un jour du mois d'avril 1542, Catherine, au sortir d'une extase, était venue trouver son oncle, le Père Fra Timoteo, pour lui recommander de mettre plus de douceur dans les corrections qu'il faisait à ses religieuses, afin de se conformer à la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous dit dans l'Évangile : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de « cœur. » Le Père lui ayant demandé comment elle savait qu'il fût trop rigoureux dans ses corrections, puisque ni lui ni les sœurs ne lui en avaient jamais parlé : « Eh ! vous croyez, lui dit-elle aussitôt, que mon Jésus m'attire là-haut en sa présence sans me faire voir clairement tout ce qui touche aux intérêts de mes chères sœurs? Détrompez-vous; sa bonté ne me laisse rien ignorer des choses qui regardent mon monastère. » Alors le bon Père lui promit de tenir compte de ses observations, et de faire tous ses efforts pour les mettre à profit. Il la pria en même temps de vouloir bien se souvenir de lui en présence de son Époux, dans sa prochaine extase de la Passion, et de lui offrir son cœur. « Moi, je le lui offrirai bien volontiers, lui dit-elle ; mais vous, vous le lui

retirez presque aussitôt, n'est-il pas vrai ? » Ce langage ne doit pas étonner de la part d'une nièce vis-à-vis de son oncle, surtout avec la connaissance qu'elle avait de l'extrême vivacité de son tempérament. Le Père Fra Timoteo était assurément un homme de mérite, un fervent religieux, orné de vertus éminentes, mais, hélas ! impressionnable à l'excès, et, bien que moins violent au fond qu'à la surface, se laissant aller à des premiers mouvements regrettables, qui ne gardaient pas toujours les bornes de la modération religieuse. Le bon Père en avait conscience; il travaillait sérieusement à réprimer ces saillies de caractère, et souvent il y réussissait. Mais le volcan existait toujours, et plus d'une fois, trompant sa vigilance, l'explosion avait lieu à la grande confusion des pauvres sœurs qui en subissaient les conséquences. C'était à ces surprises, à ces saillies de tempérament que s'appliquaient l'avertissement de Catherine et son doute sur son efficacité. L'événement devait lui donner raison. Un an après, le 4 avril 1543, veille de la fête de saint Vincent Ferrier, la sainte étant ravie en extase dans l'église, en présence de son oncle et de toutes les sœurs réunies, on s'aperçut qu'une de ses mains se montrait à découvert en dehors de son scapulaire. Or, en voyant le stigmate sacré de cette main, les sœurs, saisies d'une tendre dévotion pour cette blessure de l'amour divin, se portèrent presque toutes à la fois, par un mouvement spontané vers elle, pour venir pieusement la baiser. On comprend que ce mouvement ne put se faire sans produire quelque confusion à cause de leur grand nombre. A la vue de

ce désordre, le Père, ne songeant pas aux bonnes intentions qui le provoquaient, se laissa aller à son impétuosité naturelle, et se mit à les réprimander sévèrement, non sans quelque intempérance de gestes et de paroles. Mais voilà que lorsqu'à la suite des sœurs, il voulut s'approcher à son tour pour satisfaire sa dévotion et baiser la sainte blessure, bien qu'elle fût en extase, la servante de Dieu retira sa main et la cacha sous son scapulaire. Alors le bon religieux se ressouvint des observations qu'elle lui avait faites l'année précédente, à propos de la sévérité de ses corrections. S'étant mis un peu à l'écart et tombant à genoux, il se mit à pleurer sa faute si amèrement, que sa douce nièce en eut compassion, et elle lui tendit la main qu'elle lui avait retirée[1]. »

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. x, pag. 72-73.

CHAPITRE XII

Tendresse de Catherine pour ses parents. — Sa vive sollicitude pour tout ce qui les touche.

1542-1545

Pendant que, remplie de consolations célestes au sein de sa famille religieuse, Catherine semblait perdue plus que jamais pour sa famille naturelle, son cœur pourtant était loin d'être refroidi pour elle. Malgré cette vie d'extase qui en faisait presque un ange de Dieu, nous la retrouvons aussi tendre, aussi affectueuse pour ses parents que si elle n'avait jamais rien goûté de mieux que leurs caresses. Chose remarquable ! c'est en 1542, l'année même où Dieu semble l'élever au-dessus des conditions de la vie terrestre, par les faveurs les plus sublimes, qu'elle ouvre avec ses parents une correspondance où ses sentiments éclatent de la manière la plus vive, correspondance qui fera le charme de leurs derniers jours, et qu'elle poursuivra avec ses frères jusque dans les dernières années de sa vie ! Depuis qu'elle est devenue l'épouse bien-aimée de Jésus-Christ, elle

ne peut plus se contenter de leurs fréquentes visites; il faut qu'elle vienne les visiter elle-même par ses lettres, prendre part à leurs joies et à leurs peines, et leur apporter en échange dans son cœur de fille aimante et respectueuse, tous les trésors d'une sainte, les enseignements et les consolations du Ciel.

Pierfrancesco de Ricci était assurément un chrétien plein de foi; mais homme du monde, profondément engagé dans les préoccupations de ses fonctions publiques comme de ses affaires personnelles, il en subissait comme tant d'autres les entraînements et les fatales diversions. Sa fille Catherine ne le soupçonnait que trop, et, se prenant d'une tendre sollicitude pour le salut de son âme, elle profita du carême de 1542, pour lui exprimer spontanément ses pieux désirs. Elle lui écrivit le 21 mars, en ces termes : « A mon magnifique et très-cher père, salut et hommages respectueux dans le Seigneur. Je ne puis résister au besoin de vous écrire, uniquement pour vous rappeler que le moment de faire votre confession pascale est venu. Vous n'avez pas de temps à perdre, si vous voulez l'avoir accomplie dans la semaine sainte. Hâtez-vous d'obéir à Notre-Seigneur Jésus-Christ, en venant vous humilier dans ce sacrement de la pénitence. Vous pratiquerez en cela ce qu'il nous a enseigné plus encore par ses exemples que par ses paroles, en nous disant : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de « cœur. » Mais aussi, ajouta-t-elle, celui qui s'abaisse sera élevé, et il sera un jour bienheureux et plein de gloire dans le ciel, où notre divin modèle

nous invite et nous attend afin que nous vivions éternellement ave lui [1]. »

Touché de la pieuse sollicitude de sa fille, Pierfrancesco s'était empressé de satisfaire à ses désirs et de lui en donner avis, tout en lui envoyant des dons en nature pour les besoins du monastère. Catherine l'en remercie, en l'exhortant à bien se préparer à ses pâques. « J'ai reçu, lui dit-elle, votre très-agréable lettre avec toutes les choses qui l'accompagnaient, et dont je vous suis bien reconnaissante. Que le Seigneur vous en récompense pour moi, en vous remplissant de sa grâce dans ces saints jours de Pâques, vous rendant ainsi en biens spirituels les biens temporels dont vous nous comblez. J'ai la certitude que Dieu vous dédommagera amplement de vos plus petits sacrifices, parce que vous les faites purement pour son amour. Je vous exhorte à vous donner tout à Dieu dans ces fêtes, en songeant combien il a souffert pour vous, n'y étant poussé que par l'immense amour qu'il porte à sa créature, afin que nous eussions dans cet amour un puissant motif de nous exciter à l'aimer de plus en plus lui-même. De grâce, mon père, pénétrez-vous bien de ce grand amour de Dieu pour nous, et priez pour moi afin que je le connaisse moi-même encore davantage [2]. »

Quelques années auparavant, en 1538, Pierfrancesco, ayant été nommé par le grand-duc commissaire à Prato, avait eu naturellement l'occasion de voir plus fréquemment sa fille et d'entrer en rapports plus intimes avec les principales sœurs du mo-

1 Le Lettere spirituale, etc., alla Famiglia, pag. 3.
2 *Ibidem*, pag. 4.

nastère. Ravi du charme de leur conversation, il se prit d'une sainte affection pour elles, et, ne les séparant plus de sa fille dans son cœur paternel, il voulut leur demeurer uni par les liens d'une sollicitude de chaque jour, en se chargeant spontanément de l'administration de leurs biens, sous le titre de procureur temporel. Chaque fois que les affaires réclamaient sa présence au couvent, c'était ordinairement sa fille qui était chargée de lui écrire, et Catherine en profitait pour l'exciter de plus en plus à veiller au soin de son âme. Elle le faisait avec d'autant plus de zèle, que depuis quelque temps elle s'apercevait que sa santé donnait des signes inquiétants de dépérissement. Le 8 juillet 1543, après lui avoir exprimé toute la peine qu'elle éprouvait de le savoir malade, et lui avoir dit tout ce qu'on faisait pour lui de prières ferventes dans le monastère, elle le priait de venir au couvent dès qu'il le pourrait, parce que les mères avaient grand besoin de ses conseils, et elle terminait par ces paroles : « N'oubliez pas, mon bon père, de vous donner tout à Jésus et à sa sainte Mère. Aimez-les de tout votre cœur, de tout votre esprit, et n'ayez d'autre désir que de plaire à Dieu et de faire sa très-sainte volonté [1]. »

Mais ce vœu de son cœur filial, qu'elle n'exprime ici que d'un mot, elle l'adresse à son père quelques jours après, avec une solennité particulière, comme pour le préparer à de graves événements. Nul doute que Dieu ne lui eût révélé les chagrins de famille qui lui étaient prochainement réservés. On ne s'ex-

[1] Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 5.

pliquerait pas autrement la lettre suivante, qu'elle lui écrivit le 23 du même mois : « A mon honoré et très-cher bon père, salut et hommages respectueux en notre bon Jésus. Que le divin Maître daigne remplir votre cœur du secours de sa grâce dans les nécessités qui peuvent lui survenir à toutes les heures. Qu'il daigne lui apprendre à ne pas s'écarter dans toutes ses actions de la voie de sa très-sainte volonté, afin que vous n'ayez jamais le malheur d'offenser sa divine Majesté. Je viens vous supplier par la présente, mon bien cher père, de ne rien vouloir dans la vie que le bon plaisir de Dieu ; de n'avoir d'autre règle de conduite qu'une parfaite soumission à tous ses commandements. Je ne doute pas que ce ne soient là vos principes et que vous n'y soyez fidèle. Mais je ne puis résister au besoin de vous engager à y persévérer et à ne rien négliger pour les pratiquer de mieux en mieux. Je suis assurée qu'à cette condition la bonté de Dieu ne vous abandonnera jamais, et moi, votre fille, je ne me lasserai point de prier mon Jésus de demeurer toujours avec vous, et de vous faire la grâce de lui rester toujours fidèle, quoi qu'il arrive. De grâce, mon bon père, donnez-vous tout à Jésus, l'amant de notre âme[1]. »

Le malheur qu'elle prévoyait ne tarda pas d'arriver. Au commencement du mois de septembre 1543, son père lui fit part du chagrin bien amer où le plongeait, ainsi que toute sa famille, l'inconduite de son fils aîné Ridolfo. C'était un jeune homme de vingt-trois ans, que les passions commençaient à entraî-

[1] Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 5.

ner dans des écarts et des fautes publiques, qui devaient déshonorer toute sa vie et tenir perpétuellement en haleine le zèle de sa sainte sœur pour le ramener au devoir. Sous le coup de la première nouvelle, tout entière au sentiment de l'offense de Dieu et du malheur du coupable, Catherine ne laisse échapper que ce cri de douleur : « Que la bonté de Dieu lui accorde une miséricorde aussi grande que sa misère est immense. Je le supplie, et tout le monastère le fait avec moi, de ne pas permettre que son âme périsse ; car il n'est que trop évident qu'elle penche vers sa perte éternelle. Il n'y a que la prière qui puisse désarmer la colère du Seigneur. Qu'il daigne lui faire la grâce de ne pas s'obstiner dans le mal jusqu'à la fin. Pour vous, mon très-honoré père, recommandez-le à Dieu, comme sans doute vous l'avez déjà fait, et puis portez en paix et avec patience le cruel chagrin que vous cause ce malheureux fils. Ayez confiance, cher père, que Dieu vous en tiendra grandement compte, et abandonnez-vous tout à lui [1]. »

Après ces paroles empreintes d'une douleur si chrétienne, elle garda le silence pendant près de deux mois, laissant au temps le soin de calmer les premières effervescences de l'irritation du père et de la passion du fils. Puis, soit qu'elle eût offert sa médiation à son frère pour lui obtenir sa grâce, soit que le coupable, touché de repentir, la lui eût demandée, elle se mit à l'œuvre avec les délicatesses et les ardeurs d'une charité toute céleste. Elle écri-

[1] Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 6.

vait le 15 novembre 1543 : « Mon très-honoré et très-cher père, que la divine Majesté donne la patience et la paix à votre cœur agité, et qu'elle le remplisse de sa lumière, afin que vous puissiez le gouverner au sein de l'épreuve, de manière à prendre le parti le plus sage, pour l'amour de Dieu qui a tant souffert pour vous! J'ai reçu une lettre de ce pauvre Ridolfo, dans laquelle il me prie de le recommander à votre bonté paternelle, et je vous envoie celle qu'il vous adresse. Je comprends votre grande affliction, et je sens son extrême malheur. Veuillez, mon bon père, vous conduire dans cette affaire avec tant de patience et de sagesse, que le monde vous reconnaisse pour un véritable homme de bien. Quelque criminel que soit votre fils, puisqu'il est coupable d'un double attentat contre Dieu et contre son cher père, qui s'est donné tant de peine pour lui, je vous supplie de lui pardonner pour l'amour de Dieu, et si déjà vous lui aviez donné votre malédiction, redonnez-lui votre bénédiction en le recommandant à Dieu... Je voudrais bien que vous donniez deux lignes de réponse à sa lettre, les meilleures et les plus affectueuses que vous pourrez; car, maintenant que le mal est fait, il ne faudrait pas ajouter mal sur mal, en le poussant au désespoir. Que Jésus vous console et vous fortifie, je l'en prie de toute mon âme [1]. »

Non contente de cette lettre, elle lui en écrit une autre le même jour, encore plus pressante, le suppliant de mettre de côté toute sévérité et toute jus-

1 Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 7.

tice, pour ne laisser place « qu'à la miséricorde et à la clémence, afin de plaire au Seigneur Jésus ». Elle s'efforce d'exciter sa pitié pour ce malheureux frère, qui est inconsolable de ce que son père refuse de le voir et de lui parler. « Il vous donne raison en tout, lui dit-elle, il met tous les torts de son côté; il s'humilie autant qu'on peut le désirer, il ne demande qu'à accomplir tout ce qui pourra le mieux vous dédommager des peines et des outrages qu'il vous a faits. Hâtez-vous donc, mon père, de lui faire grâce : vous ne pouvez plus tarder sans le rendre malade. Votre pardon peut seul le remettre en bon chemin et lui rendre la santé de l'âme et du corps [1].»

Mais tous ses efforts demeuraient stériles. Rien ne pouvait ramener l'intérêt et la pitié du père sur la tête du coupable. Pierfrancesco restait inflexible. Il répondait à sa fille en redoublant de bonté et de tendresse pour elle et pour son monastère, qu'il comblait de ses libéralités; mais il ne lui disait pas un mot de son frère, il ne daignait pas même y faire une allusion. Alors la douce Catherine, accablée de douleur de voir son pauvre Ridolfo inexorablement condamné à l'ostracisme paternel, n'eut point d'autres ressources que de demander grâce pour elle-même. Elle lui écrivit le 23 novembre suivant : « Très-honoré et très-cher père, je n'ai pas encore appris que vous ayez rendu vos bonnes grâces à Ridolfo, ce qui me cause l'affliction la plus profonde. Je viens donc vous prier, mon bon père, au nom de la Passion de mon bon Jésus et de l'a-

1 Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 7.

mour de la très-sainte Vierge, de m'accorder cette faveur sans aucune réserve. Car, je vous le répète, j'en éprouve un si grand chagrin que j'en suis toute malade. Je vous en supplie, mon bon père, délivrez-moi de cette cruelle douleur. J'ai besoin que vous abandonniez tous vos griefs contre Ridolfo, que vous ne gardiez plus le souvenir d'un seul, que vous les jetiez tous dans les plaies sacrées de mon bon Jésus, et que vous lui prouviez que son pardon est complet en lui faisant bon visage et en lui parlant comme par le passé. De grâce, mon père, ne me dites pas non, et si je suis votre fille et que vous ayez pour moi cette affection que vous me témoignez, vous devez m'accorder cette marque de bonté et m'arracher cette épine du cœur[1]. » La réponse ne se fit pas attendre, et elle fut ce qu'elle devait être. Comment le père aurait-il pu continuer envers le coupable des rigueurs qui meurtrissaient ainsi le cœur innocent de sa fille bien-aimée?

Mais la tendresse filiale de la sainte devait être mise à une bien cruelle épreuve. Ce cher père, dont elle s'efforçait d'asseoir la vie dans la pratique des vertus chrétiennes, parut tout d'un coup en oublier les principes essentiels. Pierfrancesco, comme nous l'avons déjà dit, possédait, par indivis, avec Federigo, son frère aîné, la banque héréditaire de la famille, dont ils dirigeaient en commun les opérations et partageaient les bénéfices. Or il arriva que dans un règlement de comptes, Pierfrancesco, se croyant gravement atteint dans ses droits, entra contre son

1 Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 13.

frère dans une grande colère et lui en garda le plus amer ressentiment. Qu'on juge de la douleur de Catherine et des efforts de son zèle pour le ramener à des sentiments chrétiens ! On ne saurait rien imaginer de plus religieux, de plus filial et de plus énergique à la fois que la lettre qu'elle lui adressa à cette occasion. C'était le 16 avril 1544 ; elle s'exprime ainsi : « Très-honoré et très-cher père, moi, sœur Catherine, je vous salue dans les entrailles de la charité de Jésus-Christ, notre rédempteur, avec le plus ardent désir de vous voir posséder parfaitement cette sainte charité par laquelle et dans laquelle les âmes se tiennent unies à Dieu, deviennent agréables à ses yeux et prennent leur règle de conduite vis-à-vis du prochain, qu'il soit supérieur, égal ou inférieur ! Mais il ne me paraît pas, cher père, que, dans ces saints jours de Pâques, votre conduite ait porté les marques de cette sainte charité. J'ai été profondément affligée de vous voir si mal disposé, que vous n'ayez pas voulu vous aboucher avec vos frères pour arriver, par une discussion amicale de vos griefs réciproques, à vous entendre et à vous réconcilier avec eux. Où pourriez-vous trouver des amis meilleurs que vos frères et votre fille ? Oh ! comme le Seigneur eût été béni de tous, si on eût remarqué en vous les fruits de cette hostie pacifique que vous aviez reçue dans la communion le matin de Pâques ; fruits de grâces qui produisent et augmentent dans les cœurs qui la reçoivent avec foi et humilité, cette divine charité qui les unit à Dieu et au prochain ! Maintenant vous ne pouvez plus recevoir cette sainte communion que vous ne

soyez réconcilié avec votre frère. Je viens vous supplier de le faire, par les entrailles de la charité de Jésus-Christ, qui nous a tant aimés, qu'il n'a pas dédaigné de s'humilier et de faire pénitence pour nous, bien que nous fussions coupables envers lui. N'est-ce pas lui qui, attaché à la croix par les Juifs, s'écriait: Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font? Je veux qu'ayant, vous aussi, tous les droits, toutes les raisons de votre côté, vous pardonniez comme lui. Je ne doute pas que vous ne ressentiez vivement les procédés dont vous êtes victime; mais il ne faut pas pour cela renoncer à votre devoir. Je veux que vous vous montriez un vrai chrétien avec la sainte paix et la sainte charité dans le cœur. Ne me refusez pas ce que j'attends de vous [1]. »

C'est sur ce ton, avec ce mélange de douceur et de fermeté qu'elle continue de présenter à son père les motifs les plus pressants d'opérer sa réconciliation avec son frère, et elle finit par l'obtenir, grâce à son zèle et à la médiation de son oncle Fra Timoteo, qu'elle avait envoyé à Florence pour cela. Il faut l'entendre exprimer sa reconnaissance et sa joie à ce cher père, qui avait bien voulu lui en apprendre lui-même la bonne nouvelle. Le 24 avril 1544, elle lui adressa ces quelques mots: « Je vous écris la présente, mon bien-aimé père, en réponse à votre très-aimable lettre, par laquelle vous m'apprenez que vous avez demandé pardon du fond du cœur à votre frère. Je ne pourrai jamais

1 Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 10-11.

assez vous dire combien j'en ai été heureuse, à cause du tendre amour que je porte tant à votre âme qu'à votre corps. Je vous remercie de m'avoir appris vous-même une si bonne nouvelle. Soyez assuré que rien au monde ne pouvait me faire plus de plaisir. Que le Seigneur soit béni de tout, lui qui, loin d'abandonner jamais ceux qui mettent en lui leur confiance, s'empresse affectueusement de leur venir en aide et de combler tous leurs vœux[1]. »

Mais ce n'était pas seulement son père qui était l'objet de sa tendre sollicitude, c'était encore celle qui occupait auprès de lui, comme dans son propre cœur, la place de sa mère. Nous en découvrons les vestiges aimables dans les lettres que Catherine lui adresse du fond de son monastère. Ce sont les diverses préoccupations d'une mère ayant sur les bras de nombreux enfants, qui en sont l'occasion et le fonds invariable. Dans la première, datée du 30 décembre 1542, il s'agit d'un de ses jeunes frères dangereusement malade. Après avoir donné l'assurance à sa mère très-honorée et très-affectionnée qu'elle partage tous ses chagrins et ses vives anxiétés au sujet de son pauvre petit Vincenzio, Catherine lui fait connaître qu'avec la permission de la mère prieure, et de concert avec toute la communauté, elle a fait un vœu aux saints qui l'ont guérie elle-même, le bienheureux Jérôme et ses compagnons, afin qu'ils daignent, au jour de la fête de la Purification de la sainte Vierge, rendre la santé à son enfant. Puis elle termine ainsi : « Il faut bien que ma mère ché-

1 Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 13.

rie, ainsi que mon très-honoré père, sachent se conformer à la volonté de leur Créateur, qui ne permet toutes ces tribulations que pour nous détacher de ce monde et nous donner l'occasion d'admirer la bonté de Dieu pour nous. Bien que vous l'aimiez déjà et que vous soyez toute sienne, il veut que vous le soyez encore davantage, au moyen de la tribulation. Oh! que le malheur qui vous afflige démontre bien que, quand Jésus aime, il nous assure de grands biens, puisque c'est pour devenir un or pur, qu'il nous fait passer par la fournaise de la tribulation. Acceptez-le donc avec joie des mains d'un si grand bienfaiteur[1]. »

Un des grands objets des préoccupations d'une mère, c'est l'éducation et l'établissement de ses enfants, surtout quand ils sont nombreux, comme c'était ordinaire à cette époque. Or l'éducation des filles se faisant généralement dans les monastères, on les envoyait de préférence dans ceux où elles avaient une tante ou une sœur aînée, qui remplaceraient naturellement leurs parents auprès d'elles. A ce premier avantage pour le présent s'en ajoutait un autre pour l'avenir. Parmi ces petites filles, entrées de bonne heure dans ces saintes maisons et formées par ces soins affectueux où les tendresses du sang se mêlaient aux ardeurs de la charité, beaucoup prenaient goût à cette vie du monastère; il n'était pas rare d'en voir qui, dès l'âge de dix à onze ans, demandaient, comme une grande faveur, d'être admises comme postulantes à la vie religieuse.

1 Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 14.

Acceptées à ce titre, avec l'assentiment des parents, elles sortaient de l'éducation commune pour entrer dans l'éducation religieuse proprement dite, où elles demeuraient plusieurs années avant la prise d'habit, qu'on ne leur donnait jamais avant l'âge de treize à quatorze ans. C'est ainsi que, par la même pente qui conduisait ces jeunes âmes à choisir la meilleure part, la Providence dégrevait l'héritage paternel des charges de leur établissement dans le monde. Cet office de tante ou de sœur aînée du cloître, sainte Catherine l'exerça dans sa plénitude vis-à-vis de ses quatre jeunes sœurs qui lui furent successivement confiées dès leur plus tendre enfance. La première, qui se nommait Lucrezia, y était déjà depuis longtemps, puisqu'elle y avait pris l'habit en 1543, sous le nom de Maria Benigna. Le sainte ne cessa d'en faire mention depuis ce moment, dans toutes ses lettres à la famille. Deux autres y furent agréées comme postulantes, en 1544, et c'est à leur occasion que Catherine adressa à leur mère la lettre suivante qui témoigne autant de sa joie de les voir se consacrer à Dieu auprès d'elle, que de son attention à ménager la susceptibilité du cœur maternel : « A ma très-honorée et très-chère mère, salut et hommages respectueux en Notre-Seigneur. Je viens de faire une chose avec la meilleure intention de bien faire, et j'ai tant de confiance en vous que j'espère que vous ne vous fâcherez pas ; j'ai fait agréer, à votre insu, comme postulantes, vos deux filles Marietta et Maddalena. J'ai bien réfléchi à cette démarche, et je m'y suis déterminée dans la persuasion que c'était la volonté de Dieu. Je me suis

dit : Je sais que ma mère sera contente de ce que j'aurai fait. Et là-dessus, j'ai adressé ma requête au conseil de nos mères, qui toutes l'ont agréée avec empressement aujourd'hui même, fête de saint Vincent, martyr. Quelle bonne fortune pour elles et quel bonheur pour moi, de voir mes petites sœurs dans la même profession que la mienne. Vous devez de grandes actions de grâces au Seigneur, qui leur a accordé la faveur de prendre place parmi de si admirables servantes de Dieu. Comme vous devez être heureuse que Jésus les ait choisies pour lui et qu'il les ait retirées des vanités et des folies du monde ! Oh ! la belle grâce qu'il leur a faite ! Vous ferez donc généreusement votre sacrifice pour l'amour de Jésus et le mien, et vous me pardonnerez si j'ai été un peu présomptueuse à votre égard [1]. » Enfin, au mois d'avril suivant, la jeune Lessandra, la dernière de ses sœurs, vint se joindre à elles dans les mêmes conditions. Catherine en exprima sa joie dans une lettre qu'elle écrivit à son père cinq à six mois avant la mort de celui-ci ; de sorte que ce noble vieillard eut la consolation, avant de mourir, de voir toutes ses jeunes filles assurées de leur avenir dans le monde et de leur salut dans l'autre, sous le patronage de leur sainte sœur aînée.

Mais il est des séparations dont les mères ne se consolent jamais, ce sont celles auxquelles les condamne la mort de leurs enfants. Tout au plus peuvent-elles en adoucir l'amertume, à force de résignation chrétienne. Catherine était admirable pour

1 Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 15.

y amener doucement le cœur de sa mère; elle lui écrivit à l'occasion de la mort d'un de ses fils, au mois d'octobre 1544 : « J'ai appris qu'il a plu à Dieu d'appeler à lui l'âme de mon très-cher Giovani. Cette nouvelle m'a été extrêmement douloureuse, quant au sentiment, parce que je l'aimais. Mais quant à la raison, je veux m'y résigner patiemment et être contente de tout ce que Dieu fait et permet, puisque cela lui plaît ainsi, lui sans la permission de qui pas une seule feuille d'arbre ne remue dans la nature. Je viens vous prier et vous encourager à faire de même. Abandonnez-vous entièrement à la volonté du Seigneur, sachant bien qu'il ne fait rien que pour sa gloire et notre bien, et qu'il connaît nos besoins, mieux que nous ne pouvons les connaître et les sentir nous-mêmes [1]. »

Un mois auparavant son père était mort à Pise, où le grand-duc l'avait nommé consul maritime. Nous regrettons qu'on n'ait pas retrouvé les lettres qu'elle dut écrire à sa veuve dans cette circonstance. La sainte ne lui en rappelle le souvenir dans celle-ci, que pour verser du baume dans la blessure que ce dernier deuil venait de rouvrir. « Nous vous aiderons par nos prières, lui dit-elle, autant que nous le pourrons, suppliant le Seigneur qu'il daigne vous aider, par sa très-sainte grâce, à porter le poids de tant de douleurs, auxquelles je compatis de toute mon âme, vous ayant toujours devant les yeux et ne cessant de prier pour vous, comme c'est mon devoir. Il est inutile que vous me le recom-

1 Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 16.

mandiez, parce que j'en conserve toujours la mémoire[1]. »

Mais une séparation d'un autre genre, un autre deuil, selon le monde, devait bientôt affliger cette mère éprouvée. L'aîné de ses fils, le plus aimable de tous, celui dont les qualités et les vertus encourageaient les plus belles espérances, venait de lui déclarer son dessein d'entrer en religion. Ce fut un coup de foudre pour elle. Toute fervente chrétienne qu'elle était, elle en ressentit un profond chagrin comme d'un malheur sans compensation. On peut en juger par la tendre compassion qu'en ressentit la sainte et par les efforts de sa charité, pour lui donner du courage. Elle lui écrit ainsi le 30 décembre 1544. « A ma mère très-chère et très-honorée, salut et consolation dans le Seigneur; si je vous ai bien comprise, il paraît que Giovambatista, votre fils et mon frère très-cher, songe à vous quitter pour entrer en religion. Mère bien-aimée, faites-moi la grâce de modérer votre douleur en pensant vers qui il s'en va en vous quittant, vous sa mère chérie. Il s'en va vers son Dieu et le nôtre, vers le Créateur du ciel et de la terre. Il s'en va dans le cloître, afin de servir sa divine majesté avec plus de sécurité, plus de foi et plus de persévérance; car vous n'ignorez pas combien le séjour du monde est fatal aux jeunes gens! Vous faites sans doute une grande perte, quant aux intérêts temporels; je sais combien elle est regrettable, et personne n'y compatit plus que moi. Mais, quant à la détermination

[1] Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 16.

elle-même, à défaut de tout autre motif que mon oncle et moi ignorons également, il faut croire qu'il ne l'a prise que pour y être appelé de Dieu. Vous devez donc demeurer en repos dans la volonté du Seigneur, qui vous l'a donné et qui pouvait vous l'ôter d'une manière plus cruelle, puisque vous pourrez encore le voir, plein de vie et de santé, avec un contentement inappréciable. J'espère qu'il n'en sera pas autrement, surtout si vous avez le soin, dans une affaire de si grande importance, de demeurer inébranlable dans la volonté de Dieu, vous confiant en Celui qui est la vraie consolation des âmes affligées, comme je sais qu'est la vôtre, mère très-chère et très-aimée dans le Christ Jésus. Qu'il bénisse ce cœur qui lui appartient, qu'il adoucisse ses chagrins et qu'il lui donne un parfait repos en lui et en sa sainte volonté [1]. »

Après le départ de ce fils chéri, qui eut lieu à la fin de février 1545, la mère désolée se hâta d'écrire à la sainte et d'épancher sa douleur dans son sein. Elle y pleurait son fils comme perdu pour elle sans ressource; car elle s'était persuadé qu'il ne résisterait pas longtemps aux austérités du cloître de Saint-Marc, dont elle s'exagérait tout ce que la renommée racontait de ses rigueurs. Catherine lui répondit le 3 mars: « Je vois, par votre lettre, combien a été douloureux pour vous le départ de votre fils. Hélas! bien chère mère, je comprends vos angoisses et j'y compatis plus que je ne saurais le dire. Mais puisque tout ceci est l'œuvre du Sei-

1 Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 18.

gneur, qui est la sagesse suprême, je vous exhorte à ne plus vous livrer du tout au chagrin, ou, pour mieux dire, à ne vous y livrer que le moins possible, vous abandonnant entièrement à la volonté de Dieu, comme je crois que vous l'avez fait et que vous le faites encore [1]. » Puis, avec la plus aimable condescendance, après l'avoir engagée à se ménager et à se conserver pour ses autres enfants, elle la rassure contre les dangers des austérités du monastère, en lui disant que Dieu sait fort bien y conserver en santé ceux qui viennent s'y consacrer à son service; que d'ailleurs les Pères sont des hommes prudents, qui ont soin de mesurer les pénitences aux forces de chacun, et qu'enfin elle s'était fait un devoir de recommander son frère à leur bienveillance, qui certainement ne lui fera pas défaut. « Ainsi, poursuit-elle, réjouissez-vous et remerciez Dieu de la grande grâce qu'il a faite à votre fils, en l'appelant à la vie religieuse, qui est un état si parfait et si saint; soyez pleine de confiance que ce n'est pas pour le délaisser que Dieu l'a pris pour sien, d'une manière aussi étroite qu'il l'a fait par cette sainte vocation [2]. »

C'est avec cette tendresse et cette condescendance que cette âme si pure et si sainte se livrait à l'amour des siens. Ravie habituellement dans l'amour des choses célestes, elle revenait aux choses de la nature, sans rien perdre des ardeurs séraphiques de son premier amour. De même qu'en montant vers Dieu par la contemplation et l'extase, elle en embrassait

1 Le Lettere, etc., alla Famiglia, pag. 19.
2 *Ibidem*, pag. 20.

toutes les perfections, de même en descendant au foyer paternel par toutes les pentes de la piété filiale, elle partageait toutes les angoisses de ses parents chéris, souffrant et pleurant avec eux. Mais en même temps qu'elle les étreignait si vivement dans ses tendres affections, elle faisait passer dans leur âme quelque chose des ardeurs de l'amour divin qui embrasaient la sienne, et, en les élevant ainsi vers leur bien suprême, elle leur rendait infiniment plus qu'elle n'en avait reçu. L'amour paternel peut n'avoir ni rival ni maître dans l'ordre naturel, mais non pas dans l'ordre surnaturel, inauguré par l'Évangile. Ici l'amour filial peut le surpasser, parce qu'il prend sa source dans l'amour divin, et qu'en vertu de la loi commune, les eaux vives de l'amour remontent d'autant plus qu'elles descendent de plus haut !

CHAPITRE XIII

Catherine dans ses extases de la Passion. — Miracles qui les accréditent au dehors du monastère. — Personnages de la cour de Florence qu'ils attirent à Prato.

1542-1544

Cependant Catherine continuait toutes les semaines à marcher sur les pas de Jésus-Christ dans la voie douloureuse de sa Passion. On ne se lassait pas dans le monastère d'un spectacle si émouvant. Les sœurs se relayaient de manière à ne jamais la laisser seule, dans l'espace des vingt-huit heures que durait son extase. Comme les filles de Jérusalem, elles étaient toujours là pour compatir et pour pleurer, tantôt sur elle et tantôt sur Jésus dont elle était une si parfaite image. Il y avait toujours quelque incident qui venait ajouter à l'intérêt inépuisable du fonds l'attrait d'une scène nouvelle. C'était tantôt un cantique sacré, un psaume de David qu'elle récitait, écho plaintif d'une des phases de la Passion qu'elle traversait; ou bien le psaume CXVIII, *Beati immaculati in via*, etc., correspondant au long supplice de la flagellation; ou bien le psaume XXI, *Deus, Deus*

meus, respice in me, etc., tout plein des angoisses du crucifiement. Elle les entendait tomber des lèvres mêmes de Jésus-Christ, et quand elle les redisait avec le même accent majestueux, avec les mêmes déchirements de l'âme et de la voix, il n'était pas possible de l'écouter sans un profond attendrissement religieux. Tantôt c'étaient des entretiens, des colloques enflammés sur la sainte victime, sur ses douleurs, sur l'ingratitude des pécheurs, sur ses propres péchés, dont elle ne se lassait pas de déplorer la malice et les conséquences désastreuses pour le genre humain tout entier; tantôt c'étaient les exhortations les plus pressantes qu'elle adressait à ses chères religieuses, pour les porter à l'amour de Dieu. Écoutons avec respect quelques-uns de ses accents que les historiens ont puisés dans les manuscrits du monastère. Un vendredi, vers onze heures et demie, contemplant le Sauveur portant sa croix le long des rampes du Calvaire, on l'entendit s'écrier à haute voix : « O mon divin « Époux, dans quel état vous êtes! Pauvres épau- « les, il n'est pas possible qu'elles portent plus « longtemps un poids si énorme! Hélas! si moi je « succombe seulement de la voir, que doit-ce être « de vous, qui en portez la charge, vous si tendre « et si délicat? Qui pourrait, ô mon Jésus, se repré- « senter jamais l'état où vous êtes? Père éternel, « est-ce bien là votre Fils! Pécheurs ingrats, pé- « cheurs ingrats, reconnaissez donc tant d'amour! « Je vous les recommande, ô mon divin Époux. « Appliquez-leur le mérite de tant de souffrances « que vous endurez en ce moment pour eux et pour « moi, qui suis la cause de tout le mal qui se fait

« dans le monde. O Dieu, dans quel temps me faut-
« il vivre! hélas! hélas! hélas! On ne cherche plus
« votre honneur; on ne songe plus à votre gloire;
« on n'est plus jaloux de vous servir et de vous ai-
« mer! De grâce, Seigneur, changez un peu les dis-
« positions des âmes, et donnez-leur l'esprit de droi-
« ture et de ferveur. Je vous recommande la sainte
« Église et la ville de Florence, qui est la fille de la
« Vierge Marie, votre Mère. Je vous recommande
« tous nos bienfaiteurs, tous les religieux, toutes
« mes sœurs bien-aimées.

« Mais que vois-je, mon divin Époux! une troupe
« de chiens féroces s'acharnent autour de vous!
« Hélas! comme ils vous traînent sans pitié, quand
« vos forces épuisées ne vous permettent plus de
« continuer votre chemin! Oh! les cruels! » Après d'autres discours semblables, elle arrive au moment où Jésus, accablé sous le poids de sa croix, rencontre sa sainte Mère au détour de la montagne. « Pauvre Mère! dit-elle avec un cri déchirant,
« comment pourra-t-elle résister à tant de douleur?
« Au moins si mes religieuses étaient là pour l'ac-
« compagner et la fortifier dans ses angoisses[1]! »
Puis, après être restée quelque temps dans un profond silence, elle remercia Notre-Seigneur de tous les bienfaits qu'elle en avait reçus, et lui demanda de nouvelles grâces, le suppliant, en particulier, de vouloir bien adresser lui-même la parole à ses chères religieuses. Alors, après une pause de quelques instants, Jésus, parlant par la bouche de Ca-

[1] Seraf. Razzi, lib. II, cap. XVII, pag. 90.

therine, dit à ses sœurs : « Jusques à quand, mes « chères filles, voulez-vous persévérer dans vos né- « gligences? Quand vous déciderez-vous, enfin, à « me donner parfaitement votre cœur, à venir vous « cacher dans la plaie de mon côté, pour y trouver « la joie pure et le bonheur permanent! Vous dites « que pour recevoir mes dons et mes faveurs il faut « que l'âme y soit préalablement disposée, et vous « avez raison. Vous dites encore que cette disposi- « tion de l'âme, c'est moi qui la donne, et c'est en- « core vrai. Mais vous n'en devez pas moins de « votre côté y apporter, pour l'obtenir, tous vos « soins et le zèle nécessaire. Arrachez donc de votre « cœur toute affection terrestre, si vous voulez que « mes dons et mes grâces viennent en prendre pos- « session. Songez que les choses de ce monde pas- « sent vite et sans retour, tandis que je ne manque « jamais à mes fidèles épouses. Pratiquez la sainte « humilité; soyez reconnaissantes des bienfaits de « Dieu; obéissez à vos supérieures; observez la « paix et la charité commune, et mettez à profit les « paroles de mon épouse bien-aimée Catherine, en « qui je vous offre la vivante image des douloureux « mystères de ma Passion[1]. »

On comprend mieux qu'on ne saurait le dire tout ce que de pareilles scènes devaient produire sur des âmes si chrétiennes. L'impression qu'elles en ressentaient ne les abandonnait plus. Elle remplissait leur âme et leur solitude, débordait dans leurs entretiens et jusque dans leurs prières, dont elle rani-

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. XVII, pag. 91.

mait la ferveur. La semaine n'était pas assez longue pour se redire les unes aux autres les traits merveilleux, les particularités touchantes dont elles avaient été les témoins. Que de cris d'admiration leur échappaient ! que de larmes d'amour coulaient furtivement à ce souvenir ! quelle reconnaissance pour Jésus-Christ ! quelle tendre vénération pour Catherine !

Mais ce n'était pas seulement aux sœurs du monastère que ce spectacle était réservé ; Jésus-Christ le destinait encore à raviver la foi du dehors, à ranimer l'esprit chrétien au sein des populations de la Toscane et d'une grande partie de l'Italie. Déjà la renommée publiait de toute part les merveilles de la sainte de Prato. On racontait le phénomène de son extase, la vénération qu'elle inspirait à ses sœurs, le contrôle sévère que les supérieurs de l'Ordre lui avaient fait subir et l'admiration qu'ils en avaient rapportée. Cependant tout cela ne suffisait pas pour convaincre les esprits jusqu'à les entraîner sur les lieux du phénomène et lui attirer des admirateurs. Il fallait quelque chose qui prévînt en sa faveur et lui donnât du prestige ; quelque chose qui le présentât au monde, orné de ces témoignages qui subjuguent du premier coup et commandent l'opinion. C'est ce qui s'accomplit par le don des miracles qui éclata dans Catherine, en même temps que sa grande extase de la Passion.

Dans le cours de l'année 1542, il arriva que la provision de blé du monastère s'était gâtée dans ses greniers. La Prieure fit étendre le grain sur une vaste terrasse, pour essayer de l'assainir au contact

du grand air et du soleil. Mais, tous les soins devenant inutiles, on était menacé de le perdre totalement, lorsque la Mère procureuse, sœur Obedienza Ginori, qui avait grande foi en la sainteté de Catherine, vint supplier sœur Maddalena Strozzi, sa gardienne et sa maîtresse, de vouloir bien lui commander de marcher pieds nus sur le blé. Sur l'ordre qu'elle en reçut, la sainte ayant quitté sa chaussure, se mit simplement à pratiquer l'obéissance. A l'instant même tous les signes de corruption disparurent. Non-seulement le grain reprit sa beauté première, mais il se multiplia par la vertu divine que lui avaient communiquée les pieds de la sainte, au point de suffire aux besoins de la communauté jusqu'au bout de l'année. Le bruit de ce prodige se répandit bientôt dans la ville et les contrées environnantes. Il y eut plusieurs personnes de piété qui demandèrent de ce blé miraculeux, et le gardèrent par dévotion pendant plusieurs années [1].

A quelques jours de là, un violent incendie éclata dans le monastère. Le feu s'était déclaré dans une chambre située à une de ses extrémités, et gagnait déjà les pièces voisines où se trouvait entassé tout le bois destiné au service de la maison. L'alarme était générale. La cloche du couvent avait appelé un grand nombre d'hommes au secours. Mais, en dépit de tous leurs efforts, le feu continuait ses ravages et menaçait d'envahir le corps principal de l'établissement. Alors les sœurs coururent auprès de Catherine, et, se précipitant à ses pieds tout en larmes,

1 Sandrini, lib. II, cap. xxvi, pag. 224.

elles la conjurèrent de leur venir en aide. La sainte, touchée de leurs angoisses, les suivit jusqu'au lieu du sinistre. Là, levant sa main droite vers le foyer de l'incendie, elle fit trois fois le signe de la croix sur les flammes, et elles s'éteignirent instantanément, à la grande admiration de tous les spectateurs [1].

Bientôt après se produisit un fait des plus graves, où se révèlent à la fois toute la rage de l'enfer contre Catherine et la puissance de sa miséricordieuse intervention en faveur des âmes les plus désespérées. Le démon, jaloux du prestige qu'exerçaient sur les âmes les grands dons de la sainte, fit un effort suprême pour en détruire ou du moins pour en contrebalancer l'influence dans le monastère, en lui suscitant une rivale de sa façon. Il persuada à une jeune fille de grande maison, qu'il tenait déjà en sa possession, de quitter le monde et de venir prendre l'habit religieux à Saint-Vincent. Dès le début, pour la rendre semblable à Catherine, il lui avait fait traverser de graves et nombreuses infirmités, qu'elle avait supportées avec une patience extraordinaire; c'est au point que les sœurs, ignorant l'esprit qui la dirigeait, en étaient toutes dans l'admiration et la vénéraient comme un prodige de pénitence. Pour achever de la mettre en concurrence avec la sainte épouse de Jésus-Christ, le démon lui faisait garder sa cellule, depuis le jeudi à midi jusqu'au vendredi soir, afin de donner à entendre qu'elle aussi avait son extase de la Passion. Une pareille conduite inspirait de grandes inquiétudes au Père confesseur

1 Sandrini, lib. II, cap. xxvi, pag. 224.

et aux Mères anciennes, avec d'autant plus de raison, que cette sœur gardait une réserve mystérieuse vis-à-vis de tout le monde, ne faisant aucune ouverture de conscience, ni à ses supérieures, ni à son Père spirituel, pour en recevoir la direction. Sainte Catherine ne tarda pas à voir clair dans les ruses de l'ennemi, et, de concert avec les plus saintes âmes du couvent, elle se mit en prière pour déjouer tous ses projets. Le démon, comprenant qu'il était démasqué et craignant qu'on ne lui arrachât sa proie, se hâta de précipiter la damnation de cette infortunée, en lui suggérant l'horrible pensée de fouler aux pieds la croix de son divin Rédempteur. Ce crime consommé, la mesure était pleine, et Satan menaçait d'achever d'en faire sa victime et de l'entraîner avec lui dans les flammes éternelles. Mais Dieu, qui n'abandonne jamais ses élus, fit avertir Catherine du péril de cette âme par le ministère de son ange gardien. Elle courut en toute hâte à sa cellule, réussit à y pénétrer malgré toutes les résistances du démon, et, s'attachant à cette malheureuse, elle ne l'abandonna plus qu'elle ne lui eût ouvert les yeux sur son crime et le péril de damnation qui la menaçait. Elle lui inspira enfin une si grande confiance dans les miséricordes infinies du Seigneur, qu'ayant fait une confession générale de toute sa vie, dans les sentiments d'un profond repentir, quelques jours après, elle eut le bonheur de mourir réconciliée avec Dieu et assurée de son salut éternel, comme la sainte en eut la révélation[1].

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. XIV, pag. 82-83.

Enfin Jésus-Christ, qui avait associé Catherine aux souffrances de sa Passion, voulut en quelque sorte l'associer à ses mérites et accorder à son intervention une grâce semblable à celle qui fut le triomphe de sa croix, le salut du bon larron. Le 17 septembre de la même année 1542, un voleur célèbre venait d'être condamné à mort dans la ville de Prato. Ce malheureux, qui ne s'attendait pas à une condamnation capitale, se livrait au plus violent désespoir et repoussait avec une sombre colère tous ceux qui lui apportaient des sympathies et des consolations. Les associés de la Miséricorde, *ces frères du bien mourir,* comme les appelait le moyen âge, qui se vouaient à préparer les malfaiteurs à une mort chrétienne, désespérant de rien obtenir de lui, vinrent s'adresser à sainte Catherine, pour qu'elle implorât auprès de Dieu la grâce de sa conversion. Émue du danger de cette âme, Catherine se mit en prières, et elle le fit avec tant d'efficacité, que le malheureux en fut miraculeusement transformé. Il devint si humble et si doux devant la mort, qu'il s'y prépara avec la plus grande dévotion, dit un chroniqueur de la sainte; il l'accepta comme le châtiment, l'expiation de tous ses crimes et par amour pour Jésus-Christ, son divin Sauveur, qui s'était volontairement soumis à l'opprobre d'une mort semblable, lui qui était innocent et pur de tout péché[1]. Que ceux qui maudissent les monastères et blasphèment la vie égoïste qu'on y mène, écoutent les accents qui s'en échappent et quelles sympathies

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. XIV, pag. 83.

Dieu y tient en réserve en faveur de ces proscrits du monde et de la société ! « Ce matin, écrivait la « sœur Madeleine Strozzi, en entendant la cloche « de la justice qui annonçait l'exécution de ce mal- « heureux, je recommandai à Catherine de prier « pour son âme. — Je le fais depuis ce matin et je le « ferai encore, » me répondit-elle. Puis, lui ayant « demandé : Avez-vous bon espoir de son salut? elle « me répondit : Oui. Et pendant une grande heure, « c'est-à-dire tout le temps que dura l'exécution, « elle demeura en prières pour lui, toute ravie en « Dieu, comme elle l'avait été, du reste, toute la « matinée [1]. »

Tous ces faits, qui témoignaient hautement de la sainteté et de la puissante intercession de Catherine auprès de Dieu, accréditèrent singulièrement la renommée de sa grande extase de la Passion. On ne parlait plus à Florence que de la sainte de Prato, qui était à ses portes. Prato était le lieu de villégiature des plus grandes familles ; la sainte elle-même était fille d'une illustre maison, et son père, Pierfrancesco de Ricci, n'était pas dédaigné à la cour du grand-duc Côme de Médicis, qui venait de le nommer consul maritime de la ville de Pise. Pour tous ces motifs, on s'intéressait vivement à elle dans cette capitale. Un prodige qui y survint, par son intercession, acheva de lui conquérir toutes les sympathies. Une famille des plus opulentes, et touchant au trône par ses alliances, était sous le coup d'une grande affliction. Dame Marie Gualterotti,

[1] Le Lettere, etc. Documenti, etc., pag. 110.

fille de Pierre Gualterotti, et femme de Philippe Salviati, cousin germain du grand-duc, était malade à toute extrémité. Après avoir invoqué toutes les ressources de la science et épuisé sans fruit tous les remèdes, le malheureux Philippe était à bout d'expédients, lorsqu'une de ses tantes, Marie Guicciardini, lui ouvrit une espérance. Elle lui conseilla d'envoyer une aumône au monastère de Saint-Vincent de Prato, avec recommandation à la Mère Catherine de prier pour sa femme en danger de mort. Et comme Philippe objectait que, ne connaissant pas cette sœur, il ne savait à quel titre lui écrire, sa tante lui dit de s'adresser au confesseur du couvent, le Père Fra Timoteo, qui était frère de Pierfrancesco et de Federigo de Ricci, et un religieux extrêmement serviable. Il s'y décida et envoya dix écus au couvent avec une lettre au Père Fra Timoteo. Aussitôt après, rentrant dans la chambre de la malade, les personnes qui la gardaient lui dirent qu'elles étaient désolées de ne pouvoir lui faire prendre la moindre nourriture. « Il ne faut « pourtant pas la laisser mourir de faim, » reprit-il avec chagrin; et il se mit en mesure de lui faire prendre un œuf frais. Il ne put le faire sans imprimer une certaine secousse à la malade, qui, se réveillant comme d'un profond sommeil, lui dit en soupirant: « Que Dieu vous le pardonne, mon ami, « vous venez de m'enlever la plus douce consolation « que j'aie goûtée de ma vie. » Et elle lui raconta qu'elle se trouvait en ce moment transportée en esprit à Prato, auprès de la sœur Catherine, qui l'avait comblée de caresses et inondé son âme des plus

douces consolations spirituelles. Son mari s'excusa de son mieux, tout en se réjouissant, dans son cœur, d'avoir provoqué ces signes de retour à la santé. Il admira en même temps la puissante efficacité d'une bonne œuvre qui portait ses fruits, avant même qu'elle fût consommée. Quand, dans la journée, le Père Fra Timoteo eut reçu la lettre de Florence et qu'il l'eut communiquée à sa nièce Catherine, la sainte lui donna aussitôt l'assurance que la malade reviendrait à la santé, et entre autres choses avantageuses qui devaient lui arriver, elle lui révéla qu'elle deviendrait bientôt mère d'une jeune fille destinée à prendre l'habit religieux à Saint-Vincent; ce qui s'accomplit, en effet, plus tard pour elle ainsi que pour deux autres de ses sœurs. A dater de ce moment, la santé de la dame s'améliora sensiblement de jour en jour, et, quand elle fut parfaitement rétablie, elle s'empressa de venir faire visite à la sœur Catherine à Prato. Bien qu'elle ne l'eût jamais vue autrement que dans son apparition, dès son arrivée au monastère, elle la reconnut au milieu de toutes les sœurs qui étaient venues à sa rencontre, et, courant directement à elle, elle se précipita dans ses bras pour l'embrasser et la remercier dans toute l'effusion de son âme des grâces qu'elle lui avait obtenues [1].

Cette guérison miraculeuse, accomplie avec des circonstances si extraordinaires, excita l'enthousiasme et la reconnaissance de toute l'aristocratie de Florence envers sa jeune compatriote, qui lui donnait

[1] Seraf. Razzi, lib. III, cap. XIII, pag. 137-138.

des marques semblables de sa bienveillance. Elle ne voulut pas demeurer en reste avec elle. De ce jour, par son initiative, il se manifesta vers Prato et le monastère de Catherine, un mouvement de patriotiques sympathies et de pieuses admirations qui ne devait plus s'arrêter. Ce fut la princesse Marie Salviati, mère du grand-duc Côme de Médicis, qui inaugura le pèlerinage. Comme tante de Philippe Salviati, elle était touchée plus qu'une autre de la guérison de sa femme. Elle voulut aussi la première contempler de près celle qui opérait, à distance, des cures si merveilleuses, et se rendre compte de ce grand phénomène des extases de la Passion qui la rendait si célèbre. Elle vint à Prato au commencement du mois de novembre 1543, quelques jours après l'événement, et arriva au monastère un vendredi, pendant que Catherine était dans son extase accoutumée. La noble dame était prudente, d'une religion éclairée et d'un grand sens. Aussi, résistant au charme entraînant que la sainte inspirait à la première vue, elle se posa froidement en face d'elle, examinant attentivement ses attitudes, ses gestes, la touchant de ses mains, fixant son regard sur son visage, sur les diverses expressions de sa physionomie, étudiant, en un mot, son état de toute manière, afin de bien asseoir ses convictions sur des certitudes personnelles. Mais l'étude ne fut pas longue; car le spectacle était trop divin, il touchait trop intimement aux dogmes sacrés de notre foi, mettait l'âme trop près de Jésus-Christ, souffrant et mourant par amour pour nous, pour qu'il lui fût possible de résister longtemps à la vertu cachée qui s'en échap-

pait. Touchée intérieurement par une grâce puissante du Saint-Esprit, qui l'avait rendue meilleure et portée tout entière vers Dieu, elle s'abandonnait au charme ineffable de la présence de la sainte. Prise par le cœur, encore plus que par les yeux, elle demeura longtemps dans cette contemplation, versant des larmes de componction et d'amour, et ne se lassant pas de répéter « qu'il n'était pas possible « d'assister à un plus étonnant et un plus saint « spectacle sur la terre [1] ». Elle quitta le monastère tellement pénétrée de la haute sainteté de Catherine, qu'elle ne put s'empêcher de dire aux religieuses les plus vénérables, qui lui faisaient cortége par honneur pour son rang : « Mes sœurs, mettez à « profit le trésor céleste que vous possédez et gar- « dez soigneusement tout ce qui aura été à l'usage « d'une si sainte créature; car il viendra un temps « où les moindres choses qu'elle aura touchées ac- « compliront des miracles [2]. » En rentrant à Florence, elle remplit toute la cour du récit des merveilles dont elle avait été le témoin, et du spectacle non moins édifiant, et bien moins contesté, de la transformation chrétienne de sa vie. Tout le monde avait, en effet, remarqué qu'elle avait rapporté de Prato une âme plus détachée de la terre, plus recueillie en Dieu et ne cessant de monter vers lui par les élans continus d'une piété plus active et plus ardente. Heureuse impulsion, qui ne devait pas tarder de la faire entrer au port éternel; car elle mourut un mois après, vers le 15 décembre,

1 Sandrini, lib. I, cap. XXIX, pag. 92.
2 Seraf. Razzi, lib. II, cap. XII, pag. 77.

avec toute l'onction de la grâce reçue dans son âme.

Cependant, malgré l'autorité de son caractère, agrandie du reflet de sa sainte mort, les affirmations de la duchesse mère n'avaient conquis des adhésions que parmi les femmes de la cour. Ces récits merveilleux répugnaient d'autant plus à la froide raison des hommes, qu'ils semblaient séduire davantage l'imagination et la sensibilité des femmes. Aussi, tout en se montrant pleins de vénération pour la mémoire de l'auguste princesse, les seigneurs et le grand-duc lui-même se permettaient de récuser la valeur de son témoignage, se réfugiant dans leur incrédulité, comme dans un privilége dû à la supériorité de leur raison. La femme du grand-duc, Éléonore de Tolède, qui flottait d'abord entre ces deux courants d'opinion, selon qu'elle suivait les inspirations de son cœur ou de son amour-propre, s'impatienta bientôt de cette fausse situation, et voulut honorablement en sortir en se transportant sur les lieux, pour juger les choses par elle-même.

Dès le mois de mars de l'année suivante, 1544, elle arriva à Prato, accompagnée d'un certain nombre de dames et de seigneurs de la cour. Introduite d'abord seule, avec ses dames d'honneur, auprès de la sainte en état d'extase, elle se mit à la considérer avec la plus avide curiosité, et, remarquant son immobilité, elle essaya de l'en faire sortir en la tirant à elle de toutes ses forces par le cou et par les mains. Mais elle vit bientôt, par ses inutiles efforts, qu'elle se heurtait contre un phénomène tout divin. Dominée, d'ailleurs, par l'émotion

religieuse qui l'avait gagnée peu à peu malgré elle, elle finit par demeurer immobile à son tour, en présence de la sainte, l'âme ravie d'admiration et tout attendrie d'amour pour Jésus-Christ. Puis, après quelque temps de silence, se tournant vers ses dames d'honneur, non moins émues qu'elle-même, elle leur dit : « Quand on voit, il faut bien « croire (*Quando si vede, bisogna credere*). Si « nous allons raconter à monseigneur le duc ce que « nous avons vu et ce que nous avons senti dans « nos cœurs, il dira que toutes ces choses ne sont « que pieuses sensibilités et dévotions de femmes, « auxquelles il ne faut pas donner créance. Et pour- « tant, ces merveilles, nous les avons sous les « yeux, nous les touchons de nos mains [1]. » Là-dessus, voulant à tout prix rapporter à la cour des témoignages irrécusables, elle supplia la mère prieure, pour l'honneur de Dieu et de son épouse Catherine, de vouloir bien permettre l'entrée du monastère aux nobles seigneurs de son cortége. Comme la stricte clôture n'était pas canoniquement instituée dans les monastères du tiers ordre régulier, de l'avis du prieur de Saint-Dominique et du Père confesseur, elle y consentit. On ouvrit donc les portes à l'évêque de Forli, M^gr^ dom Pierre de Tolède, cousin de la duchesse; à dom Angelo Marsi, directeur de l'hôpital de Santa-Maria-Novella, et au seigneur Baccio Lanfredini, majordome de Son Excellence. Mis en présence de Catherine, toujours en extase, ces éminents personnages furent bien

1 Vita anonyma, cap. VIII, pag. 48.

obligés d'abaisser leur raison devant la majesté d'un si religieux spectacle. Je ne sais quelle splendeur s'échappait du visage de la sainte « qui les saisit « d'un profond sentiment de la crainte de Dieu [1] », et ils demeurèrent là, maîtrisés par une puissance supérieure, priant le Seigneur, gémissant sur leurs péchés et ne pouvant se rassasier des saintes émotions qui remplissaient leur âme. En se retirant, dom Angelo Marsi, ne sachant comment exprimer son admiration et sa joie, ne craignait pas de dire aux vénérables religieuses « que Dieu leur avait donné en Catherine le plus brillant miroir de sainteté qu'il y eût peut-être en ce moment dans toute la chrétienté [2] ». Mgr l'évêque de Forli, dom Pierre de Tolède, ne parlait que de la grâce intérieure qu'il venait de goûter, et en véritable Espagnol, tout plein des gloires de son pays, il disait « qu'à égale distance de Saint-Jacques, en Galice, et du monastère de Saint-Vincent, pour le bien de son âme, il recommencerait le second pèlerinage de préférence au premier [3]. » Quant au seigneur Baccio Lanfredini, il avait reçu au cœur un de ces coups puissants d'en haut qui font prendre en dégoût les choses terrestres. Blessé d'amour pour Dieu aux pieds

1 Veduta la immobilita della serva di Dio in quell'estasi, grandemente si cumponzero nel timore divino. (Seraf. Razzi, lib. II, cap. XII, pag. 78.)

2 Iddio aveva loro data quella madre per spechio d'ogni bonta è virtu, è forse maggiore che aveva la cristianità in quei tempi. (Sandrini, lib. I, cap. XXIX, pag. 92.)

3 Piu volontiere sarebbe ritornato a vedere la madre suor Caterina, chè San Jacobo de Gallizia. (Seraf. Razzi, lib. II, cap. XII, pag. 78.)

de Catherine, il avait pris l'engagement d'éviter avec soin tout péché véniel à l'avenir, afin de mieux lui consacrer sa vie [1]. Ni les dissipations de la cour, ni les fonctions publiques de l'administration de la ville de Pise, dont il fut nommé gouverneur, ne purent jamais le distraire de ce travail de perfection et d'union avec son Créateur, qui ne cessa qu'avec son entière possession dans le ciel.

Des hommes aussi recommandables par l'intelligence et par le caractère, revenant de leur visite à la sainte de Prato, ainsi convaincus et chrétiennement transformés, produisirent à Florence l'effet qu'il fallait en attendre. Les dons merveilleux de Catherine, échappant désormais au reproche de n'avoir d'action que sur l'esprit et le cœur des femmes, conquirent par cela même leurs droits à l'estime et au respect, sinon à l'admiration de tous. A dater de ce jour, les pèlerinages de Prato prirent un élan et une activité extraordinaires. Il ne se passait pas de semaine où quelque gentilhomme, quelque grande dame de la cour et de l'aristocratie florentine n'y vinssent, d'abord furtivement, pour satisfaire leur curiosité. Mais, après avoir contemplé l'œuvre de Dieu et en avoir ressenti les fruits de grâce et de salut, fidèles à l'Esprit-Saint, ce qu'ils étaient venus voir dans le mystère, ils le publiaient sur les toits. Bientôt on ne se cacha plus, et la simple curiosité, comme la plus ardente dévotion, se donnaient publiquement la main pour venir à un

[1] Cangio in meglio la vita sua, che poi sempre si guardo eziando da i veniali peccati. (Seraf. Razzi, lib. II, cap. XII, pag. 78.)

spectacle qui finissait par les confondre tous dans une commune et chrétienne admiration. De Florence, le mouvement gagna bientôt la Toscane et l'Italie. On se disait partout, dans les villes, comme dans les châteaux, que la jeune fille de Pierfrancesco de Ricci était devenue l'épouse de Jésus-Christ crucifié, et que toutes les semaines on la voyait souffrir, dans son corps comme dans son âme, toutes les douleurs de la Passion. On accourait de toute part, pour voir une fois dans sa vie une semblable merveille, ne fût-ce qu'une heure, ne fût-ce qu'un moment. Rome, Bologne, Milan, la Lombardie et d'autres provinces d'Italie ne tardèrent pas à subir les atteintes de la pieuse contagion, et envoyèrent successivement leurs plus illustres personnages à ce spectacle de grâce et de sainteté.

Le bruit de tous ces pas retentissant sur toutes les routes, pour aboutir à un petit coin obscur de la Toscane, émut le souverain pontife Paul III. Craignant que tout ce vaste concours à un monastère n'eût des causes moins honorables que l'attraction d'une haute sainteté, il manda secrètement au cardinal Ruberto de Pucci, évêque de Pistoie et diocésain du monastère, de se transporter sur les lieux pour étudier consciencieusement les faits et lui en faire son rapport. L'éminent prélat, dissimulant sa mission sous la pieuse curiosité d'un de ces pèlerins ordinaires, que la renommée amenait journellement à Prato, arriva inopinément au monastère, accompagné des évêques de Vaison, de Troye et de plusieurs ecclésiastiques. Prise dans le vif, la vérité éclatait de toute part, tant sur la conduite des su-

périeures, que sur les vertus et les dons exceptionnels de Catherine, à la grande édification des illustres commissaires de Sa Sainteté. Ils furent unanimes pour déclarer au Souverain Pontife, que, loin d'avoir provoqué ou encouragé le mouvement des fidèles vers leur monastère, les religieuses, comme les supérieurs de l'Ordre, autant par prudence que pour obéir à la noble simplicité de leur caractère et de leur institut, avaient mis, au contraire, tous leurs soins pour en atténuer l'élan et le concours. Car il était notoire qu'inflexibles à ne vouloir jamais permettre à la foule l'accès de la sainte, ils ne l'avaient accordé qu'aux personnages vis-à-vis desquels un refus était impossible ou téméraire[1]. Ils déclaraient, en outre, « que, dans les « graves circonstances que traversait l'Église, un « pareil concours à un pareil spectacle ne pouvait « avoir lieu qu'au grand avantage des vrais chré- « tiens et à la confusion des hérétiques, par la rai- « son que les grâces extraordinaires que l'on venait « admirer dans la servante de Dieu, étaient une « éclatante démonstration de la vérité de la foi ca- « tholique[2]. » Quelle démonstration, en effet, plus

1 Le monachè è i prœlati dell'ordine, per secondare il suo genio è le consuetudine dell'istituto, con ogni studio procuravano di divertire tanto concorso... Erano tali è di tal qualita le personne... chè ricudevasi a temerita il differire, o ad impossibilita il negar loro l'accesso. (Sandrini, lib. I, cap. XXIX, pag. 91.)

2 Giudico ottimo il ciò permettere a utilita de cattolici è a confusione degli eretici : mentre nelle graziè soprànnaturali, chè nella serva di Dio si ammiravaro si vedevan palesi la verita della fede. (*Id., ibid.*)

complète et plus saisissante de la vérité, que le spectacle du Fils de Dieu lui-même apparaissant, comme derrière un voile transparent, dans cette humble fille de l'Église catholique, unie à force d'amour à toutes les souffrances de sa Passion et de sa mort sur la croix? Comment nier la perpétuité de l'action de Jésus-Christ dans les âmes, en présence de cette âme généreuse, qui ne se contentait pas de proclamer sa foi aux mérites de la Rédemption, mais qui s'y associait encore par ses œuvres, ses vertus, son magnanime dévouement, jusqu'à se faire elle-même victime pour l'expiation des péchés du monde?

CHAPITRE XIV

Mission de Catherine au XVIe siècle, en sa qualité d'épouse de Jésus crucifié. — Concours des grands personnages de l'Italie à Prato. — Catherine est nommée sous-prieure du monastère. — Mort de la mère Raffaëlla de Faënza.

1544-1548

L'Église, au XVIe siècle, subissait une crise des plus douloureuses et des plus terribles qu'elle eût vues depuis sa naissance. C'était l'heure de la puissance des ténèbres, sous la forme du protestantisme triomphant. Jamais plus de ruines, et de plus lamentables, ne s'étaient accumulées en même temps au sein de la chrétienté, naguère si florissante. Des peuples entiers s'étaient détachés coup sur coup du centre de l'unité catholique. Presque tous les royaumes du nord de l'Europe avaient déjà succombé sous la violence de la tempête, et, amoindrie chaque jour par ces ravages continus, ébranlée tout entière jusque dans ses fondements, l'Église désolée se demandait en tremblant où s'arrêteraient enfin les défections de ses fils et le rétrécissement de ses frontières. S'il est vrai, comme le disent à l'envi les Docteurs

et les Pères de l'Église, que tel est l'amour immense de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les hommes, qu'il voudrait encore souffrir et mourir pour eux, pour peu que cela fût nécessaire, jamais sans doute ce magnanime désir ne remua plus puissamment son cœur qu'en présence de ces grandes calamités de l'Église et des périls de ses élus. Ce mouvement d'amour ne fut pas stérile; sainte Catherine de Ricci en naquit. Semblable à ces rois qui, ne pouvant quitter le centre de leur royaume pour venir au secours d'une province affligée, lui envoient ce qu'ils ont de plus cher en la personne de leur royale épouse, notre aimable Sauveur, ne pouvant venir en personne recommencer sa Passion pour son Église désolée, voulut du moins lui en offrir l'image vivante et le spectacle attendrissant dans la personne de son épouse bien-aimée sainte Catherine.

Telle était la mission publique qu'elle exerçait en ce moment au sein de ces belles contrées de l'Italie, qui protégent, du côté du nord, Rome, le centre de l'unité catholique et le siége du Vicaire du Christ sur terre[1]. En 1545, pendant que le concile de Trente inaugurait la destruction de l'hérésie et la réforme des mœurs dans l'Église universelle, Jésus-Christ, par une bonté particulière pour ces régions prédestinées, s'étudiait à les ramener à la foi et aux vertus chrétiennes par des moyens plus prompts et plus décisifs que des enseignements et des décrets. A cette

1 Saint Pie V regardait la Toscane comme l'avant-poste et le boulevard de Rome; et c'est pour cela qu'il attachait une haute importance à la voir se maintenir dans sa foi catholique et sa fidélité au Saint-Siége.

Florence, hier encore la libre et sainte Florence de Savonarole, qui déclarait au monde par la voix de ses magistrats qu'elle ne voulait point d'autre roi que Jésus-Christ, et maintenant redevenue la Florence asservie et corrompue des Médicis; à cette brillante aristocratie de la Toscane et de la Lombardie, triste héritière de la décadence morale et religieuse du paganisme de la Renaissance; à tous ces chétiens dégénérés enfin, qui n'honoraient plus l'Évangile que du bout des lèvres, dédaignant ses maximes dans le cœur, à demi conquis aux erreurs nouvelles, Jésus-Christ offrait en spectacle un miracle de la grâce, une apparition permanente du mystère d'amour qui a sauvé le monde. Comme il se présenta autrefois aux regards de saint Pierre sortant des portes de Rome, pour s'en aller se faire crucifier de nouveau, il s'offrait en victime, toutes les semaines, aux portes de Florence, recommençant les douleurs de la Passion et le supplice de la croix en la personne de sainte Catherine. Pour la sainte épouse de Jésus crucifié, les crimes du monde n'étaient pas plus une fiction que les souffrances qu'elle endurait pour les expier avec lui. De même qu'au jardin des Oliviers le Fils de Dieu avait vu passer sous ses yeux toutes les iniquités de la terre et pleuré sur elles, de même la douce victime, Catherine, avant chaque extase de la Passion, avant de recommencer chaque semaine le chemin du Calvaire, contemplait, dans des visions semblables, les iniquités contemporaines de l'Europe, et, en particulier, de l'Italie.

Un jour, transportée en esprit en Allemagne, elle

vit ce beau pays tout dévasté par l'hérésie de Luther, sous la forme de vastes campagnes remplies d'énormes serpents, de basilics et de dragons, tous occupés à la morceler en provinces séparées et à les détacher du foyer de leur vie, comme des membres de leur tête. Une autre fois, l'esprit de Dieu lui faisait parcourir successivement tous les points de l'Europe que la grande hérésie avait envahis secrètement; quand elle arriva aux villes d'Italie, et qu'elle les vit si nombreuses et si gravement atteintes, elle laissa échapper ce cri d'étonnement et de douleur : « O Dieu! si tous ceux qui sont hérétiques dans le « cœur professaient publiquement leurs erreurs, « que le nombre des fidèles serait petit[1]! » Souvent la sainte Église lui apparaissait avec les plaies horribles qui la défiguraient, et alors elle s'écriait avec des sanglots et des larmes : « O mon divin Époux, « je vous recommande toute votre Église! Oh! qu'ils « sont nombreux les Judas qui la profanent et la tra- « hissent! Oh! oh! ho! pourquoi le taire davantage? « Pourquoi ne pas le dire tout haut? Seigneur, re- « nouvelez, renouvelez cette pauvre Église qui est « la vôtre, et en qui vos yeux n'aperçoivent plus « aucune forme d'Église[2]! » D'autres fois, enfin, priant en extase pour les péchés du monde, et Rome, venant à passer sous ses yeux : « Pauvre ville de

1 Sandrini, lib. II, cap. II, pag. 156.

2 Ti raccomando similmente, Sposo mio, tuta la tua Chiesa. Oh quanti Giuda si sono nella tua Chiesa. O! o! o! qui bisogna tacere. Rinnova, rinnova, Signore, questa tua Chiesa che tu vedi, chè non ha piu forma alcuna di Chiesa. (Le Lettere, etc. Documenti, etc., pag. 110.)

« Rome, disait-elle, que de péchés il s'y commet! « Quelle vie on y mène! Ayez-en pitié, Seigneur, « venez à son secours! Secourez aussi, je vous en « conjure, toute l'Italie, toute la chrétienté. Oh! « quel aveuglement! oh! quelle ignorance [1]! » Après ces visions de Gethsémani, la sainte traversait de nouveau le torrent de Cédron, pour reprendre avec un nouveau courage la route sanglante du Golgotha, à la suite du divin agneau. Et, de tous les points de

1 Ce que la sainte voyait du fond de son monastère, les Pères du concile de Trente, venus de toutes les parties du monde, le proclamaient à haute voix presque en même temps, et dans les mêmes termes. Dès la seconde session, l'évêque de Saint-Marc, s'adressant à l'illustre assemblée, lui disait : « La sainte Église, notre « mère, implore votre assistance. Le peuple chrétien, gémissant « à vos pieds, vous demande un remède à ses plaies mortelles. » Signalant les ennemis à combattre, il parlait « des transfuges « *déclarés* qui bouleversent tout, détruisent les sacrements, nous « attaquant avec nos propres armes, avec l'Écriture sainte qu'ils « mutilent et torturent. » Il parlait des ennemis *occultes* « qui, « faisant mine d'être des nôtres, pervertissent non-seulement « des individus, mais quelquefois des villes entières. » Il parlait de la corruption des mœurs, et il s'écriait : « Voyez Rome, « placée au milieu des nations pour resplendir comme un lumi- « naire; regardez l'Italie, les Gaules, l'Espagne : vous ne trou- « verez ni état, ni sexe, ni âge, ni membre qui ne soit gan- « grené. Est-il besoin de paroles? Les Scythes, les Africains, « les Thraces ne vivent pas d'une manière plus impure et plus « criminelle. » Puis, avec un courage qui honore l'humanité et qu'on ne rencontre que dans l'Église de Jésus-Christ, remontant de l'effet à la cause, il la signalait en ces termes : « O Pasteurs, « ô cités placées sur la montagne, nous qui devions briller avec « plus d'éclat que le soleil, c'est nous qui, par nos exemples, « avons égaré les brebis du Seigneur; elles nous ont crus d'au- « tant plus sages que nous étions plus élevés en dignité, et « c'est en réglant leur vie sur la nôtre qu'elles ont été entraî- « nées aux abîmes, d'où elles ne sortiront qu'avec nous, en « remontant aux vertus d'où nous sommes tombés. » (*Histoire de l'Église*, par Rorhbacher, tom. XXIV, liv. LXXXV, pag. 18.)

l'Italie, on accourait à Prato comme à une autre Jérusalem, pour y contempler la sainte victime sur l'autel de son sacrifice. Car, en présence de cet ange de la Passion, de ce séraphin crucifié avec Jésus-Christ, on oubliait bientôt l'image pour ne songer qu'au divin modèle, et, comme le Centurion au pied de la croix, chacun frappait sa poitrine en pleurant ses péchés, l'âme attendrie d'amour pour un Dieu qui nous a tant aimés.

Quand on songe qu'un pareil spectacle a duré douze années, et que, de 1542 à 1554, il n'a jamais cessé d'avoir pour témoins tout ce qu'il y avait d'illustre dans toute l'Italie : des princes, des princesses, des seigneurs, des savants, des magistrats, des évêques, des religieux éminents de tous les Ordres, tous ceux qui portaient dans les plis de leur robe les destinées de la religion et de la patrie; quand on songe, d'ailleurs, que, par un prodige de bonté et de miséricorde, bien digne de l'immense rédemption du Fils de Dieu, jamais aucune de ces âmes n'assistait impunément à ce mystère d'amour, chacun y recevant, à des degrés divers, ces illuminations victorieuses de l'esprit qui gagnent le cœur à la vérité; quand on songe à cela, on ne s'étonne plus qu'un pareil spectacle ait pu suffire à lui seul pour rallumer la foi dans les âmes et en assurer le bienfait à ces belles contrées. On ne s'étonne plus que, refoulés par l'éclat et la chaleur de ce brillant soleil de sainteté, tous ces nuages de l'erreur venus du ciel nébuleux de l'Allemagne aient fui pour toujours du ciel si pur de l'Italie, en dépit des passions frémissantes qui les avaient appelés pour complices.

L'histoire a gardé fidèlement la mémoire des grands personnages qui sont venus successivement admirer les merveilles de la grâce dans la sainte de Prato et en recueillir les fruits. Parmi les princes de l'Église, outre le cardinal Ruberto de Pucci, elle nomme, comme ayant été témoins de sa grande extase de la Passion, les cardinaux Gaddi, Cafarelli et le pieux Marcel Cervini, qui devint pape, sous le nom de Marcel II. Tous trois en rendirent d'éclatants témoignages, estimant comme une des grâces les plus précieuses de leur vie d'avoir obtenu sa puissante intercession auprès de Dieu. Le pape saint Pie V donna ordre à son neveu Michel Bonelli, cardinal alexandrin, de faire le pèlerinage de Prato, pour recommander à la sainte les grands intérêts de sa légation d'Espagne. On sait qu'elle avait pour but de faire entrer le roi catholique dans cette ligue fameuse contre les Turcs, que devait couronner l'immortel succès de Lépante. Cet illustre cardinal avait puisé tant de lumières et tant de consolations dans ses entretiens avec Catherine, qu'à son retour d'au delà des Pyrénées, il revint spontanément à Prato, pour remercier la sainte de son puissant concours et pour y retrouver les avantages inappréciables de sa conversation. Fra Vincenzio Giustiniani, d'abord général de l'ordre de Saint-Dominique, et plus tard cardinal de la sainte Église, lui confiait les affaires les plus importantes et les plus délicates pour les conduire d'après ses conseils. On dit de lui, comme du cardinal Hippolyte Aldobrandini, qui monta sur la chaire de saint Pierre, sous le nom de Clément VIII,

que rien ne leur donna des vues plus élevées, de plus généreuses impulsions dans le service de Dieu que les quelques heures d'entretien qu'ils en obtinrent dans son monastère de Saint-Vincent. Le cardinal Alexandre de Médicis, qui devait se nommer Léon XI sous la tiare, ne pouvait s'empêcher de rendre hommage à l'éminente sainteté de Catherine, bien qu'il la connût profondément dévouée à la mémoire de ce Savonarole, qui lui était si antipathique. Placé aux portes de Prato, comme archevêque de Florence, il venait de temps en temps la visiter dans son monastère, pour se recommander humblement à ses prières et se pénétrer de l'esprit de Dieu qui débordait de ses lèvres.

A côté de ces grands noms de la cour romaine, si les historiens ne signalent aucun prince de la maison régnante de Toscane dans les pèlerinages de Prato, ils y nomment, en revanche, toutes les princesses sans exception. Outre la princesse Marie Salviati, mère de Côme de Médicis, et la grande-duchesse Éléonore de Tolède, sa femme, ils citent : l'archiduchesse Jeanne d'Autriche, femme du grand-duc François de Médicis, avec ses deux filles, Éléonore et Marie, l'une devenue duchesse de Mantoue en épousant le duc Vincent de Gonzague, l'autre, reine de France, par son mariage avec Henri IV; les deux sœurs du grand-duc François, Éléonore, duchesse de Ferrare, et Isabelle, duchesse de Braciano ; Christine de Lorraine, femme du grand-duc Ferdinand de Médicis, et enfin Éléonore Orsini, femme du duc Sforza de Milan.

Parmi les grands personnages étrangers, les

plus remarquables furent les ducs de Mantoue et de Ferrare, le fils du roi de Bavière et l'ambassadeur d'Espagne, don Louis Belasio. On raconte que ce dernier, homme grave et d'une haute intelligence, après un long entretien avec la sainte qu'il avait interrogée sur des questions extrêmement difficiles, sortit d'auprès d'elle émerveillé de ses réponses. Il disait « que ce n'était pas une simple « créature qu'il avait rencontrée en Catherine, mais « bien la voix du Saint-Esprit et les oracles de la « Sagesse incréée [1] ».

Ainsi, tandis qu'en Allemagne, en Angleterre, dans le Danemark et dans la Suède, les princes et les grands s'emparent des richesses des monastères et s'en font un argument décisif contre les doctrines de l'Église romaine, du fond de son humble cellule, une pauvre jeune fille attire à elle, par la seule odeur de ses vertus, les princes et les grands de l'Italie. Puis, elle n'a qu'à laisser tomber quelques paroles de ses lèvres ou seulement à leur apparaître ornée des gloires de son Rédempteur, pour leur arracher ce cri de foi et d'amour pour leur vieille Église catholique : une mère qui enfante de telles filles ne peut être que la véritable épouse de Jésus-Christ!

Cependant le concours devenait de plus en plus considérable. Ce n'était pas seulement pour voir la sainte en extase, c'était encore pour implorer sa bonté, lui demander des conseils ou des prières, pour avoir le bonheur de converser avec elle. En

[1] Si protesto, non d'aver trovata una creatura, ma una voce animata dello Spirito tanto. (Sandrini, lib. I, cap. xxx, pag. 95.)

temps ordinaire, il y avait peu d'heures dans la journée où il n'y eût quelque visiteur de marque à la porte du monastère. Mais, du printemps à la fin de l'automne, quand toutes les villas des environs de Prato étaient habitées par la noblesse de Florence, c'étaient de véritables foules qui s'y pressaient tous les jours. Bien qu'il n'y eût jamais qu'un petit nombre de privilégiés qui fussent admis en sa présence, la foule ne se décourageait pas. On se condamnait à de longues heures d'attente, ne fût-ce que pour l'apercevoir, même de loin, soit au parloir, soit à l'église. Rien n'affligeait davantage le cœur de Catherine que ce concours et ce mouvement de tous les jours autour d'elle. Elle en était aussi malheureuse qu'on peut l'être, quand on est atteint dans ses sentiments les plus chers, et Dieu sait si rien au monde lui était plus cher que le silence, la solitude, l'obscurité et l'oubli. Aussi s'efforçait-elle, de toute manière, de se dérober à toutes ces exigences du dehors, et son humilité n'était que trop ingénieuse à en trouver les moyens. Cet art de disparaître, d'échapper à toutes les recherches, ne faisait pas le compte des supérieures. Elles ne savaient que devenir avec de grands personnages mécontents, avec des princes ou des princesses désappointés qu'elle leur laissait sur les bras. Ce n'était pas petite affaire pour elles, que d'avoir à leur faire oublier les ennuis d'une longue attente ou les amertumes d'une complète déception, et, comme elles n'y réussissaient pas toujours, il en résultait de graves inconvénients. De plus, avec l'esprit de charité qui animait leur noble cœur, il

leur était extrêmement pénible de voir toutes ces âmes privées des avantages spirituels, qui était le fruit ordinaire de la présence de Catherine. Pour tous ces motifs, elles durent aviser aux moyens de maintenir la sainte dans le rôle que la Providence semblait lui confier vis-à-vis des fidèles.

Elles consultèrent là-dessus leur supérieur naturel, le prieur du couvent de Saint-Dominique. C'était en ce moment le Père Thomas Roffi de San-Miniato, homme d'une grande science et d'une haute sagesse, et qui, après de grandes préventions contre Catherine, avait fini par devenir son admirateur et son humble fils spirituel. Il leur répondit qu'à son avis il n'y avait qu'un moyen de satisfaire la dévotion des fidèles, sans faire violence à l'humilité de la sainte, c'était de la nommer sous-prieure du couvent. Comme un des offices de cette charge est d'accompagner la mère prieure au parloir, dans ses rapports avec les étrangers, elle se trouverait dans la nécessité d'accomplir, sans s'en douter, son rôle providentiel auprès des âmes. Cette réponse fut un trait de lumière pour la Mère Raffaëlla de Faënza, qui était alors prieure. On sait l'immense dévouement de cette vénérable mère pour son monastère, dont elle était une des plus illustres fondatrices et la seule survivante, après quarante ans de services aussi intelligents que généreux. On sait avec quelles espérances, quelles tendresses prophétiques elle y avait salué l'entrée de la sœur Catherine, espérances que les dernières faveurs du Ciel n'étaient pas faites pour décourager. Or, depuis qu'elle était redevenue prieure, à l'exemple de ces reines

mères qui, moins jalouses de porter la couronne que de l'affermir sur la tête de leurs fils, se hâtent de partager le pouvoir avec eux de leur vivant, cette vénérable Mère ne rêvait que de voir Catherine partager avec elle le gouvernement du monastère, en qualité de sous-prieure. Si elle ne s'était pas hâtée de l'y appeler plus tôt, c'est qu'elle la voyait encore bien jeune, et qu'il était de tradition dans la maison de n'élever à ces graves fonctions que des religieuses arrivées à la maturité de l'âge, que couronne ordinairement cette sagesse tardive qu'on nomme l'expérience. L'humble et zélée fondatrice craignait de déroger à une tradition si respectable, et de poser, par une exception bien méritée, un précédent et un prétexte à la multitude de celles qui ne le seraient pas. Mais, l'initiative venant d'un homme aussi éminent et aussi autorisé que le Père Thomas de San-Miniato, elle l'accepta comme une faveur du ciel. Sœur Catherine, n'ayant pas encore vingt-six ans, fut donc, malgré ses résistances et ses larmes, installée officiellement sous-prieure, le 21 décembre 1547, jour de la fête de saint Thomas apôtre. En la voyant prendre place à ses côtés, à la tête de la communauté, cette noble et généreuse mère, saisie tout à coup de cette joie magnanime des patriarches à la vue de leurs espérances réalisées sur la tête de leurs fils, leva les yeux et les mains vers le ciel, et, chantant son hymne d'adieu à la terre, elle supplia le Seigneur de laisser son âme s'en aller en paix de ce monde.

Sa prière fut exaucée; car un mois après elle tomba malade pour ne plus se relever. Quand sa dernière

heure fut arrivée, heureuse et souriante, elle fit appeler les jeunes novices, à qui elle adressa les paroles les plus douces et les instructions les plus salutaires en forme de testament spirituel. Puis, les religieuses professes et les mères anciennes ayant pris leur place, fidèle jusqu'au bout à son rôle de précurseur de sainte Catherine, elle désigna à leurs suffrages la Mère Madeleine Strozzi, pour prieure du monastère après sa mort. Elle désirait ainsi qu'on ne séparât pas ce que la Providence avait si bien uni, et que la gardienne et la maîtresse de Catherine dans les choses de l'âme et de sa perfection personnelle, le devînt aussi dans les choses du gouvernement et de la perfection du monastère. Cela fait, elle leva la main pour les bénir, et, pendant que son bras retombait sur sa poitrine, son âme, sortant de son corps avec son dernier souffle, monta doucement vers Dieu. C'était le 28 janvier 1548, à l'heure de minuit. Catherine eut la révélation qu'entrée en ce moment au purgatoire, cette belle âme s'y purifia en quelques heures, et que, vers les cinq heures et demie du matin, avec les premières lueurs de l'aube, elle avait pris son essor vers le ciel.

Si l'on admire dans le monde quiconque, ayant conçu une grande et généreuse pensée, y consacre toutes les ressources d'une belle intelligence, toutes les énergies d'une indomptable volonté, personne ne saurait refuser un noble et pieux hommage à la mémoire de la Mère Raffaëlla de Faënza. Engagée à vingt ans, avec quelques jeunes filles ses compagnes, dans la fondation d'un monastère, seule elle y apporte une pensée, comme pierre fondamentale de l'édifice, c'est

de lui faire produire à tout prix une grande sainte. Offrant un si noble but à toutes les âmes généreuses qui venaient se consacrer à Dieu dans ce monastère, la Mère Raffaëlla les faisait entrer dans l'arène héroïque de la sainteté avec une telle ardeur, qu'elles devaient nécessairement déterminer la Providence à en choisir une pour l'auréole, ne fût-ce qu'après un demi-siècle d'aspiration et d'efforts. Et il ne faut pas s'étonner qu'un pareil monastère ait présenté au monde, dans un siècle de décadence, au sein de la famille dominicaine, un collége de vierges sacrées faisant revivre, sous les observances mitigées du tiers ordre, toute la ferveur des temps héroïques de notre histoire.

Pendant plus de quarante ans, la Mère Raffaëlla de Faënza a importuné le Ciel de son rêve sublime; pendant plus de quarante ans, elle en a poursuivi la réalisation dans son gouvernement des âmes, le sourire de la bonté sur ses lèvres et la discipline pendue à la ceinture, la tendresse d'une mère dans le cœur, la vigilance et la fermeté de la femme forte dans l'action. C'est ainsi qu'elle a préparé du côté du ciel et du côté de la terre l'avénement de sainte Catherine; c'est ainsi qu'elle a été pour elle, ce que dom Diego de Azévédo avait été pour notre Père saint Dominique, un précurseur, un véritable initiateur. Quand la jeune fille de Pierfrancesco de Ricci apparut pour la première fois aux yeux de la sœur Raffaëlla, dans l'oratoire de Saint-Vincent, en la voyant dans la grâce de ses douze ans, si profondément recueillie devant Dieu, elle eut comme un pressentiment de la sainteté de son rôle futur dans

son monastère. Nulle part comme dans son cœur ne retentit ce cri prophétique de la sœur Constanza de Borsi : « Voici notre petite duchesse, voici notre « maîtresse et le guide de notre vie! » Plus tard, dans les épreuves de la vie religieuse, pendant que le doute envahissait tous les esprits au sujet de la capacité et des visions de Catherine, elle, toujours sereine et ferme dans sa croyance en la destinée de la sainte, prenait chaleureusement sa défense, affirmait la vérité des dons divins qui remplissaient son âme, et l'appelait prophétiquement *sa petite mère*, comme si déjà elle voyait flotter dans ses mains les rênes du gouvernement de son monastère. Enfin, quand, l'ayant nommée sous-prieure, elle la voit investie d'une partie de son pouvoir, elle en est si heureuse, qu'elle le lui abandonne tout entier. Son rôle était achevé; celui de la grande sainte allait commencer. Sœur Raffaëlla disparaissait, semblable à cette belle étoile du matin, qui lutte victorieusement contre le crépuscule, pour ne quitter l'horizon que lorsque le soleil lui-même vient en prendre possession.

CHAPITRE XV

Action rédemptrice de Catherine. — Sa puissance miraculeuse pour convertir les pécheurs.

1542-1554

Voilà donc notre sainte, en vertu de ses nouvelles fonctions, dans la nécessité d'accomplir, sans le savoir, son rôle providentiel auprès des âmes. Touchantes délicatesses de la bonté de Dieu envers les saints, qui, tout en consacrant au salut des hommes les grands dons qu'il leur fait, ménage leur pudeur et leur humilité sous tant de voiles, qu'ils accomplissent des prodiges en s'ignorant eux-mêmes! Or, en devenant l'épouse de Jésus crucifié, en s'identifiant à ses souffrances et à sa mort, dans son extase de la Passion, Catherine était entrée en participation des offices de la Rédemption. Et le premier, le plus grand de tous, c'est cette puissance miséricordieuse qui consiste à toucher l'âme des pécheurs et à leur obtenir la grâce de leur conversion.

Il n'y a qu'une voix parmi ses historiens pour déclarer que, toujours sereine et modestement joyeuse, Catherine portait sur son visage tant de grâces et de

douces splendeurs, qu'en la voyant, chacun était forcé d'y reconnaître un je ne sais quoi de céleste et de divin, inconnu parmi les mortels. Était-ce un reflet de la beauté de son Époux, de cette douceur, de cette bénignité majestueuse qui formait la physionomie de l'Homme-Dieu notre Sauveur? Nous ne serions pas éloigné de le croire. Après avoir mis un jour, comme nous l'avons vu, son visage à la place de celui de Catherine, pour montrer au monde l'union intime des pensées et des volontés qui existait entre eux, rien de plus naturel que de penser qu'en se retirant, il ait laissé sur le front de la sainte un rayon de sa divinité. Ce qu'il y a de certain, c'est que de l'ensemble de sa physionomie il jaillissait comme une apparition de Dieu, qui s'emparait si puissamment des cœurs, qu'au premier aspect, à la seule vue, ils en étaient instantanément transformés et conquis à l'amour divin. « Si corrompus « et si pervertis qu'ils fussent, disent les historiens, « ils passaient subitement de l'amour le plus effréné « du monde à un profond et tendre amour de « Dieu [1]. » Cette action sur les âmes, ces prodiges de miséricorde qui étaient le caractère propre de la physionomie de Jésus-Christ, l'apanage de sa personnalité quand il était sur la terre, aucun saint après lui ne les a possédés à un degré égal, ou

1 Era la madre suor Caterina sempre allegra è gioconda, è tante grazie le riluceva nel volto che chiunque la vedeva un non soche de divino è de celeste in lei conosceva... Con l'aspetto nondimeno solo, è con la molta sua modestia è purita muoveva assai l'animi è gli cangiava, è mutava in meglio, è gli rivoltava dal mondo à Dio. (Seraf. Razzi, lib. II, cap. XII, pag. 77.)

du moins supérieur, à celui de Catherine de Ricci.

Nous la voyons en commencer l'exercice dès l'année 1543, un an après être entrée en participation des douleurs de la Passion et de la Mort de son Époux. Un jour les événements poussèrent jusqu'au monastère de Prato un de ces débris des grands naufrages de la vie religieuse, si fréquents à cette époque de décadence, un de ces hommes que des motifs terrestres jetaient dans le cloître, comme dans un chemin de traverse, pour arriver plus sûrement et plus vite aux honneurs de l'Église; c'était Fra Giovan-Maria Canigiani, de l'illustre maison de ce nom, de Florence. Il avait été d'abord religieux de notre Ordre, puis était entré dans l'Ordre de Vallombreuse, dont il était devenu Général, et avait enfin ajouté à cette haute dignité le titre et le caractère d'évêque. Mais ce n'était pas encore là le terme de son ambition; car la rumeur publique l'accusait d'avoir convoité avec plus d'ardeur que de justice le chapeau de cardinal, et d'avoir dilapidé pour l'obtenir les biens de son Ordre; ce que la malice italienne avait traduit dans une caricature populaire, où le Général était représenté écorchant saint Jean Gualbert, le fondateur de son Ordre. Ce prélat si mal famé était donc venu au monastère pour conférer le sacrement de la confirmation à un certain nombre de jeunes filles élevées dans la maison. Dès qu'il fut en présence de la sainte et qu'il eut considéré son visage, il fut tout à coup si fortement touché de Dieu, qu'étant monté à l'autel pour célébrer le saint sacrifice de la messe, il ne fit tout le temps que pleurer ses péchés et donner tous les

signes d'un profond repentir. On ne peut pas mettre en doute la sincérité de sa conversion et l'efficacité des mesures qu'il prit pour réparer les grandes injustices de sa vie, puisque, étant mort à quelque temps de là, il fut révélé à sainte Catherine que son âme avait échappé aux peines de l'enfer. Ce qui fait supposer, ajoute l'historien qui raconte ce trait, « que la justice divine avait dû prendre son temps pour achever de régler ses comptes en purgatoire, dans ce lieu où il n'y a plus d'insolvables, et où chacun doit acquitter jusqu'à la dernière obole tout l'arriéré de ses dettes contractées en ce monde[1]. »

Vers la même époque, il y avait, dans la banlieue de Prato, un paysan nommé Baccio, bien connu dans toute la ville pour ses mœurs dissolues. Un jour qu'il se trouvait employé au monastère à vanner du blé avec d'autres ouvriers, comme les sœurs passaient en procession dans le voisinage de la terrasse où il travaillait, il s'avança du parapet pour les voir de plus près. A peine eut-il vu sainte Catherine, un crucifix à la main et le visage tout enflammé d'amour de Dieu, qu'il fut tout à coup saisi de confusion et de douleur à la pensée de sa vie criminelle. « Ce fut au point qu'il se mit à éclater devant tous ses camarades en gémissements et en sanglots; de ce moment il embrassa les austérités de la pénitence, et y persévéra jusqu'à sa mort, à la grande édification de toute la ville. »

Un seigneur de la ville de Lucques, nommé Bagio Menocchi, se livrait tout entier aux œuvres de la

1 Seraf. Razzi, lib. II, cap. XII, pag. 77.

piété chrétienne, depuis le malheur qui l'avait privé de l'usage de ses yeux. Attiré par la renommée de Catherine, il vint à Prato pour avoir la consolation, sinon de la voir, du moins de l'entendre parler de Dieu. Or il était accompagné d'un jeune homme aussi dévoué à sa personne qu'éloigné d'imiter ses vertus. C'était un vrai débauché, le corrupteur des jeunes gens de son âge et de sa condition, un fléau redouté des familles honnêtes et chrétiennes. Et voilà que, pendant que son maître était au parloir en conférence avec la sainte, il voulut s'approcher de la grille, pas assez pour entendre leur conversation, mais suffisamment pour voir distinctement le visage de Catherine. La grâce de Dieu le saisit aussitôt, mais de la manière la plus étonnante pour un pécheur comme lui. Le spectacle de cette douce physionomie remplit son âme de je ne sais quelle onction céleste, qui semblait transporter toutes ses pensées, toutes ses affections au-dessus des choses périssables de cette vie. Ce n'était pas une illusion, son cœur était désormais acquis à la vertu. De retour à Lucques, il remplit le théâtre de ses anciens égarements du spectacle de sa piété et des œuvres de la perfection chrétienne.

Un autre jeune homme, non moins dissolu que le précédent, étant venu faire visite à deux de ses sœurs religieuses à Saint-Vincent, celles-ci firent appeler la mère Catherine, afin qu'elle adressât au visiteur, selon son habitude, une pieuse exhortation pour le salut de son âme. A peine fut-elle à la grille du parloir, que levant les yeux sur le visage du jeune homme, et le pénétrant du regard, elle se

prit d'une grande tristesse et d'une profonde pitié pour son âme, à la vue des horreurs dont elle était souillée. Puis, après être restée quelque temps dans cette mélancolique attitude, elle se retira sans avoir dit une seule parole. Les sœurs, étonnées et toutes confuses de ce silence et de ce brusque départ, qui ressemblait à un procédé injurieux, attendirent quelques instants, et enfin la firent appeler de nouveau. Elle revint, fixa de nouveau son regard plein de tristesse sur le jeune homme, et un moment après se retira, gardant toujours le même silence. De plus en plus étonnées et confuses, les sœurs revinrent encore à la charge et la firent prier d'avoir la bonté de descendre au parloir. Mais cette fois, la Mère Catherine s'excusa, leur faisant dire qu'elle était souffrante. Alors les pauvres sœurs, toutes déconcertées, s'en prirent à leur frère d'une conduite si étrange et si contraire à toutes ses habitudes. Le malheureux jeune homme, n'y tenant plus, leur découvrit tout le mystère. Il leur avoua que, du premier moment où ses yeux avaient rencontré le regard de la sainte, il y avait vu passer, comme dans un miroir accusateur, tous les crimes, toutes les abominations de sa vie, toutes ses ingratitudes envers Dieu, et qu'à ce spectacle, pénétré de la contrition la plus vive, il avait promis au Seigneur de le servir fidèlement tous les jours de sa vie. Les sœurs se hâtèrent de venir raconter ces choses à Catherine, qui leur assura que non-seulement leur frère serait désormais un chrétien fidèle, mais que, rempli des ardeurs de l'Esprit-Saint, il deviendrait un instrument de salut pour un grand nombre d'âmes.

Mais, si la seule présence de la sainte produisait de si grands effets sur les pécheurs, on doit bien penser que sa parole et la grâce de ses entretiens n'en produisaient pas de moindres. On peut en juger par la conversion admirable d'un certain Francesco Mazzingui, moins connu à Florence par sa profession d'orfévre que par le caractère audacieux de son libertinage. C'était un de ces fanfarons de vice, qui font étalage de leurs débordements et se targuent de leurs infamies, comme d'autres de leurs titres de noblesse, un de ces effrontés libertins, pour qui le respect des convenances serait une lâcheté, et l'ignorance d'un genre de débauche un déshonneur. La Providence le conduisit un jour à Prato en présence de Catherine. Il la vit, l'entendit parler de la bonté de ce Dieu qu'il outrageait si indignement par ses crimes, et le voilà subitement transformé. Il devint, au milieu du monde, le modèle du pénitent contrit et humilié, « ne gardant le souvenir de ses désordres que pour les expier dans les gémissements et dans les larmes, et, plein de dégoût pour les vanités de la terre, passant la meilleure partie de ses jours dans la maison de Dieu, à la porte du ciel. »

La conversion de messer Filippo Rospigliosi, de Pistoie, ne fut pas moins prodigieuse. Il possédait une grande fortune, jouissait de la considération de tous ses concitoyens et passait sa vie dans les douceurs d'une splendide oisiveté, n'ayant pas plus de souci du service de Dieu et du salut de son âme que si l'un et l'autre n'existaient pas. Ce fut sur la place publique que la miséricorde de Dieu et celle de Catherine

vinrent le chercher. Pendant qu'il s'y promenait un jour avec ses amis, selon sa coutume, un d'entre eux se mit à parler de la sainte de Prato, racontant ses vertus, ses miracles, ses extases, tout ce que la renommée publiait de cette angélique créature. En présence d'une vie si riche d'innocence et de mérites, Rospigliosi, jetant un regard sur les pauvretés et les indignités de la sienne, ne put en supporter le honteux contraste, et, plein d'horreur pour lui-même, il prit du même coup la double résolution de renoncer à sa vie passée et de se faire initier à la vie chrétienne par la sainte elle-même. Il partit pour Prato. Mais au moment de se présenter au monastère de Saint-Vincent, il se mit à faire réflexion qu'avec une conscience souillée de crimes comme la sienne, il ne pouvait pas décemment se présenter devant une âme aussi pure. Il se décida donc à entrer préalablement au couvent de Saint-Dominique, pour y faire à un de ses religieux la confession générale de toute sa vie. Ce ne fut qu'après avoir noyé ses péchés dans ses larmes et lavé son âme dans le sang de son divin Rédempteur, qu'il franchit le seuil de Saint-Vincent et se trouva en présence de Catherine. Mais, ayant levé les yeux sur son angélique visage, il fut tellement ému de componction que les sanglots et les larmes étouffèrent sa voix et ne lui permirent pas de proférer une seule parole. Alors la sainte lui dit avec bonté « qu'il devait prendre garde de se faire illusion et de ne pas compter sur ses larmes comme sur le dernier mot de son retour à Dieu; qu'il n'y avait qu'une marque infaillible de la sincérité du repen-

tir, c'était la réforme complète de ses mœurs et la ferme résolution d'y persévérer jusqu'à la mort. » Filippo, revenu de sa première émotion, lui répondit avec la plus respectueuse soumission qu'il était venu précisément remettre son âme entre ses mains et qu'il la suppliait de lui tracer la ligne de conduite qu'il devait suivre pour ne plus s'écarter des lois de son Créateur et ne plus vivre que de son amour. Catherine ayant rempli tous ses désirs, le seigneur Rospigliosi reparut à Pistoie, comme l'or au sortir du creuset, resplendissant d'une vie nouvelle. A la place de l'égoïste opulent et de l'oisif de la place publique, on ne vit plus que le chrétien actif et généreux, partageant son temps entre les œuvres de la charité pour Dieu et le prochain, entre le service des pauvres, qu'il comblait de ses aumônes, et le service de Jésus-Christ, qu'il environnait d'honneur et d'amour dans son eucharistie. Et quand ses anciens amis venaient le visiter, ils sortaient de ses entretiens émus jusqu'aux larmes, « disant que c'était moins un chrétien vivant dans le monde qu'ils venaient d'entendre, qu'un saint anachorète, vivant au milieu des anges dans le désert [1]. »

Il y avait des occasions où l'action miséricordieuse de la sainte n'obtenait son effet qu'après de longues et tragiques épreuves, selon les desseins de la divine Providence. Le lendemain de la mort d'une grande dame de Florence, messer Bernardo de Servi vint à Prato s'entretenir de la défunte avec

1 Sandrini, lib. I, cap. XXXII, pag. 104.

la Mère Catherine. Il lui posa entre autres questions oiseuses celle qui regardait l'état de son âme dans l'autre monde. La sainte essaya, d'abord par des réponses évasives, de détourner la conversation sur d'autres sujets. Mais, voyant que son interlocuteur revenait toujours à l'objet de sa curiosité, elle finit par lui dire : « Il est bien inutile, mon frère, de vous mettre en peine du sort de cette âme dans l'éternité, attendu que c'est le secret de Dieu. Il vous serait bien plus avantageux de rentrer en vous-même et de vous abandonner à la Providence, ne sachant pas ce qui vous arrivera demain. Je dis demain, faites-y bien attention. » Bernard ne comprenait rien à ce langage énigmatique; mais il n'en eut que trop tôt la funeste explication. A peine rentré à Florence, il fut saisi par la justice et jeté en prison, où il passa treize années dans de continuelles souffrances et une affreuse misère. Ce ne fut pas cependant sans de grands avantages pour son salut. La miséricorde de Dieu vint le visiter dans sa prison. Il se souvint des paroles prophétiques de Catherine, et, rentrant en lui-même, il purifia son âme dans les larmes d'une sincère pénitence. Puis s'attachant avec amour à cette douce lumière des choses divines, qui était venue le consoler au milieu de l'obscurité de son cachot, il y accoutuma si bien les yeux de son âme, par une méditation continuelle, qu'en sortant de sa prison il ne voulut plus les ouvrir aux choses de ce monde. Il passa le reste de ses jours dans la retraite et la prière.

D'autres fois, au contraire, sa bonté prévenait

les malheurs des âmes, à l'heure même où ils allaient fondre sur elles, et les arrachait ainsi à l'abîme ouvert sous leurs pas. Une dame de l'aristocratie de Florence, très-fervente chrétienne et singulièrement dévouée à la Mère Catherine, avait un fils livré à toute l'effervescence des passions du jeune âge. Un jour, étant à sa villa, il avait formé le projet d'une orgie nocturne avec des compagnons de débauche, projet aussi extravagant que coupable, où se trouvaient engagés, avec l'honneur de Dieu, les plus graves intérêts et peut-être la ruine de sa maison. Ce même jour, la mère du jeune homme était au parloir de Saint-Vincent de Prato, s'entretenant des choses spirituelles avec la sainte, lorsque celle-ci se leva tout à coup en lui disant : « Courez vite auprès de votre fils, dans votre villa, où vous l'avez laissé, et dites-lui de ma part ces quelques paroles. » Ces paroles, on ne sait lesquelles, touchaient à quelques particularités de son projet criminel. La mère inquiète n'hésita pas à se mettre en route, malgré l'heure avancée, et arriva juste au moment où son fils se disposait à sortir pour accomplir ses desseins. Elle lui rendit compte aussitôt des motifs de son retour précipité, et lui transmit le message verbal de la sœur Catherine. En entendant ces paroles, le jeune homme, se réveillant comme d'un profond sommeil, reconnut aussitôt sa faute, et, fondant en larmes, il dit à sa mère : Cette sainte a vu le fond de mon cœur! Il ne fut plus question de sortir. Il demeura sous le coup du plus amer repentir de ses péchés, promit à l'heure même de se donner tout à Dieu, et

devint un modèle d'édification pour le reste de ses jours.

Sous l'action miséricordieuse de Catherine, la grâce de Jésus-Christ prenait quelquefois une forme particulière des plus touchantes, c'était sa propre image ou bien celle de Jésus-Christ crucifié qui se gravait pour toujours dans les âmes et y devenait un foyer permanent et actif des plus vives flammes de l'amour de Dieu. Voici ce qu'on raconte d'un noble seigneur, de la famille des Altoviti de Florence, jeune homme aimable par la pureté de ses mœurs et son goût pour les études littéraires. Étant un jour en visite auprès de ses deux sœurs au parloir de Saint-Vincent, il y rencontra la sœur Catherine; en la voyant, il se sentit tellement embrasé de l'amour de son Créateur qu'il prit à dégoût toutes les choses d'ici-bas. Il eut le bonheur de converser quelques instants avec elle, et il avouait depuis que, pendant tout le temps que dura son entretien, son âme ne faisait que croître et se fortifier de plus en plus dans la connaissance des choses célestes, tandis qu'elle se sentait comme inondée des plus suaves émotions de la piété la plus tendre. Dès lors « l'image de Catherine lui demeura perpétuellement gravée dans l'esprit », ne le portant jamais que vers Dieu, ne lui inspirant d'autres pensées, d'autres sentiments que pour lui. Ce qu'elle avait produit en son âme dès sa première apparition au parloir de Saint-Vincent, elle ne cessa de le produire tous les jours de sa vie. Il n'avait qu'à se recueillir devant elle, à fixer son regard sur ses traits pour se sentir détacher de la terre et monter

vers Dieu. Ce fut dans un dernier regard sur l'image de Catherine, qu'il exhala son dernier souffle et que son âme prit son essor vers le ciel.

Pareille chose arriva à un autre gentilhomme de Florence, jurisconsulte éminent, considéré pour sa science et pour son influence dans les conseils de la cour, dont il était l'oracle dans les affaires difficiles. Lui aussi, étant venu voir une de ses sœurs religieuse à Saint-Vincent, eut le privilége de voir Catherine au parloir et d'en recueillir les bénéfices miraculeux. Sous le charme de sa parole, la Passion de Jésus-Christ s'imprima si fortement dans son cœur qu'elle en fit sortir subitement toutes les pensées, toutes les affections terrestres. « L'image du Sauveur en croix lui en resta depuis si vivante dans l'esprit, qu'en tout lieu, dans toute occasion, il croyait le voir de ses yeux, de sorte que son cœur en était rempli. » On devine quels effets elle devait y produire. Perpétuellement attendri d'amour à ses pieds, il y puisait la force et le courage au milieu des épreuves de la vie, des consolations et des joies au milieu de ses tristesses; il y trouva la paix d'une sainte mort.

Enfin, telle était la grâce rédemptrice, la puissance de miséricorde que Jésus-Christ avait donnée à son épouse bien-aimée Catherine, qu'il a été constaté, comme une des plus merveilleuses singularités de sa vie, que jamais âme humaine n'avait paru en sa présence ou seulement regardé son visage même de loin, qu'elle n'en eût ressenti immédiatement les effets salutaires. « Toutes en emportaient ou le bienfait de leur conversion, ou la grâce

d'un progrès dans le bien, ou le bénéfice inappréciable d'un accroissement d'amour de Dieu [1]. Cette opinion était si universellement accréditée dans toute la Toscane, qu'il y eut un certain nombre de personnages qui n'osèrent jamais venir à Prato pour satisfaire leur curiosité, de peur de subir l'inévitable contagion de sa présence, qui était le changement redouté de leur cœur. Ainsi, tandis que presque tous les grands personnages des plus illustres familles de Florence et de la Toscane, tandis que les ducs de Mantoue et de Ferrare, s'y laissaient entraîner à la suite de la noblesse de leur pays, on a remarqué que les seuls princes qui s'en abstinrent, pendant les quarante années que dura ce concours prodigieux, furent les plus proches voisins de Prato, les grands-ducs de Florence, Côme de Médicis, et François son fils et son successeur. Ce n'était de leur part ni mépris, ni indifférence pour la sainte; car ils lui témoignèrent toute leur vie la plus grande vénération, lui envoyant fréquemment d'abondantes aumônes et se recommandant en toute occasion à la ferveur de ses prières; ce ne pouvait être que la crainte de ne pas échapper à l'ascendant victorieux de sa présence et d'être obligés de renoncer à des passions secrètes, trop chères à leur cœur. Ce n'était pas sans motif que le pape saint Pie V suppliait secrètement Côme de Médicis, sur ses vieux jours, de ne pas déshonorer cette couronne ducale, qu'il venait de placer

[1] È quel erà singolarissimo, tutti ne partirano, ò componti, ò migliorati, ò edificati, ò corretti, etc. (Sandrini, lib. 1, cap. xxx, pag. 96.)

sur sa tête sous les voûtes de Saint-Pierre[1]. Ce n'était pas non plus sans raison, que la femme du grand-duc François, Jeanne d'Autriche, rencontra de si cruelles épines sous sa couronne. Princesse infortunée, que sa piété et l'amitié de sainte Catherine purent à peine consoler des amertumes dont elle fut abreuvée jusqu'à son dernier soupir[2].

Quel est donc cet homme qui remet les péchés, s'écriaient les Juifs avec stupeur, en voyant le Fils de Dieu pardonner à Marie-Madeleine et la montrer retrouvant son innocence dans son repentir et dans ses larmes? Quelle est donc cette femme, dirons-nous avec plus de raison, dont la seule présence suffit pour faire entrer le repentir dans l'âme des pécheurs les plus endurcis, et en chasser pour toujours les vieilles iniquités? Nous n'avons qu'à la voir, avec son front couronné d'épines, avec les blessures sanglantes de ses pieds et de ses mains, ne faisant qu'un avec le divin Rédempteur dans toutes ses souffrances jusqu'à la mort de la croix, et nous comprendrons que, devenue l'épouse de Jésus crucifié, elle participe à son action rédemptrice dans le monde. Image de l'Agneau de Dieu effaçant les péchés du monde, tous ceux que le péché avaient blessés n'avaient qu'à regarder Catherine pour être guéris.

1 *Histoire du grand-duché de Toscane*, par Galuzzi, tom. III, chap. VI, page 223. (Édit. in-12, année 1788.)

2 *Ibidem*, tom. IV, chap. IV, page 138.

CHAPITRE XVI

Suite de l'action rédemptrice de Catherine. — Elle est victime d'expiation pour les péchés des hommes. — Son dévouement pour les pécheurs, — pour les âmes du purgatoire.

1542-1554

Ce qui donnait à Catherine cette action rédemptrice sur les âmes, ce n'était pas seulement sa participation à toutes les douleurs de son Époux crucifié, c'était encore sa participation à cet immense amour des âmes qui l'avait fait souffrir et mourir pour elles. Car, on n'est rédempteur qu'à ce prix ; on n'est rédempteur qu'à la condition de s'immoler pour les autres, de prendre pour soi toute la peine, tout le châtiment des coupables, et de leur réserver les bénéfices de l'expiation, les mérites de ses propres souffrances. C'est parce que Catherine partageait avec lui ce magnanime amour des âmes, que Jésus-Christ lui avait donné la puissance de les attirer à lui par une parole, par un regard, par sa seule présence. C'est parce qu'il savait, qu'en véritable épouse d'un Dieu immolé pour le salut du monde, elle était dévorée comme lui de cette soif

d'immolations et de sacrifices, qu'il l'avait couronnée aux yeux des hommes du plus noble, du plus touchant attribut de la Divinité, de l'exercice de son infinie miséricorde.

Nous avons déjà vu comment, avant chaque extase de sa Passion, son divin Époux lui faisait passer sous les yeux, dans des visions continuelles, le spectacle lamentable des hérésies, du débordement des mœurs contemporaines, dans les diverses contrées de l'Europe, afin de ranimer son courage et d'enflammer son âme d'une nouvelle ardeur pour les expier avec lui. Voyons encore comment cette vue des iniquités du monde et cette disposition généreuse à s'immoler pour leur expiation, continuèrent d'assiéger son esprit et son cœur. Comme un autre Samuel, dit un de ses biographes, elle ne cessait de gémir, de pleurer sur les péchés des hommes, de supplier le Seigneur de les épargner, s'offrant elle-même aux coups de sa justice, pour souffrir dans son corps et dans son âme tous les châtiments qu'ils auraient mérités. Son oblation était si généreuse, si universelle, et Dieu semblait si bien l'accepter dans toute sa plénitude, que par moment elle paraissait succomber sous le poids de cette immense responsabilité. On la voyait alors, haletante de fatigue, le corps courbé, la démarche chancelante, comme si elle eût porté un fardeau au-dessus de ses forces. La première fois que sa gardienne, sœur Maddalena, la rencontra dans une attitude si tourmentée, elle courut à elle tout naturellement pour lui porter secours, et lui demander avec empressement la cause de cette infirmité. « Mère, lui répondit la sainte en

« poussant un profond soupir, il me semble que « mon Jésus fait peser le monde entier sur mes « épaules. »

Toutes les fois que ce triste spectacle des péchés des hommes se présentait à son esprit dans ses visions, elle en éprouvait une telle impression de douleur, qu'elle en était tout abattue, le visage pâle et décomposé comme celui d'une morte. Le premier dimanche de l'Avent de l'année 1542, le Seigneur lui ayant montré à découvert par quelles énormités, quels outrages et quelles trahisons contre leur Sauveur, les hommes se préparaient à célébrer la douce fête de sa Nativité, les sœurs la virent tomber à terre comme foudroyée, toute baignée de larmes, le corps immobile et le visage d'une pâleur mortelle. Après s'être empressées de lui donner des soins, elles lui demandèrent la cause de cette défaillance. Elle leur raconta sa douloureuse vision, et puis elle ajouta en redoublant de larmes : « Comment voulez-vous que je vive en voyant Dieu tant offensé, et tant d'âmes se perdre pour l'éternité? est-ce possible[1]? »

Il y avait des crimes qui lui arrachaient des larmes si amères, accompagnées de gémissements et de sanglots si déchirants, qu'il n'était pas possible de ne pas pleurer avec elle; c'étaient les crimes du sanctuaire et de la profession religieuse. Des prêtres, des amis de Jésus-Christ devenus traîtres à sa personne et les profanateurs de son sang; des vierges sacrées, ses chastes épouses, livrées aux cupidités immondes du siècle; tous ces anges de la terre voués aux flam-

[1] Sandrini, lib. II, cap. v, pag. 163.

mes éternelles, c'était un spectacle trop navrant pour son cœur, et sa douleur ne se trahissait que par des accents surhumains.

Un jour qu'elle était en extase, on lui voyait répandre silencieusement des pleurs avec une abondance inaccoutumée. Le prieur de Saint-Dominique, qui se trouva là dans ce moment, en fut étonné, et attendit qu'elle fût revenue à elle pour lui en demander la cause. La sainte cherchait d'abord à éluder une réponse ; mais voyant qu'il insistait, elle lui dit tout simplement qu'elle venait d'être transportée en esprit dans le ciel. « Dans le ciel? répliqua le Prieur avec surprise ; est-ce donc qu'on pleure dans le ciel ? » Alors elle lui raconta qu'elle avait vu dans le ciel son auguste souveraine, la très-sainte Mère de Dieu, prosternée au pied du trône de son Fils, le prier avec tant d'ardeur et une si affectueuse charité pour les pauvres pécheurs, qu'elle n'avait pu faire autrement que de pleurer amèrement à ce spectacle si touchant. « Toute pécheresse que j'étais, ajouta-t-elle, je me suis mise à mêler mes prières aux siennes, et, comme je n'avais pas autre chose que mes larmes à offrir à Jésus, je les ai laissées couler tant qu'elles ont voulu. »

Mais outre ces larmes, ces pénitences, toutes ces souffrances spontanées qu'elle s'infligeait journellement pour les pécheurs en général, elle subissait habituellement d'autres douleurs bien autrement cruelles. C'étaient celles qui lui venaient directement de la main de Dieu pour la rédemption de quelques grands coupables en particulier. Il y a dans le monde des criminels, des pécheurs exceptionnels, qui n'ar-

rivent quelquefois à jouir des bénéfices de la Rédemption qu'avec la médiation des saints. Il leur faut le concours d'une victime innocente qui vienne s'offrir à leur place pour satisfaire à tous les droits de la justice de Dieu outragé. Et, de même que pour sauver le monde, il fallut que Dieu le Père immolât son propre Fils sur le Calvaire, de même, pour sauver ces grands coupables, il faut que Jésus-Christ vienne frapper sur ce qu'il a de plus cher dans son Église, sur les saints, les élus de sa droite. Il faut qu'il leur compose un supplice exceptionnel, autant pour satisfaire aux exigences de sa justice que pour réaliser les vœux suprêmes de leur charité. Car pour ces cœurs magnanimes, après la joie de sauver les âmes, il n'en est pas de plus noble et de plus douce que de souffrir et de mourir sur la croix par laquelle il les a rachetés. Qui plus que Catherine, la sainte épouse de Jésus crucifié, éprouva cette soif de la rédemption des âmes? Qui en fut plus souvent la victime immolée? Citons-en quelques exemples.

On se souvient de l'admirable conversion que nous avons racontée de ce malheureux condamné de Prato. La veille de son exécution il blasphémait le Dieu devant lequel il allait comparaître, et le lendemain il paraissait sur l'échafaud avec la pieuse résignation et la foi en Jésus-Christ du bon larron sur la croix. Mais ce que nous n'avons pas dit, c'est le prix de sa rédemption. Catherine s'étant offerte pour l'acquitter selon toutes les rigueurs de la justice, elle fut condamnée à souffrir pendant trois années consécutives des douleurs d'une violence surhumaine. Au moment où ces douleurs atroces commencèrent

à la saisir, Dieu lui fit entrevoir le mouvement de sa grâce qui pénétrait en même temps dans l'âme du voleur endurci, et qui lui apportait avec le repentir l'abondance de ses miséricordes infinies. Ce spectacle lui suffit pour tempérer ses douleurs et lui en rendre les violences chères et aimables. « C'est ainsi, s'exclame un poëte contemporain, que vous subissez, ô vierge innocente, les châtiments de l'obscur malfaiteur, tandis que le vil criminel apparaît abrité sous les vertus et les mérites de votre âme héroïque. O Catherine, vous si compatissante pour les affligés, si indulgente aux pécheurs, descendez dans nos cœurs avec un rayon de l'aurore, et remplissez-les d'un si noble amour[1] ! »

Une sœur de son monastère, nommée Lodovica Nicollini, atteinte depuis longtemps de douloureuses infirmités, manquait souvent de résignation et tombait dans des accès d'une noire mélancolie, voisine du désespoir. Un jour, la veille de la fête de saint Barthélemy, 1542, pendant cette procession mémorable, où la sainte en extase portait son crucifix miraculeux, on la vit tout d'un coup se détourner de son chemin et entrer dans la cellule de la malade. Son ange gardien l'avait avertie de la tentation de désespoir à laquelle elle venait de succomber. Elle s'approcha de son lit, et, lui faisant baiser son crucifix, ramena la résignation et la paix dans son âme. Mais l'année suivante, ces douleurs s'aggravant outre mesure, au milieu de tous les symptômes d'une mort prochaine, la pauvre malade perdit

1 Per le Feste nell'anno centesimo della canonizatione di santa Caterina de Ricci (Il dolore chè libera), pag. 20.

encore courage, mais cette fois sans apparence de retour. Son désespoir était à son comble. Elle refusait obstinément toute consolation, ne voulant rien entendre ni du côté des hommes, ni du côté de Dieu. Son salut était évidemment en péril. Alors Catherine, se prosternant devant Dieu, lui demanda cette âme, s'offrant en victime pour prix de son rachat. A l'heure même elle est prise d'un mal de côté extrêmement aigu. Assurée par ce signe qu'elle est exaucée, toute courbée par la souffrance, elle s'approcha de la malheureuse désespérée pour la bénir avec l'anneau de ses fiançailles sacrées. La malade aussitôt ouvrit les yeux. « Mère Catherine, s'écria-t-elle, vous êtes vraiment l'épouse de Jésus-Christ. » Et, de l'accent le plus humble et le plus affectueux, versant des torrents de larmes, elle conjura la sainte de l'aider à demander à Dieu pardon de ses péchés. Puis, avec les sentiments de la piété la plus tendre, ayant reçu les derniers sacrements, elle mourut dans le baiser du Seigneur. Sa mort fut si précieuse devant Dieu, comme Catherine en eut révélation, qu'étant entrée au purgatoire le mercredi saint, elle en sortit le matin de Pâques, pour en célébrer la fête dans le ciel.

L'occasion se présenta plus tard d'user du même dévouement à l'égard d'un grand bienfaiteur du monastère. C'était un seigneur de Florence, d'une probité parfaite, d'un grand cœur et d'une générosité peu commune, mais totalement étranger aux pratiques religieuses. Il professait une grande admiration pour le caractère et les vertus de Catherine, vénérait les mœurs douces et pures de ses ferventes

religieuses, et, comme il les savait pauvres, leur venait spontanément et largement en aide, non pour l'amour de Dieu, mais par pure sympathie et pour le noble plaisir de donner. Catherine n'était pas ingrate. A l'exemple de son Père saint Dominique, « elle ne pouvait souffrir de moissonner le temporel de personne sans semer en lui le spirituel. » Aussi ne cessait-elle de travailler à ramener ce grand caractère au Dieu qui l'avait créé, l'exhortant à rentrer en lui-même, à songer aux droits de son Créateur et aux destinées éternelles de son âme. Mais l'infidèle n'aimait pas à entendre ce langage. Il s'étudiait à changer de conversation et souvent se retirait brusquement, pour échapper aux influences de sa parole. Comme, un jour, la sainte devenait plus pressante, se sentant froissé dans son orgueil, il s'oublia jusqu'à lui répondre ces paroles hautaines et dédaigneuses : « Qu'il savait bien ce qu'il avait à faire, qu'il n'avait pas besoin pour l'apprendre des sermons d'une femme, et que, dans ce cas, elle n'avait qu'à s'en tenir à sa quenouille et à s'en aller filer. » Catherine, désolée de son obstination, se retira dans le secret de sa cellule, pour traiter de son salut avec Jésus. Que se passa-t-il dans ce mystérieux tête-à-tête? l'événement le démontra. Le noble seigneur tomba malade; il reconnut la main qui le frappait et la baisa avec amour. Devenu chrétien au moment suprême, son grand cœur se révéla par des actes d'une foi et d'une vertu extraordinaires, et il mourut de la mort des saints. Une des compagnes de la sainte lui racontant avec admiration les incidents de cette belle mort, celle-ci

lui dit agréablement : « Maintenant il doit savoir si Catherine a filé ou si elle a fait autre chose pour son salut. » Mais en attendant, ajoute l'historien qui rapporte ce fait, Catherine était condamnée à souffrir dans son corps des douleurs presque intolérables pendant un temps déterminé [1].

Cependant l'action rédemptrice de notre sainte ne s'arrêtait pas aux limites de la vie présente. Elle passait la frontière du temps pour s'exercer en faveur des âmes du purgatoire. Dès son enfance, et quand elle n'avait encore sur l'état des âmes dans ce lieu d'expiation que les vues ordinaires de la foi, elle avait une tendre compassion pour ces créatures chéries de Dieu, et néanmoins condamnées aux rigueurs de sa justice. Elle se serait accusée de cruauté envers elles, si elle ne leur eût donné une large part dans ses prières, ses mortifications et ses bonnes œuvres quotidiennes. Mais quand Jésus-Christ l'eut associée, comme son épouse, aux douleurs de sa Passion et à l'exercice de sa miséricorde, il lui donna les enseignements complets de la vérité sur l'état de ces âmes, pour dilater proportionnellement en leur faveur les œuvres de sa charité et de son dévouement. Ainsi, régulièrement toutes les semaines, si le jeudi et le vendredi elle accompagnait Jésus-Christ dans toutes les douleurs de sa Passion, le dimanche soir, elle descendait en esprit aux enfers, pour y être témoin du supplice des damnés et des souffrances des justes

1 Imperochè fu per ciò gravissime afflitta nel suo proprio corpo, è porto per certo tempo dolori quasi intolerabili. (Seraf. Razzi, lib. III, cap. VIII, pag. 182.)

dans le lieu respectif de leur expiation [1]. Et, de même que le terrible spectacle de l'enfer lui inspirait un zèle infatigable, un dévouement sans bornes pour la conversion des pécheurs, de même les navrantes visions du purgatoire l'attendrissaient extrêmement en faveur de ses saintes victimes, et elle n'épargnait ni ses larmes, ni ses supplications, ni ses souffrances pour obtenir leur délivrance.

Indépendamment de ces visites périodiques, Dieu lui en faisait faire d'autres irrégulièrement, selon les circonstances et les besoins des âmes, le plus souvent sous la conduite de son ange gardien. On raconte qu'en arrivant en présence de ces âmes infortunées, son cœur était navré d'une pitié si tendre pour leurs souffrances, qu'elle se précipitait aux pieds de son guide céleste, pour le supplier, avec toutes sortes d'instances, d'employer sa puissance à les délivrer. Si la sainte Vierge ou les saints lui apparaissaient en ce moment, comme c'était ordinaire, elle recommençait à leur pied ses supplications avec un redoublement de larmes et de gémissements. Une si fervente médiation était toujours couronnée de succès, et c'était une des joies du cœur de Jésus de multiplier les apparitions des saints autour d'elle dans ce lieu, afin d'encourager son zèle et l'exercice de sa miséricorde en faveur des âmes souffrantes.

1 Questo dono di videre lo stato dei defunti l'era conceduto ogni Dominica notte. Imperochè come tutti i venerdi... ella accompagnava Gesu fino alla croce è alla sepoltura, cosi ancora ogni Dominica notte ella era rapita in spirito a i luoghi infernali. (Seraf. Razzi, lib. II, cap. IX, pag. 70.)

Un jour y étant descendue sous la conduite de saint Thomas d'Aquin, elle y rencontra une âme que les hommes devaient croire en enfer, à en juger par sa vie publique. On n'avait vu en lui qu'un grand personnage d'Église, vivant tout à fait en homme du monde, ambitieux, fier et usant largement, au profit de son orgueil, des revenus considérables de ses bénéfices, sans songer à distribuer aux pauvres la part sacrée qui leur est destinée. Puis, tout d'un coup, on n'avait plus rien appris de lui, sinon qu'il était mort. Dieu cependant lui avait ménagé dans l'intervalle une grande grâce, c'était un pèlerinage à Prato. Il était venu; il n'avait fait qu'entrevoir la sainte en état d'extase; son cœur avait été touché de repentir, et à peine rentré chez lui, il y était mort dans les sentiments les plus chrétiens. Se trouvant donc dans le purgatoire, où il s'attendait à de longues expiations, il y vit apparaître ce jour-là sainte Catherine. Son premier mouvement fut de venir se prosterner à ses pieds, pour lui raconter comment il lui devait sa conversion et le bonheur d'avoir échappé aux peines de l'enfer. Puis il la supplia d'achever son œuvre et d'y mettre le couronnement, en l'arrachant aux longs supplices qui lui étaient réservés dans ces flammes expiatrices. Catherine, attendrie, lui promit de le secourir et obtint promptement sa délivrance.

Dans une autre circonstance, elle fut étonnée d'y trouver une religieuse de son monastère, que toutes ses compagnes croyaient au ciel, à cause de la ferveur de sa vie et de sa constante fidélité à suivre les observances conventuelles jusqu'à son dernier

jour. Mais, chargée d'office de veiller à certains intérêts temporels de la communauté, comme elle s'était montrée négligente dans leur administration, la justice de Dieu l'avait condamnée pour cette négligence à la peine du feu, pour un temps considérable. Car, ajoute le pieux historien, « bien que ces objets temporels n'aient pas une grande valeur par eux-mêmes, du moment qu'ils appartiennent au monastère, ils sont le bien des pauvres, et, à ce titre, ils ont droit à une exacte et soigneuse administration. » Catherine eut pitié de ses souffrances et se hâta de lui ouvrir le ciel par le mérite de ses prières.

Le divin Rédempteur des âmes était si touché du zèle et de la tendresse de son épouse pour ces pauvres captives, que non-seulement il s'empressait de lui accorder leur liberté, mais il se plaisait encore à la dédommager du douloureux spectacle de leurs angoisses, par celui de leur joyeuse délivrance et de leur marche triomphale vers le ciel. Un soir, veille de la fête de la Purification, pendant qu'elle planait sur les cimes de la plus haute contemplation, la très-sainte Vierge lui apparut, et, déployant sous ses yeux son royal manteau, elle lui fit voir sous ses plis la troupe innombrable des âmes que, depuis quelque temps, elle avait délivrées du purgatoire. Dans ce nombre se trouvait une de ses jeunes sœurs du monde et une autre de son monastère. Le spectacle de leur joie, de leur gloire resplendissante, des hommages reconnaissants qu'elles lui adressaient inonda son cœur des plus pures délices, et un instant elle se crut emportée dans leur triomphe.

Mais le Seigneur ne se contentait pas d'exciter le zèle de Catherine à prier pour ces âmes, par le spectacle de leurs souffrances, il permettait encore aux âmes elles-mêmes de venir plaider leur cause auprès d'elle. Soit que ce Dieu des miséricordes, toujours jaloux de faire connaître ce qui peut désarmer sa justice, leur eût rendu sensibles ses fréquentes visites et les effets de sa puissante intervention, soit qu'il leur en eût fait directement la révélation, le nom de Catherine était béni parmi ces infortunées, qui n'aspiraient qu'à attirer son attention, comme un gage assuré de leur prochaine délivrance. Aussi, après avoir échappé aux sollicitations des vivants au parloir du monastère, rendue à la solitude, Catherine s'y trouvait assiégée par le concours non moins empressé des âmes des défunts. Tantôt elles lui apparaissaient dans sa cellule, comme de pauvres captives, chargées de chaînes ou environnées de flammes, l'appelant à leur aide d'une voix lamentable. Tantôt elles faisaient entendre seulement leurs gémissements et leurs plaintes dans les diverses parties du monastère. Une nuit, pendant qu'elle était en prière, on entendit, du côté du jardin, les cris d'une personne en détresse qui appelait au secours. Plusieurs des sœurs, en même temps que la Mère Catherine, ayant ouvert leur fenêtre, aperçurent de grandes flammes, qui partaient du pied de la maison et montaient jusqu'à elles. Pendant que, toutes stupéfaites du phénomène, elles cherchaient à s'en rendre compte, elles entendirent distinctement la voix bien connue d'un bienfaiteur du monastère, mort depuis

quelques jours, qui, s'adressant à sainte Catherine, la suppliait d'avoir pitié de ses souffrances. Sa demande formulée, la voix se tut et les flammes s'évanouirent. La sainte, excitée par sa reconnaissance, s'empressa d'intercéder pour lui auprès de Dieu, et elle fut bientôt exaucée.

Enfin, quand ses prières et ses pénitences ordinaires ne suffisaient pas pour leur obtenir grâce, elle recourait au moyen héroïque et décisif. Elle procédait à leur rédemption en s'offrant en victime pour elles, demandant à Dieu d'épuiser sur sa personne tous les châtiments qui leur étaient réservés par la divine justice. Nous n'en citerons qu'un exemple vraiment extraordinaire, signalé par tous les historiens, et qui apparaît dans les dernières années de sa vie (1587) comme le couronnement de sa longue carrière de dévouement. Après avoir travaillé pendant plus de vingt ans, par ses larmes, ses pénitences et la ferveur de ses prières, à ramener dans les voies du salut un prince abandonné aux plus honteux égarements, elle n'y réussit qu'à l'heure de sa mort. Mais à peine arraché vivant à sa perte éternelle, elle entreprit, à ses risques et périls, de le sauver mort des terribles expiations qui l'attendaient au purgatoire. Par un de ces phénomènes qui ne peuvent s'expliquer que par l'intervention miraculeuse de la toute-puissance divine, la sainte parut pendant quarante jours visiblement en proie à un vrai purgatoire. Elle était comme plongée dans des flammes que l'œil ne voyait pas immédiatement, mais qui se rendaient sensibles par les effets produits dans toute sa per-

sonne [1]. Son corps se couvrait d'ampoules remplies d'humeurs visiblement en ébullition, sous l'action du feu intérieur qui pénétrait sa chair et embrasait tous ses membres. Cet embrasement était tel, que sa langue paraissait comme un fer rouge, et que son corps produisait dans sa cellule l'effet d'un poêle ardent. Et cependant, dans cet affreux supplice, loin de rien perdre de la sérénité de son visage et du calme profond de son âme, Catherine semblait se réjouir de ses souffrances! En vain les sœurs s'épuisaient-elles en efforts pour lui procurer quelque soulagement; en vain lui faisaient-elles de fréquentes lotions sur le corps, avec de l'huile ou de l'eau, lui donnant à boire de l'eau fraîche pour tempérer ses ardeurs intérieures, tous les remèdes étaient inutiles. La cause du mal, de l'aveu même des médecins, échappant aux investigations de la science, échappait par cela même à la puissance de ses remèdes. Il n'y avait aucun doute pour personne que ce mal ne vînt directement de la justice de Dieu, qui acceptait d'une victime innocente l'expiation méritée par un grand coupable. Pendant les quarante jours que dura ce supplice, bien que les souffrances fussent habituellement des plus cruelles, elles subissaient néanmoins des recrudescences effrayantes. Dans ces moments

1 Sainte Catherine de Gênes souffrit le même supplice; « il lui semblait être en corps dans les flammes du purgatoire. » Dieu lui avait annoncé ce supplice en ces termes : « Lorsque j'aurai fait de ton corps un vrai purgatoire, tu sauras que j'en agis de la sorte pour augmenter ta gloire et t'attirer au ciel sans autre purification. » *Vie de sainte Catherine de Gênes,* p. 175. (Traduction des Bollandistes, publié par un vicaire général d'Évreux.)

terribles, l'intensité des flammes invisibles qui consumaient la patiente était telle, qu'elle en perdait la parole et le mouvement pendant près de douze minutes, et que les sœurs ne pouvaient la toucher sans se brûler les doigts. La sœur Maria Angela Segni, retirant brusquement sa main, après l'avoir touchée, lui disait : « Mais, ma mère, vous êtes dans le feu. » La sainte lui répondit : « Oui, ma fille! » n'ajoutant plus rien, comme si c'était la chose la plus simple, la plus naturelle du monde. Et ce qu'il y a d'admirable, pour mieux voiler le mérite de ses souffrances aux yeux émus de ses compagnes, l'humble servante de Dieu cherchait à les déprécier en leur disant : « Ah! mes sœurs, ce n'est pas pour délivrer des âmes du purgatoire que je voudrais souffrir quelque chose, mais bien pour empêcher les pécheurs de tomber dans l'enfer; car ce sont ces derniers qui sont en péril de leur salut, tandis que celles-là en sont au moins assurées. »

C'est ainsi que la sainte épouse de Jésus-Christ crucifié accomplissait sa mission rédemptrice auprès des âmes. Ce monastère de Saint-Vincent, ce lieu qu'elle avait choisi pour la paix de sa solitude et l'austérité de son silence, ne retentissait plus depuis dix ans que des voix émues et un peu confuses des foules religieuses, qui venaient implorer son assistance. Depuis dix ans, son divin Époux lui amenait de toutes parts, de ce monde et de l'autre, des multitudes d'âmes souffrantes, et priant pour les unes, se faisant la victime et la rançon des autres, elle répandait sur toutes les bienfaits de sa tendresse

et des miséricordes de son Dieu. Et, cependant, incompréhensible humilité des saints ! Catherine devenait de plus en plus méprisable à ses propres yeux. Elle ne voyait dans ce mouvement et ce concours des peuples aux portes de son monastère, qu'une occasion de trouble pour le recueillement et la paix de la vie religieuse ; elle s'en accusait comme d'un crime et en demeurait toute confuse, comme d'un scandale. Dans les commencements de l'année 1552, au sortir de son extase de la Passion, un vendredi soir, quelques-unes de ses compagnes furent étrangement surprises de la voir fondre en larmes en leur présence. Elle se disait indigne de porter l'habit religieux, à cause de ses péchés, et elle ajoutait avec un indicible accent de conviction, « que si elle était encore à faire profession, on ne l'y admettrait pas certainement, à cause des désordres, des mauvais exemples, de tous les scandales de sa vie. » Sœur Maddalena Strozzi, sa maîtresse et sa gardienne, n'en croyant pas ses oreilles, ne put s'empêcher de lui dire : « Mais, sœur Catherine, est-ce bien sérieusement que vous parlez ainsi ? — Dieu m'en est témoin, reprit la sainte en redoublant de sanglots et de larmes, je suis profondément convaincue que si la communauté avait pu prévoir tous les désordres de ma conduite, tous les troubles et les scandales dont j'ai été l'occasion pour elle, jamais elle ne m'aurait admise à faire profession[1]. »

Si la sincérité de pareils sentiments avait eu besoin d'être démontrée, rien n'en aurait donné une

[1] Sandrini, lib. II, cap. XIV, pag. 194.

preuve plus éclatante, que ce qui lui arriva quelques jours après, sous le coup d'une atteinte portée à son humilité. Une pauvre femme hydropique de la campagne vint frapper à la porte du monastère. Dieu voulut, pour son bonheur, que la Mère Catherine se trouvât là dans ce moment. Ce fut elle-même qui ouvrit la porte et lui demanda ce qu'elle voulait. La bonne paysanne lui dit naïvement : « Je voudrais parler à la *Sainte.* » Blessée au vif, l'humble Catherine répondit aussitôt avec humeur : « Quelle est la sainte, et qui ne l'est pas ? toutes les sœurs sont bonnes ici ; mais aucune n'est sainte. Les saints sont dans le paradis. » Et cela dit, elle ferma brusquement la porte sur elle. La portière, sœur Héléna Nardi, étonnée de la surprendre en flagrant délit de mauvaise humeur, s'empressa de lui en faire charitablement l'observation. « Oh ! ma sœur, lui dit-elle, comme vous avez été dure pour cette pauvre femme malade ! De grâce, ne la laissez pas partir ainsi toute contristée. Faites-lui un signe de croix et donnez-lui votre bénédiction. » Catherine, se ravisant aussitôt, se hâta de rouvrir la porte, et sentant bien que la pauvre femme ne demandait qu'à être guérie, elle lui fit un signe de croix sur la poitrine, lui disant d'avoir confiance en Dieu et en saint Vincent, qu'elle prierait pour elle et qu'elle serait guérie. La bonne femme s'en retourna docilement chez elle. Elle y rentrait à peine, qu'elle retrouva la santé. Pleine de reconnaissance, elle revint sur-le-champ au monastère pour remercier sa bienfaitrice. Sa reconnaissance n'en demeura pas là. De ce jour elle voua à la sainte une affection des

plus touchantes et ne cessa plus de venir discrètement la visiter, lui apportant chaque fois les plus beaux fruits de ses arbres, selon la saison. On ne savait ce que l'on devait admirer davantage, des délicatesses de cœur de la paysanne ou de l'aimable simplicité de Catherine, qui prenait tant de plaisir à la recevoir[1].

A l'exemple de cette femme qui quitte tout pour venir goûter le charme de quelques moments d'entretien avec la sainte, arrêtons-nous un instant dans le récit de son histoire, pour contempler le spectacle de ses vertus intimes. Pour bien les connaître, il nous faudrait pénétrer dans le jardin fermé de l'Époux; car c'est là qu'elle habite. Nous l'y trouverions avec son bien-aimé, y cueillant des lis et s'y enivrant de parfums. Mais ce sanctuaire est impénétrable, et nul œil mortel ne peut en sonder les mystères; l'homme ne voit que ce qui apparaît au dehors. Demeurons donc respectueusement « derrière les murailles, regardant par les ouvertures, à travers les treillis. »

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. 1, pag. 101.

CHAPITRE XVII

Vertus de Catherine. — Son grand amour de Dieu. — Sa prière sans interruption. — Sa dévotion pour la sainte Eucharistie. — Fêtes invisibles que Dieu lui donne. — Ses extases presque continuelles. — Ses jeûnes et ses abstinences.

1536-1552

La vie de Catherine n'était qu'un acte incessant d'amour de Dieu. Depuis le jour où nous avons vu son ange gardien en allumer le foyer dans son âme, il n'y avait pas une fibre, un battement de son cœur qui n'en ressentît les ardeurs. « Elle en était tellement possédée, que, semblable au cerf altéré qui soupire après l'eau des fontaines, comme s'exprime un de ses biographes, elle se portait toujours haletante vers Dieu, sans que rien pût arrêter sa course ni comprimer son élan. » On s'en apercevait à son étonnante assiduité dans la prière, qui était vraiment continuelle, pratiquant à la lettre le précepte de l'Apôtre : « Il faut toujours prier et ne jamais discontinuer. » En dehors du chœur et des autres lieux consacrés à la prière, elle demeurait tout aussi

recueillie en Dieu qu'au pied des saints autels. Partout où on la rencontrait, sous le cloître, dans le jardin, allant et venant d'un exercice à l'autre, seule ou avec ses compagnes, elle récitait toujours des psaumes, des hymnes, son Rosaire ou d'autres prières semblables, de sorte qu'on lui voyait remuer perpétuellement les lèvres. Cependant, loin de se rendre jamais importune, elle charmait, au contraire, toutes ses sœurs par l'affectueuse dévotion avec laquelle elle ne cessait de bénir et de louer Dieu. Venait-on à l'interroger, à lui demander quelques renseignements, elle répondait aussitôt avec beaucoup de grâce et une grande douceur, et puis rentrait immédiatement dans son profond recueillement. Quand l'importance des renseignements, des explications à donner, exigeait plus de temps, quelque longues que fussent les interruptions, on a remarqué qu'elle reprenait sa prière au point où elle l'avait laissée, non-seulement quant aux paroles, mais encore quant à la ferveur des sentiments et à l'expression même du visage. Personne n'aurait pu soupçonner, en la voyant, qu'elle venait d'éprouver une interruption. « Puissante ténacité de sa prière! s'écrie un de ses historiens, qu'aucune attention donnée aux choses du prochain ne put jamais distraire des choses de Dieu, aucune conversation de la terre, interrompre sa conversation avec le Ciel[1]. »

Les journées ne lui suffisaient pas pour satisfaire

1 Dal chè comprender possiamo, chè nel rispondere non divagava mai dall'orare, ne il ragionamento terreno le alienava l'anima dal ragionare con Dio. (Sandrini, lib. II, cap. VII, pag. 172.)

cette soif dévorante de la prière; elle y consacrait la plus grande partie de ses nuits. Deux ou trois heures avant matines, qui, dans les monastères du tiers ordre, se disaient à quatre heures du matin, elle était déjà sur pied pour se livrer à un de ses exercices favoris; c'était la méditation de la vie et de la Passion de Notre-Seigneur. Elle s'étudiait à recueillir de chacun de ces mystères un enseignement pratique pour la perfection de son âme, ou bien elle en appliquait les mérites infinis à son salut éternel. Dans la contemplation du mystère de la naissance de Jésus-Christ, elle suppliait le divin Sauveur de la faire naître elle-même à une vie plus sainte et plus parfaite, « se regardant toujours comme commençant à peine à servir Dieu. » En méditant sur la Passion, elle ne se lassait pas de rendre au Sauveur les plus vives actions de grâces, de ce qu'il avait bien voulu endurer tant de souffrances par amour pour elle. Au mystère de l'Ascension, elle conjurait le Seigneur de vouloir bien lui réserver une place dans le ciel, non à cause de ses mérites personnels, puisqu'elle n'était qu'une misérable pécheresse, mais uniquement à cause de la bonté et de l'infinie miséricorde de son Dieu.

Mais si elle priait toujours et partout, c'était en présence du sacrement adorable de nos autels qu'elle faisait surtout éclater sa ferveur. Elle y venait à tout instant, comme vers le centre où gravitait son cœur, et là, ne se contenant plus, son amour s'épanchait en soupirs enflammés, en expressions des plus tendres, et presque toujours en torrents de larmes délicieuses. A force d'intimité avec cet adorable

sacrement, elle avait fini par avoir comme l'instinct, l'intuition de sa présence; de telle sorte que, mieux que la lampe qui désigne le lieu où se trouve le corps de Jésus-Christ, son cœur lui en donnait la révélation. Un jour de vendredi saint, comme elle s'était retirée dans un coin solitaire, en face de l'autel dépouillé et du tabernacle ouvert, pour mieux méditer sur le grand mystère du jour, son cœur l'avertissant que le corps de Jésus-Christ était dans le saint tabernacle, contrairement à toutes les apparences, elle se prosterna avec une profonde humilité pour l'y adorer. La Mère Eufrasia, l'apercevant dans cette attitude, dit à une sœur : « Avertissez la sœur Catherine que le saint Sacrement n'est pas dans le tabernacle. » Alors Catherine s'adressant à Notre-Seigneur Jésus-Christ : « N'êtes-vous pas là, mon bien-aimé, lui dit-elle à haute voix ? — Oui, chère épouse, j'y suis, » lui fut-il répondu distinctement. Et, en effet, sans en avoir averti personne, le Prieur de Saint-Dominique, à l'office de la veille, avait laissé au fond du tabernacle quelques particules du saint Sacrement, pour le besoin des infirmes. En entendant cette voix divine, Catherine, ravie tout à coup en extase, vit en réalité Notre-Seigneur Jésus-Christ debout sur l'autel qui l'exhortait à l'aimer par les paroles les plus tendres, et elle, qui ne demandait pas mieux, s'abandonnait à toute l'impétuosité de ses désirs[1].

On comprend après cela combien elle devait être ardente à s'unir à lui dans la sainte communion. Dès

[1] Sandrini, lib. I, cap. XXIII, pag. 77.

les premiers jours de son entrée en religion, elle s'était épuisée en stériles efforts auprès de son oncle et confesseur, le vénérable Fra Timoteo, pour en obtenir la permission de rendre ses communions plus fréquentes. Alors, « voyant bien qu'elle pourrait souffrir beaucoup, mais non pas vivre longtemps sans cet aliment céleste », on ne saurait imaginer avec quelle humilité et quelle tendresse elle s'en plaignit à son divin Époux, avec quelles instances elle le supplia de lui accorder un bonheur tant désiré. Des vœux si ardents étaient trop selon le cœur de son Jésus, pour qu'il ne s'empressât pas de les réaliser, et elle fut autorisée à s'approcher tous les jours de la table sainte. Dès ce moment, sa dévotion ne connut plus de bornes, et rien ne peut se comparer dans ses journées à la beauté de ces heures du matin, consacrées à cette grande action. Elle s'y préparait par des élans d'amour si ardents, que le divin Époux, ravi « de la préparation de son cœur », se mettait en frais pour venir au-devant d'elle, et n'arrivait qu'au milieu de l'appareil d'une solennité toute céleste. Presque tous les jours, le mystère de l'Eucharistie, déchirant pour elle tous ses voiles, s'accomplissait sous ses yeux par le ministère des saints et des anges du paradis. C'était tantôt saint Vincent Ferrier, patron du monastère, ou quelque autre de ses illustres protecteurs, et tantôt Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne, qui apparaissaient à l'autel célébrant le saint sacrifice, environnés d'autres saints pour y remplir les offices secondaires. Les anges chantaient la messe avec la prose et les hymnes du très-saint Sacrement, et remplissaient

le temple de leurs cantiques sacrés; suaves harmonies! s'écriait-elle, dont toutes les harmonies de la terre ne sauraient nous donner une idée; « car si les oreilles des hommes peuvent les entendre, la langue d'un mortel sera éternellement impuissante à en raconter les douceurs [1]. » Ordinairement la vision disparaissait, et Catherine sortait de son extase au moment de la communion, pour la recevoir des mains du prêtre qui avait réellement offert le saint sacrifice aux yeux de toute la communauté.

Un jour de l'année 1542, le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu, il n'y eut au monastère qu'une seule messe, que devait célébrer un religieux âgé et infirme, et qui, pour cette raison, n'était pas autorisé à donner la sainte communion. Catherine, désolée de ne pouvoir communier ce jour-là, s'adressa à son Époux céleste pour lui demander qu'il voulût bien, d'une manière ou d'autre, lui épargner cette privation. Or, à peine venait-elle d'entrer à l'église pour entendre la messe, qu'à la place du vieux prêtre qui montait à l'autel, elle vit tout à coup Notre-Seigneur Jésus-Christ, le souverain prêtre, dans toute sa majesté, revêtu de splendides habits pontificaux, célébrant solennellement le saint sacrifice, assisté d'une multitude de saints, parmi lesquels elle remarqua les deux saints Jean, le Précurseur et l'Évangéliste, notre Père saint Dominique, saint Thomas d'Aquin, saint Antonin archevêque de Florence, et

1 Perchè quelle quantun cunquè possono odirsi dalle orechiè, non possono spiergarsi dalla lingua di noi mortali. (Sandrini, lib. II, cap. x, pag. 185.)

saint Vincent Ferrier, tous revêtus de brillantes dalmatiques. Tout entière à ce spectacle, elle demeurait immobile, les yeux fixés du côté de l'autel, ne perdant rien des moindres incidents de cette action solennelle. Au moment de l'élévation, elle vit la sainte hostie, changée en petit enfant, qui regardait en souriant toutes les sœurs, et les bénissait de sa main droite. Quand le vieux prêtre, sa messe terminée, eut quitté l'autel, toute l'attention des sœurs se porta vers Catherine, qui, toute ravie en Dieu, se dirigeait vers le lieu du chœur où se donne la sainte communion. Elle voyait en ce moment Notre-Seigneur Jésus-Christ entouré de tout son cortége descendre de l'autel pour lui apporter la divine Eucharistie. Elle se tenait là, prosternée, dans un sentiment de profonde humilité, attendant la venue de son Sauveur, lorsque la Mère prieure, touchée de sa pieuse attente, fit dire à la sœur Maddalena Strozzi, sa gardienne, qu'elle avait envoyé demander au Prieur de Saint-Dominique l'autorisation pour le religieux infirme de communier sœur Catherine. A ce moment la vision disparut, et Catherine sortit de son extase, profondément affligée de voir s'éloigner le pain de vie, qu'elle touchait presque des lèvres. Mais sa douleur ne fut pas de longue durée; car elle vit bientôt le vieux prêtre remonter à l'autel pour lui donner la sainte communion. Pendant qu'il était tourné vers elle, à la place de la sainte Eucharistie qu'il tenait entre ses mains, elle vit le bel enfant qui lui était apparu à l'élévation, lui tendre les bras avec le visage le plus souriant et le plus radieux, et puis reprendre la forme de l'hostie

au moment où le prêtre se disposait à la mettre sur ses lèvres [1].

On devine aisément ce que devaient être les joies intimes des communions préparées avec de pareilles solennités, et quelles ivresses devaient remplir les fêtes du sanctuaire, après de telles pompes sous le portique! Dans ces heures solennelles, Catherine en extase n'avait plus rien de terrestre. Son visage s'animait d'un éclat surhumain qui lui donnait l'aspect d'un vrai séraphin. Son âme débordait d'un tel enthousiasme, que les transports les plus vifs se mêlaient aux accents les plus suaves, dans ses épanchements avec son bien-aimé. Elle devenait alors comme un foyer ardent de l'amour divin, autour duquel toutes les religieuses accouraient ranimer leur ferveur, chacune de ses paroles tombant sur leur cœur comme des charbons embrasés. On l'entendait dire à Jésus que « le divin amour remplissait toute l'étendue de son cœur, et qu'il n'y avait pas une seule petite place qui n'en fût pénétrée; que les flammes dont il était consumé étaient si dévorantes, qu'elles épuisaient ses forces, jusqu'à la faire tomber en défaillance; que lui-même enfin était un si grand bien pour elle, qu'il ne lui serait plus possible, maintenant qu'elle en avait goûté les douceurs, de vivre un seul instant sans l'aimer. » D'autres fois, c'étaient les accents de la plus tendre humilité : « O amour infini, s'écriait-elle, ô mon divin Époux! je ne mérite pas de tant vous aimer! C'est vous, mon Jésus, qui m'avez donné ce grand

[1] Sandrini, lib. II, cap. x, pag. 184.

amour; c'est vous qui m'avez choisie pour votre épouse, et, tandis que d'autres se donnent une épouse, noble, riche, ornée de toutes les vertus, vous, mon Rédempteur et mon Dieu, c'est une misérable comme moi que vous avez choisie, moi, capable de tout mal, remplie de souillures, toute plongée dans le péché. Je demeure confondue que vous ayez pu abaisser votre amour jusqu'à moi [1]. »

Un jour, que son cœur débordait de charité pour ses sœurs, on l'entendit commencer ainsi son entretien avec Dieu : « Mon doux Époux, je voudrais que vous m'inspiriez des pensées et des paroles capables de faire comprendre à mes sœurs les grâces et les bienfaits qu'elles reçoivent dans la sainte communion, afin qu'elles s'y préparent avec une plus grande ferveur. Oh! que c'est une grande chose, ô mon Sauveur, de recevoir, avec votre saint corps, votre âme très-sainte, votre sang très-pur, votre divinité, l'essence divine tout entière! Mon Dieu, mon doux époux, quels dons que ceux-là! Là où est le prince, là se trouve toute la cour; et là où vous êtes, ô mon Jésus, là se trouvent la multitude des anges et le paradis tout entier. De grâce, ô mon Dieu, ouvrez-leur les yeux pour qu'elles puissent voir la beauté de votre corps glorieux et admirer le grand nombre d'anges qui les environnent. Du moins, faites-moi la grâce de le leur faire comprendre, parce que je voudrais faire participer toutes mes sœurs bien-aimées à tous les avan-

1 Sandrini, lib. I, cap. IV, pag. 161.

tages dont je suis favorisée. Oh! qu'elle est admirable l'union que l'Éternel contracte avec l'âme qui reçoit saintement cette divine nourriture! Que de beaux livres je composerais, si je pouvais écrire tout ce que mon esprit a vu en vous, et tout ce que vous m'avez révélé des grandes et belles choses que renferme la sainte communion[1]. »

« O mon divin Époux, s'écriait-elle un autre jour qu'elle était ravie dans le ciel, quand donc viendra l'heure où je serai unie à votre Majesté et où vous serez uni à mon âme? Je voudrais être toujours ici, à côté de vous! Trinité sainte, de quelles caresses, de quelles délices vous comblez une pécheresse comme moi! Je vous rends grâces de la bonté ineffable dont vous usez envers moi, qui suis une misérable, remplie de toutes sortes de crimes! S'il m'était possible de calculer la multitude infinie de péchés qui se trouvent en moi, je ne devrais plus avoir autre chose devant mes yeux que la bassesse, l'indignité de ma vie criminelle. O mon doux Époux, je vous rends grâces des faveurs et des dons que vous nous avez accordés, à moi et à mes sœurs, vos chastes épouses, que vous vous plaisez à nommer vos délices. Je vous les recommande, ô mon Époux, faites qu'elles reconnaissent votre grandeur et vos bontés. Frappez, pénétrez leur cœur de votre divin amour. Je voudrais qu'elles correspondissent fidèlement à l'amour que vous leur témoignez. Je voudrais qu'elles fussent toutes ardentes dans votre service. Je vous remer-

[1] Fi. Guidi, cap. xxvii, pag. 159.

cie de la promesse que vous m'avez faite de les aider, de les protéger, de ne jamais vous séparer d'elles. O mon amour, je vous recommande tous les pécheurs. Vous me dites qu'il n'y a presque personne qui vous prie pour eux. Eh bien! faites, par votre miséricorde infinie, que ce petit nombre suffise pour apaiser votre colère[1]. »

Mais ce n'était pas seulement après la sainte communion que l'amour divin produisait en elle ces effets extraordinaires, c'était encore, quoiqu'ils fussent moins intenses, dans le cours ordinaire de la vie. Depuis 1542, il avait pris de telles proportions, que les moindres incidents suffisaient pour en exciter les transports. Tout ce qui lui parlait de Dieu, une cérémonie religieuse, le chant d'un cantique, une image pieuse, une parole édifiante, la ravissait hors d'elle-même. C'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Son âme perdait terre pour s'en aller dans les visions du ciel. Il n'y avait ni lieux, ni temps, ni exercices du monastère qui la missent à l'abri de ces subites invasions de l'esprit de Dieu. Ce n'était pas seulement au chœur, à l'église, dans les divers oratoires qu'elle en était saisie, mais partout ailleurs, au jardin, sous les cloîtres, à la salle de travail, jusqu'au réfectoire et aux récréations. L'esprit toujours élevé vers Dieu, elle voguait si près des rivages célestes, que le moindre souffle dans ses voiles suffisait pour l'y faire aborder. Outre ces circonstances imprévues et irrégulières, il y avait certaines heures, certains exercices pério-

1 Fi. Guidi, cap. xxvii, pag. 158.

diques qui la faisaient infailliblement entrer en extase. C'était le moment qui suivait sa communion tous les matins; chaque fois que, dans le cours de la journée, elle entendait une lecture spirituelle; tous les soirs après complies, au chant du *Salve, Regina*, et à chaque cérémonie de la vénération du crucifix ou des saintes reliques. Comme ces extases, la saisissant à l'improviste au milieu des exercices de la communauté, y apportaient inévitablement du désordre et du trouble, on fut obligé de l'en tenir éloignée, en la dispensant d'y assister. La dispense la plus nécessaire était celle de l'assistance au réfectoire pour les repas, par la raison qu'il ne lui était plus possible d'y prendre sa nourriture; car, à peine venait-elle de s'asseoir à table, que, prêtant l'oreille à la lecture de piété qui s'y fait ordinairement, son âme n'était plus bientôt maîtresse d'elle-même, et uniquement affamée de la nourriture céleste, elle s'en allait à la table des anges se rassasier de lumière et de vérité. Ce fut cette même année, 1542, qu'on lui fit prendre ses repas à part de la communauté, en compagnie d'une ou deux de ses sœurs, chargées de veiller à ses besoins [1].

Ce qu'elle prenait, du reste, habituellement de nourriture était loin d'atteindre ce que l'on pourrait appeler, pour les plus sobres, la mesure du nécessaire. La grâce de Jésus-Christ, qui la prédestinait à posséder ici-bas l'abondance de la vie de l'esprit, lui avait appris de bonne heure qu'une

[1] Seraf. Razzi, lib. II, cap. XI, pag. 76.

des conditions pour l'obtenir, c'est l'amoindrissement du corps par le régime austère des privations. Déjà, dans la maison paternelle, les abstinences et les jeûnes étaient devenus les jeux et les plaisirs de sa première enfance. Elle avait mis à les dérober à la connaissance de ses parents ces ruses et ces habiletés précoces que d'autres enfants mettent à leur dérober la connaissance de leurs gourmandises. Dès qu'elle eut pris l'habit religieux, à l'âge de treize ans, elle se fit une loi de garder exactement toutes les austérités prescrites par la règle, sans jamais user des dispenses qu'on lui proposait, à cause de la faiblesse de sa santé. Mais, non contente de cela, elle ajoutait encore aux rigueurs communes des privations qu'on n'aurait jamais soupçonnées dans une enfant. Tout en prenant ses repas au milieu de ses compagnes, elle s'arrangeait si bien qu'à certains jours elle arrivait à la fin sans avoir pris la moindre nourriture. D'autres fois, elle touchait si peu à ce qu'on lui avait servi, que ses portions semblaient s'en retourner intactes à la cuisine. A force de soins et de précautions, et grâce à la sérénité de son visage, qui augmentait en proportion de ses jeûnes, elle réussit d'abord à les faire passer inaperçus. Mais ils étaient trop publics et trop fréquents pour qu'ils pussent échapper longtemps aux yeux de ses compagnes, et surtout de ses plus proches voisines de table. Dès qu'elles s'en aperçurent, elles en furent d'abord un peu déconcertées, ne sachant trop qu'en penser. Puis, ayant remarqué son exactitude à tous les exercices de la communauté sans excep-

tion, et ne pouvant pas comprendre que ses forces pussent se soutenir avec des jeûnes si fréquents et si rigoureux, elles finirent par ne plus croire à leur sincérité. Elles la soupçonnèrent de prendre frauduleusement de la nourriture en dehors des repas, et elles firent part de leurs observations et de leurs doutes à leur maîtresse.

On la soumit donc pendant plusieurs jours à une surveillance particulière. Mais les plus minutieuses enquêtes n'ayant abouti qu'à mettre au grand jour l'héroïsme de sa vertu, elle devint l'objet de l'admiration de ses sœurs et de leur plus tendre sympathie; de sorte qu'elle dut mettre désormais toute son adresse à abriter ses pénitences contre les excès de leur sollicitude. La maîtresse des novices sentait davantage le poids de sa responsabilité devant une ferveur qui pouvait devenir facilement indiscrète. Craignant qu'un régime aussi rigoureux pour une enfant ne la débilitât, au point de la rendre incapable à l'avenir de garder les observances et de remplir les charges du monastère, elle prit le parti de lui faire servir des aliments dans la journée, à titre de déjeuner ou de goûter, et de l'obliger à les prendre sous ses yeux. Bien que contrariée par ces exigences, la sainte enfant néanmoins s'exécutait de bonne grâce : elle s'empressait d'obéir et de prendre une petite partie de ces aliments; puis elle conjurait sa maîtresse de lui permettre de s'en tenir là, et elle le faisait d'un air si suppliant et si convaincu, que celle-ci ne savait pas le lui refuser. La concession obtenue, elle tombait à ses pieds pour lui demander sa bénédiction, et courait à l'oratoire

rendre grâces à Dieu du bienfait signalé que sa maîtresse venait de lui accorder. Ferveur admirable qui lui faisait attacher un prix infini aux moindres abstinences, parce que, jalouse à l'extrême de maintenir en elle la prépondérance de la vie de l'esprit, elle redoutait tout ce qu'elle accordait à la vie du corps, même par obéissance. Cette extrême délicatesse fut souverainement agréable au Seigneur, qui se plut à l'en récompenser, selon ses goûts, en l'obligeant plus tard à ajouter au retranchement de la quantité dans sa nourriture le retranchement de la qualité.

Il y a un régime pour l'âme, comme il y a un régime pour le corps, et de même que la science prescrit l'abstinence de certains aliments comme contraires à la santé du corps, de même l'ascétisme chrétien, qui est la science la plus élevée de la vie de l'âme, prescrit l'abstinence de la chair des animaux comme un aliment trop substantiel, et, par là même, souvent funeste à la santé de l'âme[1]. Cette

1 Voici comment un savant médecin de nos jours résume ses observations sur l'influence des aliments sur le physique et sur le moral. Il classe les aliments en deux catégories : les aliments tirés du règne végétal et ceux qui sont fournis par le règne animal, et il dit : « Tous les végétaux qui servent à notre nourriture jouissent de propriétés précieuses : ils fournissent un sang pur, doux et léger; ils calment les mouvements intérieurs et diminuent l'irritabilité physique et morale, et contribuent grandement à maintenir le corps dans cet état désirable qui constitue la santé. Ils ont de plus une tendance à l'acidité qui corrige et arrête la putréfaction, notre plus cruelle ennemie.

« Sur l'esprit (le régime végétal), il favorise la spontanéité, la pénétration, la gaieté ; il fortifie la mémoire et le jugement ; il est propice à l'heureux développement de toutes nos facultés

loi contemporaine de celle du jeûne était devenue dès l'aurore du christianisme la loi des parfaits, la loi de tous les ascètes de l'Orient, de ces âmes contemplatives qui s'en allaient peupler les déserts et présenter au monde le spectacle inouï d'innombrables multitudes humaines vivant, dans un corps mortel, de la vie des anges dans le ciel. La même loi déterminait le régime de toutes les institutions cénobitiques de l'Occident, et, dans la longue période du moyen âge, aucun ordre religieux ne s'établit en dehors de cette loi.

Il n'y eut un commencement de dérogation qu'à l'apparition des ordres militants de Saint-François et de Saint-Dominique, dans lesquels les ébranlements de la vie active, se mêlant au cours pacifique de la vie contemplative, rompirent fatalement l'équilibre des forces humaines et exigèrent une modification à cette loi de l'abstinence absolue. Dans

intellectuelles, en influant sur les organes par lesquels notre âme se manifeste.

« Il dispose à la douceur, à l'humanité, et produit en nous un état inappréciable de quiétude, de tranquillité, si nécessaire à une vie longue et heureuse.

« Les substances animales, au contraire, donnent un sang lourd et porté à la corruption; la viande est plus échauffante et plus stimulante que les végétaux; elle excite les mouvements intérieurs, augmente l'irritation physique et morale; elle fait plus de sang, nourrit davantage, elle exige plus de travail et d'exercice.

« Il (le régime animal) rend pesant, porte au repos, enlève à l'esprit sa spontanéité et sa gaieté pour faire place au spleen et aux idées noires; en général, il contrarie le développement des facultés intellectuelles et morales. » (*Le Correspondant*, année 1869, 10 mai. *Influence des aliments*, etc., par J. Rambosson, pag. 476.)

l'ordre de Saint-Dominique, cette dérogation ne fut jamais qu'accidentelle, momentanée, tout individuelle; de telle sorte que, tout en gardant l'abstinence de chair, comme règle permanente de l'alimentation des religieux, les constitutions, par un tempérament d'une sagesse admirable, admettent en principe la dispense individuelle et transitoire, relativement aux forces et aux besoins de chacun, selon les exigences et les labeurs de la vie active.

Ce régime d'abstinence absolue, par rapport à la vie contemplative, et d'abstinence relative, par rapport à la vie d'action, apparaît sous une forme régulière, dans les deux branches secondaires de l'ordre : le grand ordre des femmes et le tiers ordre séculier. Dans le grand ordre des femmes, qui est voué exclusivement à la contemplation, l'abstinence y est absolue et perpétuelle. Dans le tiers ordre séculier, composé d'hommes et de femmes vivant de la vie du monde, l'abstinence n'y est que relative et à des jours déterminés.

Mais là où la dérogation apparut complète et radicale, ce fut dans la création du tiers ordre régulier, qui, n'étant que la règle du tiers ordre séculier appliquée à la vie commune et contemplative, y faisait usage d'aliments prohibés par l'ascétisme de tous les siècles. Pour la première fois, depuis le commencement du christianisme, on voyait de pieuses cénobites vouées exclusivement à la prière, se nourrir de viande trois fois par semaine, le dimanche, le mardi et le jeudi, hors les temps de l'Avent et du Carême.

C'était évidemment un amoindrissement du régime ascétique des âmes contemplatives. Oserons-nous dire que ce fut également une faute, une atteinte essentielle à la perfection de la vie religieuse, quand nous voyons les vertus éminentes et la haute contemplation de la bienheureuse Émilie de Bicchiéri, la promotrice du tiers ordre régulier, en plein XIII^e^ siècle (1255); quand nous voyons la ferveur et la sainteté de son monastère de Sainte-Marguerite, et de tant d'autres qui se formèrent en Italie sur son modèle? Oserons-nous le dire, surtout, quand, au milieu de l'abaissement universel des grands ordres religieux au XVI^e^ siècle, nous voyons ces monastères mitigés relever l'honneur de l'Église en Toscane, et, malgré leurs observances amoindries, donner naissance à cet astre d'une sainteté si pure, notre sainte Catherine de Ricci?

Dieu voulait-il montrer, par ces grandes exceptions, que son esprit n'est pas enchaîné à telle ou telle forme, telles ou telles institutions humaines? Voulait-il humilier une fois de plus ceux qui se retranchent dans la perfection des formes et qui s'en exagèrent les mérites? Voulait-il enfin leur apprendre de quel côté le vrai zèle doit pencher de préférence, et que s'il est beau de garder exactement d'austères observances, il est encore plus beau d'en dépasser la *lettre* par la ferveur de l'*esprit!* Quoi qu'il en soit, la sainteté des résultats avait absous l'amoindrissement du régime, et vérifié dans un sens ce mot de l'Apôtre : « Ce n'est pas la nourriture qui nous rend recommandables devant Dieu. Ni l'usage de la chair ne nous amoindrit, ni son

abstinence ne nous grandit à ses yeux; mais l'esprit, qui nous dirige [1]. »

Cependant l'exception ne détruisait pas la règle, et c'est précisément parce que sainte Catherine s'était élevée par la hauteur de l'esprit infiniment au-dessus de la sainteté de ses compagnes, que Notre-Seigneur voulut lui imposer personnellement un régime plus parfait. Puisque son âme passait sa vie dans les régions sereines de la contemplation et de l'extase, il ne put souffrir davantage que son corps s'en allât demander à des éléments grossiers sa nourriture et sa vie, et il lui commanda de ne plus manger de la chair, ni œufs, ni lait, ni rien de ce qui vient de la chair.

1 Esca autem nos non commendat Deo. Neque enim, si manducaverimus, abundabimus; neque si non manducaverimus deficiemus (Ire ad Cor., cap. VIII, v. 8.)

CHAPITRE XVIII

Suite des vertus de sainte Catherine. — Jésus-Christ lui impose l'abstinence absolue. — Ses veilles, ses disciplines, ses mortifications. — Son admirable humilité. — Sa douceur et son obéissance. — Vision qui résume toutes ses vertus.

1536-1552

Ce fut dans les premiers jours du mois de mai 1542 que Notre-Seigneur imposa à Catherine l'abstinence absolue. Elle y fut fidèle jusqu'à la fin de sa vie, et ne mangea plus que des légumes, des herbages, des fruits de la terre, nourriture primitive qui rappelait la simplicité des jours de l'innocence. Elle y ajoutait quelquefois du poisson commun, et, dans ses maladies, le seul adoucissement qu'elle se donnait était du consommé ou du bouillon de tortue. Comme elle laissa ignorer, selon son habitude, la cause surnaturelle de ce brusque changement de régime, ce ne fut pas sans peine qu'elle put s'en assurer la tranquille possession. Il lui fallut la conquérir sur les contradictions de toute une communauté qui lui demandait compte de la violation

du régime établi, et sur les sollicitations bienveillantes de ses amies et de ses supérieures, qui, dans ses maladies surtout, voulaient lui faire prendre une nourriture plus substantielle. Elle avait beau s'en défendre en affirmant que la viande et les aliments gras étaient nuisibles à sa santé, son affirmation ne rencontrait que des incrédules. On criait au paradoxe, et on finissait par la traiter de capricieuse et de maniaque. Déjà, comme on le voit, commençait à s'accréditer à cette époque l'opinion transformée de nos jours en axiome, savoir : que l'usage des aliments maigres est tout ce qu'on peut imaginer de plus ruineux pour la santé, et qu'on ne saurait lui donner des soins raisonnables sans recourir à des aliments plus substantiels. Il fut donc nécessaire de faire un essai pour démontrer ses affirmations. Cédant aux ordres de ses supérieures et aux instances de ses compagnes, elle essaya des aliments qu'on lui présentait. « Vous le voulez, leur disait-elle avec son angélique sérénité, je le ferai par obéissance et pour l'amour de Dieu ; mais vous verrez bien ce qu'il m'en coûtera. » En effet, à peine avait-elle pris le peu de viande ou même le bouillon qu'on lui offrait, qu'elle en devenait toute malade. Son visage pâlissait comme celui d'une morte, et elle éprouvait des convulsions si violentes, que les sœurs à leur tour en pâlissaient de terreur et de remords. Ce n'était qu'après quelques heures que la crise disparaissait avec les aliments que son estomac avait rejetés. Alors, reprenant son doux sourire, elle disait : « Dieu soit béni ! vous l'avez vu, mes sœurs ; une autre fois vous n'aurez pas tant de charité pour

moi! » Ces épreuves, deux ou trois fois répétées, suffirent pour ouvrir les yeux du plus grand nombre, mais ne convainquirent pas également toutes les sœurs. Certains esprits plus difficiles et plus défiants ne voulurent être convaincus qu'après des expériences faites sans bruit, sans avertissement préalable, et glissèrent sournoisement des viandes hachées dans ses aliments ordinaires. Le résultat n'en fut pas moins douloureux pour la sainte; ses convulsions n'en furent ni moins violentes ni moins prolongées, et dès lors il fut constaté définitivement que c'était bien par ordre du Ciel que l'abstinence lui était imposée. Dieu se plut à en donner lui-même une démonstration plus aimable pour Catherine. Un jour qu'elle était malade, la sœur cuisinière n'avait rien à lui offrir qui fût de son régime, et elle était fort en peine de lui en procurer au dehors, car il pleuvait beaucoup. Dans cette perplexité, comme elle vint tirer de l'eau du puits, elle en ramena un beau poisson, à son grand étonnement. Elle ne s'attendait pas à trouver au fond du puits la réponse à ses inquiétudes, et elle bénit, ainsi que toute la communauté, la bonté de la Providence qui envoyait sa nourriture à sa fidèle servante avec tant d'à-propos.

Tranquille enfin du côté de son régime, elle s'appliqua à en écarter tout ce qui pourrait en adoucir la rigueur, comme le soin dans la préparation de ses aliments, la délicatesse de leur assaisonnement, s'interdisant l'usage du sucre et d'autres douceurs semblables. Elle était plus délicate à l'endroit de l'esprit de pauvreté, et elle mêlait à ses dures privations l'amertume de ses humiliations. Aussi, non

contente de ne manger que du pain grossier, du pain de ménage (pane di casa), elle choisissait de préférence celui que les sœurs converses s'en allaient mendier de porte en porte, pour l'amour de Dieu. Pour ressembler davantage aux mendiants les plus misérables et les plus délaissés, trois jours par semaine, elle se condamnait à vivre comme eux, au pain et à l'eau. « Et c'est avec ce régime, s'écrie triomphalement le pieux et austère historien contemporain de la sainte, s'adressant aux personnes esclaves de leur bouche (i golosi), c'est avec ce régime que Catherine vécut jusqu'à l'âge de près de soixante-dix ans ! Tant il est vrai, ajoute-t-il, que la frugalité et la sobriété prolongent l'existence, tandis que c'est la bonne chère et l'intempérance qui l'abrégent par les maladies et les morts prématurées [1]. »

A l'austérité des jeûnes et des abstinences, elle ajoutait celle des veilles prolongées. Il est peu de saints qui aient porté plus loin qu'elle la privation du sommeil. Dès son enfance, elle ne dormait jamais plus de deux ou trois heures par nuit, regrettant

1 Ondevi psio conoscere, che la parcita è la sobrieta prolungano la vita, si come il soverchio mangiare erbere, la scemano è la scortano. (Seraf. Razzi, lib. II, cap. xi, pag. 75.)

Le célèbre hygiéniste Hufeland s'exprime ainsi sur le même sujet : « Les personnes qui ont poussé le plus loin leur carrière vivaient presque uniquement de végétaux, de légumes, de fruits, de céréales et de lait. Les brahmanes ne mangent que des végétaux pour obéir aux préceptes de leur religion, et deviennent presque tous centenaires. » (*Le Correspondant*, année 1869, 10 mai, pag. 477.)

Le peuple de Londres, dit Montesquieu, mange beaucoup de viande; cela le rend très-robuste, mais à l'âge de quarante à cinquante ans il crève. (*Notes sur l'Angleterre.*)

encore ces courtes heures comme un temps perdu pour Jésus-Christ. Mais, à mesure que son amour pour lui grandissait, il gagnait du terrain sur son sommeil; de sorte que, lorsqu'à l'âge de vingt ans, l'extase s'était emparée de sa vie, elle finit par ne dormir qu'une heure par semaine, et quelquefois à peine deux ou trois heures par mois[1]. Sœur Madeleine Strozzi, sa gardienne fidèle, se désolait de n'avoir jamais la satisfaction de la rencontrer prenant son repos, à quelque heure de la nuit qu'elle entrât dans sa cellule. Elle la trouvait toujours ou sur son lit en prière et en état d'extase, ou hors de son lit prosternée contre terre. Comme elle lui témoignait un jour son chagrin, ne comprenant pas, lui disait-elle, qu'un corps humain, tout exténué de jeûnes et de pénitences, pût vivre ainsi sans sommeil : « Oh ! ne vous en mettez pas en peine, douce Mère, lui répondit-elle gracieusement, c'est la volonté de Jésus que la prière me serve de sommeil. » On avait, en effet, remarqué que lorsqu'on lui commandait d'aller se reposer, elle s'endormait aussitôt par obéissance. Mais, pendant que ses yeux se fermaient, son âme se réveillait en même temps dans le sein de Dieu, et on l'entendait converser avec Jésus ou avec ses saints; de sorte que, dans ce court sommeil, c'était moins son corps que son esprit qui prenait son repos[2].

Indépendamment de toutes ces pénitences, Catherine portait habituellement un rude cilice qui

1 Chè alle votte, nello spazio d'un Mese, non arrivava a dormire tre ore intère. (Sandrini, lib. II, cap. xxi, pag. 221.)

2 Risponsandosi assai più la mente, che il corpo. (*Ibidem.*)

lui couvrait les épaules et la poitrine, et, au-dessous, en forme de ceinture, une chaîne de fer dont les pointes pénétraient dans sa chair. Mais, pour que le sang qui en coulait ne rejaillît pas sur ses vêtements, elle mettait pour l'absorber une double ceinture de linge par-dessus sa chaîne. Jalouses précautions de son humilité, qui, n'obtenant pas toujours leur but, laissaient percer son secret. Elle se frappait en outre, toutes les nuits, avec une discipline formée de mailles de fer, faisant, à l'exemple de saint Dominique, trois parts du sang versé dans ces pieuses immolations d'elle-même. La première pour les péchés du monde; la seconde pour les âmes du purgatoire; la troisième pour ses propres péchés et ceux de ses sœurs.

Dans l'intervalle de ces macérations périodiques, elle tenait son corps constamment attaché à la croix, par des mortifications de toute sorte. « Il n'y avait pas de jour, dit un de ses historiens, qu'elle n'inventât quelque nouvelle souffrance, quelque tourment supplémentaire, pour ajouter à la masse quotidienne des douleurs et des épreuves que la Providence lui ménageait, avec cette abondance exceptionnelle réservée aux plus grands saints. Car, disait-elle dans son humilité, la bonté de Dieu ne lui envoyait jamais des peines en proportion de ses péchés[1]. »

L'humilité, du reste, était sa vertu favorite. Cette fleur des vertus, dont les parfums, ainsi que s'exprime un de ses vieux chroniqueurs, sont si agréa-

1 Sandrini, lib. II, cap. xxi, pag. 221.

bles à Dieu, aux anges et aux hommes, était celle qu'elle possédait à un degré incomparable. Dès son entrée en religion, on se souvient avec quelle confusion elle se regardait comme couverte d'imperfections au milieu de tous ces fervents modèles de la vie monastique, et avec quel respect elle baisait la trace de leurs pas! On se souvient de son attitude au milieu des faux jugements, des rebus injurieux, de tout le mépris dont elle fut l'objet pendant son noviciat et les premières années de sa profession religieuse, alors qu'on la traitait d'incapable, de mal avisée, presque d'idiote. A son calme, à sa douce sérénité, il était facile de voir que la pauvre opinion qu'elle avait d'elle-même surpassait de beaucoup celle qu'on lui témoignait. Jamais, à ses yeux, ses maîtresses comme ses compagnes ne firent preuve de meilleur jugement que lorsqu'elles la rabaissaient ainsi, estimant encore qu'elles ne faisaient qu'user d'indulgence à son égard en s'arrêtant en deçà de ce qu'elle méritait. Cette conviction de sa propre bassesse était si profonde, qu'elle se croyait obligée de se constituer l'humble servante de toutes ses sœurs, les aidant dans leurs travaux, les soignant dans leurs infirmités, leur rendant les services les plus abjects. « Elle s'acquittait si consciencieusement de ce rôle, que la première du monastère par son innocence, on l'eût prise pour la plus misérable et la plus criminelle. » — « Quelle merveille après cela, s'écrie un pieux biographe, son contemporain, que tous les torrents de la grâce et des dons du Ciel, qui délaissent les collines et les montagnes de l'orgueil, pour se précipiter dans les plaines et

les vallées profondes de l'humilité, se soient donnés rendez-vous dans cette âme[1] ! »

Mais la grande merveille, ce n'était pas de la voir ornée des dons les plus sublimes, c'était de la voir s'ignorer elle-même et tous ses dons, pour se plonger dans le sentiment de sa propre abjection. Dès le début de sa profession religieuse, Dieu, comme à une privilégiée de son amour, lui avait accordé le don des larmes et des saints gémissements. Or comme ses supérieures, qui en ignoraient la source, ne voyaient dans ses larmes continuelles qu'un caprice mélancolique et un danger pour ses yeux et pour sa tête, elles l'accablaient de reproches et de punitions pour s'en corriger. L'humble enfant se crut responsable de l'émotion qu'elles en éprouvaient, et, tombant à leurs pieds : « Mères, leur disait-elle, ayez pitié de moi. Je mérite bien tous vos reproches ; je suis vraiment bien misérable d'être une cause de trouble et de scandale pour le monastère. »

Lors de ses fiançailles sacrées avec Jésus-Christ, tout le monastère ayant contemplé dans sa main l'anneau mystérieux qu'elle avait reçu de son divin Époux, il en résultat des divergences d'opinion et certaines discussions entre sœurs à ce propos. Catherine, s'en étant aperçue, dit à sa fidèle gardienne: « Que je suis malheureuse d'être venue dans cette sainte maison pour y apporter tous ces désordres !

1 Non dee recare maraviglia, chè tanti rivi di grazie è di doni célesti, i quali piovono supra gl'umili è corrono per le valle bassi, è non soprà i colli è monti di superbia abondassero in lei. (Seraf. Razzi, lib. III, cap. I, pag. 102.

N'aurait-il pas mieux valu que je n'y eusse jamais mis le pied? »

Après ses premières extases de la Passion, quand le Père Francesco de Castiglione eut annoncé sa visite officielle au monastère, et les châtiments rigoureux qu'il se préparait à lui infliger, la sainte vint trouver sa chère confidente, pour lui dire avec une humble et charmante naïveté : « Mère, s'il vient quelqu'un pour me corriger de mes sommeils (ses extases) et qu'il me condamne à la prison, je suis toute prête à y aller et à tout souffrir pour l'amour de Jésus. Seulement, je vous en supplie, faites en sorte qu'on me mette en un lieu où je n'aie pas trop peur. Qu'on me donne une cellule aussi étroite, aussi misérable qu'on voudra, peu m'importe. Je sais bien que je ne mérite pas autre chose. Mais, comme je vous en aimerais davantage si vous étiez assez bonne pour m'y tenir compagnie et ne pas m'y abandonner toute seule. » La confidente était bien digne d'une âme aussi douce et aussi gracieuse. Elle exprimait ainsi ses sentiments, à ce propos, au Père Fra Timoteo, son oncle : « Je vous assure, mon Père, que si l'on m'avait enfermée avec votre nièce dans une étroite et sombre prison, je m'en serais réjouie et estimée bien heureuse. Car, avec elle, la prison la plus horrible n'aurait plus été pour moi qu'un jardin de délices, sachant combien cette âme était agréable aux yeux de Dieu et chère à son cœur[1]. »

Les plus aimables faveurs du ciel devenaient pour

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. III, pag. 107.

elle un supplice, par leur éclat et leur retentissement dans le monde. Elle en souffrait, comme d'autres peuvent souffrir des flétrissures de leur renommée. Dans ses extases, elle s'en plaignait à son Jésus de la manière la plus touchante : « O mon divin Époux, disait-elle, couvrez tous ces dons que je reçois de votre libéralité. Jetez sur eux un voile épais, ou bien cachez-moi sous terre pour que nul regard humain ne les aperçoive. Je ne dis pas cela dans l'intention de retirer aux dons de votre munificence l'éclat et la gloire qu'ils méritent ; mais, fourvoyés comme ils sont sur une indigne créature comme moi, il me semble qu'ils ne peuvent pas y apparaître avec l'honneur qui convient à votre divine Majesté. » Dans une autre circonstance, elle s'écriait : « O Jésus, mon amour, de grâce, faites que tout ce qu'il y a d'apparent dans les faveurs que vous m'accordez s'évanouisse. Car je ne puis souffrir davantage qu'elles soient aperçues dans une aussi vile créature. J'en suis tout accablée de confusion ! Il vous serait si facile de me contenter ! Que vous en coûterait-il de me consoler ? Vous voyez bien que tout cet éclat extérieur est pour moi un supplice intolérable ! Ah ! daignez m'en décharger pour les transmettre à d'autres : je n'en serai que plus empressée à vous servir, et je vous en témoignerai ma reconnaissance par un plus tendre dévouement à votre amour. »

Il n'y avait qu'à voir sa conduite pour y admirer encore davantage la beauté de ses sentiments. Ne pouvant obtenir de passer obscure et méconnue au milieu des hommes, elle fuyait leur présence et se dérobait de son mieux à leurs regards. Nous avons

vu comme le retentissement des faveurs célestes qu'elle recevait lui attirait un concours considérable de pieux admirateurs; c'était ce qui désolait son humilité. Aussi, toutes les fois qu'elle apprenait indirectement que des étrangers étaient arrivés pour la voir, elle allait se cacher en toute hâte avant que l'obéissance ne lui eût fait un devoir de satisfaire leurs exigences. Toute cachette lui était bonne, pourvu qu'elle y échappât à toutes les recherches. Un jour elle trouva un asile impénétrable dans le jardin, dans l'épaisseur d'un fourré de fenouil; une autre fois, elle se mit sous la protection de la sœur Nardi, la lingère du couvent, qui l'enferma dans une armoire où l'on gardait de la soie. Dans une autre circonstance, prévoyant qu'elle serait en spectacle pendant une procession que devait présider un religieux étranger, elle fut demander asile à la cuisinière, sœur Lucia Rulli de Poppi, la suppliant de lui découvrir un gîte assuré. La bonne sœur, touchée des alarmes de l'humble enfant, la prit par la main, en lui disant : « Venez, ma fille, je vais vous conduire en un lieu où personne ne songera à vous chercher. » Elle la fit monter le long d'une échelle, et, ouvrant une trappe, elle l'introduisit dans le pigeonnier. Catherine s'étant mise à genoux au milieu, qui était l'endroit le plus propre, les pigeons, qui ordinairement s'enfuyaient effarouchés, vinrent paisiblement se ranger au-dessus d'elle, en forme de couronne. Deux ou trois s'étaient perchés sur ses épaules, tandis qu'un des plus petits et des plus gracieux demeurait doucement posé sur sa tête. Dans cette situation, elle entra en extase et y persévéra durant

toute la procession. Quand elle fut terminée, la sœur Maddalena Strozzi s'étant mise aussitôt en quête de sa chère pupille, la sœur Lucia la conduisit au pigeonnier avec deux autres de ses sœurs; toutes ensemble y admirèrent le doux spectacle qui s'offrit à leurs yeux. Revenue de son extase, Catherine, s'adressant à sa maîtresse, lui dit : « Avez-vous vu ces doux oiseaux, comme ils s'étaient rangés familièrement autour de moi? » Et elle s'en alla avec elle, toute joyeuse, moins de leur aimable hospitalité que de la bonne fortune de n'avoir pas été ce jour-là un objet de curiosité et d'admiration. C'est ainsi qu'après le bonheur d'être à Dieu elle n'avait pas de joie plus douce ici-bas que d'être cachée aux yeux des hommes. « Comme l'aimable violette, ainsi que s'exprime une de ses filles spirituelles, devenue son poétique historien, plus elle était ornée des dons sublimes de son Amant céleste, plus elle se cachait sous le feuillage impénétrable de son humilité. Mais les parfums exquis qu'elle exhalait s'en allaient au loin révéler ses mérites [1]. »

Une humilité si profonde ne pouvait qu'être accompagnée de ses deux fidèles suivantes, la douceur et l'obéissance. Dieu, qui la destinait à être une image du divin Agneau, lui en avait donné le tempérament

1 Quanto più sublimata
Dal suo celeste Amante,
Quo mammola inclinata
Sotto le foglie sante,
Di profonda umiltà, se ben le cela,
Odor che di lei spira, le disvela.

(*Vita della Madre Caterina, in ottava rima,* per Cæcilia Belli. Le Lettere, etc. Documenti, etc., pag. 113.)

pacifique avant de lui en verser dans l'âme l'onction surnaturelle; de sorte que tout dans son visage, dans ses paroles, dans ses mouvements, respirait la douceur la plus parfaite. Jamais, dans la maison paternelle, comme dans le cloître, on ne surprit en elle un geste, une attitude, un mot qui pussent contrister qui que ce fut. Dans les contradictions dont elle fut si souvent l'objet, sous le coup même des procédés les plus injurieux, elle gardait un visage calme et souriant, et puis redoublait d'attentions et de prévenances pour celles qui venaient de lui prodiguer le mépris. La sérénité de son âme rayonnait jusque dans sa conversation et y répandait un charme infini. Elle y gardait la mesure en toutes choses, dans les sentiments, dans le choix des expressions comme dans le son de sa voix. C'était une maxime accréditée dans le monastère, que pour apprendre à bien converser il fallait entendre sœur Catherine. Sa conversation était, dans sa gracieuse simplicité, une école de politesse et d'aimable courtoisie.

Enfin l'obéissance était la règle de toutes ses pensées comme de toutes ses actions. Jamais on ne la vit s'écarter en quelque chose, non-seulement des prescriptions, mais des intentions même de ses supérieurs. Elle obéissait non-seulement à leur personne, mais encore à tous ceux qui lui commandaient de leur part, et jusqu'aux médecins dont elle accomplissait les volontés, au péril même de sa vie. Elle obéissait enfin à ses compagnes et même à ses inférieures, heureuse de se rapprocher par là du divin modèle, qui avait mieux aimé servir les autres que d'en être servi.

C'est à son obéissance que nous devons la connaissance des merveilles intimes de sa vie, que son humilité aurait éternellement enfouies dans le mystère. C'est à pratiquer cette vertu que ne cessaient de l'exhorter Notre-Seigneur Jésus-Christ, la sainte Vierge et les saints, non-seulement par leurs paroles mais encore par leurs actes. Quand elle était ravie en leur présence, si la règle ou la voix de ses supérieures l'appelaient à un exercice, ils lui donnaient aussitôt son congé, afin qu'elle fît l'obéissance et qu'elle courût à l'exercice commandé. Un jour qu'elle s'était enfermée dans sa cellule, plusieurs religieuses vinrent successivement frapper à sa porte et l'appeler : ce fut inutilement. Elle ne répondait pas, parce qu'elle était ravie en extase ; mais la prieure étant venue elle-même, à sa voix, Catherine reprit ses sens, et, s'empressant d'ouvrir sa porte, elle accomplit tout ce qui lui était prescrit.

Telle était la vie intime de Catherine, la voie dans laquelle elle marchait devant Dieu. C'était ces vertus admirables qui la rendaient si chère au cœur de son divin Époux. C'était à elles qu'elle devait l'honneur insigne d'avoir été choisie pour lui être associée comme son épouse, dans la glorieuse participation des souffrances de sa Passion, et d'en porter publiquement les marques authentiques dans son Église. Une belle vision qu'elle eut dans l'année 1542 nous montre, dans une scène ravissante, le magnifique résumé de toutes ses vertus et l'immense faveur qu'elles lui donnaient auprès des habitants de la cour céleste.

« Le 3 mai, fête de l'Invention de la sainte Croix,

Catherine se vit transportée en esprit au milieu d'un groupe de ses saints protecteurs. C'était saint Thomas d'Aquin, sainte Catherine de Sienne, sainte Marthe, sainte Marie-Madeleine et sainte Agnès, martyre, tous portant dans leurs mains des objets précieux, dont ils venaient lui faire présent pour l'enrichir d'une part de leur perfection. Saint Thomas d'Aquin lui offrit un lis et un bouclier d'or, autour duquel était gravée la vie de notre divin Rédempteur, et il lui dit qu'avec ce bouclier, qui renfermait les mystères de la foi, elle triompherait de toutes les attaques de l'ennemi du salut. Sainte Marie-Madeleine, qui portait un vase d'albâtre, lui aspergea la tête des parfums aromatiques qu'il renfermait, en lui disant que cette onction signifiait le souvenir qu'elle devait garder de la Passion de Jésus-Christ. Sainte Marthe, portant dans ses mains une robe d'une blancheur éblouissante, lui dit, en l'en revêtant, que c'était l'image de l'obéissance perpétuelle qu'elle devait pratiquer jusqu'à la mort, à l'exemple du Sauveur obéissant jusqu'à la croix. Sainte Agnès lui offrit un manteau d'un gris brun, et, le mettant sur ses épaules, lui dit que c'était l'emblême de l'humilité qui devait régner dans son cœur. Puis elle plaça sur son sein un petit agneau blanc orné de rubans rouges, comme le symbole de la douceur qui devait accompagner son humilité, afin de se montrer la vraie disciple de celui qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Enfin sainte Catherine de Sienne la couvrit d'un autre manteau magnifique, de couleur de pourpre, emblème de la charité qui doit donner son

lustre à toutes les autres vertus. Elle lui mit en outre trois colliers autour de son cou : l'un d'or, signifiant la soumission aveugle à la volonté de Dieu ; l'autre d'argent, comme signe de sa pureté angélique ; le troisième de pierres précieuses, comme le symbole de son austère pauvreté. Puis elle céda la place à sainte Marthe, qui revint lui apporter une ceinture de diverses couleurs, pour signifier toutes les vertus d'un ordre inférieur dont elle devait compléter l'ornement de sa vie.

« Après que les saintes eurent ainsi distribué séparément leurs dons à Catherine, pour vêtir et orner son corps, elles se réunirent pour procéder ensemble à l'ornement de sa tête. Elles dénouèrent ses cheveux, qui tombèrent épars sur ses épaules, dans un ordre et une disposition des plus agréables, ce qui signifiait qu'elle devait contempler assidûment la grandeur de Dieu dans son essence, dans ses dons et dans leurs effets, et ordonner avec soin par rapport à lui toutes les pensées, tous les mouvements de son cœur. Ensuite elles mirent sur sa tête une brillante parure de perles d'un prix infini, ce qui marquait que son divin Époux attendait d'elle qu'elle pratiquât les vertus les plus rares et les plus excellentes au degré le plus héroïque et le plus sublime. Enfin, effeuillant des fleurs du paradis, elles en répandirent une pluie légère sur son cou, comme symbole des saints désirs qui devaient remplir son âme de voir Dieu honoré et glorifié par toutes ses créatures.

« Ainsi parée de ses royaux atours, la nouvelle Esther fut conduite en grande solennité à la cour du

grand roi. Saint Thomas ouvrait la marche, sainte Marthe et sainte Agnès la conduisaient en lui donnant la main, sainte Marie-Madeleine et sainte Catherine de Sienne formaient sa suite, et, en marchant ainsi, elles se livraient toutes ensemble à des entretiens si sublimes sur les choses du ciel, que l'esprit de l'homme ne pourrait en concevoir la pensée, ni ses lèvres en bégayer les grandeurs.

« Arrivée devant le trône de la divine Majesté, Catherine y contempla Jésus tout radieux d'une beauté dont l'amour et la bonté faisaient le charme, ayant à sa gauche une grande et magnifique croix étincelante de rubis. Il était environné de toute une immense armée de bienheureux, au milieu desquels, comme le soleil au milieu des étoiles, brillait sa très-sainte Mère, vêtue de gloire et portant un auguste diadème sur sa tête. Sur l'invitation que celle-ci lui adressa comme à sa fille chérie, avec un sourire plein de grâce, Catherine se prosterna aussitôt aux pieds de Jésus et lui fit hommage de tous ses ornements précieux, de tous ces brillants joyaux qu'elle venait de recevoir, en lui disant qu'elle était indigne de toutes les faveurs qu'il lui prodiguait, et qu'elle se sentait d'autant plus obligée et plus heureuse de lui en rapporter la gloire, qu'elles étaient plus nombreuses et plus considérables. Jésus la releva, et, la prenant paternellement dans ses bras, l'embrassa et la pressa sur son cœur. Puis, découvrant la plaie sacrée de son côté, il l'invita à venir s'abreuver aux sources de la vie. Pendant que l'heureuse épouse, y collant ses lèvres, s'y rassasiait du miel des consolations célestes, son Époux lui don-

nait l'assurance qu'elle venait de perdre, dans cette coupe divine, le goût de toutes les joies périssables, et que désormais tout sur la terre, hors son amour, lui serait insipide et amer. Des bras de Jésus la très-sainte Vierge la reçut dans les siens, l'embrassa à son tour, la combla de ses caresses, la félicitant et se réjouissant avec elle de toutes les faveurs qu'elle venait de recevoir de son fils. Enfin, après avoir recommandé au Fils et à la Mère toutes les sœurs de son monastère, toutes les âmes qui lui étaient chères, Catherine reçut une dernière bénédiction de Jésus et de Marie et les vit disparaître à ses yeux[1]. »

1 Sandrini, lib. II, cap. 1, pag. 153.

CHAPITRE XIX

Sainte Catherine dans l'exercice de sa charge de sous-prieure. — Elle est nommée prieure. — Mort de son oncle le P. Fra Timoteo. — Apparitions de la très-sainte Vierge. — Pieuse pratique des prieures de Saint-Vincent en son honneur.

1547-1554

Pendant que Catherine s'efforçait de persuader à ses compagnes qu'elle ne méritait pas d'occuper la dernière place du monastère, Celui qui exalte les humbles songeait à l'élever à la première. C'était le complément nécessaire du vœu de la Mère Raffaëlla de Faënza. En demandant à Dieu le don d'une grande sainte, la vénérable fondatrice n'en attendait pas seulement des bienfaits partiels, une influence subalterne; elle en attendait surtout l'action d'ensemble, l'impulsion généreuse que les saints donnent au mouvement d'une communauté et qui fait la fécondité de ce mouvement. Mais pour cela, il fallait que la grande sainte en eût en main le gouvernement et qu'elle en devînt prieure.

Dieu s'y était pris de loin pour la préparer à ce rôle important. Dès son entrée en religion, il avait

rempli son âme d'une si grande charité pour toutes ses sœurs, qu'elle ne séparait plus leur cause de la sienne. Elle s'identifiait à toutes leurs peines et à toutes leurs joies, surtout dans les choses qui intéressaient leur progrès spirituel. On eût dit déjà qu'elle avait charge d'âmes, tant elle priait souvent et avec ardeur pour toutes, tant elle se multipliait pour leur prodiguer à toutes les bons offices de sa charité. A ce zèle et cette tendresse de Mère pour ses sœurs, elle joignait une parfaite rectitude de jugement, une merveilleuse sagacité dans le discernement des choses spirituelles, une rare prudence, une douceur et une modération à toute épreuve. Toutes ces qualités et tous ces mérites s'étaient fait jour dans sa charge de sous-prieure, sous le voile de son humilité et de sa naïve simplicité.

Bien que, pendant les cinq années de ces fonctions, une grande partie de ses journées eût été consacrée aux œuvres de son apostolat et de sa rédemption des âmes aux portes du monastère, cependant Dieu lui avait ménagé assez de liberté pour suffire au dedans à toutes les exigences de son rôle et de sa responsabilité. On n'a pas oublié que, depuis l'année 1542, ses supérieures l'avaient dispensée de certains exercices de la communauté, à cause des inconvénients qui résultaient de la soudaineté de ses extases. Une fois devenue sous-prieure, en 1547, les choses changèrent de face. Comme elle était obligée, par état, à veiller au bon ordre et à donner l'exemple de la régularité monastique, son divin Époux régularisa sa tendresse à son égard, et, prenant ses moments et ses heures, lui laissa la liberté

de remplir toutes ses obligations. Ainsi, elle revint au réfectoire prendre ses repas avec la communauté et elle n'y eut plus d'extases, y ravissant seulement ses compagnes par le spectacle de sa modestie et de son extrême sobriété. Elle assista tous les soirs au chant du *Salve Regina*, sans quitter terre, se contentant de porter vers le ciel l'âme de ses sœurs par la ferveur de sa piété. Enfin, dans ses communions publiques, Jésus fut moins prompt à ravir son âme, lui laissant toujours le temps de revenir à sa place au chœur, ou du moins, si elle était surprise par l'extase, l'y ramenant doucement, sans dérangement et sans bruit, tout cela par égard pour le bon ordre qu'elle était chargée de maintenir[1].

Indépendamment de cette régularité parfaite à tous les exercices de la communauté, elle avait trouvé le temps nécessaire pour répondre à toutes les âmes qui venaient lui demander conseil, malgré sa jeunesse, soit pour éclaircir des doutes, soit pour obtenir des lumières principalement dans les choses de la vie intérieure. Dans toutes les circonstances et sur toutes les questions, on était ravi de l'entendre donner des décisions si précises et si pleines de sagesse, qu'on ne doutait pas qu'elle ne fût habituellement assistée du Saint-Esprit, et qu'elle n'eût reçu des lumières spéciales pour la direction des âmes. Elle avait, en un mot, si bien rempli ses fonctions à la satisfaction universelle, qu'un historien admire « que, dans un rôle secondaire, son influence eût pu produire ce triple résultat : une grande paix dans

[1] Sandrini, lib. I, cap. XXVIII, pag. 29.

toutes les âmes, une parfaite union des esprits et des cœurs, et enfin, un mouvement prononcé vers tout ce qui répondait à l'esprit de leur vocation et à la perfection religieuse[1]. »

Outre cette influence générale, elle èn exerça une plus particulière dans la partie du monastère spécialement confiée à ses soins. Dans cette nombreuse communauté de Saint-Vincent, comme du reste dans la plupart des couvents du moyen âge, les religieuses étaient partagées entre quatre grandes catégories, qui, sous la loi commune, avaient chacune une direction particulière. C'était : les novices, les jeunes sœurs, celles de l'âge moyen, et enfin, les sœurs anciennes, qu'on appellait les Mères. La Mère prieure, tout en exerçant la haute autorité sur toutes, avait la direction spirituelle des Mères et des sœurs de l'âge moyen; la sous-prieure avait la charge des jeunes sœurs ou des nouvelles professes; enfin, les novices étaient soumises en tout à leur maîtresse.

La sous-prieure avait donc la mission délicate de ménager la transition entre la vie de dépendance complète et universelle du noviciat et la vie de liberté relative qui suit la profession. Il s'agissait pour elle de prendre les jeunes sœurs au sortir du noviciat et de leur apprendre à marcher d'elles-mêmes dans la voie des vertus religieuses, où on les avait

[1] Perchè di molte cose, massime dell' interno degli animi, avendo avuto continuamente lumi speciali, conciliò una gran quiete, produsse una grande unione, e promosse sempre quello, ch'era piu proprio allo stato e allo spirito della lor vocazione. (Sandrini, lib. I, cap. xxxviii, pag. 89.)

conduites jusque-là comme par la main. Son rôle, pour parler le langage de saint François de Sales, était de voler au-devant des jeunes colombes au départ du nid maternel, pour leur apprendre à faire l'essai de leurs propres ailes. On comprend tout ce qu'il faut de vigilance, de pieuses industries, de tendre sollicitude pour exciter les timides, secourir les faibles, ramener les téméraires. Rôle difficile, et, quoique servi par les ressources ingénieuses de l'instinct et du dévouement maternel, trop souvent trahi par le succès. Combien de novices ferventes et riches d'espérances sont venues succomber à la tiédeur peu de temps après leur profession, et s'étioler pour toujours!

Catherine avait exercé ces fonctions avec une rare perfection et un bonheur inouï. On ne se souvenait pas d'avoir vu parmi les jeunes professes moins de négligences dans la piété. Elles conservaient toutes leur ferveur de novices avec la spontanéité, l'aisance qu'elles trouvaient dans la pleine possession d'elles-mêmes. La sainte leur communiquait quelque chose des ardeurs de son âme, tempérées par sa modestie et sa douceur. Il existe un monument précieux des leçons et du genre d'exhortations qu'elle leur adressait. C'est une lettre qu'elle dicta pour elles pendant une de ses fréquentes maladies, à l'occasion de la fête de sainte Catherine, vierge et martyre, leur patronne spéciale. Comme elles lui avaient demandé son concours pour couvrir les dépenses de leur petite solennité, elle leur répondit que, d'après l'usage du monastère, c'était à la Mère prieure à faire tous les frais de leur fête, et que cela

ne regardait nullement la sous-prieure ; mais que cependant elle ne voulait pas y rester tout à fait étrangère, à cause de l'affection qu'elle leur portait comme à ses filles bien-aimées, et elle leur envoyait un écu d'or, fruit des aumônes qu'elle avait recueillies à leur intention, en s'excusant de ne pouvoir leur envoyer davantage. Puis, proposant à leur imitation les vertus admirables de leur héroïque patronne et les prodiges de sa vie, elle leur en montrait les côtés accessibles avec un sens pratique, qui contrastait avec les habitudes extatiques de sa pensée.

« Mes filles bien-aimées, leur disait-elle, si vous voulez être agréables à Jésus comme cette grande sainte, je vous engage et je vous exhorte de toute mon âme à marcher sur ses traces et à vous exercer dans la vertu, sinon jusqu'à réaliser ses sublimes perfections, du moins dans toute la mesure de vos forces. Songez qu'elle a été fille comme vous, jeune comme vous, et que vous n'êtes pas moins qu'elle les épouses du même Époux des vierges. Aussi, ne seriez-vous pas excusables de vous y refuser, sachant d'ailleurs que, si vous pratiquez les mêmes vertus, votre Époux ne manquera pas de vous en récompenser par les mêmes faveurs et les mêmes joies spirituelles dont il la combla elle-même. Soyez obéissantes et respectueuses envers vos supérieures, comme elle le fut envers sa mère. Ce fut par déférence pour sa mère et pour lui obéir en toutes choses qu'elle alla consulter un saint ermite, qu'elle crut simplement à sa parole, et qu'elle accomplit fidèlement ce qu'il lui avait commandé. Elle se

garda bien de raisonner et de dire dans son cœur : Les choses que m'a dites l'ermite ne sont que des contes d'enfant[1]. Mais pleine de foi elle se dit : Je ferai ce qu'il m'a prescrit; j'adresserai ma prière à cette image, et je verrai l'époux dont il m'a parlé. Grâce à sa parfaite obéissance et à la simplicité de sa foi, elle eut le bonheur de voir Jésus. Vous aussi, mes filles, pratiquez la sainte obéissance, et fréquentez la confession et la communion si vous voulez voir Jésus. Car, il n'y a pas de moyen plus excellent pour aimer Jésus et pour le voir, que de s'unir à lui dans la sainte communion. C'est là qu'il nous révèle sa bonté, sa miséricorde infinie et le fond irrémédiable de notre misère et de notre néant. Rappelez-vous ce qui arriva à cette grande sainte. Comme elle faisait sa prière, elle reçut tout à coup l'illumination de la vérité, reconnut ses erreurs, et, les abandonnant aussitôt sans retour, elle se donna à Jésus son Époux, s'attachant à le suivre avec une grande ferveur. Sachez, mes filles, que le divin Époux ne vous a appelées, vous aussi, à la vie religieuse, que pour suivre ses traces ainsi que les exemples de sa très-sainte Mère et des saints. Pour cela, étudiez-vous comme elle à fuir toutes les occasions d'offenser votre Époux. Et, de même que cette vierge généreuse brûlait d'un grand zèle pour sa gloire et n'aspirait qu'à souffrir pour son amour, de

[1] Le saint ermite lui avait prescrit de faire sa prière devant l'image de la croix, en lui promettant qu'après sa prière elle verrait l'époux qui lui était destiné. Jésus-Christ lui apparut en effet; et, se convertissant aussitôt, elle se consacra à lui par le vœu de virginité. (*Légende de sainte Catherine d'Alexandrie.*)

même, vous aussi, soyez pleines d'ardeur et de zèle pour toutes les observances de votre sainte profession, d'abord en les suivant vous-mêmes, et ensuite, en y entraînant les autres; et puis, aspirez à souffrir quelque chose pour son amour, et montrez-vous assez généreuses pour vous imposer, en échange de ce qu'il a souffert pour vous, autant de mortifications et de pénitences que vous pourrez en supporter. Ah! si vous aimiez votre Époux comme cette glorieuse sainte, il ne vous en coûterait pas tant d'être parfaitement soumises à vos supérieurs, et il ne vous paraîtrait pas si difficile de leur obéir en toute simplicité! Sans doute, j'aime bien, comme je vous l'ai dit l'autre soir, que vous soyez bien affectionnées à vos supérieurs; mais je ne voudrais pas que ce fût pour ce motif que vous évitiez de leur manquer de respect et d'obéissance. Car vous contristeriez amèrement le cœur de votre Époux, et, de plus, vous vous priveriez par votre faute d'une source féconde de grâces et de consolations spirituelles.

« Filles très-chères, donnez-vous à Jésus joyeusement et sans réserve, comme il s'est donné à vous spontanément et tout entier. Faites comme sainte Catherine, qui se donna à Jésus avec un élan si généreux, qu'elle comptait pour rien de souffrir le martyre pour son amour. Portez, vous aussi, allégrement et de grand cœur vos observances et vos règles, qui sont un fardeau et une sorte de martyre pour la nature. Mais à qui aime Jésus de toute son âme tout devient facile et aimable, selon ce qu'il dit lui-même : « Mon joug est doux et mon fardeau lé-

ger. » Marchez donc avec joie sur les traces de votre Époux dans les observances religieuses, et ne vous attristez pas outre mesure, quand vous vous reconnaissez infidèles au devoir en quelque chose. Mais demandez-en humblement pardon à Jésus avec la résolution de mieux faire, pleines de confiance en lui, parce qu'il est votre Père, votre Époux, et qu'il est, pour ainsi dire, impatient de répandre ses grâces. Il exige seulement qu'on les lui demande. Recourez donc à lui en toute confiance, et n'ayez pas le moindre doute que vous ne soyez exaucées. Priez sainte Catherine de vous servir de médiatrice, et de demander pour vous, à son Époux et au vôtre, toutes les grâces que vous désirez.

« Je vous prie de me donner une part dans votre fervente *préparazione*[1]. Demandez à Jésus qu'il me fasse telle, que je plaise à sa divine Majesté. De mon côté, je ne cesse d'offrir mes prières, telles qu'elles sont, pour vous toutes qui êtes mes filles chéries. Je vous offre toutes à Jésus, le priant de vous rendre ses véritables épouses et de vous remplir de son amour. Votre Mère dans le Christ, sœur Catherine de Ricci, à Saint-Vincent[2]. »

C'est avec cet accent angélique, ces élans généreux de l'âme, cet amour passionné pour Jésus-Christ et pour les âmes et dans sa langue toscane, cette merveilleuse agilité d'expressions qui jaillissaient moins de l'esprit que des sources vives du cœur, que notre sainte parlait aux jeunes néophytes de la pro-

1 Nom que l'on donnait au *triduo* ou *neuvaines* que l'on faisait comme préparation aux grandes solennités.

2 Le Lettere, etc., pag. 84.

fession. C'est ainsi qu'elle les faisait avancer d'un pas ferme et joyeux dans la voie de la perfection religieuse. Émues de tous ces admirables résultats, comme de tout l'ensemble des grandes choses qu'elle avait accomplies depuis dix ans, soit au dedans, soit au dehors du monastère, les sœurs avaient résolu de lui en confier le gouvernement à la première occasion. Elle se présenta dans les premiers jours de l'année 1552. Elle fut élue prieure à l'unanimité, à la grande joie de toutes ces âmes ferventes, qui, dans leur zèle pour leur sanctification, se promettaient merveille de sa direction.

Il n'y eut de tristesse ce jour-là que dans le cœur de la sainte. Elle ne revenait pas du coup qui venait de la frapper. Elle qui avait pour toutes ses sœurs une affection si tendre, si dévouée, qu'elle n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle pouvait leur rendre les services les plus obscurs, les plus difficiles, elle ne comprenait plus maintenant qu'elle pût leur être bonne à quelque chose. Elle qui traitait avec Dieu face à face, dans ses visions continuelles, de tout ce qui touchait au bien des âmes, au progrès spirituel du monastère, elle ne comprenait plus maintenant qu'on pût lui confier l'âme de la dernière de ses sœurs. Elle s'en plaignait à son Époux, devant qui elle répandait toute son âme avec des sanglots et des larmes. Elle s'en plaignait à ses compagnes, à qui elle reprochait de s'être trompées si malheureusement à leur désavantage ; elle s'en plaignait aux supérieurs de l'ordre, à qui elle s'efforçait de démontrer son incapacité et les maux incalculables qu'ils allaient attirer sur le monastère ; plaintes ad-

mirables de l'humilité des saints ! Mais si touchantes et si belles qu'elles soient, on comprend qu'elles ne soient pas faites pour être exaucées. Son élection fut donc maintenue. Les supérieurs lui intimèrent l'ordre formel d'avoir à courber la tête sous la charge qui lui était imposée. Catherine obéit, et la même humilité qui avait armé ses résistances ne lui inspirait désormais que soumission et courageuse acceptation. Car il n'y aurait pas moins d'orgueil à refuser un honneur, une dignité quelconque, à la voix de Dieu qui commande, qu'il y en aurait à l'ambitionner quand il défend ou seulement quand il s'abstient. Cependant, d'après la doctrine des saints sur la perfection de l'obéissance religieuse, s'il est permis d'accepter avec empressement et avec joie les emplois obscurs d'un monastère, ceux où il n'y a que des labeurs et des humiliations à recueillir, il n'en est pas de même de ceux qu'environne un prestige d'honneur et de considération. La parfaite obéissance, tout en exigeant pour ceux-ci une soumission complète de la volonté, soumission courageuse qui fait accepter la charge et les dévouements, n'exclut pas une répugnance, un éloignement instinctif pour la considération et les honneurs qui s'y attachent [1]. Bien plus, elle l'exige comme signe de son désintéressement, parce que l'obéissance, comme toutes les vertus, ne peut être parfaite si elle n'est désintéressée. Elle l'exige encore comme signe d'hu-

1 Désirer la supériorité pour la charge, abstraction faite du reste, est louable; la désirer pour l'élévation, c'est ambition criminelle; la désirer pour les égards, c'est un honteux égoïsme. (*Saint Thomas d'Aquin*, in cap. XIII, ad Roma.)

milité; car, si cette répugnance n'existait pas, ce serait la marque qu'arrivée aux honneurs, prise de vertige, l'humilité aurait succombé. Aussi un des caractères les plus saillants de la physionomie des saints, dans les postes honorifiques qu'ils occupent, c'est ce caractère mélancolique, cette tristesse de captifs et d'étrangers qu'ils y gardent tout le temps qu'ils y sont condamnés.

Or, pendant près de quarante ans que sainte Catherine fut maintenue dans les premières charges du monastère, comme prieure ou sous-prieure, son caractère présenta toujours cette physionomie. A la différence de bien des âmes religieuses, même sincèrement dévouées, qui au sein des ennuis et des amertumes de leur charge se reposent avec quelque complaisance dans la considération et les honneurs qui les y environnent, notre sainte n'y trouvait quelque repos qu'au sein des labeurs et des sacrifices sanglants qui y croissent d'eux-mêmes, pour quiconque ne les fut pas. Jamais elle ne put s'habituer à reprendre cette dignité de sang-froid. A chacune de ses réélections jusqu'à celle qui précéda sa mort, elle éprouvait les mêmes angoisses de l'âme que dans la stupeur de la première fois. Aux religieuses qui avaient l'imprudence de se féliciter devant elle de lui avoir donné leurs suffrages, elle leur répondait de manière à leur en inspirer du remords : « Mes sœurs, leur disait-elle avec un profond accent de tristesse, si le choix m'était donné, je préférerais passer les deux années du priorat qui m'est imposé au fond d'une obscure et étroite prison, plutôt que dans l'exercice public de ses fonctions. » Paroles bien

dignes d'être méditées, ajoute le pieux historien, par tous ceux qui oublient l'humilité de leur profession pour ambitionner les honneurs du cloître [1].

Catherine avait donc pris possession de sa charge de prieure dans les premiers mois de l'année 1552. Elle y était à peine installée qu'elle apprit la mort de son oncle, le vénérable Père Fra Timoteo de Ricci, prieur de Pérouse. Cet homme occupait une grande place dans son cœur, où il y en avait si peu pour les choses terrestres. Elle trouvait en lui le sang, le cœur, l'image de son père, selon la nature, en même temps qu'une triple paternité selon la grâce, l'homme de Dieu, le prêtre de Jésus-Christ, le premier guide de son âme. C'était lui qui l'avait comme engendrée à la vie religieuse et qui avait guidé ses premiers pas dans le cloître. C'était lui qui avait été le confident de toutes ses communications avec le ciel, le témoin assidu des faveurs insignes, des dons extraordinaires qu'elle en avait reçus. Il était en outre pour elle ce qu'il était pour tous, le religieux austère et dévoué, formé à l'école de l'apôtre réformateur de Florence, du prophète envoyé de Dieu, Jérôme Savonarole, le religieux qui pendant plus de vingt ans avait fait revivre l'esprit de son maître dans ce monastère de Saint-Vincent, l'honneur de la Toscane et la consolation de l'Église. Homme généreux, se faisant pardonner jusqu'à ses

1 E pure si dee dire contra gl'ambitiosi è poco humili corde, chè tutte le volte chè ella fu eletta Priora, diceva è l'haverebo fatto, di volere più totto quei due anni stare in una stretta prigione, che amministrare l'officio del priorato. (Seraf. Razzi, lib. III, cap. IV, pag. 108.)

défauts, par sa loyauté à les reconnaître et sa promptitude à les réparer. S'il lui arrivait d'affliger les âmes par l'âpreté de son zèle, il regagnait leur sympathie par l'humilité et les larmes de son repentir. Si par ignorance, méconnaissant un jour les dons célestes de sa nièce, il contrista amèrement son cœur, il pleura encore plus amèrement ce qu'il regardait comme une de ses plus grandes fautes et le malheur de sa vie. Prosterné devant la majesté de Dieu, il implora pendant de longues années le pardon de l'avoir offensé dans la personne de sa sainte épouse Catherine, et il ne parvint à s'en consoler un peu qu'en devenant son disciple et son fils spirituel. On le vit, plus que sexagénaire, recevoir docilement les leçons et les corrections publiques de celle dont il avait été le maître. Mais l'humilité de son âme ne lui ôta rien de son élévation et de sa noblesse. Il faisait ses délices de suivre sa sainte nièce dans les plus sublimes considérations des mystères de Dieu et les plus suaves épanchements de son amour, montrant ainsi qu'il était de sa race encore plus par ses goûts surnaturels que par son sang.

Ce fut dans cette parenté de l'âme qu'il se sentit le plus atteint, quand, en 1547, il dut se séparer d'elle pour devenir prieur de Fiésole. On s'en aperçut à son empressement à saisir toutes les occasions de revenir à Prato, pour se retremper dans les entretiens spirituels de sa nièce. L'histoire le rencontre pour la dernière fois à ses pieds, en 1548, écoutant pendant de longues heures les célestes accents de sa parole, l'âme inondée de consolations. Quatre ans après il était prieur du couvent de Saint-Dominique

de Pérouse, lorsque, à la fin d'avril 1552, le jour de la fête de saint Pierre, martyr, Catherine se vit transportée en esprit à son lit de mort. Soit qu'elle apparût visiblement au mourant, comme cela lui est arrivé pour d'autres, soit qu'elle ne l'assistât que par la puissance de sa prière, elle eut toujours la consolation de le secourir dans ses derniers moments et de le voir s'endormir dans la paix du Seigneur.

Le soir même, elle réunit les sœurs au chapitre pour leur notifier le trépas de son oncle qui venait de mourir en son couvent de Pérouse. Elle épancha doucement sa tendre reconnaissance pour tous les biens qu'elle en avait reçus, comme pour les immenses services qu'il avait rendus à leur monastère. Après leur avoir vivement recommandé son âme, elle donna des ordres pour que les suffrages de la communauté lui fussent appliqués pendant plusieurs jours. Les sœurs, étonnées de ces graves communications auxquelles rien ne les avait préparées, en marquèrent le jour et l'heure. Quelques jours après, quand les nouvelles officielles arrivèrent de Pérouse, les sœurs purent constater que le moment où la sainte les avait réunies en chapitre était celui-là même où son oncle venait de rendre le dernier soupir.

Le 15 mai suivant, elle exerça ses fonctions de prieure vis-à-vis d'un autre membre de sa famille, dans des circonstances plus heureuses. Elle donna l'habit religieux à la plus jeune de ses sœurs, en présence du Père Fra Angelo da Diacetto, son oncle maternel. De ses quatre sœurs qui étaient religieuses avec elle à Saint-Vincent, celle-ci, qui s'ap-

pelait *Lessandra*, fut la seule qui y reçut l'habit de sa main, sous le nom de sœur *Lodovica*. Les trois autres l'avaient déjà reçu sous ses yeux, mais avant son priorat. La première, comme nous l'avons vu, en 1543, et avait pris le nom de *Maria Benigna*. La seconde, appelée *Marietta*, en 1547, avec le nom de *Maria Clemente;* la troisième enfin, qui se nommait *Maddelena*, en 1549, et y devint sœur *Fillipa*. Toutes ces jeunes sœurs de Catherine, à une exception près, étaient de frêles et délicates créatures qui ne devaient pas achever leur printemps sur la terre. Dieu s'était hâté de confier ces tendres fleurs à la tiède atmosphère de son monastère, afin qu'elles ne connussent de la vie que les grâces et les parfums de l'innocence. A peine écloses ici-bas, elles ne devaient obtenir leur plein épanouissement que transplantées dans le paradis. Toutes les trois succombèrent à la même maladie de poitrine, entre la seizième et la dix-huitième année de leur âge. La première, sœur Fillipa, en 1552; la seconde, sœur Maria Clemente, en 1554; la troisième, sœur Lodovica, en 1555. Elles s'éteignirent doucement sous les yeux et dans les embrassements de leur sainte sœur, tandis que son âme en extase les aidait à prendre leur vol vers le ciel. Leur mémoire se résume dans cette parole courte et pure, comme leur existence que les chroniqueurs redisent également de chacune : *Buona e quieta suora!* Sainte et paisible sœur! Quant à la sœur Maria Benigna, la première à venir la joindre au monastère, elle fut aussi la dernière à qui elle ferma les yeux, dans des circonstances dont nous parlerons plus tard.

Dans les premiers temps de son priorat, le ciel vint l'encourager par les visions les plus aimables. Un dimanche soir, après complies, pendant qu'on chantait le *Salve Regina*, Catherine, ravie en extase, vit descendre du ciel notre divin Rédempteur avec sa très-sainte Mère, qui portait dans ses mains un vase d'or, orné de pierres précieuses. Ils étaient accompagnés de notre Père saint Dominique et de saint Vincent Ferrier, au milieu d'une innombrable multitude d'esprits bienheureux, et ils vinrent tous ensemble au grand autel, qui se trouvait en ce moment environné de toutes les religieuses. Alors elle vit la Mère de toute pureté se tourner vers le divin Fils pour remplir le vase d'or du sang qui coulait de son côté sacré, et puis le présenter à toutes les sœurs, qui y trempèrent leurs lèvres avec d'inénarrables consolations. Notre-Seigneur lui faisait connaître ainsi quels étaient les nombreux secours spirituels qu'il répandait continuellement dans son monastère par la vertu de son précieux sang.

Une autre fois encore, pendant le chant du *Salve Regina*, elle vit entrer dans l'église la très-sainte Mère de Dieu, portant son Jésus dans ses bras, sous la forme d'un petit enfant. Arrivée devant les sœurs, elle l'entendit leur faire une belle exhortation, pour les animer à psalmodier leur office avec plus de dévotion, à secouer de leur âme toute paresse, toute négligence, à enflammer leur cœur d'un ardent amour pour son Fils et d'un zèle persévérant à marcher sur ses traces. Elle leur faisait sentir quelle offense grave c'est faire à Dieu que de se livrer au murmure, avec quelle scrupuleuse exac-

titude elles devaient suivre les moindres prescriptions, les plus petites cérémonies de la vie religieuse; combien surtout elles devaient travailler avec ardeur à en acquérir les vertus, principalement l'obéissance, l'humilité, la patience, la pureté de cœur. A la fin, comme elle allait se retirer, la Mère Catherine la supplia de ne pas s'en aller sans donner son divin Enfant à baiser à toutes ses filles, ce que la Reine du ciel s'empressa de faire avec bonté.

Enfin, toujours au moment béni du *Salve Regina*, cette excellente Mère de toute bonté apparut un soir à Catherine, faisant entrer sous son manteau toutes ses filles de saint Vincent, pour les préserver, comme dans une forteresse, des insultes du démon, et il lui semblait qu'elle leur adressait de sages conseils et d'utiles enseignements. Ravie de tant de bonté, de tant de condescendance miséricordieuse envers ses sœurs, Catherine se précipita à ses pieds tout émue de reconnaissance, et lui dit: « O très-sainte Mère! vous les couvrez donc toutes de votre manteau? Elles sont donc toutes agréables à vos yeux? — Oui, lui répondit la Reine du ciel, je les garde toutes sous ma protection, parce que je les aime toutes. Si quelqu'une m'abandonne, en commettant quelque faute, j'accours aussitôt à son aide avec l'abondance de mes grâces. Je lui rappelle qu'elle est venue en religion pour travailler, non pour demeurer dans l'oisiveté, pour vivre dans la mortification, non dans les délices, pour faire pénitence, non pour passer ses jours dans de vains amusements et des joies frivoles. Par ce moyen, je

les ramène dans mes bras, d'où elles s'étaient éloignées [1]. »

C'est à la suite de cette belle et consolante assurance du glorieux patronage de la Mère de Dieu, que s'établit dans le monastère une touchante coutume. Chaque prieure, le samedi avant l'expiration de sa charge, se rendait en procession avec toute la communauté devant l'image miraculeuse de la sainte Vierge, qui avait protégé le monastère dans le sac de Prato. Là, prosternée à ses pieds, elle lui rendait grâces d'avoir bien voulu garder le couvent et ses sœurs sous sa puissante protection, pendant tout le temps de son administration. Le samedi après son élection, la nouvelle prieure venait, avec la même solennité, s'offrir avec toute la communauté à l'auguste Mère de Dieu, et la supplier par de belles cérémonies et de ferventes oraisons de vouloir bien les garder et les défendre comme elle avait daigné le faire jusqu'à ce jour.

1 Fi. Guidi, cap. XL, pag. 97-98.

CHAPITRE XX

Enseignement de sainte Catherine. — Sa doctrine sur la perfection religieuse. — Ses avis et conseils sous forme de sentences. — Ses allocutions au chapitre en état d'extase. — Dieu la délivre, sur sa demande, des effets extérieurs de ses extases de la Passion.

1552-1554

En sa qualité de prieure, sainte Catherine était devenue naturellement la lumière et le conseil de toutes les sœurs pour toutes les choses qui tiennent au but final de la vie du cloître, c'est-à-dire la perfection religieuse. Bien qu'elle eût à peine trente ans, les plus anciennes, comme les plus jeunes, venaient s'ouvrir à elle, comme des filles à leur mère, avec le plus tendre abandon et cette confiance illimitée que leur inspirait son éminente sainteté. Car elles n'ignoraient pas que la science de la perfection gît moins dans l'esprit que dans le cœur, et qu'une âme sainte qui en pratique les voies généreuses en connaît mieux les mystères intimes que le savant qui n'en a étudié les lois que par l'intelligence. Et, en effet, comme le dit saint Thomas,

« les vertus morales, comme les choses divines, demeurent en quelque sorte étrangères au philosophe et au théologien, qui n'en saisissent les phénomènes que par les investigations de l'esprit (*inquisitione rationis*), tandis qu'elles sont naturalisées et comme personnifiées dans l'homme vertueux et dans le saint, par les admirables transfusions de l'amour (*connaturalitate charitatis*[1]). » L'amour, ajoute-t-il, surpasse la science et il est plus parfait que l'intelligence; car on aime plus qu'on ne connaît; l'amour entre dans l'homme et la science demeure dehors[2].

Outre cette connaissance expérimentale de la perfection chrétienne et religieuse, Catherine tenait encore du Ciel le don de la transmettre aux autres. Ce n'était pas sans doute avec ce langage élevé, ces formes savantes qui distinguent les sublimes enseignements de sainte Catherine de Sienne, et qui font de ses écrits un modèle de la langue toscane. C'était la même solidité, la même élévation de doctrine, mais formulée dans un langage plus simple, accompagné cependant d'une élégance naturelle et d'une vivacité toute florentine, qui n'était pas sans charme. Il nous reste d'elle de précieux monuments où se révèlent les trois formes qu'elle donnait à ses enseignements, selon les circonstances et les besoins des âmes. C'était l'exposition doctrinale, les conseils individuels et les exhortations publiques.

Nous trouvons dans la lettre suivante, écrite à

1 D. Thomas, quest. IV, a. 2.

2 D. Thomas, in 4, dist. 49, 9, 1, a. ex Hug., a S. Vict., in 7. De Celest. hierarch.

une religieuse, en 1549, toute la théorie de la perfection chrétienne, sous la forme précise d'un exposé de doctrine. « Ma très-chère fille, je vous ai écrit une première fois pour vous exhorter au service de Dieu. Aujourd'hui, c'est pour vous exposer, à moi d'abord et puis à vous, la véritable manière de servir notre Époux et l'abrégé de toute la vie spirituelle ; de sorte que si nous l'observons exactement, nous accomplirons sa très-sainte volonté. Si donc, ma fille, vous voulez être la véritable épouse de Jésus, il faut qu'en toutes choses vous accomplissiez sa très-sainte volonté, et vous ne l'accompliriez qu'en renonçant à votre volonté propre et en aimant le divin Époux de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos forces. Il en sera certainement ainsi, si vous observez les trois choses que je viens vous exposer, en vous recommandant d'en peser avec un grand soin toutes les paroles. Ce sont les trois principes, les trois règles de conduite qui forment le résumé de la perfection chrétienne.

« Premièrement, il faut s'efforcer de détacher son affection et sa volonté de tout amour terrestre, n'aimant rien de créé, si ce n'est par amour pour Dieu. Il faut aller encore plus loin et aimer Dieu non pas pour soi-même, pour son intérêt propre, mais purement pour lui, à cause de sa suprême excellence.

« Secondement, il faut que nos pensées, nos paroles et nos actions soient dirigées vers Dieu, et que, par nos prières, nos exhortations et nos bons exemples, nous cherchions uniquement à procurer sa gloire, tant par nous-même que par les autres,

de telle sorte que tous arrivent par notre influence à aimer et à honorer Dieu. Ce second procédé envers Dieu, lui est bien plus agréable que le premier, parce qu'il entre davantage dans l'accomplissement de sa très-sainte volonté.

« Troisièmement enfin, il faut s'élever toujours plus haut dans l'accomplissement de la volonté de Dieu, au point de n'avoir plus de volonté ni de désir, par rapport aux biens et aux maux, de quelque manière qu'ils nous arrivent dans cette misérable vie; mais nous abandonner entièrement à la disposition de la divine Providence, sans perdre jamais la paix de notre cœur ni la tranquillité de notre esprit; tout cela dans la ferme persuasion que le Dieu tout-puissant nous aime bien plus que nous ne nous aimons nous-mêmes et qu'il prend soin de nous bien mieux que nous n'en prenons nous-mêmes. Plus nous serons fidèles à cette dernière manière d'agir envers Dieu, plus nous le trouverons présent au dedans de nous-mêmes, nous aidant de sa grâce, et nous faisant ressentir les effets de sa très-douce charité envers nous.

« Mais nous n'arriverons à cette haute perfection que par une ferme et courageuse abnégation de notre volonté propre. Pour acquérir une pareille abnégation, il est absolument nécessaire de s'établir dans une très-profonde et très-grande humilité, afin que de la parfaite connaissance de notre misère et de notre fragilité, nous remontions à la connaissance de la grandeur et de la beauté de notre Dieu. Parvenus à cette connaissance, nous devons considérer d'abord combien il est juste et nécessaire que nous

le servions avec une parfaite obéissance et un continuel amour. Je dis juste, parce qu'étant le Père et le Seigneur de toutes choses, il est juste qu'un fils et un serviteur lui obéissent et l'aiment : nécessaire, parce qu'en faisant autrement, nous ne ferions pas notre salut.

« Nous devons encore considérer avec une foi très-ferme que, dans tout ce que le Dieu suprême, éternel et tout-puissant fait ou ordonne, il n'arrive rien qui ne soit conforme à sa divine volonté, et, comme il est la suprême sagesse, qui gouverne toutes choses, au ciel, sur la terre et dans chaque créature, il ne peut être sujet à erreur; car autrement, il ne serait ni Dieu ni la souveraine sagesse.

« Enfin, nous devons considérer qu'il est souverainement bon, souverainement aimable et bienfaisant. Si, par la miséricorde de Dieu, toutes ces considérations se fixent dans notre volonté, il ne nous sera pas difficile de recevoir toutes choses de sa très-sainte main, avec un cœur content et pénétré de reconnaissance de ce qu'il daigne accomplir en nous sa très-sainte volonté. En faisant ainsi, avec l'aide de sa très-sainte grâce, nous lui serons unis dans cette vie par l'amour, et dans l'autre par la gloire. Que, par pitié pour nos âmes, Dieu nous en accorde le bienfait. Par charité, priez pour moi, qui ne suis qu'une misérable pécheresse[1]. »

On voit qu'à l'exemple des plus grands contemplatifs, notre sainte, plongeant sa pensée dans l'essence de Dieu et de la créature, en avait sondé les

1 Le Lettere, etc., pag. 82.

abîmes, à la manière de saint François d'Assise, quand il s'écriait dans ses extases de l'Alvernia : « *Chi sei tu, ô Dio mio dolcissimo, è chi son io?* Qui êtes-vous, ô mon Dieu très-doux, et que suis-je moi? » et qu'elle en avait entendu la réponse que Dieu lui-même en avait donnée à sainte Catherine de Sienne : « Je suis celui qui suis, et tu es celle qui n'est pas. » Toute sa doctrine de la perfection chrétienne n'est que la conclusion rigoureuse de ces prémisses : *Dieu est; la créature n'est pas!* Car si Dieu est, s'il possède la plénitude de l'être, il possède par essence toute perfection, toute grandeur, toute félicité, et tout au ciel et sur la terre lui doit honneur, louange, amour, obéissance à sa volonté. Si l'homme n'est pas, c'est-à-dire si, comme toute créature, il tient son existence de Dieu, qui la lui verse goutte à goutte, il ne se doit que ce que mérite le néant, le mépris le plus absolu. Veut-il donc être quelque chose et conserver, agrandir la vie qu'il tient de Dieu, il faut que, s'oubliant lui-même, renonçant à sa volonté propre, par une profonde et persévérante humilité, il s'élève vers Dieu et adhère à sa volonté, par une obéissance parfaite et un perpétuel amour. Là est sa vie, sa perfection, sa félicité.

A cette première forme d'enseignement, elle joignait celle qui est plus commune, mais non moins utile, et qui consiste à donner à chaque âme en particulier, le conseil, l'encouragement, la leçon, la consolation dont elle a besoin. Dans la vie spirituelle, les âmes en voie de formation sont insatiables, comme les enfants qui ne cessent d'assiéger

leur mère pour leur demander du pain. Une illustre mère d'une de ces nombreuses familles religieuses nous peint admirablement, pour l'avoir observé avec son cœur, ce mouvement des âmes en quête de leur réfection spirituelle, quand elle nous parle « de cette sœur qui côtoie, qui s'approche, qui voudrait ce quart d'heure pour elle, qui voudrait une parole, une caresse, une visite[1]. » Sainte Catherine avait un don exquis pour renfermer dans quelques paroles, dans une sentence courte et vive, la vérité, la leçon nécessaire, selon les circonstances et les besoins des âmes. Nous en recueillons quelques-unes, comme ces paillettes d'or éparses sur les bords d'un fleuve qui en roule des flots dans les profondeurs de son lit.

Personne n'ignore la grande place qu'occupe la prière dans la vie du cloître, principalement dans les ordres purement contemplatifs. Or une des tentations les plus ordinaires aux âmes qui demandent à Dieu quelques grâces, c'est l'impatience du résultat, c'est le découragement qui les atteint quand elles ne sont pas promptement exaucées. Catherine relevait leur courage et les animait à la persévérance, par cette réponse péremptoire : « Quand nous désirons obtenir une grâce de Dieu, nous devons la demander tant que nous ne l'avons pas obtenue, par la raison qu'il a déterminé le nombre de fois que nous devons la demander, et il ne nous exauce que lorsque nous l'avons rempli intégralement. Si, par exemple, il a déterminé que nous lui demanderions

1 *Vie de sainte Chantal,* tom. I, chap. XVIII, pag. 64. (Édit. in-12.)

cent fois cette grâce, nous ne l'obtiendrons pas si nous ne la demandons que quatre-vingt-dix-neuf fois. »

Aux religieuses pusillanisme, qui n'osaient pas se mettre en la présence de Dieu, à cause de leur misère et de leur dénûment intérieur, elle donnait ce gracieux encouragement : « Quand je parais devant mon Époux, n'ayant rien que je puisse lui présenter, je lui offre ses propres biens ; à la place de ma malice, je lui offre ses bontés ; à la place de mes négligences, je lui offre ses parfaites et saintes opérations. »

Il y en avait qui venaient naïvement se plaindre d'être toutes froides et sans ferveur en priant : « Quiconque se sent peu de dévotion, leur disait-elle, doit choisir pour faire oraison la compagnie des âmes qui brûlent de l'amour de Dieu. Car, de même que plusieurs morceaux de bois réunis forment un grand feu, de même uni à ces âmes il se ressentira de leur ardent amour. »

Chez d'autres, c'était la confiance, l'espérance du succès qui faisait défaut ; elle les ranimait par cette parole : « Il faut apporter à la prière une grande confiance d'être exaucé. Car il est de nombreuses grâces que Dieu nous inspire de demander et que nous n'obtenons pas à cause de notre défiance. »

L'occasion ne lui manquait pas de leur signaler les autres causes de l'inefficacité de leurs prières, et la plus commune étant le péché, elle leur disait : « Les péchés sont si abominables et exhalent une telle puanteur devant Dieu, que si nous ne voulons pas être rebutés quand nous paraissons en sa pré-

sence, il faut d'abord laver soigneusement notre âme dans les larmes de la contrition, et puis la couvrir des fleurs du bon propos. »

Quant aux causes particulières aux personnes qui vivent en religion, elle les dénonçait à ses filles en ces termes : « S'il y a beaucoup de faveurs célestes que Dieu refuse aux religieux, c'est qu'ils ne les demandent pas d'un commun accord, divisés qu'ils sont par leurs intérêts personnels. Qu'ils s'unissent donc ! qu'ils n'aient qu'une seule et même volonté jusque dans les plus petites choses ! » Enfin, elle disait : « Oh ! qu'il y en a peu qui soient capables d'apaiser la colère de Dieu, parce que chacun s'aime trop lui-même. »

Personne ne savait comme elle encourager à l'amour de Dieu. Elle trouvait les comparaisons les plus propres à rendre sensibles ses avantages et les amabilités infinies du céleste Époux : « On voit quelquefois, disait-elle, les personnes du monde se prendre de dégoût et de mépris pour l'amour qu'on leur témoigne. Dieu, au contraire, ne désire et ne cherche qu'à être aimé de nous. Donnons donc notre amour à Celui qui le désire, et qui, loin de le mépriser quand il l'a obtenu, se plaît encore à le récompenser. »

D'autres fois, elle charmait les plus humbles et les plus déshéritées de ses filles par ce contraste tout à leur avantage : « Les époux de la terre ne recherchent que des épouses nobles, riches, belles et superbement parées, parce qu'ils savent bien que si elles étaient autrement ils ne pourraient plus les changer. Mais le Seigneur, qui peut et veut les enri-

chir et les embellir sans mesure, prend les siennes pauvres et remplies de misères. »

Pour couper court à tous les doutes, toutes les défiances à l'endroit de l'amour que Dieu nous porte, défiances qui renaissent dans le cœur humain à chaque événement fâcheux, elle aimait à leur redire souvent avec une ardente conviction : « Dieu désire tant notre salut et nous aime de telle sorte, que ce qu'il fait est toujours ce qu'il y a de mieux pour nous. »

Mais, en même temps qu'elle encourageait à l'amour de Dieu, elle en signalait les délicatesses et les exigences. Elle avait souvent à la bouche cette parole : « Dieu est jaloux de nos âmes, et il ne veut pas que nul autre que lui en soit aimé. » Et encore celle-ci : « Dieu ne supporte pas la recherche de ses propres commodités, de ses aises, ni même la préoccupation du nécessaire, dans un cœur qu'il veut habiter. »

Enfin, elle leur indiquait cette base des exercices de leur vie, comme moyen permanent et actif d'entretenir en elles l'amour divin : « La méditation de la vie, de la Passion et de la mort de notre divin Rédempteur doit être la grande affaire des religieux, comme les plaisirs et les fêtes de la vie sont la grande affaire des mondains.

Par rapport au prochain, elle recommandait entre autres choses le zèle pour les œuvres de la charité, soit envers les malades, soit envers toutes sortes d'affligés, et elle leur disait à ce propos : « Si vous pouviez voir quels trésors sont cachés dans ces âmes, vous vous réjouiriez d'avoir été jugées dignes d'être employées à leur service. »

Pour détourner l'attention des défauts d'autrui, elle inculquait fortement cette maxime : « Dieu veut que nous travaillions avec soin à la correction de nos propres défauts, sans observer curieusement ceux des autres, parce que cette curiosité n'a d'autre résultat que de nous aigrir et de nous révolter. » Elle allait même plus loin, et elle se plaisait à dire « que Dieu ne veut pas nous ôter l'incertitude de notre persévérance dans le bien, afin de nous maintenir dans l'humilité et l'estime du prochain. »

Cette vertu d'humilité, elle la donnait comme un asile assuré contre les tristesses de la vie. « Quiconque, disait-elle, veut suivre Dieu par une autre voie que celle de l'humilité, se trouve nécessairement en proie à des peines et des souffrances continuelles[1].

Mais la forme d'enseignement où elle n'avait pas de rivale, c'était dans les exhortations qu'elle adressait à ses filles au chapitre, la veille des grandes solennités. Elle y apparaissait d'abord tout embarrassée et toute confuse de son rôle; car rien ne lui était plus pénible que d'avoir à prendre la parole en public, dans la persuasion de son ignorance et de sa profonde incapacité. Puis, se soumettant à la volonté de Dieu, elle commençait son discours. Après quelques paroles dites avec sa grâce et sa simplicité naturelles pour exposer son sujet et entrer en matière, tout d'un coup elle était ravie en extase. Dès lors, c'était une voix et des accents tout célestes. Elle parlait au nom de Jésus-Christ, de la

1 Fi. Guidi, cap. XLV, pag. 113-114.

sainte Vierge ou de quelque autre saint, et, comme nous l'avons déjà fait remarquer, son langage, sa voix, son accent prenaient si bien le ton de chacune de ces personnes, que les sœurs, émerveillées, croyaient les entendre elles-mêmes. Qu'on juge de l'effet produit dans leurs âmes.

Nous donnons ici deux de ces allocutions, que les sœurs avaient soin d'écrire à mesure qu'elles étaient prononcées. Mais en les empruntant au vieil historien contemporain de la sainte, qui en avait entendu raconter les effets admirables, nous lui laissons prendre ses précautions, dans cet avertissement préalable au lecteur : « Le lecteur bienveillant voudra bien remarquer que pour apprécier la beauté des exhortations de la servante de Dieu, il fallait l'entendre elle-même les prononcer avec l'âme et le zèle ardent qu'elle y mettait. Aussi n'est-il plus possible aujourd'hui de s'en faire une idée, pas plus que je ne puis en écrire et en parler comme il convient. Car les paroles qui sortaient de ses lèvres, sur lesquelles le Seigneur avait répandu sa grâce, et d'où coulaient la manne et le miel de ses enseignements célestes, avaient un accent, un éclat, un mouvement, une âme, qu'on ne retrouvera plus sous ma plume glacée, et je m'attends bien que plusieurs les jugeront froides, sans force et sans vie[1]. »

Voici la première de ces allocutions, prononcée le 13 octobre 1553 : « Mes révérendes Mères et mes très-chères Sœurs, en songeant à ce que j'avais à vous dire, je n'ai pas tardé à me sentir dans le même

[1] Seraf. Razzi, lib. III, cap. XIV, pag. 142.

embarras et les mêmes difficultés que j'éprouve chaque fois que je dois vous adresser la parole en ce lieu. J'ai donc pensé à recourir à mon bon Père, Jésus-Christ, et à me décharger sur ses épaules de cette pesante croix. Mais cette fois je n'ai pu l'obtenir; car j'ai vu venir à ma rencontre Celui qui a voulu mourir pour nous sur la croix, et, se chargeant de nouveau, sous mes yeux, de cette croix, tout enflammé d'amour pour elle (à ces mots elle entra en extase, et parla au nom de Jésus-Christ) : Lève-toi, me dit-il, prends avec moi ta croix; anime-toi à instruire tes sœurs par mes exemples, et dis-leur que, par amour pour elles, je me suis passionné pour la croix, voulant agir et faire, avant d'enseigner. Va donc avec ardeur, et dis à mes filles qu'il ne doit pas leur paraître pénible de porter leur croix par amour pour moi, puisque moi, l'auteur de l'amour, j'en ai porté une si pesante par amour pour elles.

« Leur croix, à elles, c'est l'observance des trois vœux, des règles et des constitutions, observances dont bien peu se préoccupent, et, s'il y en a encore quelques-unes qui y pensent, elle n'est que le dernier de leur souci, tandis qu'elle devrait être leur affaire la plus importante. Elles m'ont toutes oublié, elles ont toutes négligé mon amour, moi qui les ai tant aimées et qui ai tant souffert pour elles! Oh! qu'ai-je dû faire pour toi et pour elles, que je n'aie point fait? Les grâces qui leur ont manqué, ce sont elles-mêmes qui s'en sont privées volontairement par leurs mauvaises dispositions, ou en ne les demandant pas, ou en ne les cherchant pas, ou en

ne les désirant pas. Moi, je n'attendais, pour les leur donner, que de les leur voir désirer ardemment et demander avec ferveur. On ne donne pas des joyaux et des perles à ceux qui n'en connaissent pas le prix. Ni moi non plus, je ne livre pas mes dons et mes faveurs à ceux qui ne savent pas les apprécier. Je ne les donne qu'aux âmes qui les recherchent jusqu'à se rendre importunes en les demandant, nuit et jour, à force de soupirs et de larmes.

« Elles ne se souviennent plus de moi, elles ont presque entièrement oublié de m'aimer. Et pourtant qui aime, ne désire et ne mérite rien tant que d'être aimé! Oh! dis-moi, est-ce qu'elles ne sont pas mes délices? est-ce qu'elles ne sont pas consacrées à mon service et au zèle de ma gloire? Eh! ne voient-elles donc pas où en est le monde et combien peu s'y souviennent de moi? C'est que la voie de la perdition est large et suivie par le grand nombre, tandis que celle de la perfection est étroite et difficile au commencement; mais à quiconque y entre pour mon amour, je sais la rendre bientôt douce et facile. Non, ce n'est pas moi qui néglige quelque chose pour leur venir en aide; ce sont elles qui négligent d'invoquer mon secours et de penser à moi, moi qui ai tant d'amour pour elles, moi dont elles font les délices et qui me sens si heureux de me trouver au milieu d'elles.

Mais je ne veux plus qu'elles persévèrent dans cette voie : je veux qu'elles secouent le sommeil de leur négligence, qu'elles sortent de leur ornière et qu'elles se gardent de tout murmure, dans la mesure de leurs forces. Loin de moi de vouloir qu'elles s'attristent outre mesure de mes reproches et qu'elles

en demeurent abattues et découragées. Non, je ne désire que de les voir revenir à moi avec confiance, moi qui peux et veux les changer en ferventes religieuses. Je sais bien qu'elles ne peuvent rien sans ma grâce; mais qu'elles mettent courageusement la main à l'œuvre, pleines de confiance en mon secours, et je les délivrerai de toute peine et de toute angoisse. Qu'elles viennent à moi, qui les attends les bras ouverts sur la croix. Qu'elles prennent de grand cœur, sur leurs épaules, leur croix des trois vœux, des règles et des constitutions, et que rien ne soit plus capable de la leur faire abandonner. Qu'elles l'étreignent vigoureusement avec les mains des bonnes œuvres, à l'exemple de tant de vierges saintes qui ont renoncé à toutes les choses du monde et à elles-mêmes, pour mon amour, et qui ont sacrifié leur propre vie dans un saint et généreux martyre. Aussi, quand leur Époux est venu au-devant d'elles, voyant la lampe de leur cœur allumée et toute pleine de l'huile de la charité et des bonnes œuvres, il les a introduites avec allégresse dans le lieu de leurs noces éternelles. (Ici, s'arrêtant un instant, elle cessa de parler au nom de Jésus-Christ.) Puis, reprenant la parole en son propre nom, elle ajouta : « Ainsi, mes révérendes Mères et mes chères Sœurs, je vous exhorte, ainsi que moi-même, à vous défaire de tous vos défauts, afin de bien profiter de tout ce que le Seigneur nous a fait dire. » Elle fixa ensuite la manière dont on devait se préparer à la fête de sainte Ursule, et elle termina le chapitre [1].

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. XIV, pag. 140.

La seconde allocution fut prononcée le 3 décembre 1553 ; elle commence ainsi : « Nous sommes entrées, mes révérendes Mères, dans le saint temps de l'Avent, temps de fête et de pieuse allégresse, surtout pour les amis de Dieu et les épouses de Jésus-Christ consacrées à son service, et vivant, comme vous, dans sa sainte maison. Mais que pensez-vous que je sois venue faire ce soir en ce lieu ? Rien autre chose que vous exhorter à vous bien préparer à aller au-devant du Roi, votre Époux, qui doit venir, comme vous venez de l'entendre : « Voici venir notre Roi, courons au-devant de notre divin Sauveur ; préparons-lui son lieu et sa demeure. » Que tout soit en ordre dans le palais qu'il doit habiter, que tout y soit magnifique et digne de la résidence d'un si grand roi ; ornons surtout avec soin la crèche où le doux Époux de nos âmes doit venir prendre spirituellement naissance.

« Mais quelle est parmi vous, mes filles, celle qui serait assez paresseuse et froide, assez ignorante et orgueilleuse pour se confier présomptueusement en elle-même, et se croire capable de se préparer suffisamment, par ses propres forces, à cette belle solennité comme à la digne réception d'une si grande Majesté ? Eh ! qui plutôt, tombant à terre, dans le sentiment de son impuissance et désespérant d'elle-même, ne s'empresserait de chercher de tout côté secours et protection ? Or, il m'est avis, mes filles, que dans cette circonstance le secours doit nous venir de la glorieuse Vierge Marie, notre Mère. Si donc nous tombons aux pieds de cette auguste souveraine avec les sentiments d'une profonde humilité

et si nous l'implorons avec larmes, elle, qui est toute bonne, ne manquera pas de nous faire connaître les moyens les plus efficaces pour nous préparer dignement à cette grande solennité. Écoutez-la donc, mes chères sœurs, et retenez religieusement les enseignements de la très-sainte Vierge Marie, votre Mère, qui vous parle. (Ici, ravie en extase, elle commence à parler au nom de la Mère de Dieu.)

« Je suis heureuse, mes chères filles, oubliant vos fautes passées et vos vieilles négligences, de faire page blanche avec vous et de vous enseigner la manière de vous préparer à recevoir dignement mon fils Jésus dans votre cœur. Car il est si bon, qu'il s'empressera de venir prendre possession de votre cœur, pour peu qu'il le trouve purifié et convenablement disposé. Or, c'est ce qui ne peut jamais manquer de vous arriver, si vous faites, pour aller à lui, les quatre grands pas qu'il a faits lui-même pour venir à vous.

« Le premier pas, c'est celui de l'amour, qui l'a fait tomber des hauteurs des cieux dans la bassesse de ce monde, du sein de son Père éternel au fond de toutes les misères, de toutes les angoisses, de toutes les douleurs de cette vie. L'amour l'a fait incarner; l'amour l'a renfermé neuf mois dans l'étroite clôture de mon sein virginal; l'amour l'a fait voyager pendant trente-trois ans dans ce monde, au milieu de tant de déboires et d'amères persécutions; l'amour enfin l'a fait monter sur la croix, et l'y a fait mourir de la plus affreuse de toutes les morts. O vous toutes, mes filles, que son amour a retirées de ce monde et rassemblées ici dans son sanctuaire, je

vous en conjure, rendez-lui amour pour amour. Que peut-il vous en coûter d'aimer votre Époux, lorsqu'il vous a tant aimées le premier ? Levez-vous donc, mes filles, le moment est venu de mettre la main à l'œuvre. Levez-vous, ne craignez pas de souffrir quelque chose pour celui qui a tant souffert pour vous ! Et que peut-il y avoir de pénible à aimer qui nous aime ? Allez donc au-devant de lui, par le premier pas de l'amour.

« Le second pas que vous devez faire ensuite, et au moyen de l'amour, c'est celui de l'obéissance. Qu'est devenue cette vertu parmi vous, mes filles? Il me semble que vous en avez perdu tout à fait l'esprit, et qu'il n'y a plus de véritable obéissance ; car vous l'avez rejetée derrière vous sans qu'elle touche vos épaules, et cependant vous savez bien que de même qu'un joug ne se porte qu'autour du cou, de même une croix ne se porte pas derrière les épaules, mais bien sur elles. Derrière les épaules on la traîne, mais c'est sur elles qu'on la porte. Revenez donc, mes filles, revenez à l'exacte obéissance. Mettez-en généreusement l'esprit comme un joug autour de votre cou, et faites-en les œuvres en portant sa croix sur vos épaules à la manière des saints. Faites cela pour l'amour de mon Jésus, et il vous rendra le joug de l'obéissance suave et la croix de votre abnégation facile et légère. Debout, mes bien-aimées, debout ; car voici le moment de parler peu et d'agir beaucoup. Suivez l'exemple de l'obéissance de votre Époux, qui a obéi jusqu'à la mort. Ne craignez pas, ne perdez pas courage ; mais soyez pleines de confiance en sa divine majesté, qui peut et qui veut vous secourir.

« Après ce second pas accomplissez le troisième, qui est celui de l'humilité. Oh ! que cette vertu fut admirable dans mon Fils ! D'un Dieu et d'un roi de gloire il s'est fait homme pour être méprisé et bafoué. Entrez par la pensée dans l'étable de Bethléhem, mes filles chéries, si vous voulez bien connaître l'humilité de votre Époux. C'est dans un lieu si vil et si abject qu'il a voulu naître et choisir pour lui les mépris et les rebuts du monde. L'étable de Bethléhem est la figure de la vie religieuse, dans laquelle on ne devrait voir resplendir que l'humilité. Soyez donc toutes profondément humbles, afin que mon divin Fils puisse venir habiter en vous, lui qui ne se plaît que chez les doux et les humbles de cœur.

« Enfin le dernier pas que vous devez faire à son exemple, c'est celui de la patience. Ne le voyez-vous pas dans cette pauvre cabane abandonnée, comme il souffre avec patience les rigueurs du froid, tandis que moi, sa pauvre mère, je m'efforce d'envelopper ses membres délicats avec des langes misérables ? Marchez donc en faisant ces quatre pas de l'amour, de l'obéissance, de l'humilité et de la patience, et dirigez-vous vers cette belle et sainte nuit où je vous attends toutes, autour de la crèche pour vous y combler de faveurs. Venez-y avec empressement : vous m'y trouverez avec mon Fils, dans la compagnie de mon vénérable époux saint Joseph et des simples bergers de Bethléhem [1]. » (Ici elle s'arrêta quelques moments et cessa de parler au nom de la sainte

1 Seraf. Razzi, lib. III, cap. XIV, pag. 144.

Vierge.) « Puis rèprenant la parole en son propre nom, dit la sœur qui a transcrit le chapitre, elle s'exhorta elle même, ainsi que nous toutes, à accomplir exactement ce que la glorieuse Vierge Marie, notre sainte Mère, nous avait recommandé avec tant de bonté. Elle régla ensuite la préparation à la fête de Noël, et elle termina ainsi ce chapitre, à notre grand regret, car nous aurions désiré qu'il ne finît jamais [1]. »

On le comprendra sans peine, de pareilles exhortations où la beauté des enseignements se mêlait à la sévérité des corrections, sur des lèvres aussi autorisées, ne pouvaient qu'emporter les âmes sur les hauteurs de la perfection religieuse.

Cependant Catherine était accablée de tristesse en voyant les mouvements tumultueux que le concours des fidèles excitait dans son monastère, à l'occasion de ses extases de la Passion. Ce concours et ces mouvements avaient pris des proportions démesurées. Ce n'était plus seulement son humilité, c'était sa conscience de prieure qui en était alarmée; car tous ces bruits, toutes ces agitations du dehors finissaient par compromettre la paix du dedans. Parmi ses religieuses, les esprits étaient agités, les âmes inquiètes, le recueillement et le silence n'y protégeaient plus leur prière. Qu'on juge de ses tristesses! Si au début encore si faible de ces pieux pèlerinages, et n'étant que simple religieuse, elle s'en était tant alarmée, que devait-ce être maintenant que ces pèlerinages étaient devenus un désordre, et

1 Le Lettere, etc. (Duo Capitoli), pag. 468.

que toute la responsabilité pesait sur elle en sa qualité de prieure? Sa désolation était extrême. Elle ne cessait d'en gémir et de pleurer devant Dieu. Jusque dans les joies de l'extase on l'entendait s'en plaindre : « De grâce, mon Jésus, s'écriait-elle, délivrez-moi de tout cet éclat, de toutes ces apparences sensibles que vous donnez aux faveurs célestes dont vous me comblez, afin que mon pauvre monastère retrouve un peu de recueillement et de tranquillité. » Et comme elle jugeait ses prières indignes d'être exaucées, elle suppliait ses religieuses avec larmes de lui venir en aide par leur ferveur et leurs mérites, et de suppléer à son insuffisance auprès de Dieu.

Touchés de sa douleur et des inconvénients réels qui en étaient la cause, les supérieurs du monastère, le prieur de Saint-Dominique et le Père confesseur ordonnèrent aux sœurs de répondre de leur mieux aux vœux de Catherine, et d'adresser à Dieu de ferventes supplications jusqu'à ce qu'il daignât les exaucer. A partir de ce jour, et pendant plusieurs mois, on vit ce fervent monastère élever vers le ciel des mains suppliantes pour lui demander d'être délivré, comme d'une calamité publique, de cette merveilleuse extase de la Passion, qui était l'honneur de la sainte épouse de Jésus-Christ, Catherine, le salut de tant d'âmes, la lumière et la foi de l'Italie, l'admiration du monde! Jamais prières ne montèrent plus pures et plus saintes vers le cœur de Dieu, parce qu'il n'y en eut jamais de plus humbles et de plus désintéressées. Jésus-Christ consentit à voiler sa gloire avec celle de son épouse crucifiée avec lui,

afin d'écarter les foules de la chaste demeure de ses vierges sacrées, et, y refaisant la solitude, il en reprit possession avec elles dans le recueillement et la paix des anciens jours. Dans la seconde année du priorat de Catherine, en 1554, tous les signes extérieurs de son extase de la Passion disparurent en elle, quoique le fonds lui en restât, dans une étroite union et un tendre cœur-à-cœur avec son bien-aimé. Le culte de Jésus crucifié demeura le culte par excellence de sa vie et l'objet spécial de sa contemplation, tous les jeudis et vendredis de chaque semaine ; mais le drame, les scènes vivantes de son extase, destinés à raviver la foi des fidèles, avaient fait leur temps et ne reparurent plus. Catherine cessa d'être un spectacle pour les foules, mais n'en demeura pas moins toujours un objet d'édification, un miroir de sainteté pour les âmes solitaires. On continua de venir à elle comme à une source intarissable de grâces, de lumière et de consolation, mais sans préjudice pour la paix de son monastère. Cette paix était nécessaire pour qu'elle pût se livrer librement à tous les actes de son gouvernement au profit des âmes et de leur perfection.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE

—

Préface. xiii

CHAPITRE I

Famille de sainte Catherine. — Sa naissance. — Ses premières années. — Première formation de son âme (1522-1529) 1

CHAPITRE II

Vocation d'Alexandrine. — Séjour au monastère de Saint-Pierre de Monticelli. — Retour à la maison paternelle. — Recherche d'un monastère selon son cœur (1529-1532) 21

CHAPITRE III

Séjour d'Alexandrine à la villa de San-Paolo, près de Prato. — Deux sœurs quêteuses lui font connaître le monastère de Saint-Vincent. — Elle demande à son père de s'y consacrer à Dieu. — Elle obtient seulement d'y passer quelques jours. — Son retour à Florence. — Elle y tombe malade de chagrin. — Sa guérison miraculeuse. — Sa rentrée définitive au monastère de Saint-Vincent (1532-1535). 42

CHAPITRE IV

Alexandrine prend l'habit religieux. — Son noviciat. — Ses épreuves. — Sa profession (1535-1536). 62

CHAPITRE V

Le monastère et les sœurs de Saint-Vincent de Prato. . 77

CHAPITRE VI

Nouvelles épreuves de Catherine. — Sa guérison miraculeuse par l'intervention du bienheureux Jérôme Savonarole. — On commence à se douter de la vérité de ses extases. — Obligation qu'on lui impose de révéler ce qui lui arrive d'extraordinaire. — Seconde maladie et seconde guérison par l'apparition de Savonarole (1536-1540). 98

CHAPITRE VII

Dieu console Catherine au milieu de ses épreuves. — Maladies et guérisons nouvelles, suivies de visions et d'extases. — Mystère de la souffrance. — Douleurs et joies surnaturelles. — Persécutions et piéges de Satan (1540-1541). 115

CHAPITRE VIII

Jésus change le cœur de Catherine. — Sa grande extase de la Passion. — Incidents qui la signalent (1541-1542). 134

CHAPITRE IX

Examen de l'extase de la Passion. — Le P. Provincial et le maître général de l'Ordre se transportent successivement à Prato. — Leur jugement favorable. — Nouveaux doutes et nouveaux triomphes. — La très-sainte Vierge révèle à Catherine le cantique de la Passion (1542-1543). 151

CHAPITRE X

Mariage mystique de Catherine avec Jésus-Christ. — Jésus lui donne l'anneau nuptial. — Ses stigmates sacrés. — Sa couronne d'épines. — Touchantes faveurs qu'elle reçoit d'un merveilleux crucifix (1542-1543). 168

CHAPITRE XI

Visions de Catherine sur les choses du monastère et de la vie religieuse (1541-1543). 188

CHAPITRE XII

Tendresse de Catherine pour ses parents. — Sa vive sollicitude pour tout ce qui les touche (1542-1545). . . 20

CHAPITRE XIII

Catherine dans ses extases de la Passion. — Miracles qui les accréditent au dehors du monastère. — Personnages de la cour de Florence qu'ils attirent à Prato (1542-1544). 227

CHAPITRE XIV

Mission de Catherine au XVIe siècle, en sa qualité d'épouse de Jésus crucifié. — Concours des grands personnages de l'Italie à Prato. — Catherine est nommée sous-prieure du monastère. — Mort de la mère Raffaëlla de Faënza (1544-1548). 248

CHAPITRE XV

Action rédemptrice de Catherine. — Sa puissance miraculeuse pour convertir les pécheurs (1542-1554). . 263

CHAPITRE XVI

Suite de l'action rédemptrice de Catherine. — Elle est victime d'expiation pour les péchés des hommes. — Son dévouement pour les pécheurs, — pour les âmes du purgatoire (1542-1554). 278

CHAPITRE XVII

Vertus de Catherine. — Son grand amour de Dieu. — Sa prière sans interruption. — Sa dévotion pour la sainte Eucharistie. — Fêtes invisibles que Dieu lui donne. — Ses extases presque continuelles. — Ses jeûnes et ses abstinences (1536-1552). 297

CHAPITRE XVIII

Suite des vertus de sainte Catherine. — Jésus-Christ lui impose l'abstinence absolue. — Ses veilles, ses disciplines, ses mortifications. — Son admirable humilité. — Sa douceur et son obéissance. — Vision qui résume toutes ses vertus (1536-1552). 316

CHAPITRE XIX

Sainte Catherine dans l'exercice de sa charge de sous-prieure. — Elle est nommée prieure. — Mort de son oncle le P. Fra Timoteo. — Apparitions de la très-sainte Vierge. — Pieuse pratique des prieures de Saint-Vincent en son honneur. (1547-1554). 334

CHAPITRE XX

Enseignement de sainte Catherine. — Sa doctrine sur la perfection religieuse. — Ses avis et conseils sous forme de sentences. — Ses allocutions au chapitre en état d'extase. — Dieu la délivre, sur sa demande, des effets extérieurs de ses extases de la Passion (1552-1554). . 353

FIN DE LA TABLE

2817. — Tours, impr. Mame.

4800 922.245
C18

Bayonne, Hyacinthe
AUTHOR
Vie de Sainte Catherine de Ricci
TITLE

.245

GRADUATE THEOLOGICAL UNION LIBRARY
BERKELEY CA 94709